



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

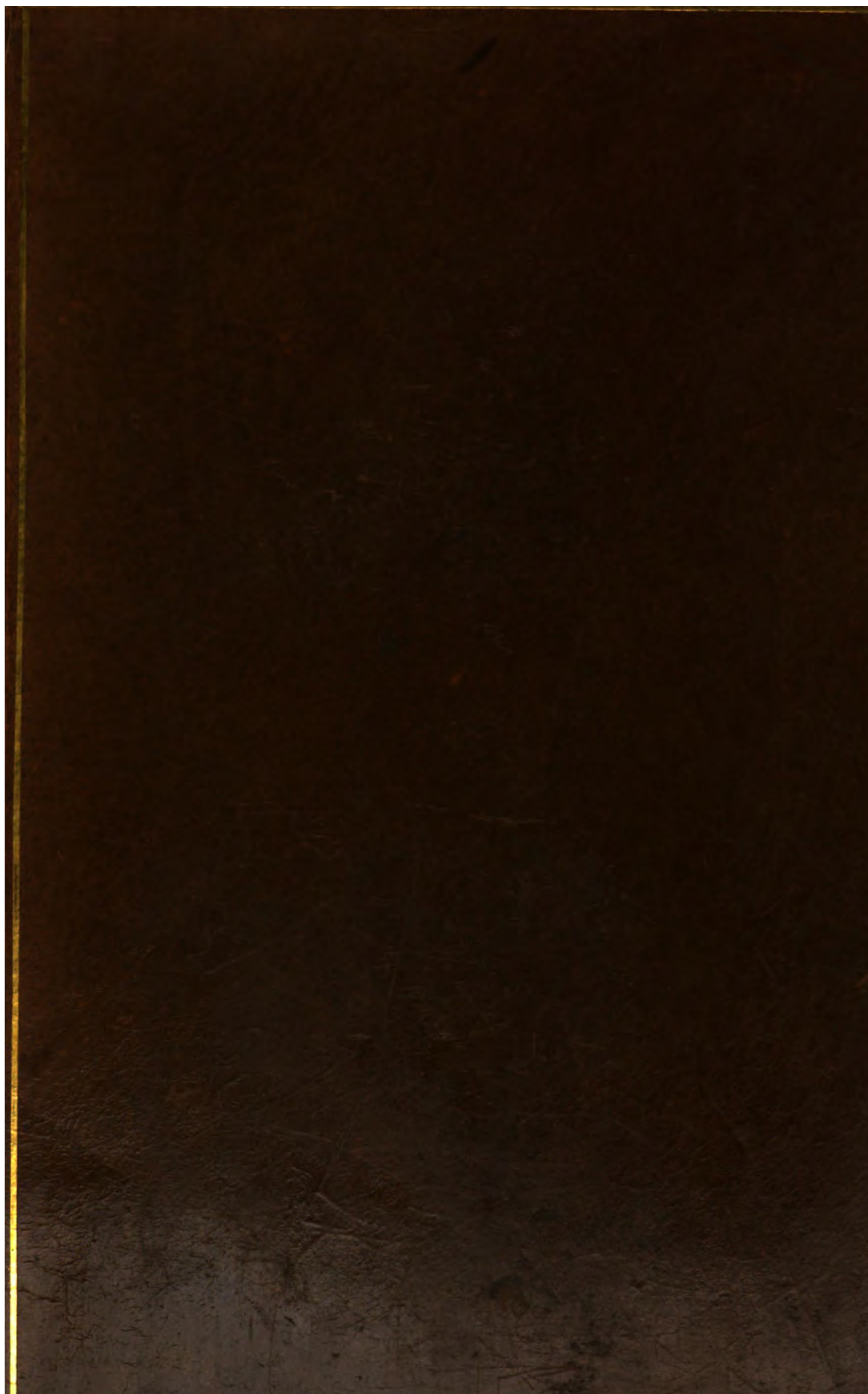
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



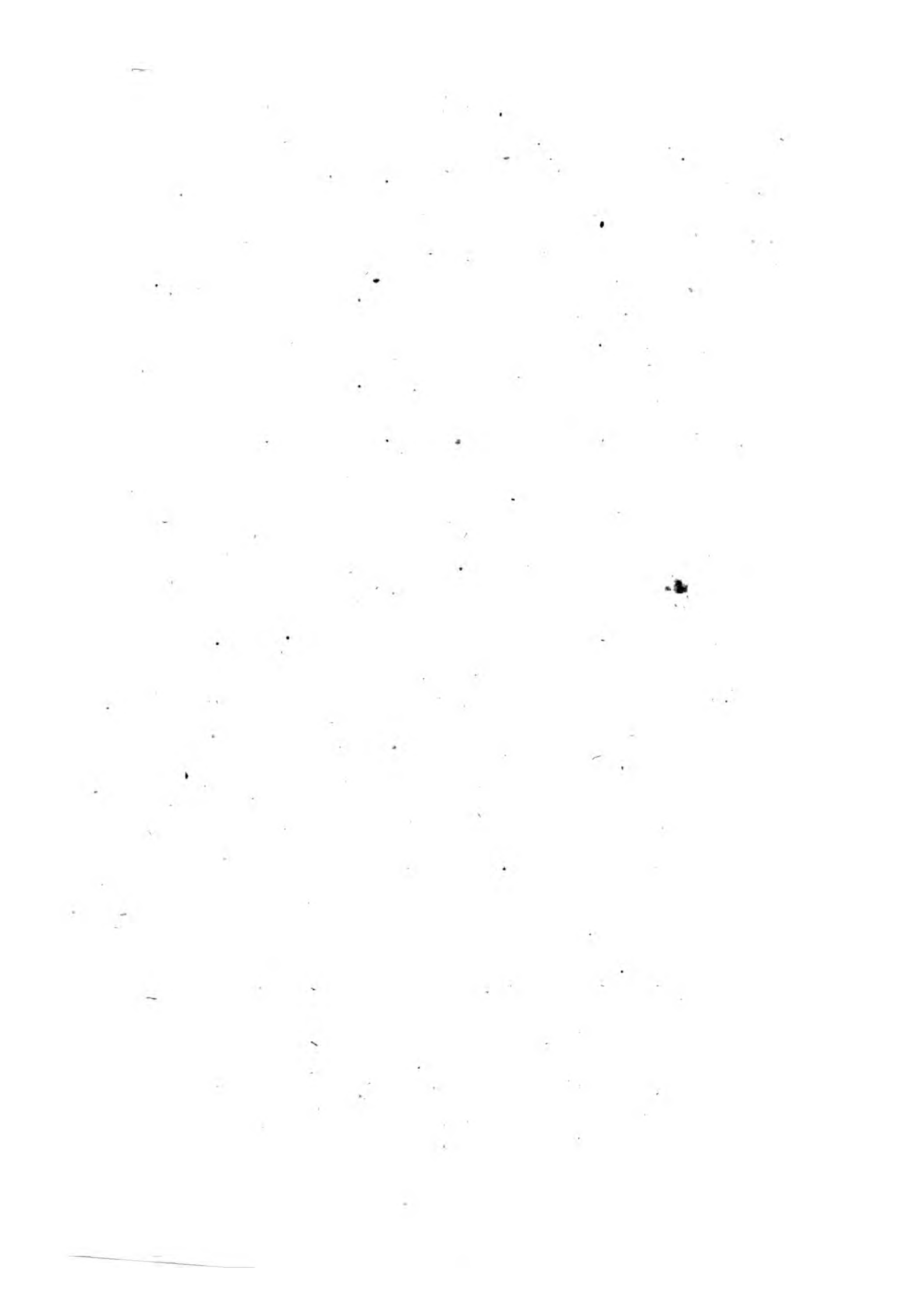


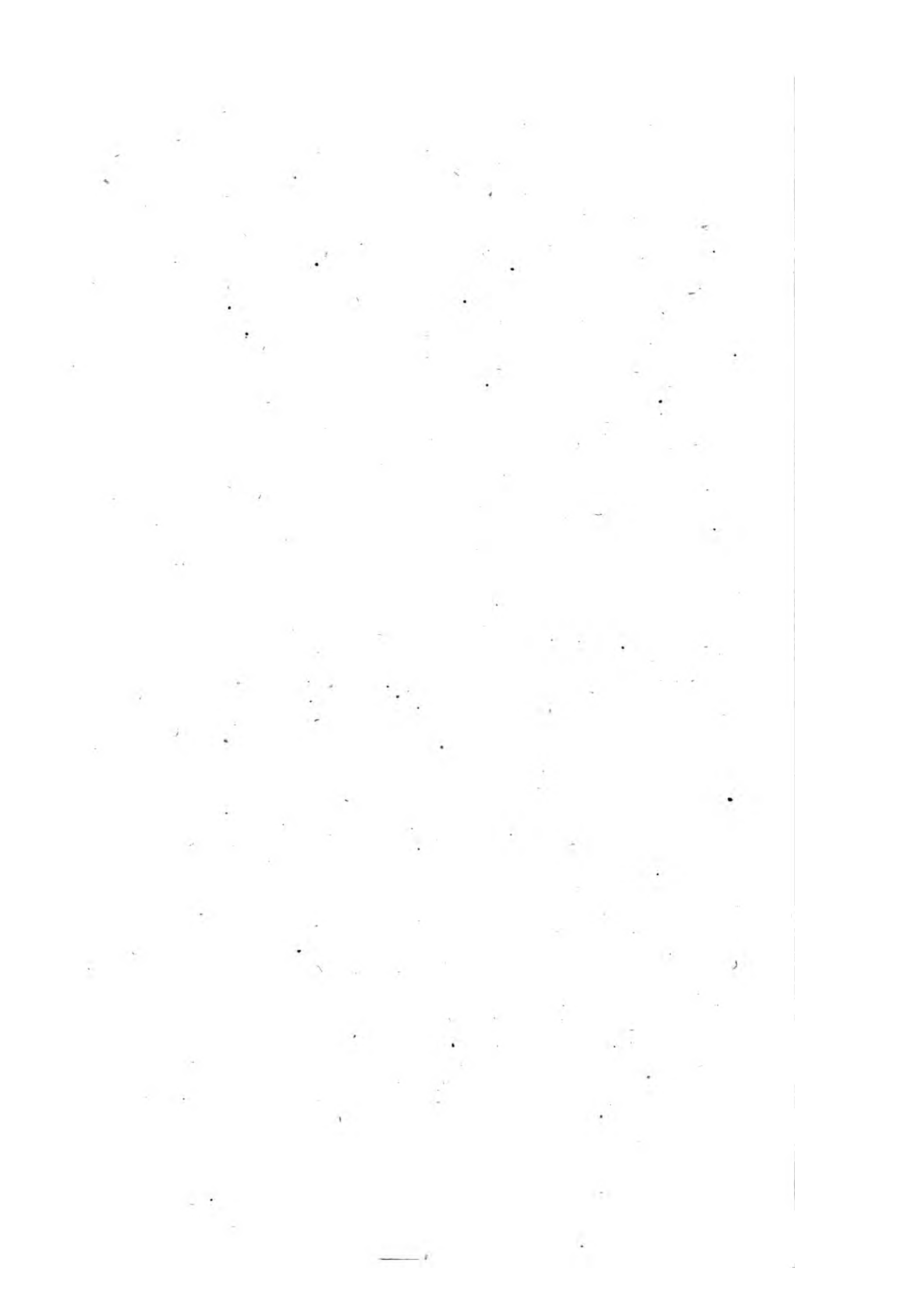
~~FF 38 (Finds)~~



VI. 1785/2 (38)







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME TRENTE-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



**DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.**

Diçlionn. philosoph. Tome II.

A

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

ART DRAMATIQUE,

Ouvrages dramatiques , tragédie , comédie , opéra.

A.

PANEM & circenses est la devise de tous les peuples. Au lieu de tuer tous les Caraïbes , il fallait peut-être les séduire par des spectacles , par des funambules , des tours de gibecière , & de la musique. On les eût aisément subjugués. Il y a des spectacles pour toutes les conditions humaines ; la populace veut qu'on parle à ses yeux , & beaucoup d'hommes d'un rang supérieur font peuple. Les ames cultivées & sensibles veulent des tragédies & des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charrettes des *Theſpis* , ensuite on eut ses *Eſchyles* , & l'on se flatta bientôt d'avoir ses *Sophocles* & ses *Euripides* ; après quoi tout dégénéra : c'est la marche de l'esprit humain.

Je ne parlerai point ici du théâtre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires sur ce théâtre , qu'*Euripide* , *Sophocle* , *Eſchyle* , *Ménandre* , & *Aristophane* , n'ont fait d'œuvres dramatiques ; je viens d'abord à la tragédie moderne.

4 ART DRAMATIQUE.

C'est aux Italiens qu'on la doit, comme on leur doit la renaissance de tous les autres arts. Il est vrai qu'ils commencèrent dès le treizième siècle, & peut-être auparavant, par des farces malheureusement tirées de l'ancien & du nouveau testament; indigne abus qui passa bientôt en Espagne & en France: c'était une imitation vicieuse des essais que *S^t Grégoire de Nazianze* avait faits en ce genre, pour opposer un théâtre chrétien au théâtre païen de *Sophocle* & d'*Euripide*. *S^t Grégoire de Nazianze* mit quelque éloquence & quelque dignité dans ces pièces; les Italiens & leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes & des bouffonneries.

Enfin, vers l'an 1514, le prélat *Trissino*, auteur du poème épique intitulé *l'Italia liberata da' Gothi*, donna sa tragédie de *Sophonisbe*, la première qu'on eût vue en Italie, & cependant régulière. Il y observa les trois unités de lieu, de temps, & d'action. Il y introduisit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le génie. C'était une longue déclamation. Mais, pour le temps où elle fut faite, on peut la regarder comme un prodige. Cette pièce fut représentée à Vicence, & la ville construisit exprès un théâtre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau siècle accoururent aux représentations, & prodiguèrent les applaudissemens que méritait cette entreprise estimable.

En 1516, le pape *Léon X* honora de sa présence la *Rozemonde* du *Rucellai*: toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi, furent régulières, écrites avec pureté, & naturellement; mais, ce qui est étrange, presque toutes furent un peu froides: tant le dialogue en vers est difficile, tant l'art de se rendre maître du cœur est

donné à peu de génies ; le *Torismond* même du *Tasse* fut encore plus infipide que les autres.

On ne connut que dans le *Pastor fido* du *Guarini* ces scènes attendrissantes , qui font verser des larmes , qu'on retient par cœur malgré soi ; & voilà pourquoi nous disons , *retenir par cœur* ; car ce qui touche le cœur se grave dans la mémoire.

Le cardinal *Bibiena* avait long-temps auparavant rétabli la vraie comédie ; comme *Trifino* rendit la vraie tragédie aux Italiens.

Dès l'an 1480 , (a) quand toutes les autres nations de l'Europe croupissaient dans l'ignorance absolue de tous les arts aimables , quand tout était barbare , ce prélat avait fait jouer sa *Calendra* , pièce d'intrigue , & d'un vrai comique , à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licencieuses , ainsi qu'à la *Mandragore* de *Machiavel*.

Les Italiens seuls furent donc en possession du théâtre pendant près d'un siècle , comme ils le furent de l'éloquence , de l'histoire , des mathématiques , de tous les genres de poésie , & de tous les arts où le génie dirige la main.

Les Français n'eurent que de misérables farces , comme on fait , pendant tout le quinzième & le seizième siècles.

Les Espagnols , tout ingénieux qu'ils sont , quelque grandeur qu'ils aient dans l'esprit , ont conservé jusqu'à nos jours cette détestable coutume d'introduire

(a) N. B. Non en 1520 , comme dit le fils du grand *Racine* dans son *Traité de la poésie*.

6 A R T D R A M A T I Q U E .

les plus basses bouffonneries dans les fujets les plus férieux : un feul mauvais exemple une fois donné est capable de corrompre toute une nation , & l'habitude devient une tyrannie.

Du théâtre espagnol.

LES *autos sacramentales* ont déshonoré l'Espagne beaucoup plus long-temps que les *mystères de la passion* , les *aâtes des saints* , nos *moralités* , la *mère folle* , n'ont flétri la France. Ces *autos sacramentales* se représentaient encore à Madrid il y a très-peu d'années. *Calderon* en avait fait pour sa part plus de deux cents.

Une de ses plus fameuses pièces , imprimée à Valladolid sans date , & que j'ai sous mes yeux , est la *dévotion de la missa*. Les acteurs font un roi de Cordoue mahométan , un ange chrétien , une fille de joie , deux soldats bouffons , & le diable. L'un de ces deux bouffons est un nommé *Pascal Vivas* , amoureux d'*Aminte*. Il a pour rival *Lélio* soldat mahométan.

Le diable & *Lélio* veulent tuer *Vivas* , & croient en avoir bon marché , parce qu'il est en péché mortel : mais *Pascal* prend le parti de faire dire une messe sur le théâtre , & de la fervir. Le diable perd alors toute sa puissance sur lui.

Pendant la messe , la bataille se donne , & le diable est tout étonné de voir *Pascal* au milieu du combat , dans le même temps qu'il sert la messe. *Oh oh* , dit-il , *je fais bien qu'un corps ne peut se trouver en deux endroits à la fois , excepté dans le sacrement , auquel ce drôle a tant de dévotion*. Mais le diable ne savait pas que l'ange

chrétien avait pris la figure du bon *Pascal Vivas*, & qu'il avait combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordoue est battu, comme on peut bien le croire ; *Pascal* épouse sa vivandière, & la pièce finit par l'éloge de la messe.

Par-tout ailleurs, un tel spectacle aurait été une profanation que l'inquisition aurait cruellement punie ; mais en Espagne c'était une édification.

Dans un autre acte sacramental, *JESUS-CHRIST* en perruque quarrée, & le diable en bonnet à deux cornes, disputent sur la controverse, se battent à coups de poing, & finissent par danser ensemble une farabande.

Plusieurs pièces de ce genre finissent par ces mots, *ite comedia est.*

D'autres pièces, en très-grand nombre, ne sont point sacramentales, ce sont des tragicomédies, & même des tragédies ; l'une est *la création du monde*, l'autre *les cheveux d'Absalon*. On a joué *le soleil soumis à l'homme*, *DIEU bon payeur*, *le maître d'hôtel de DIEU*, *la dévotion aux trépassés*. Et toutes ces pièces sont intitulées *la famosa comedia*.

Qui croirait que dans cet abyme de grossièretés insipides, il y ait de temps en temps des traits de génie, & je ne fais quel fracas de théâtre qui peut amuser, & même intéresser ?

Peut-être quelques-unes de ces pièces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'*Eschyle*, dans lesquelles la religion des Grecs était jouée, comme la religion chrétienne le fut en France & en Espagne.

Qu'est-ce en effet que *Vulcain* enchaînant *Prométhée* sur un rocher, par ordre de *Jupiter* ? qu'est-ce que la force & la vaillance qui servent de garçons bourreaux à *Vulcain*, sinon un *auto sacramentale* grec ? Si *Calderon* a introduit tant de diables sur le théâtre de Madrid, *Eschyle* n'a-t-il pas mis des furies sur le théâtre d'Athènes ? Si *Pascal Vivas* sert la messe, ne voit-on pas une vieille pythonisse qui fait toutes les cérémonies sacrées dans la tragédie des *Euménides* ? La ressemblance me paraît assez grande.

Les sujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Espagnols que leurs actes sacramentaux ; c'est la même irrégularité, la même indécence, la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux bouffons dans les pièces dont le sujet est le plus tragique. On en voit jusque dans le *Cid*. Il n'est pas étonnant que *Corneille* les ait retranchés.

On connaît l'*Héraclius* de *Calderon*, intitulé : *Tout est mensonge, & tout est vérité*, antérieur de près de vingt années à l'*Héraclius* de *Corneille*. L'énorme démençe de cette pièce n'empêche pas qu'elle ne soit semée de plusieurs morceaux éloquens, & de quelques traits de la plus grande beauté. Tels sont, par exemple, ces quatre vers admirables que *Corneille* a si heureusement traduits :

Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi ,
Je n'en puis trouver un pour régner après moi !

Non-seulement *Lopez de Vega* avait précédé *Calderon* dans toutes les extravagances d'un théâtre grossier &

abfurde, mais il les avait trouvées établies. *Lopez de Vega* était indigné de cette barbarie, & cependant il s'y foudroyait. Son but était de plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux, qui voulait qu'on parlât à ses yeux plus qu'à son ame. Voici comme *Vega* s'en explique lui-même dans son *nouvel art de faire des comédies* de son temps.

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
 Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains :
 Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
 Nos aïeux étaient des barbares. (b)
 L'abus règne, l'art tombe, & la raison s'enfuit :
 Qui veut écrire avec décence,
 Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit ;
 Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence. (c)
 Je me vois obligé de servir l'ignorance,
 D'enfermer sous quatre verrous (d)
 Sophocle, Euripide, & Térence.
 J'écris en insensé, mais j'écris pour des fous.

 Le public est mon maître, il faut bien le servir ;
 Il faut, pour son argent, lui donner ce qu'il aime.
 J'écris pour lui, non pour moi-même,
 Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du goût espagnol ne pénétra point à la vérité en France; mais il y avait un vice radical

- (b) *Mas como le servirón muchos barbaros
 Che enseñaron el bulgo a sus rudezas?*
 (c) *Muere sin fama è galardón.*
 (d) *Encierro los preceptos con seis llaves, &c.*

beaucoup plus grand , c'était l'ennui ; & cet ennui était l'effet des longues déclamations fans fuite , fans liaison , fans intrigue , fans intérêt , dans une langue non encore formée. *Hardi & Garnier* n'écrivirent que des platitudes d'un style insupportable ; & ces platitudes furent jouées sur des tréteaux au lieu de théâtre.

Du théâtre anglais.

LE théâtre anglais au contraire fut très-animé , mais le fut dans le goût espagnol ; la bouffonnerie fut jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le sujet d'une tragédie : les acteurs passaient de Rome , de Venise , en Chypre ; la plus vile canaille paraissait sur le théâtre avec des princes , & ces princes parlaient souvent comme la canaille.

J'ai jeté les yeux sur une édition de *Shakespeare* , donnée par le sieur *Samuel Johnson*. J'y ai vu qu'on y traite de *petits esprits* les étrangers qui sont étonnés que dans les pièces de ce grand *Shakespeare* , un sénateur romain fasse le bouffon , & qu'un roi paraisse sur le théâtre en ivrogne.

Je ne veux point soupçonner le sieur *Johnson* d'être un mauvais plaisant , & d'aimer trop le vin ; mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie & l'ivrognerie parmi les beautés du théâtre tragique ; la raison qu'il en donne n'est pas moins singulière. *Le poète* , dit-il , *dédaigne ces distinctions accidentelles de conditions & de pays , comme un peintre qui , content d'avoir peint la figure , néglige la draperie*. La comparaison ferait plus juste s'il parlait d'un peintre

qui, dans un fujet noble, introduirait des grottes ridicules, peindrait dans la bataille d'Arbelles *Alexandre le grand* monté sur un âne, & la femme de *Darius* buvant avec des goujats dans un cabaret.

Il n'y a point de tels peintres aujourd'hui en Europe; & s'il y en avait chez les Anglais, c'est alors qu'on pourrait leur appliquer ce vers de *Virgile* :

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

On peut consulter la traduction exacte des trois premiers actes du Jules César de *Shakespeare*, dans le deuxième tome des œuvres de *Corneille*.

C'est là que *Cassius* dit que *César* demandait à boire quand il avait la fièvre; c'est là qu'un favetier dit à un tribun qu'il veut le ressemeler; c'est là qu'on entend *César* s'écrier qu'il ne fait jamais de tort que justement; c'est là qu'il dit que le danger & lui sont nés de la même ventrée, qu'il est l'aîné, que le danger fait bien que *César* est plus dangereux que lui; & que tout ce qui le menace ne marche jamais que derrière son dos.

Lisez la belle tragédie du Maure de Venise. Vous trouverez à la première scène que la fille d'un sénateur fait la bête à deux dos avec le Maure, & qu'il naîtra de cet accouplement des chevaux de Barbarie. C'est ainsi qu'on parlait alors sur le théâtre tragique de Londres. Le génie de *Shakespeare* ne pouvait être que le disciple des mœurs, & de l'esprit du temps.

Scène traduite de la Cléopâtre de Shakespeare.

Cléopâtre ayant résolu de se donner la mort , fait venir un paysan qui apporte un panier sous son bras , dans lequel est l'aspic dont elle veut se faire piquer.

C L E O P A T R E .

As-tu le petit ver du Nil qui tue , & qui ne fait point de mal ?

L E P A Y S A N .

En vérité , je l'ai , mais je ne voudrais pas que vous y touchassiez , car sa blessure est mortelle ; ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

C L E O P A T R E .

Te souviens-tu que quelqu'un en soit mort ?

L E P A Y S A N .

Oh plusieurs , hommes & femmes. J'ai entendu parler d'une , pas plus tard qu'hier ; c'était une bien honnête femme , si ce n'est qu'elle était un peu sujette à mentir , ce que les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh ! comme elle mourut vite de la morsure de la bête ! quels tourmens elle ressentit ! elle a dit de très-bonnes nouvelles de ce ver ; mais qui croit tout ce que les gens disent ne fera jamais sauvé par la moitié de ce qu'ils font ; cela est sujet à caution. Ce ver est un étrange ver.

C L E O P A T R E.

Va-t-en, adieu.

L E P A Y S A N.

Je fouhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaisir.

C L E O P A T R E.

Adieu.

L E P A Y S A N.

Voyez-vous, Madame? vous devez penfer que ce ver vous traitera de fon mieux.

C L E O P A T R E.

Bon, bon, va-t-en.

L E P A Y S A N.

Voyez-vous? il ne faut fe fier à mon ver que quand il eft entre les mains des gens fages; car, en vérité, ce ver-là eft dangereux.

C L E O P A T R E.

Ne t'en mets pas en peine, j'y prendrai garde.

L E P A Y S A N.

C'est fort bien fait : ne lui donnez rien à manger, je vous en prie; il ne vaut ma foi pas la peine qu'on le nourriffe.

C L E O P A T R E.

Ne mangerait-il rien?

L E P A Y S A N .

Ne croyez pas que je fois si simple ; je fais que le diable même ne voudrait pas manger une femme ; je fais bien qu'une femme est un plat à présenter aux dieux , pourvu que le diable n'en fasse pas la fauce : mais , par ma foi , les diables sont des fils de p qui font bien du mal au ciel quand il s'agit des femmes ; si le ciel en fait dix , le diable en corrompt cinq .

C L E O P A T R E .

Fort bien ; va-t-en , adieu .

L E P A Y S A N .

Je m'en vais , vous dis-je ; bon soir . Je vous souhaite bien du plaisir avec votre ver .

Scène traduite de la tragédie de Henri V .

H E N R I .

Belle Catherine , très-belle , (*e*)
 Vous plairait-il d'enseigner à un foldat les paroles
 Qui peuvent entrer dans le cœur d'une demoiselle ,
 Et plaider son procès d'amour devant son gentil cœur ?

L A P R I N C E S S E C A T H E R I N E .

(*f*) Votre majesté se moque de moi , je ne peux parler votre anglais .

H E N R I .

(*g*) Oh belle Catherine , ma foi vous aimerez
 (*e*) En vers anglais . (*f*) En prose anglaise . (*g*) En prose .

fort & ferme avec votre cœur français. Je ferai fort aise de vous l'entendre avouer dans votre baragouin, avec votre langue française : *me goûtes-tu, Catau ?*

C A T H E R I N E.

Pardonnez-moi, (h) je n'entends pas ce que veut dire *vous goûter*.

H E N R I.

Goûter, (i) c'est ressembler; un ange vous ressemble, Catau; vous ressemblez à un ange.

C A T H E R I N E (*à une espèce de dame d'honneur qui est auprès d'elle.*)

(k) Que dit-il? que je suis semblable à des anges?

L A D A M E D ' H O N N E U R.

(l) Oui vraiment, sauf votre honneur; ainsi dit-il.

H E N R I.

(m) C'est ce que j'ai dit, chère Catherine, & je ne dois pas rougir de le confirmer.

C A T H E R I N E.

Ah bon Dieu! les langues des hommes sont pleines de tromperies?

H E N R I.

(n) Que dit-elle, ma belle; que les langues des hommes sont pleines de fraudes?

(h) En prose anglaise.

(i) *Goûter*, *like*, signifie aussi en anglais *ressembler*.

(k) En français.

(m) En anglais.

(l) En français.

(n) En anglais.

L A D A M E D ' H O N N E U R.

(o) Oui, que les langues des hommes est plein de fraudes, c'est-à-dire, des princes.

H E N R I.

(p) Hé bien, la princesse en est-elle meilleure anglaise? Ma foi, *Catau*, mes soupirs sont pour votre entendement; je suis bien aise que tu ne puisses pas parler mieux anglais; car si tu le pouvais, tu me trouverais si franc roi, que tu penserais que j'ai vendu ma femme pour acheter une couronne. Je n'ai pas la façon de hacher menu en amour. Je te dis tout franchement, je t'aime. Si tu en demandes davantage, adieu mon procès d'amour. Veux-tu? réponds. Réponds, tapons d'une main, & voilà le marché fait. Qu'en dis-tu, ladi?

C A T H E R I N E.

Sauf votre honneur, (q) moi entendre bien.

H E N R I.

Crois-moi, si tu voulais me faire rimer, ou me faire danser pour te plaire, *Catau*, tu m'embarrasserais beaucoup; car pour les vers, vois-tu, je n'ai ni paroles ni mesures, & pour ce qui est de danser, ma force n'est pas dans la mesure; mais j'ai une bonne mesure en forcé; je pourrais gagner une femme au jeu du cheval fondu, ou à faute-grenouille.

On croirait que c'est-là une des plus étranges scènes des tragédies de *Shakespeare*, mais dans la même pièce il y a une conversation entre la princesse de France *Catherine*, & une de ses filles d'honneur anglaises,

(o) En mauvais anglais.

(p) En anglais.

(q) Me understand well.

qui

qui l'emporte de beaucoup sur tout ce qu'on vient d'exposer.

Catherine apprend l'anglais ; elle demande comment on dit le pied & la robe ? la fille d'honneur lui répond que le pied c'est *foot* , & la robe c'est *coun* ; car alors on prononçait *coun* , & non pas *gown*. *Catherine* entend ces mots d'une manière un peu singulière ; elle les répète à la française ; elle en rougit. *Ah !* dit-elle en français , *ce sont des mots impudiques , & non pour les dames d'honneur d'user. Je ne voudrais répéter ces mots devant les seigneurs de France pour tout le monde.* Et elle les répète encore avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très-long-temps sur le théâtre de Londres , en présence de la cour.

Du mérite de Shakespeare.

IL y a une chose plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire , c'est que *Shakespeare* est un génie. Les Italiens , les Français , les gens de lettres de tous les autres pays , qui n'ont pas demeuré quelque temps en Angleterre , ne le prennent que pour un gilles de la foire , pour un farceur très-au-deffous d'Arlequin , pour le plus méprisable bouffon qui ait jamais amusé la populace. C'est pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination & qui pénètrent le cœur. C'est la vérité , c'est la nature elle-même qui parle son propre langage sans aucun mélange de l'art. C'est du sublime , & l'auteur ne l'a point cherché.

Quand dans la tragédie de la Mort de César , *Brutus* reproche à *Cassius* les rapines qu'il a laissé exercer

par les fiens en Asie, il lui dit : *Souviens-toi des ides de Mars ; souviens-toi du sang de César. Nous l'avons versé parce qu'il était injuste. Quoi ! celui qui porta les premiers coups , celui qui le premier punit César d'avoir favorisé les brigands de la république , souillerait ses mains lui-même par la corruption !*

César , en prenant enfin la résolution d'aller au sénat où il doit être assaffiné , parle ainsi : Les hommes timides meurent mille fois avant leur mort ; l'homme courageux n'éprouve la mort qu'une fois. De tout ce qui m'a jamais surpris , rien ne m'étonne plus que la crainte. Puisque la mort est inévitable , qu'elle vienne.

Brutus , dans la même pièce , après avoir formé la conspiration , dit : Depuis que j'en parlai à Cassius pour la première fois , le sommeil m'a fui ; entre un dessein terrible & le moment de l'exécution , l'intervalle est un songe épouvantable. La mort & le génie tiennent conseil dans l'ame. Elle est bouleversée , son intérieur est le champ d'une guerre civile.

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de *Hamlet* , qui est dans la bouche de tout le monde , & qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation scrupuleuse à l'excès sur les bienféances.

Demeure, il faut choisir de l'être & du néant.

Ou souffrir ou périr, c'est-là ce qui m'attend.

Ciel, qui voyez mon trouble, éclairez mon courage.

Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage ,

Supporter ou finir mon malheur & mon sort ?

Qui fuis-je , qui m'arrête, & qu'est-ce que la mort ?

C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile ;

Après de longs transports c'est un sommeil tranquille.

On s'endort, & tout meurt : mais un affreux réveil
 Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
 On nous menace, on dit que cette courte vie,
 De tourmens éternels est aussitôt suivie.
 O mort ! moment fatal ! affreuse éternité,
 Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
 Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie,
 De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie,
 D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,
 Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs,
 Et montrer les langueurs de son ame abattue
 A des amis ingrats qui détournent la vue ?
 La mort ferait trop douce en ces extrémités,
 Mais le scrupule parle & nous crie : arrêtez ;
 Il défend à nos mains cet heureux homicide,
 Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

Que peut-on conclure de ce contraste de grandeur
 & de bassesse, de raisons sublimes & de folies grossières,
 enfin de tous les contrastes que nous venons de voir
 dans *Shakespeare* ? qu'il aurait été un poète parfait,
 s'il avait vécu du temps d'*Addisson*.

D'Addisson.

CET homme célèbre, qui fleurissait sous la reine
Anne, est peut-être celui de tous les écrivains anglais
 qui fut le mieux conduire le génie par le goût. Il
 avait de la correction dans le style, une imagination
 sage dans l'expression, de l'élégance, de la force, &
 du naturel dans ses vers & dans sa prose. Ami des
 bienfaisances & des règles, il voulait que la tragédie
 fût écrite avec dignité, & c'est ainsi que son *Caton*
 est composé.

Ce font , dès le premier acte , des vers dignes de *Virgile* , & des sentimens dignes de *Caton*. Il n'y a point de théâtre en Europe où la scène de *Juba* & de *Siphax* ne fût applaudie , comme un chef-d'œuvre d'adresse , de caractères bien développés , de beaux contrastes , & d'une diction pure & noble. L'Europe littéraire , qui connaît les traductions de cette pièce , applaudit aux traits philosophiques dont le rôle de *Caton* est rempli.

Les vers que ce héros de la philosophie & de Rome prononce au cinquième acte , lorsqu'il paraît ayant sur sa table une épée nue , & lisant le *Traité de Platon sur l'immortalité de l'ame* , ont été traduits dès-long-temps en français ; nous devons les placer ici.

Oui , Platon , tu dis vrai , notre ame est immortelle ;
 C'est un Dieu qui lui parle , un Dieu qui vit en elle.
 Eh d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment ,
 Ce dégoût des faux biens , cette horreur du néant ?
 Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes ;
 Du monde & de mes sens je vais briser les chaînes ;
 Et m'ouvrir loin d'un corps , dans la fange arrêté ,
 Les portes de la vie & de l'éternité.
 L'éternité ! quel mot consolant & terrible !
 O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
 Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? & d'où suis-je tiré ?
 Dans quels climats nouveaux , dans quel monde ignoré ,
 Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
 Où fera cet esprit qui ne peut se connaître ?
 Que me préparez-vous , abymes ténébreux !
 Allons , s'il est un Dieu , Caton doit être heureux.
 Il en est un sans doute , & je suis son ouvrage.
 Lui-même au cœur du juste il empreint son image.

Il doit venger sa cause , & punir les pervers.
 Mais comment ? dans quel temps , & dans quel univers ?
 Ici la vertu pleure , & l'audace l'opprime ;
 L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
 La fortune y domine , & tout y fuit son char.
 Ce globe infortuné fut formé pour César.
 Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
 Je te verrai fans ombre , ô vérité céleste !
 Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
 Cette vie est un fonge , & la mort un réveil.

La pièce eut le grand succès que méritaient ses beautés de détail , & que lui assuraient les discordes de l'Angleterre auxquelles cette tragédie était en plus d'un endroit une allusion très frappante. Mais la conjoncture de ces allusions étant passée , les vers n'étant que beaux , les maximes n'étant que nobles & justes , & la pièce étant froide , on n'en sentit plus guère que la froideur. Rien n'est plus beau que le second chant de *Virgile* ; récitez-le sur le théâtre , il ennuiera : il faut des passions , un dialogue vif , de l'action. On revint bientôt aux irrégularités grossières mais attachantes de *Shakespeare*.

De la bonne tragédie française.

JE laisse là tout ce qui est médiocre ; la foule de nos faibles tragédies effraie ; il y en a près de cent volumes : c'est un magasin énorme d'ennui.

Nos bonnes pièces , ou du moins celles qui , sans être bonnes , ont des scènes excellentes , se réduisent à une vingtaine tout au plus ; mais aussi , j'ose dire que ce petit nombre d'ouvrages admirables est

au-dessus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre , fans en excepter *Sophocle & Euripide*.

C'est une entreprise si difficile d'assembler dans un même lieu des héros de l'antiquité ; de les faire parler en vers français , de ne leur faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire ; de ne les faire entrer & fortir qu'à propos ; de faire verser des larmes pour eux , de leur prêter un langage enchanteur qui ne soit ni ampoulé ni familier ; d'être toujours décent , & toujours intéressant ; qu'un tel ouvrage est un prodige , & qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette espèce.

Parmi ces chefs-d'œuvre ne faut-il pas donner , fans difficulté , la préférence à ceux qui parlent au cœur sur ceux qui ne parlent qu'à l'esprit ? Quiconque ne veut qu'exciter l'admiration , peut faire dire : Voilà qui est beau , mais il ne fera point verser de larmes. Quatre ou cinq scènes bien raisonnées , fortement pensées , majestueusement écrites , s'attirent une espèce de vénération ; mais c'est un sentiment qui passe vite , & qui laisse l'ame tranquille. Ces morceaux sont de la plus grande beauté , & d'un genre même que les anciens ne connurent jamais : ce n'est pas assez , il faut plus que de la beauté. Il faut se rendre maître du cœur par degrés , l'émouvoir , le déchirer , & joindre à cette magie les règles de la poésie , & toutes celles du théâtre , qui sont presque fans nombre.

Voyons quelle pièce nous pourrions proposer à l'Europe , qui réunît tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de donner *Phèdre* comme le modèle le plus parfait , quoique le rôle de *Phèdre* soit d'un bout à l'autre ce qui a jamais

été écrit de plus touchant & de mieux travaillé. Ils me répéteront que le rôle de *Thésée* est trop faible , qu'*Hippolyte* est trop français , qu'*Aricie* est trop peu tragique, que *Téramène* est trop condamnable de débiter des maximes d'amour à son pupille ; tous ces défauts sont , à la vérité, ornés d'une diction si pure & si touchante , que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la pièce : mais tâchons d'en trouver une à laquelle on ne puisse faire aucun juste reproche.

Ne fera-ce point l'*Iphigénie* en Aulide ? (1) dès le premier vers je me sens intéressé & attendri ; ma

(1) On pourrait peut-être reprocher à cette admirable pièce ces vers d'*Agamemnon* , qui paraissent trop peu dignes du chef de la Grèce , & trop éloignés des mœurs des temps héroïques :

Ajoute , tu le peux , que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Eriphile ,
Que lui-même amena captive de Lesbos ,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.

La jalousie d'*Iphigénie* , causée par le faux rapport d'*Arcas* , & qui occupe la moitié du second acte, paraît trop étrangère au sujet & trop peu tragique.

On pourrait observer aussi que dans une tragédie où un père veut immoler sa fille pour faire changer le vent , à peine aucun des personnages ose s'élever contre cette atroce absurdité. *Clitemnestre* seule prononce ces deux vers :

Le ciel , le juste ciel , par le meurtre honoré ,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?

Mais ces vers sont encore affaiblis par ce qui les précède & ce qui les suit :

Un oracle cruel ordonne qu'elle expire :
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel , le juste ciel , par le meurtre honoré ,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on poursuit sa famille ,
Faites chercher dans Sparte *Hermione* sa fille.

Hermione n'était-elle pas aussi innocente qu'*Iphigénie* ? *Clitemnestre* ne pouvait-elle défendre sa fille qu'en proposant d'affaïner sa nièce ? Mais *Racine* , en condamnant les sacrifices humains , eût craint de manquer de

curiosité est excitée par les seuls vers que prononce un simple officier d'*Agamemnon*, vers harmonieux, vers charmans, vers tels qu'aucun poète n'en fe fait alors.

A peine un faible jour vous éclaire & vous guide :
 Vos yeux seuls & les miens font ouverts en Aulide.
 Auriez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
 Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?
 Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

Agamemnon, plongé dans la douleur, ne répond point à *Arcas*, ne l'entend point ; il se dit à lui-même en soupirant :

Heureux qui fatissait de son humble fortune ,
 Libre du joug superbe où je suis attaché ,
 Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Quels fentimens ! quels vers heureux ! quelle voix de la nature !

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment, pour apprendre aux nations qu'un juge d'Ecoffe, qui a bien voulu donner des règles de poësie & de goût à son pays, déclare dans son chapitre vingt-un, *des narrations & des descriptions*, qu'il n'aime point ce vers,

Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

respect à *Abraham* & à *Jephthé*. Il imita *Euripide*, dira-t-on. Mais *Euripide* craignait de s'exposer au sort de *Socrate*, s'il attaquait les oracles & les sacrifices ordonnés au nom des dieux ; ce n'est point pour se conformer aux mœurs du siècle de la guerre de Troie, c'est pour ménager les préjugés du sien, que l'ami & le disciple de *Socrate* n'osa mettre dans la bouche d'aucun de ses personnages la juste indignation qu'il portait au fond du cœur contre la fourberie des oracles & le fanatisme sanguinaire des prêtres païens.

S'il avait su que ce vers était imité d'*Euripide*, il lui aurait peut-être fait grâce : mais il aime mieux la réponse du soldat dans la première scène de *Hamlet*.

Je n'ai pas entendu une fouris trotter.

Voilà qui est naturel, dit-il ; *c'est ainsi qu'un soldat doit répondre*. Oui, monsieur le juge, dans un corps-de-garde, mais non pas dans une tragédie : fachez que les Français, contre lesquels vous vous déchaînez, admettent le simple, & non le bas & le grossier. Il faut être bien sûr de la bonté de son goût avant de le donner pour loi ; je plains les plaideurs, si vous les jugez comme vous jugez les vers. Quittons vite son audience pour revenir à *Iphigénie*.

Est-il un homme de bon sens, & d'un cœur sensible, qui n'écoute le récit d'*Agamemnon* avec un transport mêlé de pitié & de crainte, qui ne sente les vers de *Racine* pénétrer jusqu'au fond de son âme ? L'intérêt, l'inquiétude, l'embarras, augmentent dès la troisième scène, quand *Agamemnon* se trouve entre *Achille* & *Ulysse*.

La crainte, cette âme de la tragédie, redouble encore à la scène qui suit. C'est *Ulysse* qui veut persuader *Agamemnon*, & immoler *Iphigénie* à l'intérêt de la Grèce. Ce personnage d'*Ulysse* est odieux ; mais, par un art admirable, *Racine* fait le rendre intéressant.

Je suis père, Seigneur, & faible comme un autre ;
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre ;
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.

Dès ce premier acte *Iphigénie* est condamnée à la mort, *Iphigénie* qui se flatte avec tant de raison d'épouser

Achille : elle va être sacrifiée sur le même autel où elle doit donner la main à son amant.

*Nubendi tempore in ipso ;
Tantum religio potuit suadere malorum !*

Second acte d'Iphigénie.

C'EST avec une adresse bien digne de lui que *Racine*, au second acte, fait paraître *Eriphile*, avant qu'on ait vu *Iphigénie*. Si l'amante aimée d'*Achille* s'était montrée la première, on ne pourrait souffrir *Eriphile* sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la pièce, puisqu'il en fait le dénouement ; il en fait même le nœud ; c'est elle qui, sans le savoir, inspire des soupçons cruels à *Clitemnestre*, & une juste jalousie à *Iphigénie* ; & par un art encore plus admirable, l'auteur fait intéresser pour cette *Eriphile* elle-même. Elle a toujours été malheureuse, elle ignore ses parens, elle a été prise dans sa patrie mise en cendres : un oracle funeste la trouble ; & pour comble de maux, elle a une passion involontaire pour ce même *Achille* dont elle est captive.

Dans les cruelles mains par qui je fus ravie ,
Je demeurai long-temps sans lumière & sans vie .
Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté ;
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté ,
Je frémissais , Doris , & d'un vainqueur sauvage
Craignais (r) de rencontrer l'effroyable visage .
J'entrai dans son vaisseau , détestant sa fureur ,
Et toujours détournant ma vue avec horreur .

(r) Des puristes ont prétendu qu'il fallait *je craignais* ; ils ignorent les heureuses libertés de la poésie ; ce qui est une négligence en prose , est très-souvent une beauté en vers. *Racine* s'exprime avec une élégance exacte , qu'il ne sacrifie jamais à la chaleur du style.

Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche :
 Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.
 Je sentis contre moi mon cœur se déclarer.....
 J'oubliai ma colère , & ne fus que pleurer.

Il le faut avouer , on ne faisait point de tels vers avant *Racine* ; non-seulement personne ne savait la route du cœur , mais presque personne ne savait les finesses de la versification , cet art de rompre la mesure :

Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche. Personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues & brèves , & de consonnes suivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de mollesse , & qui le font entrer dans une oreille sensible & juste avec tant de plaisir.

Quel tendre & prodigieux effet cause ensuite l'arrivée d'*Iphigénie* ! Elle vole après son père aux yeux d'*Eriphile* même , de son père qui a pris enfin la résolution de la sacrifier ; chaque mot de cette scène tourne le poignard dans le cœur. *Iphigénie* ne dit pas des choses outrées , comme dans *Euripide* , *je voudrais être folle* (ou faire la folle) *pour vous égayer , pour vous plaire*. Tout est noble dans la pièce française , mais d'une simplicité attendrissante ; & la scène finit par ces mots terribles : *Vous y serez , ma fille*. Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant est dans *Euripide* , on le répète sans cesse. Non , il n'y est pas. Il faut se défaire enfin , dans un siècle tel que le nôtre , de cette maligne opiniâtreté à faire valoir toujours le théâtre ancien des Grecs aux dépens du théâtre français. Voici ce qui est dans *Euripide*.

I P H I G E N I E .

Mon père , me ferez-vous habiter dans un autre séjour ? (ce qui veut dire , me marierez-vous ailleurs .)

A G A M E M N O N .

Laissez cela ; il ne convient pas à une fille de favoir ces choses .

I P H I G E N I E .

Mon père , revenez au plutôt après avoir achevé votre entreprise .

A G A M E M N O N .

Il faut auparavant que je fasse un sacrifice .

I P H I G E N I E .

Mais c'est un soin dont les prêtres doivent se charger .

A G A M E M N O N .

Vous le ferez , puisque vous ferez tout auprès , au lavoir .

I P H I G E N I E .

Ferons-nous , mon père , un chœur autour de l'autel ?

A G A M E M N O N .

Je te crois plus heureuse que moi ; mais à présent cela ne t'importe pas ; donne-moi un baiser triste & ta main , puisque tu dois être si long-temps absente de ton père . O quelle gorge ! quelles joues ! quels blonds cheveux ! que de douleur la ville des Phrygiens ; & *Hélène* me causent ! je ne veux plus parler , car je pleure trop en t'embrassant . Et vous , fille de *Léda* , excusez - moi si l'amour paternel m'attendrit trop , quand je dois donner ma fille à *Achille* .

Ensuite *Agamemnon* instruit *Clitemnestre* de la généalogie d'*Achille*, & *Clitemnestre* lui demande si les noces de *Peléé* & de *Thétis* se firent au fond de la mer ?

Brumoy a déguisé autant qu'il l'a pu ce dialogue, comme il a falsifié presque toutes les pièces qu'il a traduites ; mais rendons justice à la vérité, & jugeons si ce morceau d'*Euripide* approche de celui de *Racine*.

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

A G A M E M N O N.

Hélas !

I P H I G E N I E.

Vous vous taisez !

A G A M E M N O N.

Vous y ferez , ma fille.

Comment se peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'*Iphigénie* ne comprend point, mais que le spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encore des scènes touchantes dans le même acte, & même des coups de théâtre frappans ? C'est-là, selon moi, qu'est le comble de la perfection.

Acte troisième.

Après des incidens naturels bien préparés, & qui tous concourent à redoubler le nœud de la pièce, *Clitemnestre*, *Iphigénie*, *Achille*, attendent dans la joie le moment du mariage ; *Eriphile* est présente, & le contraste de sa douleur, avec l'alégresse de la mère & des deux amans, ajoute à la beauté de la situation. *Arcas* paraît de la part d'*Agamemnon* ; il vient dire que tout est prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais, mais, quel coup ! quel moment épouvantable !

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier

30 ART DRAMATIQUE.

Achille, *Clitemnestre*, *Iphigénie*, *Eriphile*, expriment alors en un seul vers tous leurs sentimens différens, & *Clitemnestre* tombe aux genoux d'*Achille*.

Oubliez une gloire importune ,
Ce triste abaiffement convient à ma fortune.

..

C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;
Et votre nom , Seigneur , l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle des dieux implorant la justice ,
Embrasser les autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul , vous êtes en ces lieux
Son père , son époux , son asile , ses dieux.

O véritable tragédie ! beauté de tous les temps & de toutes les nations ! malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite !

Je fais que l'idée de cette situation est dans *Euripide*, mais elle y est comme le marbre dans la carrière, & c'est *Racine* qui a construit le palais.

Une chose assez extraordinaire , mais bien digne des commentateurs toujours un peu ennemis de leur patrie, c'est que le jésuite *Brumoy*, dans son *discours sur le théâtre des Grecs*, fait cette critique : (s)
» Supposons qu'*Euripide* vînt de l'autre monde, &
» qu'il assistât à la représentation de l'*Iphigénie* de
» M. *Racine*. . . ne serait-il point révolté de voir
» *Clitemnestre* aux pieds d'*Achille* qui la relève, & de
» mille autres choses, soit par rapport à nos usages
» qui nous paraissent plus polis que ceux de l'antiquité,
» soit par rapport aux bienfécances. ? &c. »

(s) Page 11 de l'édition in-4°.

Remarquez, lecteurs, avec attention, que *Clitemnestre* se jette aux genoux d'*Achille* dans Euripide, & que même il n'est point dit qu'*Achille* la relève.

A l'égard de mille autres choses par rapport à nos usages, *Euripide* se ferait conformé aux usages de la France, & *Racine* à ceux de la Grèce.

Après cela, fiez-vous à l'intelligence & à la justice des commentateurs.

Acte quatrième.

Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre *Agamemnon*, *Clitemnestre*, & *Iphigénie*, est encore supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, & qui laissent ensuite éclater tous les sentimens qui les déchirent : on est partagé entre la pitié & l'horreur : c'est d'un côté *Agamemnon*, accablé lui-même de tristesse, qui vient demander sa fille pour la mener à l'autel, sous prétexte de la remettre au héros à qui elle est promise. C'est *Clitemnestre* qui lui répond d'une voix entrecoupée :

S'il faut partir, ma fille est toute prête ;
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

A G A M E M N O N.

Moi, Madame ?

C L I T E M N E S T R E.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

A G A M E M N O N .

Calchas est prêt, Madame, & l'autel est paré ;
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

C L I T E M N E S T R E .

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

Ces mots : *Vous ne me parlez point de la victime* ne font pas assurément dans Euripide. On fait de quel sublime est le reste de la scène, non pas de ce sublime de déclamation ; non pas de ce sublime de pensées recherchées, ou d'expressions gigantesques, mais de ce qu'une mère au désespoir a de plus pénétrant & de plus terrible, de ce qu'une jeune princesse qui sent tout son malheur, a de plus touchant & de plus noble : après quoi *Achille* dans une autre scène déploie la fierté, l'indignation, les menaces d'un héros irrité, sans qu'*Agamemnon* perde rien de sa dignité ; & c'était-là le plus difficile.

Jamais *Achille* n'a été plus *Achille* que dans cette tragédie. Les étrangers ne pourront pas dire de lui ce qu'ils disent d'*Hippolyte*, de *Xipharès*, d'*Antiochus* roi de Comagène, de *Bajazet* même ; ils les appellent *monsieur Bajazet*, *monsieur Antiochus*, *monsieur Xipharès*, *monsieur Hippolyte* ; & je l'avoue, ils n'ont pas tort. Cette faiblesse de *Racine* est un tribut qu'il a payé aux mœurs de son temps, à la galanterie de la cour de *Louis XIV*, au goût des romans qui avaient infecté la nation, aux exemples mêmes de *Corneille* qui ne composa jamais une tragédie sans y mettre de l'amour, & qui fit de cette passion le principal ressort de la tragédie de *Polyeucte* confesseur & martyr, & de celle d'*Attila* roi des Huns, & de *S^{te} Théodore* qu'on profite.

Ce

Ce n'est que depuis peu d'années qu'on a osé en France produire des tragédies profanes sans galanterie. La nation était si accoutumée à cette fadeur, qu'au commencement du siècle où nous sommes, on reçut avec applaudissement une *Electre* amoureuse, & une partie quarrée de deux amans & de deux maîtresses dans le sujet le plus terrible de l'antiquité, tandis qu'on sifflait l'*Electre* de *Longepierre*, non-seulement parce qu'il y avait des déclamations à l'antique, mais parce qu'on n'y parlait point d'amour.

Du temps de *Racine*, & jusqu'à nos derniers temps, les personnages essentiels au théâtre étaient l'*amoureux* & l'*amoureuse*, comme à la foire *Arlequin* & *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les amoureux.

Achille aime *Iphigénie*, & il le doit; il la regarde comme sa femme, mais il est beaucoup plus fier, plus violent qu'il n'est tendre; il aime comme *Achille* doit aimer, & il parle comme *Homère* l'aurait fait parler s'il avait été français.

Acte cinquième.

M. *Luneau de Boisjermain*, qui a fait une édition de *Racine* avec des commentaires, voudrait que la catastrophe d'*Iphigénie* fût en action sur le théâtre. » Nous n'avons, dit-il, qu'un regret à former, c'est » que *Racine* n'ait point composé sa pièce dans un » temps où le théâtre fût, comme aujourd'hui, dégagé » de la foule des spectateurs qui inondaient autrefois » le lieu de la scène; ce poëte n'aurait pas manqué » de mettre en action la catastrophe qu'il n'a mise » qu'en récit. On eût vu d'un côté un père consterné, » une mère éperdue, vingt rois en suspens, l'autel,

» le bûcher , le prêtre , le couteau , la victime ; hé !
 » quelle victime ! De l'autre *Achille* menaçant , l'armée
 » en émeute , le sang de toutes parts prêt à couler ;
 » *Eriphile* alors serait survenue ; *Calchas* l'aurait désignée
 » pour l'unique objet de la colère céleste ; & cette
 » princesse s'emparant du couteau sacré , aurait expiré
 » bientôt sous les coups qu'elle se serait portés. »

« Cette idée paraît plausible au premier coup d'œil.
 C'est en effet le sujet d'un très-beau tableau , parce
 que dans un tableau on ne peint qu'un instant ; mais
 il serait bien difficile que sur le théâtre , cette action
 qui doit durer quelques momens , ne devînt froide &
 ridicule. Il m'a toujours paru évident que le violent
Achille l'épée nue , & ne se battant point , vingt héros
 dans la même attitude comme des personnages de
 tapisserie , *Agamemnon* roi des rois n'imposant à per-
 sonne , immobile dans le tumulte , formeraient un
 spectacle assez semblable au cercle de la reine en cir-
 colorée par *Benoît*.

Il est des objets que l'art judicieux
 Doit offrir à l'oreille , & reculer des yeux.

Il y a bien plus ; la mort d'*Eriphile* glacerait les
 spectateurs au lieu de les émouvoir. S'il est permis de
 répandre du sang sur le théâtre , (ce que j'ai quelque
 peine à croire) il ne faut tuer que les personnages
 auxquels on s'intéresse. C'est alors que le cœur du
 spectateur est véritablement ému , il vole au-devant
 du coup qu'on va porter , il saigne de la blessure ; on
 se plaît avec douleur à voir tomber *Zaïre* sous le
 poignard d'*Orosmane* dont elle est idolâtrée. Tuez , si
 vous voulez , ce que vous aimez , mais ne tuez jamais
 une personne indifférente ; le public fera très-indifférent

à cette mort : on n'aime point du tout *Eriphile*. *Racine* l'a rendue supportable jusqu'au quatrième acte ; mais dès qu'*Iphigénie* est en péril de mort , *Eriphile* est oubliée , & bientôt haïe : elle ne ferait pas plus d'effet que la biche de *Diane*.

On m'a mandé depuis peu qu'on avait effayé à Paris le spectacle que M. *Luneau de Boisjermain* avait proposé , & qu'il n'a point réuffi. Il faut favoir qu'un récit écrit par *Racine* est supérieur à toutes les actions théâtrales.

D'Athalie.

JE commencerai par dire d'*Athalie* que c'est là que la catastrophe est admirablement en action. C'est là que se fait la reconnaissance la plus intéressante ; chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point *Athalie* sur le théâtre ; le fils des rois est sauvé , & est reconnu roi : tout ce spectacle transporte les spectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette pièce , le chef-d'œuvre de l'esprit humain , si tous les gens de goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence sur presque toutes les autres pièces. On peut condamner le caractère & l'action du grand-prêtre *Joad* ; sa conspiration , son fanatisme peuvent être d'un très-mauvais exemple ; aucun souverain , depuis le Japon jusqu'à Naples , ne voudrait d'un tel pontife ; il est factieux , insolent , enthousiaste , inflexible , sanguinaire ; il trompe indignement sa reine ; il fait égorger par des prêtres cette femme âgée de quatre-vingts ans , qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune *Joas* , qu'elle voulait élever comme son propre fils.

J'avoue qu'en réfléchissant sur cet événement, on peut détester la personne du pontife; mais on admire l'auteur, on s'affujettit sans peine à toutes les idées qu'il présente, on ne pense, on ne sent que d'après lui. Son sujet d'ailleurs respectable ne permet pas les critiques qu'on pourrait faire, si c'était un sujet d'invention. Le spectateur suppose avec *Racine*, que *Joad* est en droit de faire tout ce qu'il fait; & ce principe une fois posé, on convient que la pièce est ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus simple, & de plus sublime. Ce qui ajoute encore au mérite de cet ouvrage, c'est que de tous les sujets, c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé avec quelque fondement que *Racine* avait imité dans cette pièce plusieurs endroits de la tragédie de la Ligue faite par le conseiller d'Etat *Matthieu*, historiographe de France sous *Henri IV*, écrivain qui ne faisait pas mal des vers pour son temps. *Constance* dit dans la tragédie de *Matthieu* :

Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains.

.
On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père.
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux;
Il donne la pâture aux jeunes passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés, & des montagnes:
Tout vit de sa bonté.

Racine dit :

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.
.
Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Le plagiat paraît sensible , & cependant ce n'en est point un ; rien n'est plus naturel que d'avoir les mêmes idées sur le même sujet. D'ailleurs *Racine* & *Matthieu* ne sont pas les premiers qui aient exprimé des pensées dont on trouve le fond dans plusieurs endroits de l'Écriture.

Des chefs-d'œuvre tragiques français.

QU'OSERAIT-ON placer parmi ces chefs-d'œuvre , reconnus pour tels en France , & dans les autres pays , après *Iphigénie* & *Athalie* ? nous mettrions une grande partie de *Cinna* , les scènes supérieures des *Horaces* , du *Cid* , de *Pompée* , de *Polyeucte* ; la fin de *Rodogune* ; le rôle parfait & inimitable de *Phèdre* , qui l'emporte sur tous les rôles ; celui d'*Acomat* aussi beau en son genre ; les quatre premiers actes de *Britannicus* ; *Andromaque* toute entière , à une scène près de pure coquetterie ; les rôles tout entiers de *Roxane* & de *Monime* , admirables l'un & l'autre dans des genres tout opposés ; des morceaux vraiment tragiques dans quelques autres pièces ; mais après vingt bonnes tragédies , sur plus de quatre mille , qu'avons-nous ? rien. Tant mieux. Nous l'avons dit ailleurs : Il faut que le beau soit rare , sans quoi il cesserait d'être beau.

Comédie.

EN parlant de la tragédie , je n'ai point osé donner de règles ; il y a plus de bonnes dissertations que de bonnes pièces ; & si un jeune homme qui a du génie veut connaître les règles importantes de cet art , il lui suffira de lire ce que *Boileau* en dit dans son

Art poétique, & d'en être bien pénétré : j'en dis autant de la comédie.

J'écarte la théorie, & je n'irai guère au-delà de l'historique. Je demanderai seulement pourquoi les Grecs & les Romains firent toutes leurs comédies en vers, & pourquoi les modernes ne les font souvent qu'en prose? N'est-ce point que l'un est beaucoup plus aisé que l'autre, & que les hommes en tout genre veulent réussir sans beaucoup de travail? *Fénelon* fit son *Télémaque* en prose, parce qu'il ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'*Aubignac*, qui comme prédicateur du roi se croyait l'homme le plus éloquent du royaume, & qui, pour avoir lu la poétique d'*Aristote*, pensait être le maître de *Corneille*, fit une tragédie en prose, dont la représentation ne put être achevée, & que jamais personne n'a lue.

La Motte s'étant laissé persuader que son esprit était infiniment au-dessus de son talent pour la poésie, demanda pardon au public de s'être abaissé jusqu'à faire des vers. Il donna une ode en prose, & une tragédie en prose; & on se moqua de lui. Il n'en a pas été de même de la comédie; *Molière* avait écrit son *Avare* en prose pour le mettre ensuite en vers; mais il parut si bon que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était, & que personne n'osa depuis y toucher.

Au contraire, le *Convive* de *Pierre*, qu'on a si mal-à-propos appelé le *Festin de Pierre*, fut versifié après la mort de *Molière* par *Thomas Corneille*, & est toujours joué de cette façon.

Je pense que personne ne s'avifera de versifier le *George Dandin*. La diction en est si naïve, si plaisante,

tant de traits de cette pièce sont devenus proverbes , qu'il semble qu'on les gâterait si on voulait les mettre en vers.

Ce n'est pas peut-être une idée fautive de penser qu'il y a des plaisanteries de prose, & des plaisanteries de vers. Tel bon conte, dans la conversation, deviendrait insipide s'il était rimé; & tel autre ne réussira bien qu'en rimes. Je pense que M. & M^{me} de *Sottenville*, & M^{me} la comtesse d'*Escarbagnas* ne seraient point si plaisans s'ils rimaient. Mais dans les grandes pièces remplies de portraits, de maximes, de récits, & dont les personnages ont des caractères fortement dessinés, tel que le *Misanthrope*, le *Tartuffe*, l'*Ecole des femmes*, celle des maris, les *Femmes savantes*, le *Joueur*, les vers me paraissent absolument nécessaires; & j'ai toujours été de l'avis de *Michel Montagne*, qui dit que *la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poésie, enlève son ame d'une plus rapide secousse.*

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de *Molière*; on fait assez que dans ses bonnes pièces, il est au-dessus des comiques de toutes les nations anciennes & modernes. *Despréaux* a dit :

Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains ,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains ,
On reconnut le prix de sa muse éclipsee.
L'aimable comédie , avec lui terrassée ,
En vain d'un coup si rude espéra revenir ,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Put plus est un peu rude à l'oreille ; mais *Boileau* avait raison.

Depuis 1673, année dans laquelle la France perdit *Molière*, on ne vit pas une seule pièce supportable jusqu'au Joueur du trésorier de France *Regnard*, qui fut joué en 1697; & il faut avouer qu'il n'y a eu que lui seul, après *Molière*, qui ait fait de bonnes comédies en vers. La seule pièce de caractère qu'on ait eue depuis lui, a été le Glorieux de *Destouchés*, dans laquelle tous les personnages ont été généralement applaudis, excepté malheureusement celui du Glorieux qui est le sujet de la pièce.

Rien n'était si difficile que de faire rire les honnêtes gens, on se réduisit enfin à donner des comédies romanesques qui étaient moins la peinture fidelle des ridicules que des essais de tragédie bourgeoise; ce fut une espèce bâtarde qui n'étant ni comique ni tragique, manifestait l'impuissance de faire des tragédies & des comédies. Cette espèce cependant avait un mérite, celui d'intéresser; &, dès qu'on intéresse, on est sûr du succès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige, celui de semer leurs pièces de vers heureux. Voici comme ce genre s'introduisit.

Quelques personnes s'amusaient à jouer dans un château de petites comédies qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades*: on en fit une en l'année 1732, dont le principal personnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très-bon-homme, & marin fort grossier, lequel croyant avoir perdu sa femme & son fils, venait se remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente qui était venue faire la grande dame dans la capitale, manger une grande partie du bien acquis par son mari, & marier son fils à une demoiselle de condition. Le fils, beaucoup

plus impertinent que la mère, se donnait des airs de feigneur; & son plus grand air était de mépriser beaucoup sa femme, laquelle était un modèle de vertu & de raison. Cette jeune femme l'accablait de bons procédés sans se plaindre, payait ses dettes secrètement quand il avait joué & perdu sur sa parole, & lui faisait tenir de petits présens très-galans sous des noms supposés. Cette conduite rendait notre jeune homme encore plus fat; le marin revenait à la fin de la pièce, & mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'esprit, nommée mademoiselle *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourrait faire une comédie très-intéressante, & d'un genre tout nouveau pour les Français, en exposant sur le théâtre le contraste d'un jeune homme qui croirait en effet que c'est un ridicule d'aimer sa femme; & une épouse respectable, qui forcerait enfin son mari à l'aimer publiquement. Elle pressa l'auteur d'en faire une pièce régulière, noblement écrite; mais ayant été refusée, elle demanda permission de donner ce sujet à M. de *la Chaussée*, jeune homme qui faisait fort bien des vers, & qui avait de la correction dans le style. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*.

Cette pièce était bien froide après celles de *Molière* & de *Regnard*; elle ressemblait à un homme un peu pesant qui danse avec plus de justesse que de grâce. L'auteur voulut mêler la plaisanterie aux beaux sentimens; il introduisit deux marquis qu'il crut comiques, & qui ne furent que forcés & insipides. L'un dit à l'autre:

Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra plus perplexe.
Ma foi, marquis, il faut prendre pitié du sexe.

Ce n'est pas ainsi que *Molière* fait parler ses personnages. Dès-lors le comique fut banni de la comédie. On y substitua le pathétique; on disait que c'était par bon goût, mais c'était par stérilité.

Ce n'est pas que deux ou trois scènes pathétiques ne puissent faire un très-bon effet. Il y en a des exemples dans *Térence*; il y en a dans *Molière*: mais il faut après cela revenir à la peinture naïve & plaisante des mœurs.

On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante que parce que ce genre est plus aisé; mais cette facilité même le dégrade: en un mot, les Français ne furent plus rire.

Quand la comédie fut ainsi défigurée, la tragédie le fut aussi: on donna des pièces barbares, & le théâtre tomba; mais il peut se relever.

De l'opéra.

C'EST à deux cardinaux que la tragédie & l'opéra doivent leur établissement en France; car ce fut sous *Richelieu* que *Corneille* fit son apprentissage, parmi les cinq auteurs que ce ministre faisait travailler comme des commis aux drames dont il formait le plan, & où il glissait souvent nombre de très-mauvais vers de la façon: & ce fut lui encore qui, ayant persécuté le *Cid*, eut le bonheur d'inspirer à *Corneille* ce noble dépit & cette généreuse opiniâtreté qui lui fit composer les admirables scènes des *Horaces* & de *Cinna*.

Le cardinal *Mazarin* fit connaître aux Français l'opéra qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le ministre n'y travaillât point.

Ce fut en 1647 qu'il fit venir pour la première fois une troupe entière de musiciens italiens, des décorateurs & un orchestre; on représenta au Louvre la tragi-comédie d'Orphée en vers italiens & en musique: ce spectacle ennuya tout Paris. Très-peu de gens entendaient l'italien; presque personne ne savait la musique, & tout le monde haïssait le cardinal: cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut sifflée; & bientôt après, les plaisans de ce temps-là firent *le grand ballet, & le branle de la fuite de Mazarin*, dansé sur le théâtre de la France par lui-même, & par ses adhérens. Voilà toute la récompense qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui, on avait eu des ballets en France dès le commencement du seizième siècle; & dans ces ballets il y avait toujours eu quelque musique d'une ou deux voix, quelquefois accompagnées de chœurs qui n'étaient guère autre chose qu'un plain-chant grégorien. Les filles d'*Acheloüs*, les *firènes*, avaient chanté en 1582 aux noces du duc de *Joyeuse*; mais c'étaient d'étranges *firènes*.

Le cardinal *Mazarin* ne se rebuta pas du mauvais succès de son opéra italien; & lorsqu'il fut tout-puissant, il fit revenir ses musiciens italiens qui chantèrent *le Nozze di Peleo e di Tetide* en trois actes en 1654. *Louis XIV* y dansa; la nation fut charmée de voir son roi jeune, d'une taille majestueuse, & d'une figure aussi aimable que noble, danser dans sa capitale après en avoir été chassé; mais l'opéra du cardinal n'ennuya pas moins Paris pour la seconde fois.

Mazarin persista, il fit venir en 1660 le *signor Cavalli* qui donna dans la grande galerie du Louvre l'opéra de *Xerxès* en cinq actes; les Français bâillèrent

plus que jamais, & se crurent délivrés de l'opéra italien par la mort de *Mazarin*, qui donna lieu en 1661 à mille épitaphes ridicules, & à presque autant de chansons qu'on en avait fait contre lui pendant sa vie.

Cependant les Français voulaient aussi dès ce temps-là même avoir un opéra dans leur langue, quoiqu'il n'y eût pas un seul homme dans le pays qui fût faire un trio, ou jouer passablement du violon; & dès l'année 1659, un abbé *Perrin* qui croyait faire des vers, & un *Cambert*, intendant de douze violons de la reine-mère, qu'on appelait *la musique de France*, firent chanter dans le village d'Issi une pastorale qui, en fait d'ennui, l'emportait sur les *Hercule amant*, & sur les *Nozze di Peleo*.

En 1669, le même abbé *Perrin* & le même *Cambert* s'affocièrent avec un marquis de *Sourdiac*, grand machiniste qui n'était pas absolument fou, mais dont la raison était très-particulière, & qui se ruina dans cette entreprise. Les commencemens en parurent heureux; on joua d'abord *Pomone*, dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes & d'artichauts.

On représenta ensuite les peines & les plaisirs de l'Amour, & enfin *Lulli*, violon de *Mademoiselle*, devenu surintendant de la musique du roi, s'empara du jeu de paume qui avait ruiné le marquis de *Sourdiac*. L'abbé *Perrin* inruinable se consola dans Paris à faire des élégies & des sonnets, & même à traduire l'Énéide de *Virgile* en vers qu'il disait héroïques. Voici comme il traduit, par exemple, ces deux vers du cinquième livre de l'Énéide :

Arduus effraëtoque illisit in ossa cerebro,
Sternitur, exanimisque tremens procumbit humi bos.

Dans ses os fracassés enfonce son éteuf,
Et tout tremblant, & mort en bas tombe le bœuf.

On trouve son nom souvent dans les fatires de *Boileau*, qui avait grand tort de l'accabler : car il ne faut se moquer ni de ceux qui font du bon, ni de ceux qui font du très-mauvais, mais de ceux qui étant médiocres se croient des génies, & font les importants.

Pour *Cambert*, il quitta la France de dépit, & alla faire exécuter sa détestable musique chez les Anglais qui la trouvèrent excellente.

Lulli, qu'on appela bientôt *monsieur de Lulli*, s'affocia très-habilement avec *Quinault*, dont il sentait tout le mérite, & qu'on n'appela jamais *monsieur de Quinault*. Il donna dans son jeu de paume de Belair en 1672, les fêtes de l'Amour & de Bacchus, composées par ce poète aimable ; mais ni les vers, ni la musique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis ; les connaisseurs seulement estimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'*Horace* :

*Donec gratus eram tibi,
Nec quisquam potior brachia candidæ
Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui rege beatior.*

.

Cette ode en effet est très-gracieusement rendue en français ; mais la musique en est un peu languissante.

Il y eut des bouffonneries dans cet opéra, ainsi que dans *Cadmus* & dans *Alceste*. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets, & les opéra italiens

étaient remplis d'arlequinades. *Quinault* ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes.

Tu fais la grimace en pleurant,
Et tu me fais crever de rire.

.

Ah ! vraiment, petite mignonne,
Je vous trouve bonne
De reprendre ce que je dis.

.

Mes pauvres compagnons, hélas !
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.

.

Le dragon ne fait-il point le mort ?

Mais dans ces deux opéra d'*Alceste* & de *Cadmus*, *Quinault* fut inférer des morceaux admirables de poësie. *Lulli* fut un peu les rendre en accommodant son génie à celui de la langue française ; & comme il était d'ailleurs très-plaisant , très-débauché , adroit , intéressé , bon courtifan , & par conséquent aimé des grands , & que *Quinault* n'était que doux & modeste , il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que *Quinault* était son garçon poëte , qu'il dirigeait , & qui sans lui ne ferait connu que par les satires de *Boileau*. *Quinault* , avec tout son mérite , resta donc en proie aux injures de *Boileau* , & à la protection de *Lulli*.

Cependant rien n'est plus beau , ni même plus sublime que ce chœur des suivans de *Pluton* dans *Alceste*.

Tout mortel doit ici paraître.

On ne peut naître

Que pour mourir.

De cent maux le trépas délivre :

Qui cherche à vivre ,
 Cherche à souffrir.
 Plaintes , cris , larmes ,
 Tout est sans armes
 Contre la mort.

.

Est-on sage
 De fuir ce passage ?
 C'est un orage
 Qui mène au port.

Le discours que tient *Hercule* à *Pluton* paraît digne de la grandeur du sujet.

Si c'est te faire outrage
 D'entrer par force dans ta cour ,
 Pardonne à mon courage ,
 Et fais grâce à l'amour.

La charmante tragédie d'*Atis*, les beautés ou nobles ou délicates ou naïves, répandues dans les pièces suivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de *Quinault*, & ne firent qu'augmenter celle de *Lulli*, qui fut regardé comme le dieu de la musique. Il avait en effet le rare talent de la déclamation : il sentit de bonne heure que la langue française étant la seule qui eût l'avantage des rimes féminines & masculines, il fallait la déclamer en musique différemment de l'italien. *Lulli* inventa le seul récitatif qui convint à la nation, & ce récitatif ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de rendre fidèlement les paroles. Il fallait encore des acteurs, il s'en forma ; c'était *Quinault* qui

souvent les exerçait, & leur donnait l'esprit du rôle & l'ame du chant. *Boileau* dit que les vers de *Quinault*

Étaient des lieux communs de morale lubrique,
Que *Lulli* réchauffa des fons de sa musique.

C'était au contraire *Quinault* qui réchauffait *Lulli*. Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le font : cela est si vrai qu'à peine, depuis le temps de ces deux hommes faits l'un pour l'autre, y eut-il à l'opéra cinq ou six scènes de récitatif tolérables.

Les ariettes de *Lulli* furent très-faibles, c'était des *barcaroles* de Venise. Il fallait, pour ces petits airs, des chanfonnettes d'amour aussi molles que les notes. *Lulli* composait d'abord les airs de tous ces divertissemens ; le poète y assujettissait les paroles. *Lulli* forçait *Quinault* d'être insipide ; mais les morceaux vraiment poétiques de *Quinault* n'étaient pas des lieux communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup d'odes de *Pindare* plus fières & plus harmonieuses que ce couplet de l'opéra de *Proserpine* ?

Les superbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante ;
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieus :
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage expirante ;
Jupiter est victorieux ;
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Chantons dans ces aimables lieux,
Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat

L'avocat *Brossette* a beau dire ; l'ode sur la prise de Namur , avec ses monceaux de piques , de corps morts , de rocs , de briques , est aussi mauvaise que ces vers de *Quinault* sont bien faits. Le sévère auteur de l'Art poétique , si supérieur dans son seul genre , devait être plus juste envers un homme supérieur aussi dans le sien ; homme d'ailleurs aimable dans la société , homme qui n'offensa jamais personne , & qui humilia *Boileau* en ne lui répondant point.

Enfin , le quatrième acte de *Roland* , & toute la tragédie d'*Armide* furent des chefs-d'œuvre de la part du poète ; & le récitatif du musicien sembla même en approcher. Ce fut pour l'*Arioste* & pour le *Tasse* , dont ces deux opéra sont tirés , le plus bel hommage qu'on leur ait jamais rendu.

Du récitatif de Lulli.

Il faut savoir que cette mélodie était alors à-peu-près celle de l'Italie. Les amateurs ont encore quelques motets de *Carissimi* qui sont précisément dans ce goût. Telle est cette espèce de cantate latine qui fut , si je ne me trompe , composée par le cardinal *Delphini*.

*Sunt breves mundi rosæ ,
Sunt fugitivæ flores ;
Frondes veluti annosæ ,
Sunt labiles honores.
Velocissimo cursu
Fluunt anni ;
Sicut celeres venti ,
Sicut sagittæ rapidæ ,
Fugiunt , evolant , evanescent.
Nil durat æternum sub cælo.*

*Rapit omnia rigida fors ;
 Implacabili , funesto telo
 Ferit omnia livida mors.
 Est sola in cælo quies ,
 Jucunditas sincera ,
 Voluptas pura ,
 Et sine nube dies &c.*

Beaumaviel chantait souvent ce motet , & je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de *Thevenard* ; rien ne me semblait plus conforme à certains morceaux de *Lulli*. Cette mélodie demande de l'ame , il faut des acteurs , & aujourd'hui il ne faut que des chanteurs ; le vrai récitatif est une déclamation notée , mais on ne note pas l'action & le sentiment.

Si une actrice en grasseyant un peu , en adoucissant sa voix , en minaudant , chantait :

Ah ! je le tiens , je tiens ton cœur perfide.

Ah ! je l'immole à ma fureur ,

elle ne rendrait ni *Quinault* ni *Lulli* ; & elle pourrait , en faisant ralentir un peu la mesure , chanter sur les mêmes notes :

Ah ! je les vois , je vois vos yeux aimables.

Ah ! je me rends à leurs attraits.

Pergolèse a exprimé dans une musique imitatrice ces beaux vers de l'Artaserse de *Metastasio* :

*Va solcando un mar crudele
 Senza vele ,
 Senza farte.
 Freme l'onda , il ciel s'imbruna ,
 Cresce il vento , e manca l'arte.
 E il voler della fortuna
 Son costretto a seguir , &c.*

Je priai une des plus célèbres virtuoses de me chanter ce fameux air de *Pergolèse*. Je m'attendais à frémir au *mar crudele*, au *freme l'onda*, au *crefce il vento* ; je me préparais à toute l'horreur d'une tempête : j'entendis une voix tendre qui fredonnait avec grâce l'haleine imperceptible des doux zéphyrs.

Dans l'Encyclopédie, à l'article *Expression*, qui est d'un assez mauvais auteur de quelques opéra & de quelques comédies, on lit ces étranges paroles :
 » En général la musique vocale de *Lulli* n'est autre,
 » on le répète, que le pur récitatif, & n'a par elle-même
 » aucune expression du sentiment que les paroles de
 » *Quinault* ont peint. Ce fait est si certain que, sur le
 » même chant qu'on a si long-temps cru plein de la
 » plus forte expression, on n'a qu'à mettre des paroles
 » qui forment un sens tout-à-fait contraire, & ce
 » chant pourra être appliqué à ces nouvelles paroles
 » aussi-bien pour le moins qu'aux anciennes. Sans
 » parler ici du premier chœur du prologue d'*Amadis*,
 » où *Lulli* a exprimé *éveillons-nous* comme il aurait
 » fallu exprimer *endormons-nous*, on va prendre pour
 » exemple & pour preuve un de ses morceaux de la
 » plus grande réputation.

» Qu'on lise d'abord les vers admirables que *Quinault*
 » met dans la bouche de la cruelle, de la barbare
 » *Méduse* :

Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux,
 Tout se change en rocher à mon aspect horrible ;
 Les traits que Jupiter lance du haut des cieux,
 N'ont rien de si terrible
 Qu'un regard de mes yeux.

„ Il n'est personne qui ne sente qu'un chant qui
„ serait l'expression véritable de ces paroles, ne saurait
„ servir pour d'autres qui présenteraient un sens
„ absolument contraire; or le chant que *Lulli* met
„ dans la bouche de l'horrible *Méduse*, dans ce mor-
„ ceau, & dans tout cet acte, est si agréable, par
„ conséquent si peu convenable au sujet, si fort en
„ contre-sens, qu'il irait très-bien pour exprimer le
„ portrait que l'amour triomphant ferait de lui-même.
„ On ne représente ici, pour abréger, que la parodie
„ de ces cinq vers, avec leur chant. On peut être
„ sûr que la parodie très-aisée à faire du reste de la
„ scène, offrirait par-tout une démonstration aussi
„ frappante. „

Je por - te l'épouvante & la mort en tous lieux, tout se change en ro -
 Je por - te l'âlégrésse & la vie en tous lieux, tout s'anime & s'en -

cher à mon aspect hor - rible, rible; les traits que Jupi - ter lance du haut des
 flamme à mon aspect ai - mable, mable; les feux que le so - leil lance du haut des

cieux, n'ont rien de si ter - rible qu'un regard de mes yeux.
 cieux, n'ont rien de comparable aux regards de mes yeux.

Pour moi, je suis sûr du contraire de ce qu'on avance; j'ai consulté des oreilles très-exercées, & je ne vois point du tout qu'on puisse mettre *l'alégresse & la vie* au lieu de *je porte l'épouvante & la mort*, à moins qu'on ne ralentisse la mesure, qu'on n'affaiblisse, & qu'on ne corrompe cette musique par une expression douceuse, & qu'une mauvaise actrice ne gâte le chant des musiciens.

J'en dis autant des mots *éveillons-nous*, auxquels on ne saurait substituer *endormons-nous*, que par un dessein formé de tourner tout en ridicule; je ne puis adopter la sensation d'un autre contre ma propre sensation.

J'ajoute qu'on avait le sens commun du temps de *Louis XIV* comme aujourd'hui; qu'il aurait été impossible que toute la nation n'eût pas senti que *Lulli* avait exprimé *l'épouvante & la mort* comme *l'alégresse & la vie*, & le réveil comme l'assoupissement.

On n'a qu'à voir comment *Lulli* a rendu *dormons, dormons tous*, on sera bientôt convaincu de l'injustice qu'on lui fait. C'est bien ici qu'on peut dire :

Il meglio è l'inimico del bene.

A R T P O E T I Q U E.

LE savant presque universel, l'homme même de génie, qui joint la philosophie à l'imagination, dit, dans son excellent article *Encyclopédie*, ces paroles remarquables.... *Si on en excepte ce Perrault, & quelques autres, dont le versificateur Boileau n'était pas en état d'apprécier le mérite &c.* (feuillet 636.)

Ce philosophe rend avec raison justice à *Claude Perrault* favant traducteur de *Vitruve*, homme utile en plus d'un genre, à qui l'on doit la belle façade du Louvre, & d'autres grands monumens; mais il faut aussi rendre justice à *Boileau*. S'il n'avait été qu'un versificateur, il serait à peine connu; il ne serait pas de ce petit nombre de grands-hommes qui feront passer le siècle de *Louis XIV* à la postérité. Ses dernières satires, ses belles épîtres, & surtout son *Art poétique*, sont des chefs-d'œuvre de raison autant que de poésie, *sapere est principium & fons*. L'art du versificateur est, à la vérité, d'une difficulté prodigieuse, surtout en notre langue où les vers alexandrins marchent deux à deux, où il est rare d'éviter la monotonie, où il faut absolument rimer, où les rimes agréables & nobles sont en trop petit nombre, où un mot hors de sa place, une syllabe dure gâte une pensée heureuse. C'est danser sur la corde avec des entraves; mais le plus grand succès dans cette partie de l'art n'est rien s'il est seul.

L'Art poétique de *Boileau* est admirable, parce qu'il dit toujours agréablement des choses vraies & utiles, parce qu'il donne toujours le précepte & l'exemple, parce qu'il est varié, parce que l'auteur en ne manquant jamais à la pureté de la langue,

. Sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Ce qui prouve son mérite chez tous les gens de goût, c'est qu'on fait ses vers par cœur; & ce qui doit plaire aux philosophes, c'est qu'il a presque toujours raison.

Puisque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes sur les anciens, on oserait préférer ici que l'Art poétique de *Boileau* est supérieur à celui d'*Horace*. La méthode est certainement une beauté dans un poème didactique ; *Horace* n'en a point. Nous ne lui en faisons pas un reproche, puisque son poème est une épître familière aux *Pisons*, & non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques* ; mais c'est un mérite de plus dans *Boileau*, mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte.

L'Art poétique latin ne paraît pas à beaucoup près si travaillé que le français. *Horace* y parle presque toujours sur le ton libre & familier de ses autres épîtres. C'est une extrême justesse dans l'esprit, c'est un goût fin, ce sont des vers heureux & pleins de sel, mais souvent sans liaison, quelquefois dépourvus d'harmonie ; ce n'est pas l'élégance & la correction de *Virgile*. L'ouvrage est très-bon, celui de *Boileau* paraît encore meilleur ; & si vous en exceptez les tragédies de *Racine* qui ont le mérite supérieur de traiter les passions, & de surmonter toutes les difficultés du théâtre, l'Art poétique de *Despréaux* est sans contredit le poème qui fait le plus d'honneur à la langue française.

Il ferait triste que les philosophes fussent les ennemis de la poésie. Il faut que la littérature soit comme la maison de *Mécène*. . . . *est locus unicuique suus*.

L'auteur des *Lettres persanes* si aisées à faire, & parmi lesquelles il y en a de très-jolies, d'autres très-hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles ; cet auteur, dis-je, très-recommandable d'ailleurs, n'ayant jamais pu faire de vers, quoiqu'il eût de l'imagination

& souvent du style, s'en dédommage en disant que *l'on verse le mépris sur la poésie à pleines mains, & que la poésie lyrique est une harmonieuse extravagance* &c. Et c'est ainsi qu'on cherche souvent à rabaisser les talens auxquels on ne saurait atteindre : Nous ne pouvons y parvenir, dit *Montagne*, vengeons-nous-en par en médire. Mais *Montagne*, le devancier & le maître de *Montesquieu* en imagination & en philosophie, pensait sur la poésie bien différemment.

Si *Montesquieu* avait eu autant de justice que d'esprit, il aurait senti malgré lui que plusieurs de nos belles odes & de nos bons opéra valent infiniment mieux que les plaifanteries de *Riga* à *Usbeck*, imitées du Siamois de *Dufréni*, & que les détails de ce qui se passe dans le sérail d'*Usbeck* à Ispahan.

Nous parlerons plus amplement de ces injustices trop fréquentes, à l'article *Critique*.

ARTS, BEAUX-ARTS.

(Article dédié au roi de Prusse.)

SIRE,

LA petite société d'amateurs dont une partie travaille à ces rapsodies au mont Crapak, ne parlera point à votre majesté de l'art de la guerre. C'est un art héroïque, ou si l'on veut, abominable. S'il avait de la beauté, nous vous dirions sans être contredits que vous êtes le plus bel homme de l'Europe.

Nous entendons par beaux-arts l'éloquence dans laquelle vous vous êtes signalé en étant l'historien de

votre patrie , & le seul historien brandebourgeois qu'on ait jamais lu ; la poésie , qui a fait vos amusemens & votre gloire quand vous avez bien voulu composer des vers français ; la musique , où vous avez réuffi au point que nous doutons fort que *Ptolomée Auletès* eût jamais osé jouer de la flûte après vous , ni *Achille* de la lyre.

Ensuite viennent les arts où l'esprit & la main sont presque également nécessaires , comme la sculpture , la peinture , tous les ouvrages dépendans du dessin , & surtout l'horlogerie que nous regardons comme un bel art depuis que nous en avons établi des manufactures au mont Crapak.

Vous connaissez , Sire , les quatre siècles des arts ; presque tout naquit en France , & se perfectionna sous *Louis XIV* ; ensuite plusieurs de ces mêmes arts exilés de France allèrent embellir & enrichir le reste de l'Europe au temps fatal de la destruction du célèbre édit de *Henri IV* , énoncé *irrévocable* , & si facilement révoqué. Ainsi le plus grand mal que *Louis XIV* put se faire à lui-même , fit le bien des autres princes contre son intention ; & ce que vous en avez dit dans votre histoire du Brandebourg , en est une preuve.

Si ce monarque n'avait été connu que par le bannissement de six à sept cents mille citoyens utiles , par son irruption dans la Hollande dont il fut bientôt obligé de sortir , *par sa grandeur qui l'attachait au rivage* , (a) tandis que ses troupes passaient le Rhin à la nage , si on n'avait pour monumens de sa gloire que les prologues de ses opéra suivis de la bataille d'Hochstet , sa personne & son règne figureraient mal

(a) *Boileau , Passage du Rhin.*

dans la postérité. Mais tous les beaux-arts en foule encouragés par son goût & par sa munificence, ses bienfaits répandus avec profusion sur tant de gens de lettres étrangers, le commerce naissant à sa voix dans son royaume, cent manufactures établies, cent belles citadelles bâties, des ports admirables construits, les deux mers unies par des travaux immenses, &c. forcent encore l'Europe à regarder avec respect *Louis XIV* & son siècle.

Ce sont surtout ces grands-hommes uniques en tout genre, que la nature produisit alors à la fois, qui rendirent ces temps éternellement mémorables. Le siècle fut plus grand que *Louis XIV*, mais la gloire en réjaillit sur lui.

L'émulation des arts a changé la face de la terre du pied des Pyrénées aux glaces d'Archangel. Il n'est presque point de prince en Allemagne qui n'ait fait des établissemens utiles & glorieux.

Qu'ont fait les Turcs pour la gloire? rien. Ils ont dévasté trois empires & vingt royaumes : mais une seule ville de l'ancienne Grèce aura toujours plus de réputation que tous les Ottomans ensemble.

Voyez ce qui s'est fait depuis peu d'années dans Pétersbourg, que j'ai vu un marais au commencement du siècle où nous sommes. Tous les arts y ont accouru, tandis qu'ils sont anéantis dans la partie d'*Orphée*, de *Linus*, & d'*Homère*.

La statue que l'impératrice de Russie élève à *Pierre le grand*, parle du bord de la Néva à toutes les nations; elle dit : J'attends celle de *Catherine*; mais il la faudra placer vis-à-vis de la vôtre &c.

*Que la nouveauté des arts ne prouve point la
nouveauté du globe.*

Tous les philosophes crurent la matière éternelle ; mais les arts paraissent nouveaux. Il n'y a pas jusqu'à l'art de faire du pain qui ne soit récent. Les premiers Romains mangeaient de la bouillie ; & ces vainqueurs de tant de nations ne connurent jamais ni les moulins à vent , ni les moulins à eau. Cette vérité semble d'abord contredire l'antiquité du globe tel qu'il est , ou suppose de terribles révolutions dans ce globe. Des inondations de barbares ne peuvent guère anéantir des arts devenus nécessaires. Je suppose qu'une armée de nègres vienne chez nous comme des fauterelles, des montagnes de Cobonas , par le Monomotapa , par le Monoëmugi , les Noffeguais , les Maracates ; qu'ils aient traversé l'Abyssinie , la Nubie , l'Egypte , la Syrie , l'Asie mineure , toute notre Europe , qu'ils aient tout renversé , tout faccagé , il restera toujours quelques boulangers , quelques cordonniers , quelques tailleurs , quelques charpentiers ; les arts nécessaires subsisteront ; il n'y aura que le luxe d'anéanti. C'est ce qu'on vit à la chute de l'empire romain ; l'art de l'écriture même devint très-rare ; presque tous ceux qui contribuent à l'agrément de la vie ne renaquirent que long-temps après. Nous en inventons tous les jours de nouveaux.

De tout cela on ne peut rien conclure au fond contre l'antiquité du globe. Car supposons même qu'une inondation de barbares nous eût fait perdre entièrement jusqu'à l'art d'écrire & de faire le pain ;

supposons encore plus , que nous n'avons que depuis dix ans du pain , des plumes , de l'encre , & du papier ; le pays qui a pu subsister dix ans sans manger de pain & sans écrire ses pensées , aurait pu passer un siècle , & cent mille siècles sans ces secours.

Il est très-clair que l'homme & les autres animaux peuvent très-bien subsister sans boulangers , sans romanciers , & sans théologiens , témoin toute l'Amérique , témoin les trois quarts de notre continent.

La nouveauté des arts parmi nous ne prouve donc point la nouveauté du globe , comme le prétendait *Epicure* l'un de nos prédécesseurs en rêveries , qui supposait que par hasard les atomes éternels en déclinant avaient formé un jour notre terre. *Pomponace* disait : *Se il mondo non è eterno , per tutti santi è molto vecchio.*

Des petits inconvéniens attachés aux arts.

CEUX qui manient le plomb & le mercure sont sujets à des coliques dangereuses , & à des tremblemens de nerfs très-fâcheux. Ceux qui se servent de plumes & d'encre , sont attaqués d'une vermine qu'il faut continuellement secouer : cette vermine est celle de quelques ex-jésuites qui font des libelles. Vous ne connaissez pas , Sire , cette race d'animaux ; elle est chassée de vos Etats , aussi-bien que de ceux de l'impératrice de Russie , du roi de Suède , & du roi de Danemarck mes autres protecteurs. L'ex-jésuite *Paulian* & l'ex-jésuite *Nonotte* , qui cultivent , comme moi , les beaux-arts , ne cessent de me persécuter jusqu'au mont Crapak ; ils m'accablent sous le poids de leur crédit , & sous celui de leur génie , qui est encore plus pesant. Si votre majesté ne daigne pas me secourir contre ces grands-hommes , je suis anéanti.

A S M O D É E.

AUCUN homme versé dans l'antiquité n'ignore que les Juifs ne connurent les anges que par les Perfes & les Chaldéens , pendant la captivité. C'est là qu'ils apprirent , selon dom *Calmet* , qu'il y a sept anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils y apprirent aussi les noms des diables. Celui que nous nommons *Asmodée* s'appelait *Hashmodai* , ou *Chammadai*. » On fait, » dit *Calmet* , (a) qu'il y a des diables de plusieurs » sortes ; les uns sont princes & maîtres démons , les » autres subalternes & sujets. »

Comment cet *Hashmodai* était-il assez puissant pour tordre le cou à sept jeunes gens qui épousèrent successivement la belle *Sara* , native de Ragès , à quinze lieues d'Ecbatane ? Il fallait que les Mèdes fussent sept fois plus manichéens que les Perfes. Le bon principe donne un mari à cette fille , & voilà le mauvais principe , cet *Hashmodai* roi des démons , qui détruit sept fois de suite l'ouvrage du principe bien-faisant.

Mais *Sara* était juive , fille de *Raguel* le juif , captive dans le pays d'Ecbatane. Comment un démon mède avait-il tant de pouvoir sur des corps juifs ? c'est ce qui a fait penser qu'*Asmodée* , *Chammadai* était juif aussi ; que c'était l'ancien serpent qui avait séduit *Eve* ; qu'il aimait passionnément les femmes ; que tantôt il les trompait , & tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour & de jalousie.

(a) Dom *Calmet* , dissertation sur *Tobie* , page 205.

En effet le livre de *Tobie* nous fait entendre, dans la version grecque, qu'*Asmodée* était amoureux de *Sara* : *oti daimonion philei autein*. C'est l'opinion de toute la savante antiquité que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, & les fées pour nos garçons. L'Écriture même se proportionnant à notre faiblesse, & daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure, *que les enfans de DIEU (b) voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choisirent.*

Mais l'ange *Raphaël*, qui conduit le jeune *Tobie*, lui donne une raison plus digne de son ministère, & plus capable d'éclairer celui dont il est le guide. Il lui dit que les sept maris de *Sara* n'ont été livrés à la cruauté d'*Asmodée* que parce qu'ils l'avaient épousée uniquement pour leur plaisir, comme des chevaux & des mulets. *Il faut*, dit-il, *(c) garder la continence avec elle pendant trois jours, & prier DIEU tous deux ensemble.*

Il semble qu'avec une telle instruction on n'ait plus besoin d'aucun autre secours pour chasser *Asmodée* ; mais *Raphaël* ajoute qu'il y faut le cœur d'un poisson grillé sur des charbons ardens. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce secret infallible pour chasser le diable du corps des filles ? Pourquoi les apôtres, envoyés exprès pour chasser les démons, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poisson sur le gril ? Pourquoi ne se servit-on pas de cet expédient dans l'affaire de *Marthe Brossier*, des religieuses de Loudun, des maîtresses d'*Urbain Grandier*, de la *Cadière*, & du frère *Girard*, & de mille autres possédées dans le temps qu'il y avait des possédés ?

(b) Genèse, chap. VI.

(c) Chap. VI, v. 16, 17 & 18.

Les Grecs & les Romains, qui connaissaient tant de philtres pour se faire aimer, en avaient aussi pour guérir l'amour; ils employaient des herbes, des racines. L'*agnus castus* a été fort renommé; les modernes en ont fait prendre à de jeunes religieuses, sur lesquelles il a eu peu d'effet. Il y a long-temps qu'*Apollon* se plaignait à *Daphné* que, tout médecin qu'il était, il n'avait point encore éprouvé de simple qui guérît de l'amour.

Hei mihi! quod nullis amor est medicabilis herbis. (d)

D'un incurable amour remèdes impuissans.

On se servait de fumée de soufre; mais *Ovide*, qui était un grand maître, déclare que cette recette est inutile.

Nec fugiat vivo sulphure victus amor. (e)

Le soufre, croyez-moi, ne chasse point l'amour.

La fumée du cœur ou du foie d'un poisson fut plus efficace contre *Asmodée*. Le révérend père dom *Calmet* en est fort en peine, & ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir sur un pur esprit. Mais il pouvait se rassurer, en se souvenant que tous les anciens donnaient des corps aux anges & aux démons. C'étaient des corps très-déliés, des corps aussi légers que les petites particules qui s'élèvent d'un poisson rôti. Ces corps ressembloient à une fumée; & la fumée d'un poisson grillé agissait sur eux par sympathie.

Non-seulement *Asmodée* s'enfuit; mais *Gabriel* alla l'enchaîner dans la haute Egypte, où il est encore. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de

(d) *Ov. Met.* liv. I.

(e) *De Rem. Amor.* liv. I.

Saata ou Taata. *Paul Lucas* l'a vu, & lui a parlé. On coupe ce serpent par morceaux, & sur le champ tous les tronçons se rejoignent; il n'y paraît pas. *Dom Calmet* cite le témoignage de *Paul Lucas*; il faut bien que je le cite aussi. On croit qu'on pourra joindre la théorie de *Paul Lucas* avec celle des vampires, dans la première compilation que l'abbé *Guyon* imprimera.

A S P H A L T E,

Lac Asphaltide, Sodome.

MOT chaldéen qui signifie une espèce de bitume. Il y en a beaucoup dans le pays qu'arrose l'Euphrate; nos climats en produisent, mais de fort mauvais. Il y en a en Suisse; on en voulut couvrir le comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève; cette couverture ne dura pas un an; la mine a été abandonnée; mais on peut garnir de ce bitume le fond des bassins d'eau, en le mêlant avec de la poix raffinée: peut-être un jour en fera-t-on un usage plus utile.

Le véritable asphalté est celui qu'on tirait des environs de Babylone, & avec lequel on prétend que le feu grégeois fut composé.

Plusieurs lacs sont remplis d'asphalté ou d'un bitume qui lui ressemble, de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le désert d'Egypte, qui s'étend depuis le lac Moëris jusqu'à l'entrée du Delta; & il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac Asphaltide, connu par le nom de *Sodome*, fut long-temps renommé pour son bitume; mais

aujourd'hui les Turcs n'en font plus d'usage; soit que la mine, qui est sous les eaux, ait diminué, soit que la qualité s'en soit altérée, ou bien qu'il soit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileuses, & même de grosses masses qui furnagent; on les ramasse, on les mêle, & on les vend pour du baume de la Mecque. Il est peut-être aussi bon; car tous les baumes qu'on emploie pour les coupures sont aussi efficaces les uns que les autres, c'est-à-dire, ne sont bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend pas l'application d'un baume pour fournir du sang & de la lymphe, & pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une plaie. Les baumes de la Mecque, de Judée, & du Pérou, ne servent qu'à empêcher l'action de l'air, à couvrir la blessure, & non pas à la guérir; de l'huile ne produit pas de la peau.

Flavius Josèphe, qui était du pays, dit (a) que de son temps le lac de Sodome n'avait aucun poisson, & que l'eau en était si légère que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *si pesante* au lieu de *si légère*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il se peut, après tout, qu'une eau dormante imprégnée de sels & de matières compactes, étant alors plus pesante qu'un corps de pareil volume, comme celui d'une bête ou d'un homme, les ait forcés de furnager. L'erreur de *Josèphe* consiste à donner une cause très-fausse d'un phénomène qui peut être très-vrai. (1)

(a) Liv. IV, chap. XXVII.

(1) Depuis l'impression de cet article, on a apporté à Paris de l'eau du lac Asphaltide. Cette eau ne diffère de celle de la mer qu'en ce qu'elle

Quant à la difette de poiffons , elle eft croyable. L'asphalte ne paraît pas propre à les nourrir ; cependant il eft vraifemblable que tout n'eft pas asphalte dans ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieues de long , & qui , en recevant à fa fource les eaux du Jourdain , doit recevoir auffi les poiffons de cette rivière ; mais peut-être auffi le Jourdain n'en fournit pas , & peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac fupérieur de Tibériade.

Josephe ajoute que les arbres qui croiffent fur les bords de la mer Morte , portent des fruits de la plus belle apparence , mais qui s'en vont en pouffière dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'eft pas fi probable , & pourrait faire croire que *Josephe* n'a pas été fur le lieu même , ou qu'il a exagéré fuivant fa coutume & celle de fes compatriotes. Rien ne femble devoir produire de plus beaux & de meilleurs fruits qu'un terrain fulfureux & falé , tel que celui de Naples , de Catane , & de Sodome.

La fainte écriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La physique en cette occafion rend témoignage à l'ancien testament , quoiqu'il n'ait pas befoin d'elle , & qu'ils ne foient pas toujours d'accord. On a des exemples de tremblemens de terre , accompagnés de coups de tonnerre , qui ont détruit des villes plus confidérables que Sodome & Gomorrhe.

Mais la rivière du Jourdain ayant néceffairement fon embouchure dans ce lac fans iffue , cette mer

eft plus pefante , & qu'elle contient les mêmes fels en beaucoup plus grande quantité que l'eau d'aucune mer connue. Des corps qui tomberaient au fond de l'eau douce , ou même au fond de la mer , pourraient y nager ; & c'en étoit affez pour faire crier au miracle un peuple auffi fuperftitieux qu'ignorant.

Morte, semblable à la mer Caspienne, doit avoir existé tant qu'il y a eu un Jourdain; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où est ce lac de Sodome. Aussi l'Écriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en un lac; elle dit tout le contraire : DIEU fit pleuvoir du soufre & du feu venant du ciel; & Abraham se levant matin regarda Sodome & Gomorrhe, & toute la terre d'alentour; & il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaise. (b)

Il faut donc que les cinq villes, Sodome, Gomorrhe, Zéboin, Adama, & Segor, fussent situées sur le bord de la mer Morte. On demandera comment dans un désert aussi inhabitable qu'il l'est aujourd'hui, & où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs arabes, il pouvait y avoir cinq villes assez opulentes pour être plongées dans les délices, & même dans des plaisirs infames qui sont le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richesse; on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront : Comment cinq villes pouvaient-elles subsister à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant leur ruine? L'Écriture elle-même nous apprend que tout le terrain était asphalté avant l'embrasement de Sodome. *Il y avait, dit-elle, (c) beaucoup de puits de bitume dans la vallée des bois; & les rois de Sodome & de Gomorrhe prirent la fuite, & tombèrent en cet endroit-là.*

On fait encore une autre objection. *Isaïe & Jérémie* disent (d) que Sodome & Gomorrhe ne seront jamais

(b) Genèse, chap. XIX.

(c) Genèse, chap. XIV, v. 10.

(d) *Isaïe*, chap. XIII. *Jérémie*, chap. II.

rebâties : mais *Etienne* le géographe parle de Sodome & de Gomorrhe sur le rivage de la mer Morte. On trouve dans l'*Histoire des conciles* des évêques de Sodome & de Segor.

On peut répondre à cette critique, que DIEU mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables ; car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus*,

Mais quelle eau, dira-t-on, put abreuver ces nouveaux habitans ? tous les puits sont faumâtres ; on trouve l'asphalte & un sel corrosif, dès qu'on creuse la terre.

On répondra que quelques arabes y habitent encore, & qu'ils peuvent être habitués à boire de très-mauvaise eau ; que Sodome & Gomorrhe dans le bas empire étaient de méchans hameaux, & qu'il y eut dans ce temps-là beaucoup d'évêques, dont tout le diocèse consistait en un pauvre village. On peut dire encore que les colons de ces villages préparaient l'asphalte, & en faisaient un commerce utile.

Ce désert aride & brûlant qui s'étend de Segor jusqu'au territoire de Jérusalem, produit du baume & des aromates, par la même raison qu'il fournit du naphte, du sel corrosif, & du soufre.

On prétend que les pétrifications se font dans ce désert avec une rapidité surprenante. C'est ce qui rend très-plausible, selon quelques physiciens, la pétrification d'*Edith* femme de *Loth*.

Mais il est dit que cette femme *ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel* ; ce n'est donc pas une pétrification naturelle opérée par l'asphalte & le sel ; c'est un miracle évident. *Flavien Joseph* dit (e) qu'il a vu cette statue. *S^t Justin* & *S^t Irénée* en parlent

(e) *Antiq.* liv. I, chap. II.

comme d'un prodige qui subsistait encore de leur temps.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il est très-naturel que quelques juifs se fussent amusés à tailler un monceau d'asphalte en une figure grossière; & on aura dit : c'est la femme de *Loth*. J'ai vu des cuvettes d'asphalte très-bien faites qui pourront long-temps subsister. Mais il faut avouer que *S^t Irénée* va un peu loin quand il dit : (*f*) La femme de *Loth* resta dans le pays de Sodome non plus en chair corruptible, mais en statue de sel permanente, & montrant par ses parties naturelles les effets ordinaires : *Uxor remansit in Sodomis, jam non caro corruptibilis, sed statua salis semper manens, & per naturalia ea quæ sunt consuetudinis hominis ostendens.*

S^t Irénée ne semble pas s'exprimer avec toute la justesse d'un bon naturaliste, en disant : La femme de *Loth* n'est plus de la chair corruptible, mais elle a ses règles.

Dans le poème de *Sodome*, dont on dit *Tertullien* auteur, on s'exprime encore plus énergiquement :

*Dicitur & vivens alio sub corpore sexûs
Mirificè solito dispungere sanguine menses.*

C'est ce qu'un poète du temps de *Henri II* a traduit ainsi dans son style gaulois :

La femme à Loth, quoique sel devenue,
Est femme encor ; car elle a sa menstue.

Les pays des aromates furent aussi le pays des fables. C'est vers les cantons de l'Arabie pétrée, c'est

(*f*) Liv. IV, chap. II.

ASSASSIN, ASSASSINAT. 71

dans ces déserts que les anciens mythologiftes prétendent que *Myrrha*, petite-fille d'une statue, s'enfuit après avoir couché avec fon père, comme les filles de *Loth* avec le leur, & qu'elle fut métamorphofée en l'arbre qui porte la myrrhe. D'autres profonds mythologiftes affurent qu'elle s'enfuit dans l'Arabie heureufe ; & cette opinion eft auffi foutenable que l'autre.

Quoi qu'il en foit, aucun de nos voyageurs ne s'eft encore avifé d'examiner le terrain de Sodome, fon asphalte, fon fel, fes arbres, & leurs fruits ; de pefer l'eau du lac, de l'analyfer, de voir fi les matières fpécifiquement plus pefantes que l'eau ordinaire y furnagent ; & de nous rendre un compte fidelle de l'histoire naturelle du pays. Nos pélerins de Jérufalem n'ont garde d'aller faire ces recherches : ce désert eft devenu infesté par des Arabes vagabonds qui courent jufqu'à Damas, qui fe retirent dans les cavernes des montagnes, & que l'autorité du bacha de Damas n'a pu encore réprimer. Ainfi les curieux font fort peu instruits de tout ce qui concerne le lac Asphaltide.

Il eft bien triste pour les doctes que parmi tous les fodomites que nous avons, il ne s'en foit pas trouvé un feul qui nous ait donné des notions de leur capitale.

ASSASSIN, ASSASSINAT.

SECTION PREMIERE.

NOM corrompu du mot *Ehiffessin*. Rien n'est plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain que de mal entendre, mal répéter, mal écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal compris dans une

langue absolument étrangère, & de tromper ensuite leurs compatriotes en se trompant eux-mêmes. L'erreur s'établit de bouche en bouche, & de plume en plume : il faut des siècles pour la détruire.

Il y avait du temps des croisades un malheureux petit peuple de montagnards, habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands élisaient un chef qu'ils nommaient *Chik Elchafffin*. On prétend que ce mot honorifique *chik* ou *chek*, signifie *vieux* originairement, de même que parmi nous le titre de *seigneur* vient de *senior* vieillard, & que le mot *graf*, *comte*, veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toujours déferé aux vieillards chez presque tous les peuples. Ensuite le commandement étant devenu héréditaire, le titre de *chik*, de *graf*, de *seigneur*, de *comte*, a été donné à des enfans; & les Allemands appellent un bambin de quatre ans, *monseigneur le comte*, c'est-à-dire, *monseigneur le vieux*.

Les croisés nommèrent le vieux des montagnards arabes, *le vieil de la montagne*, & s'imaginèrent que c'était un très-grand prince, parce qu'il avait fait tuer & voler sur le grand chemin un comte de *Montferrat*, & quelques autres seigneurs croisés. On nomma ces peuples *les assassins*, & leur *chik le roi du vaste pays des assassins*. Ce vaste pays contient cinq à six lieues de long sur deux à trois de large dans l'anti-Liban, pays horrible, semé de rochers, comme l'est presque toute la Palestine, mais entre-coupé de prairies assez agréables, & qui nourrissent de nombreux troupeaux, comme l'attestent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces affassins ne pouvait être qu'un petit chef de bandits , puisqu'il y avait alors un soudan de Damas qui était très-puissant.

Nos romanciers de ce temps-là , aussi chimériques que les croisés , imaginèrent d'écrire que le grand prince des affassins , en 1236 , craignant que le roi de France *Louis IX* , dont il n'avait jamais entendu parler , ne se mît à la tête d'une croisade , & ne vînt lui ravir ses Etats , envoya deux grands seigneurs de sa cour , des cavernes de l'anti-Liban à Paris , pour affaffiner ce roi ; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux & aimable , il envoya en pleine mer deux autres seigneurs pour contremander l'affassinat : je dis en pleine mer , car ces deux émires envoyés pour tuer *Louis* , & les deux autres pour lui sauver la vie , ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croisés , ce qui redouble encore le merveilleux de l'entreprise. Il fallait que les deux premiers eussent trouvé un vaisseau de croisés tout prêt pour les transporter amicalement , & les deux autres encore un autre vaisseau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette aventure les uns après les autres , quoique *Foinville* contemporain , qui alla sur les lieux , n'en dise mot.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Le jésuite *Maimbourg* , le jésuite *Daniel* , vingt autres jésuites , *Mézerai* , quoiqu'il ne soit pas jésuite , répètent cette absurdité. L'abbé *Véli* , dans son Histoire de France , la redit avec complaisance , le tout sans aucune discussion , sans aucun examen , & sur la foi d'un

Guillaume de Nangis qui écrivait environ soixante ans après cette belle aventure , dans un temps où l'on ne compilait l'histoire que sur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choses vraies & utiles , l'immenfité de nos livres d'histoire se réduirait à bien peu de chose ; mais on faurait plus & mieux.

On a pendant six cents ans rebattu le conte du vieux de la montagne , qui enivrait de voluptés ses jeunes élus dans ses jardins délicieux , leur feisait accroire qu'ils étaient en paradis , & les envoyait ensuite affaffiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant , le vieil de la montagne
 Se rendit craint par un moyen nouveau ,
 Craint n'était-il pour l'immenfe campagne
 Qu'il possédât , ni pour aucun monceau
 D'or & d'argent ; mais parce qu'au cerveau
 De ses fujets il imprimait des choses ,
 Qui de maints faits courageux étaient caufes.
 Il choiffait entre eux les plus hardis ,
 Et leur feisait donner du paradis
 Un avant-goût à leurs fens perceptible ,
 (Du paradis de fon légiflateur.)
 Rien n'en a dit ce prophète menteur ,
 Qui ne devint très-croyable & fenfible
 A ces gens-là. Comment s'y prenait-on ?
 On les feisait boire tous de façon
 Qu'ils s'enivraient , perdaient fens & raifon.
 En cet état , privés de connoiffance ,
 On les portait en d'agréables lieux ,
 Ombrages frais , jardins délicieux.
 Là se trouvaient tendrons en abondance ,

Plus que maillés & beaux par excellence ;
 Chaque réduit en avait à couper.
 Si se venaient joliment attrouper
 Près de ces gens qui leur boisson cuvée ,
 S'émerveillaient de voir cette cuvée ,
 Et se croyaient habitans devenus
 Des champs heureux qu'affigne à ses élus
 Le faux Mahom. Lors de faire accointance ,
 Turcs d'approcher , tendrons d'entrer en danse ,
 Au gazouillis des oifeaux de ces bois ,
 Au fon des luths accompagnant les voix
 Des roffignols : il n'est plaisir au monde
 Qu'on ne goûtât dedans ce paradis :
 Les gens trouvaient en fon charmant pourpris
 Les meilleurs vins de la machine ronde ,
 Dont ne manquaient encor de s'enivrer ,
 Et de leurs sens perdre l'entier usage.
 On les fefait aufsitôt reporter
 Au premier lieu. De tout ce tripotage
 Qu'arrivait-il ? ils croyaient fermement
 Que quelques jours de semblables délices
 Les attendaient , pourvu que hardiment ,
 Sans redouter la mort ni les supplices ,
 Ils fifsent chose agréable à Mahon ,
 Servant leur prince en toute occasion.
 Par ce moyen leur prince pouvait dire
 Qu'il avait gens à fa dévotion ,
 Déterminés , & qu'il n'était empire
 Plus redouté que le sien ici-bas.

Tout cela est fort bon dans un conte de *la Fontaine* ,
 aux vers faibles près ; & il y a cent anecdotes historiques
 qui n'auraient été bonnes que là.

SECTION II.

L'ASSASSINAT étant, après l'empoisonnement, le crime le plus lâche & le plus punissable, il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme dont la raison singulière n'a pas toujours été d'accord avec la raison des autres hommes.

Il feint dans un roman intitulé *Emile*, d'élever un jeune gentilhomme, auquel il se donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'école militaire, comme d'apprendre les langues, la géométrie, la tactique, les fortifications, l'histoire de son pays; il est bien éloigné de lui inspirer l'amour de son roi & de sa patrie, il se borne à en faire un garçon menuisier. Il veut que ce gentilhomme menuisier, quand il a reçu un démenti ou un soufflet, au lieu de les rendre & de se battre, *assassine prudemment son homme*. Il est vrai que *Molière*, en plaisantant dans l'Amour peintre, dit qu'*assassiner est le plus sûr*; mais l'auteur du roman prétend que c'est le plus raisonnable & le plus honnête. Il le dit très-sérieusement; & dans l'immensité de ses paradoxes, c'est une des trois ou quatre choses qu'il ait dites le premier. Le même esprit de sagesse & de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit souvent accompagner son disciple dans un lieu de prostitution, (a) le fait décider que ce disciple doit être un assassin. Ainsi l'éducation que donne *Jean-Jacques* à un gentilhomme, consiste à manier le rabot, & à mériter le grand remède & la corde.

(a) *Emile*, tome III, page 261.

Nous doutons que les pères de famille s'empressent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous semble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de *Mentor* dans *Télémaque* : mais aussi il faut avouer que notre siècle s'est fort écarté en tout du grand siècle de *Louis XIV.*

Heureusement vous ne trouverez point dans le Dictionnaire encyclopédique de ces horreurs insensées. On y voit souvent une philosophie qui semble hardie ; mais non pas cette bavarderie atroce & extravagante, que deux ou trois fous ont appelée *philosophie*, & que deux ou trois dames appelaient *éloquence*.

A S S E M B L É E.

TERME général qui convient également au profane, au sacré, à la politique, à la société, au jeu, à des hommes unis par les lois, enfin à toutes les occasions où il se trouve plusieurs personnes ensemble.

Cette expression prévient toutes les disputes de mots, & toutes les significations injurieuses par lesquelles les hommes font dans l'habitude de désigner les sociétés dont ils ne font pas.

L'assemblée légale des Athéniens s'appelait *Eglise*. (*)

Ce mot ayant été consacré parmi nous à la convocation des catholiques dans un même lieu, nous ne donnions pas d'abord le nom d'*église* à l'assemblée des protestans ; on disait *une troupe de huguenots* : mais la politesse bannissant tout terme odieux, on se servit du mot *assemblée* qui ne choque personne.

(*) Voyez *Eglise*.

En Angleterre l'Eglise dominante donne le nom d'assemblée, *Meeting*, aux églises de tous les non-conformistes.

Le mot d'*assemblée* est celui qui convient le mieux, quand plusieurs personnes en assez grand nombre sont priées de venir perdre leur temps dans une maison dont on leur fait les honneurs, & dans laquelle on joue, on cause, on soupe, on danse, &c. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés, cela ne s'appelle point *assemblée*; c'est un rendez-vous d'amis, & les amis ne font jamais nombreux.

Les assemblées s'appellent en italien *conversazione ridotto*. Ce mot *ridotto* est proprement ce que nous entendions par *réduit*; mais *réduit* étant devenu parmi nous un terme de mépris, les gazetiers ont traduit *ridotto* par *redoute*. On lisait, parmi les nouvelles importantes de l'Europe, que plusieurs seigneurs de la plus grande considération étaient venus prendre du chocolat chez la princesse *Borghèse*, & qu'il y avait eu *redoute*. On avertissait l'Europe qu'il y aurait *redoute* le mardi suivant chez son excellence la marquise de *Santa-fior*.

Mais on s'aperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on était obligé de parler des véritables redoutes qui signifient en effet *redoutables*, & d'où l'on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *ridotti pacifici*; on est revenu au mot *assemblée* qui est le seul convenable.

On s'est quelquefois servi de celui de *rendez-vous*: mais il est plus fait pour une petite compagnie, & surtout pour deux personnes.

A S T R O L O G I E.

L'ASTROLOGIE pourrait s'appuyer sur de meilleurs fondemens que la magie. Car si personne n'a vu ni *Farfadets*, ni *Lémures*, ni *Dives*, ni *Peris*, ni *Démons*, ni *Cacodémons*, on a vu souvent des prédictions d'astrologues réussir. Que de deux astrologues consultés sur la vie d'un enfant & sur la saison, l'un dise que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non; que l'un annonce la pluie, & l'autre le beau temps; il est bien clair qu'il y en aura un prophète.

Le grand malheur des astrologues, c'est que le ciel a changé depuis que les règles de l'art ont été données. Le soleil, qui à l'équinoxe était dans le bélier du temps des Argonautes, se trouve aujourd'hui dans le taureau; & les astrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maison du soleil ce qui appartient visiblement à une autre. Cependant ce n'est pas encore une raison démonstrative contre l'astrologie. Les maîtres de l'art se trompent; mais il n'est pas démontré que l'art ne peut exister.

Il n'y a pas d'absurdité à dire: Un tel enfant est né dans le croissant de la lune, pendant une saison orageuse, au lever d'une telle étoile; sa constitution a été faible, & sa vie malheureuse & courte; ce qui est le partage ordinaire des mauvais tempéramens: au contraire, celui-ci est né quand la lune est dans son plein, le soleil dans sa force, le temps serein, au lever d'une telle étoile; sa constitution a été bonne, sa vie longue & heureuse. Si ces observations avaient été répétées, si elles s'étaient trouvées justes, l'expérience eût pu au bout de quelques milliers de siècles former

un art dont il eût été difficile de douter : on aurait pensé, avec quelque vraisemblance, que les hommes sont comme les arbres & les légumes, qu'il ne faut planter & semer que dans certaines saisons. Il n'eût servi de rien contre les astrologues de dire : Mon fils est né dans un temps heureux, & cependant il est mort au berceau : l'astrologue aurait répondu : Il arrive souvent que les arbres, plantés dans la saison convenable, périssent ; je vous ai répondu des astres, mais je ne vous ai pas répondu du vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'astrologie n'opère que quand aucune cause ne s'oppose au bien que les astres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réussi à décréditer l'astrologie en disant : De deux enfans qui sont nés dans la même minute, l'un a été roi, l'autre n'a été que marguillier de sa paroisse ; car on aurait très-bien pu se défendre, en faisant voir que le payfan a fait sa fortune lorsqu'il est devenu marguillier, comme le prince en devenant roi.

Et si on alléguait qu'un bandit que *Sixte-Quint* fit pendre était né au même temps que *Sixte-Quint*, qui de gardeur de cochons devint pape, les astrologues diraient qu'on s'est trompé de quelques secondes, & qu'il est impossible dans les règles, que la même étoile donne la tiare & la potence. Ce n'est donc que parce qu'une foule d'expériences a démenti les prédictions, que les hommes se sont aperçus à la fin que l'art est illusoire ; mais, avant d'être détrompés, ils ont été long-temps crédules.

Un des plus fameux mathématiciens de l'Europe, nommé *Stoffler*, qui florissait aux quinzième & seizième siècles,

siècles , & qui travailla long-temps à la réforme du calendrier proposée au concile de Constance, prédit un déluge universel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de février, & rien n'est plus plausible ; car *Saturne*, *Jupiter*, & *Mars*, se trouvèrent alors en conjonction dans le signe des poissons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent consternés. Tout le monde s'attendit au déluge, malgré l'arc-en-ciel. Plusieurs auteurs contemporains rapportent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empresaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, & qui n'étaient pas si crédules qu'eux. Chacun se munissait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouse nommé *Auriol* fit faire surtout une grande arche pour lui, sa famille, & ses amis : on prit les mêmes précautions dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de février arriva, & il ne tomba pas une goutte d'eau : jamais mois ne fut plus sec, & jamais les astrologues ne furent plus embarrassés. Cependant ils ne furent ni découragés, ni négligés parmi nous ; presque tous les princes continuèrent de les consulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince ; cependant le célèbre comte de *Boulayvilliers*, & un italien nommé *Colonne* qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent l'un & l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déjà de près de trente années, (*) de quoi je leur demande humblement pardon.

(*) Cet article fut imprimé pour la première fois dans l'édition de 1757.

A S T R O N O M I E,

Et encore quelques réflexions sur l'astrologie.

M. *Duval* qui a été, si je ne me trompe, bibliothécaire de l'empereur *François I*, a rendu compte de la manière dont un pur instinct dans son enfance lui donna les premières idées d'astronomie. Il contemplait la lune qui, en s'abaissant vers le couchant, semblait toucher aux derniers arbres d'un bois; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derrière ces arbres; il y courut, & fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours suivans la curiosité le força de suivre le cours de cet astre, & il fut encore plus surpris de le voir se lever & se coucher à des heures différentes.

Les formes diverses qu'il prenait de semaine en semaine, sa disparition totale durant quelques nuits, augmentèrent son attention. Tout ce que pouvait faire un enfant était d'observer & d'admirer; c'était beaucoup; il n'y en a pas un sur dix mille qui ait cette curiosité & cette persévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entière, sans autre livre que le ciel, & sans autre maître que ses yeux. Il s'aperçut que les étoiles ne changeaient point entre elles de position. Mais le brillant de l'étoile de *Vénus* fixant ses regards, elle lui parut avoir un cours particulier à-peu-près comme la lune; il l'observa toutes les nuits, elle disparut long-temps à ses yeux, & il la revit enfin devenue l'étoile du matin au lieu de l'étoile du soir.

La route du soleil, qui de mois en mois se levait & se couchait dans des endroits du ciel différens, ne lui

échappa point ; il marqua les solstices avec deux piquets, sans savoir ce que c'était que les solstices. (1)

Il me semble que l'on pourrait profiter de cet exemple pour enseigner l'astronomie à un enfant de dix à douze ans, beaucoup plus facilement que cet enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

C'est d'abord un spectacle très-attachant pour un esprit bien disposé par la nature, de voir que les différentes phases de la lune ne sont autre chose que celles d'une boule autour de laquelle on fait tourner un flambeau qui tantôt en laisse voir un quart, tantôt une moitié, & qui la laisse invisible quand on met un corps opaque entre elle & le flambeau. C'est ainsi qu'en usa Galilée lorsqu'il expliqua les véritables principes de l'astronomie devant le doge & les sénateurs de Venise sur la tour de St Marc; il démontra tout aux yeux.

En effet, non-seulement un enfant, mais un homme mûr qui n'a vu les constellations que sur des cartes, a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le ciel. L'enfant concevra très-bien en peu de temps les causes de la course apparente du soleil, & de la révolution journalière des étoiles fixes.

Il reconnaîtra surtout les constellations à l'aide de ces quatre vers latins, faits par un astronome il y a environ cinquante ans, & qui ne sont pas assez connus.

*Delta aries, Perseum taurus, geminique capellam,
Nil cancer, plaustrum leo, virgo comam atque bootem,
Libra anguem, anguiferum fert scorpius, Antinom arcus,
Delphinum caper, amphora equos, Cepheida pisces.*

(1) Il n'est peut-être pas inutile de faire observer ici que cet enfant, qui devint un homme de lettres très-instruit & d'un esprit original & piquant, n'eut jamais que des connaissances très-médiocres en astronomie.

Les systêmes de *Ptolomée* & de *Ticho-Brahé*, ne méritent pas qu'on lui en parle, puisqu'ils sont faux ; ils ne peuvent jamais servir qu'à expliquer quelques passages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité ; par exemple, dans le second livre des *Métamorphoses* d'*Ovide*, le soleil dit à *Phaëton* :

*Adde quod assiduâ rapitur vertigine cælum,
Nitor in adversum, nec me, qui cætera, vincit
Impetus, & rapido contrarius evehor orbi.*

Un mouvement rapide emporte l'empyrée,
Je résiste moi seul, moi seul je suis vainqueur,
Je marche contre lui dans ma course assurée.

Cette idée d'un premier mobile qui se fait tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures d'un mouvement impossible, & du soleil qui, entraîné par ce premier mobile, s'avancait pourtant insensiblement d'Occident en Orient par un mouvement propre qui n'a aucune cause, ne ferait qu'embarrasser un jeune commençant.

Il suffit qu'il sache que, soit que la terre tourne sur elle-même & autour du soleil, soit que le soleil achève sa révolution en une année, les apparences sont à-peu-près les mêmes, & qu'en astronomie on est obligé de juger par ses yeux avant que d'examiner les choses en physicien.

Il connaîtra bien vite la cause des éclipses de lune & de soleil, & pourquoi il n'y en a point tous les mois. Il lui semblera d'abord que le soleil se trouvant chaque mois en opposition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipse de lune & une de soleil. Mais dès qu'il saura que ces deux

astres ne se meuvent point dans un même plan , & font rarement sur la même ligne avec la terre , il ne fera plus surpris.

On lui fera aisément comprendre comment on a pu prédire les éclipses en connaissant la ligne circulaire dans laquelle s'accomplissent le mouvement apparent du soleil & le mouvement réel de la lune. On lui dira que les observateurs ont su , par l'expérience & par le calcul , combien de fois ces deux astres se sont rencontrés précisément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années & quelques heures ; après quoi , ces astres paraissent recommencer le même cours ; de sorte qu'en faisant les corrections nécessaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années , on prédisait au juste quel jour , quelle heure , & quelle minute , il y aurait une éclipse de lune ou de soleil. Ces premiers élémens entrent aisément dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La précession des équinoxes inême ne l'effrayera pas. On se contentera de lui dire que le soleil a paru avancer continuellement dans sa course annuelle d'un degré en soixante & douze ans vers l'Orient , & que c'est ce que voulait dire *Ovide* par ce vers que nous avons cité :

Contrarius euehor orbi.

Ma carrière est contraire au mouvement des cieux.

Ainsi le bélier , dans lequel le soleil entrait autrefois au commencement du printemps , est aujourd'hui à la place où était le taureau ; & tous les almanachs ont tort de continuer , par un respect ridicule pour l'antiquité , à placer l'entrée du soleil dans le bélier au premier jour du printemps.

Quand on commence à posséder quelques principes d'astronomie, on ne peut mieux faire que de lire les institutions de M. le Monnier, & tous les articles de M. d'Alembert dans l'Encyclopédie concernant cette science. Si on les rassemblait, ils feraient le traité le plus complet & le plus clair que nous ayons eu.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé dans le ciel, & de l'entrée du soleil dans d'autres constellations que celles qu'il occupait autrefois, était le plus fort argument contre les prétendues règles de l'astrologie judiciaire. Il ne paraît pas cependant qu'on ait fait valoir cette preuve avant notre siècle pour détruire cette extravagance universelle, qui a si long-temps infecté le genre-humain, & qui est encore fort en vogue dans la Perse.

Un homme né, selon l'almanach, quand le soleil était dans le signe du lion, devait être nécessairement courageux; mais malheureusement il était né en effet sous le signe de la vierge; ainsi il aurait fallu que *Gauric* & *Michel Morin* eussent changé toutes les règles de leur art.

Une chose assez plaisante, c'est que toutes les lois de l'astrologie étaient contraires à celles de l'astronomie. Les misérables charlatans de l'antiquité & leurs fots disciples, qui ont été si bien reçus & si bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de *Mars* & de *Vénus* stationnaires & rétrogrades. Ceux qui avaient *Mars* stationnaire, devaient être toujours vainqueurs. *Vénus* stationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand *Vénus* était rétrograde, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait est que les astres n'ont jamais été ni rétrogrades ni

stationnaires : & il suffirait d'une légère connaissance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'est-il pu faire que malgré la physique & la géométrie , cette ridicule chimère de l'astrologie ait dominé jusqu'à nos jours au point que nous avons vu des hommes distingués par leurs connaissances , & surtout très-profonds dans l'histoire , entêtés toute leur vie d'une erreur si méprisable ? Mais cette erreur était ancienne , & cela suffit.

Les Egyptiens , les Chaldéens , les Juifs , avaient prédit l'avenir ; donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les serpens , on évoquait des ombres ; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres & enchanter des serpens. Il n'y a qu'à savoir bien précisément la formule dont on se servait. Si on ne fait plus de prédictions , ce n'est pas la faute de l'art , c'est la faute des artistes. *Michel Morin* est mort avec son secret. C'est ainsi que les alchimistes parlent de la pierre philosophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui , disent-ils , c'est que nous ne sommes pas encore assez au fait ; mais il est certain qu'elle est dans la clavicule de *Salomon* ; & avec cette belle certitude , plus de deux cents familles se sont ruinées en Allemagne & en France.

Ne vous étonnez donc point si la terre entière a été la dupe de l'astrologie. Ce pauvre raisonnement , *il y a de faux prodiges , donc il y en a de vrais* , n'est ni d'un philosophe ni d'un homme qui ait connu le monde.

Cela est faux & absurde , donc cela sera cru par la multitude ; voilà une maxime plus vraie.

Etonnez-vous encore moins que tant d'hommes , d'ailleurs très-élevés au-dessus du vulgaire , tant de princes , tant de papes , qu'on n'aurait pas trompés

sur le moindre de leurs intérêts, aient été si ridiculement séduits par cette impertinence de l'astrologie. Ils étaient très-orgueilleux & très-ignorans. Il n'y avait d'étoiles que pour eux ; le reste de l'univers était de la canaille dont les étoiles ne se mêlaient pas. Ils ressembaient à ce prince qui tremblait d'une comète, & qui répondait gravement à ceux qui ne la craignaient pas : *Vous en parlez fort à votre aise, vous n'êtes pas princes.*

Le fameux duc *Valstein* fut un des plus infatués de cette chimère. Il se disait prince, & par conséquent pensait que le zodiaque avait été formé tout exprès pour lui. Il n'affiégeait une ville, ne livrait une bataille, qu'après avoir tenu son conseil avec le ciel. Mais comme ce grand-homme était fort ignorant, il avait établi pour chef de ce conseil un fripon d'italien, nommé *Jean-Baptiste Sèni*, auquel il entretenait un carrosse à six chevaux, & donnait la valeur de vingt mille de nos livres de pension. *Jean-Baptiste Sèni* ne put jamais prévoir que *Valstein* serait assassiné par les ordres de son gracieux souverain *Ferdinand II*, & que lui *Sèni* s'en retournerait à pied en Italie.

Il est évident qu'on ne peut rien savoir de l'avenir que par conjectures. Ces conjectures peuvent être si fortes qu'elles approcheront d'une certitude. Vous voyez une baleine avaler un petit garçon ; vous pourriez parier dix mille contre un qu'il sera mangé ; mais vous n'en êtes pas absolument sûr, après les aventures d'*Hercule*, de *Jonas*, & de *Roland le fou*, qui restèrent si long-temps dans le ventre d'un poisson.

On ne peut trop répéter qu'*Albert le grand* & le cardinal d'*Ailli* ont fait tous deux l'horoscope de JESUS-CHRIST. Ils ont lu évidemment dans les astres

combien de diables il chasserait du corps des possédés, & par quel genre de mort il devait finir ; mais malheureusement ces deux savans astrologues n'ont rien dit qu'après coup.

Nous verrons ailleurs que, dans une secte qui passe pour chrétienne, on ne croit pas qu'il soit possible à l'intelligence suprême de voir l'avenir autrement que par une *suprême conjecture* ; car l'avenir n'existant point, c'est, selon eux, une contradiction dans les termes, de voir présent ce qui n'est pas.

A T H É E.

S E C T I O N P R E M I E R E.

IL y a eu beaucoup d'athées chez les chrétiens, il y en a aujourd'hui beaucoup moins. Ce qui paraîtra d'abord un paradoxe, & qui à l'examen paraîtra une vérité, c'est que la théologie avait souvent jeté les esprits dans l'athéisme, & qu'enfin la philosophie les en a retirés. Il fallait en effet pardonner autrefois aux hommes de douter de la Divinité, quand les seuls qui la leur annonçaient disputaient sur sa nature. Les premiers pères de l'Eglise faisaient presque tous DIEU corporel. Les autres ensuite, ne lui donnant point d'étendue, le logeaient cependant dans une partie du ciel ; il avait selon les uns créé le monde dans le temps, & selon les autres il avait créé le temps ; ceux-là lui donnaient un fils semblable à lui, ceux-ci n'accordaient point que le fils fût semblable au père. On disputait sur la manière dont une troisième personne dérivait des deux autres.

On agitait si le fils avait été composé de deux personnes sur la terre. Ainsi la question était, sans qu'on s'en aperçût, s'il y avait dans la Divinité cinq personnes, en comptant deux pour JESUS-CHRIST sur la terre & trois dans le ciel; ou quatre personnes, en ne comptant le CHRIST en terre que pour une; ou trois personnes, en ne regardant le CHRIST que comme DIEU. On disputait sur sa mère, sur la descente dans l'enfer & dans les limbes, sur la manière dont on mangeait le corps de l'homme-DIEU, & dont on buvait le sang de l'homme-DIEU; & sur sa grâce, & sur ses saints, & sur tant d'autres matières. Quand on voyait les confidens de la Divinité si peu d'accord entre eux, & prononçant anathème les uns contre les autres, de siècle en siècle, mais tous d'accord dans la soif immodérée des richesses & de la grandeur; lorsque d'un autre côté on arrêtait la vue sur ce nombre prodigieux de crimes & de malheurs dont la terre était infectée, & dont plusieurs étaient causés par les disputes mêmes de ces maîtres des ames; il faut l'avouer, il semblait permis à l'homme raisonnable de douter de l'existence d'un être si étrangement annoncé, & à l'homme sensible d'imaginer qu'un Dieu qui aurait fait librement tant de malheureux, n'existait pas.

Supposons, par exemple, un physicien du quinzième siècle qui lit, dans la Somme de S^t Thomas, ces paroles : *Virtus cæli, loco spermatis, sufficit cum elementis & putrefactione ad generationem animalium imperfectorum. La vertu du ciel, au lieu de sperme, suffit avec les élémens & la putréfaction pour la génération des animaux imparfaits.* Voici comme ce physicien aura raisonné : Si la pourriture suffit avec les élémens pour faire des animaux informes,

apparemment qu'un peu plus de pourriture & un peu plus de chaleur fait aussi des animaux plus complets. La vertu du ciel n'est ici que la vertu de la nature. Je penserais donc, avec *Epicure* & *S^t Thomas*, que les hommes ont pu naître du limon de la terre & des rayons du soleil : c'est encore une origine assez noble pour des êtres si malheureux & si méchants. Pourquoi admettrai-je un Dieu créateur qu'on ne me présente que sous tant d'idées contradictoires & révoltantes ? Mais enfin la physique est née, & la philosophie avec elle. Alors on a clairement reconnu que le limon du Nil ne forme ni un seul insecte ni un seul épi de froment ; on a été forcé de reconnaître par-tout des germes, des rapports, des moyens, & une correspondance étonnante entre tous les êtres. On a suivi les traits de lumière qui partent du soleil pour aller éclairer les globes & l'anneau de *Saturne* à trois cents millions de lieues, & pour venir sur la terre former deux angles opposés au sommet dans l'œil d'un ciron, & peindre la nature sur sa rétine. Un philosophe a été donné au monde, qui a découvert par quelles simples & sublimes lois tous les globes célestes marchent dans l'abyme de l'espace. Ainsi l'ouvrage de l'univers mieux connu montre un ouvrier, & tant de lois toujours constantes ont prouvé un législateur. La saine philosophie a donc détruit l'athéisme à qui l'obscur, théologie prêtait des armes.

Il n'est resté qu'une seule ressource au petit nombre d'esprits difficiles qui, plus frappés des injustices prétendues (*) d'un être suprême que de sa sagesse, se sont obstinés à nier ce premier moteur. Ils ont dit :

(*) Voyez l'article *du bien & du mal*.

La nature existe de toute éternité ; tout est en mouvement dans la nature ; donc tout y change continuellement. Or si tout change à jamais , il faut que toutes les combinaisons possibles arrivent ; donc la combinaison présente de toutes les choses a pu être le seul effet de ce mouvement & de ce changement éternel. Prenez fix dés , il y a à la vérité 46655 à parier contre un que vous n'amènerez pas une chance de six fois six ; mais aussi en 46655 le pari est égal. Ainsi , dans l'infinité des siècles , une des combinaisons infinies , telle que l'arrangement présent de l'univers , n'est pas impossible.

On a vu des esprits , d'ailleurs raisonnables , séduits par cet argument ; mais ils ne considèrent pas qu'il y a l'infini contre eux , & qu'il n'y a certainement pas l'infini contre l'existence de DIEU. Ils doivent encore considérer que si tout change , les moindres espèces des choses ne devraient pas être immuables , comme elles le sont depuis si long-temps. Ils n'ont du moins aucune raison pour laquelle de nouvelles espèces ne se formeraient pas tous les jours. Il est au contraire très-probable qu'une main puissante , supérieure à ces changemens continuels , arrête toutes les espèces dans les bornes qu'elle leur a prescrites. Ainsi le philosophe qui reconnaît un Dieu , a pour lui une foule de probabilités qui équivalent à la certitude , & l'athée n'a que des doutes. On peut étendre beaucoup les preuves qui détruisent l'athéisme dans la philosophie.

Il est évident que , dans la morale , il vaut beaucoup mieux reconnaître un Dieu que n'en point admettre. C'est certainement l'intérêt de tous les hommes qu'il y ait une divinité qui punisse ce que

la justice humaine ne peut réprimer ; mais aussi il est clair qu'il vaudrait mieux ne pas reconnaître de Dieu, que d'en adorer un barbare auquel on sacrifierait des hommes, comme on a fait chez tant de nations.

Cette vérité fera hors de doute par un exemple frappant. Les Juifs, sous *Moïse*, n'avaient aucune notion de l'immortalité de l'ame & d'une autre vie. Leur législateur ne leur annonce de la part de DIEU que des récompenses & des peines purement temporelles ; il ne s'agit donc pour eux que de vivre. Or *Moïse* commande aux lévites d'égorger vingt-trois mille de leurs frères, pour avoir eu un veau d'or ou doré. Dans une autre occasion, on en massacre vingt-quatre mille pour avoir eu commerce avec les filles du pays ; & douze mille sont frappés de mort, parce que quelques-uns d'entre eux ont voulu soutenir l'arche qui était près de tomber. On peut, en respectant les décrets de la Providence, affirmer humainement qu'il eût mieux valu pour ces cinquante-neuf mille hommes qui ne croyaient pas une autre vie, être absolument athées & vivre, que d'être égorgés au nom du Dieu qu'ils reconnaissaient.

Il est très-certain qu'on n'enseigne point l'athéisme dans les écoles des lettrés à la Chine ; mais il y a beaucoup de ces lettrés athées, parce qu'ils ne sont que médiocrement philosophes. Or il est sûr qu'il vaudrait mieux vivre avec eux à Pékin, en jouissant de la douceur de leurs mœurs & de leurs lois, que d'être exposé dans Goa à gémir chargé de fers dans les prisons de l'inquisition, pour en sortir couvert d'une robe enfouffrée, parsemée de diables, & pour expirer dans les flammes.

Ceux qui ont soutenu qu'une société d'athées pouvait subsister ont donc eu raison : car ce sont les lois qui forment la société , & ces athées étant d'ailleurs philosophes , peuvent mener une vie très-sage & très-heureuse à l'ombre de ces lois. Ils vivront certainement en société plus aisément que des fanatiques superstitieux. Peuplez une ville d'*Epicures*, de *Simonides*, de *Prothagoras*, de *Des-Barreaux*, de *Spinoza* ; peuplez une autre ville de jansénistes & de molinistes , dans laquelle pensez-vous qu'il y aura plus de troubles & de querelles ? L'athéisme , à ne le considérer que par rapport à cette vie , serait très-dangereux chez un peuple farouche : des notions fausses de la Divinité ne seraient pas moins pernicieuses. La plupart des grands du monde vivent comme s'ils étaient athées. Quiconque a vécu & a vu , fait que la connaissance d'un Dieu , sa présence , sa justice , n'ont pas la plus légère influence sur les guerres , sur les traités , sur les objets de l'ambition , de l'intérêt , des plaisirs , qui emportent tous leurs momens. Cependant on ne voit point qu'ils blessent grossièrement les règles établies dans la société. Il est beaucoup plus agréable de passer sa vie auprès d'eux , qu'avec des superstitieux & des fanatiques. J'attendrai , il est vrai , plus de justice de celui qui croira un Dieu que de celui qui n'en croira pas ; mais je n'attendrai qu'amertume & persécution du superstitieux. L'athéisme & le fanatisme sont deux monstres qui peuvent dévorer & déchirer la société ; mais l'athée , dans son erreur , conserve sa raison qui lui coupe les griffes , & le fanatique est atteint d'une folie continuelle qui aiguise les siennes. (*)

(*) Voyez *Religion*.

S E C T I O N I I.

EN Angleterre, comme par-tout ailleurs, il y a eu & il y a encore beaucoup d'athées par principes; car il n'y a que de jeunes prédicateurs sans expérience & très-mal informés de ce qui se passe au monde, qui assurent qu'il ne peut y avoir d'athées; j'en ai connu en France quelques-uns qui étaient de très-bons physiciens; & j'avoue que j'ai été bien surpris que des hommes qui démêlent si bien les ressorts de la nature, s'obstinassent à méconnaître la main qui préside si visiblement au jeu de ces ressorts.

Il me paraît qu'un des principes qui les conduisent au matérialisme, c'est qu'ils croient le monde infini & plein, & la matière éternelle; il faut bien que ce soient ces principes qui les égarent, puisque presque tous les newtoniens que j'ai vus admettant le vide & la matière finie, admettent conséquemment un Dieu.

En effet si la matière est infinie, comme tant de philosophes & *Descartes* même l'ont prétendu, elle a par elle-même un attribut de l'Être suprême; si le vide est impossible, la matière existe nécessairement; si elle existe nécessairement, elle existe de toute éternité; donc dans ces principes on peut se passer d'un Dieu créateur, fabricant, & conservateur de la matière.

Je fais bien que *Descartes*, & la plupart des écoles qui ont cru le plein & la matière indéfinie, ont cependant admis un Dieu; mais c'est que les hommes ne raisonnent & ne se conduisent presque jamais selon leurs principes.

Si les hommes raisonnaient conséquemment, *Epicure* & son apôtre *Lucrece* auraient dû être les plus religieux défenseurs de la Providence qu'ils combattaient; car en admettant le vide & la matière finie, vérité qu'ils ne faisaient qu'entrevoir, il s'ensuivait nécessairement que la matière n'était pas l'être nécessaire, existant par lui-même, puisqu'elle n'était pas indéfinie; ils avaient donc dans leur propre philosophie, malgré eux-mêmes, une démonstration qu'il y a un autre être suprême, nécessaire, infini, & qui a fabriqué l'univers. La philosophie de *Newton*, qui admet & qui prouve la matière finie & le vide, prouve aussi démonstrativement un Dieu.

Aussi je regarde les vrais philosophes comme les apôtres de la Divinité; il en faut pour chaque espèce d'homme; un catéchiste de paroisse dit à des enfans qu'il y a un Dieu; mais *Newton* le prouve à des sages.

A Londres après les guerres de *Cromwell* sous *Charles II*, comme à Paris après les guerres des *Guises* sous *Henri IV*, on se piquait beaucoup d'athéisme; les hommes ayant passé de l'excès de la cruauté à celui des plaisirs, & ayant corrompu leur esprit successivement dans la guerre & dans la mollesse, ne raisonnaient que très-médiocrement; plus on a depuis étudié la nature, plus on a connu son auteur.

J'ose croire une chose, c'est que de toutes les religions le théisme est la plus répandue dans l'univers: elle est la religion dominante à la Chine; c'est la secte des sages chez les mahométans; & de dix philosophes chrétiens il y en a huit de cette opinion; elle a pénétré jusque dans les écoles de théologie, dans les cloîtres,

&

& dans le conclave; c'est une espèce de secte, sans association, sans culte, sans cérémonies, sans dispute & sans zèle, répandue dans l'univers sans avoir été prêchée. Le théisme se rencontre au milieu de toutes les religions comme le judaïsme; ce qu'il y a de singulier, c'est que l'un étant le comble de la superstition, abhorré des peuples & méprisé des sages, est toléré par-tout à prix d'argent; & l'autre étant l'opposé de la superstition, inconnu au peuple, & embrassé par les seuls philosophes, n'a d'exercice public qu'à la Chine.

Il n'y a point de pays dans l'Europe où il y ait plus de théistes qu'en Angleterre. Plusieurs personnes demandent s'ils ont une religion ou non.

Il y a deux sortes de théistes; ceux qui pensent que DIEU a fait le monde sans donner à l'homme des règles du bien & du mal. Il est clair que ceux-là ne doivent avoir que le nom de philosophes.

Il y a ceux qui croient que DIEU a donné à l'homme une loi naturelle, & il est certain que ceux-là ont une religion quoiqu'ils n'aient pas de culte extérieur. Ce sont, à l'égard de la religion chrétienne, des ennemis pacifiques qu'elle porte dans son sein, & qui renoncent à elle sans songer à la détruire; toutes les autres sectes veulent dominer, chacune est comme les corps politiques qui veulent se nourrir de la substance des autres, & s'élever sur leur ruine: le théisme seul a toujours été tranquille. On n'a jamais vu de théistes qui aient cabalé dans aucun Etat.

Il y a eu à Londres une société de théistes qui s'assemblèrent pendant quelque temps auprès du temple Voer; ils avaient un petit livre de leurs lois; la religion sur laquelle on a composé ailleurs tant de

gros volumes , ne contenait pas deux pages de ce livre. Leur principal axiome était ce principe : La morale est la même chez tous les hommes , donc elle vient de DIEU ; le culte est différent , donc il est l'ouvrage des hommes.

Le second axiome était : Que les hommes étant tous frères & reconnaissant le même Dieu , il est exécrationnable que des frères persécutent leurs frères , parce qu'ils témoignent leur amour au père de famille d'une manière différente. En effet , disaient-ils , quel est l'honnête homme qui ira tuer son frère aîné ou son frère cadet , parce que l'un aura salué leur père commun à la chinoise & l'autre à la hollandaise , surtout dès qu'il ne sera pas bien décidé dans la famille de quelle manière le père veut qu'on lui fasse la révérence ? il paraît que celui qui en userait ainsi , ferait plutôt un mauvais frère qu'un bon fils.

Je fais bien que ces maximes mènent tout droit au dogme abominable & exécrationnable de la tolérance ; aussi je ne fais que rapporter simplement les choses. Je me donne bien de garde d'être controversiste. Il faut convenir cependant que si les différentes sectes qui ont déchiré les chrétiens , avaient eu cette modération , la chrétienté aurait été troublée par moins de désordres , saccagée par moins de révolutions , & inondée par moins de sang.

Plaignons les théistes de combattre notre sainte révélation. (*) Mais d'où vient que tant de calvinistes , de luthériens , d'anabaptistes , de nestoriens , d'ariens , de partisans de Rome , d'ennemis de Rome , ont été si sanguinaires , si barbares , & si malheureux , persécutans

(*) Voyez l'avertissement des éditeurs , tome I , *Philosophie*.

& persécutés ? c'est qu'ils étaient *peuple*. D'où vient que les théistes, même en se trompant, n'ont jamais fait de mal aux hommes ? c'est qu'ils sont *philosophes*. La religion chrétienne a coûté à l'humanité plus de dix-sept millions d'hommes, à ne compter qu'un million d'hommes par siècle, tant ceux qui ont péri par les mains des bourreaux de la justice, que ceux qui sont morts par la main des autres bourreaux soudoyés & rangés en bataille, le tout pour le salut du prochain & la plus grande gloire de DIEU.

J'ai vu des gens s'étonner qu'une religion aussi modérée que le théisme, & qui paraît si conforme à la raison, n'ait jamais été répandue parmi le peuple.

Chez le vulgaire grand & petit, on trouve de pieuses herbières, de dévotes revendeuses, de molinistes duchesses, de scrupuleuses couturières, qui se feraient brûler pour l'anabaptisme, de saints cochers de fiacre qui sont tout-à-fait dans les intérêts de *Luther* ou d'*Arius*; mais enfin dans ce peuple on ne voit point de théistes. C'est que le théisme doit encore moins s'appeler une religion qu'un système de philosophie, & que le vulgaire des grands & le vulgaire des petits n'est point philosophe.

Locke était un théiste déclaré. J'ai été étonné de trouver dans le chapitre des idées innées de ce grand philosophe, que les hommes ont tous des idées différentes de la justice. Si cela était, la morale ne ferait plus la même, la voix de DIEU ne se ferait plus entendre aux hommes; il n'y a plus de religion naturelle. Je veux croire avec lui qu'il y a des nations où l'on mange son père, & où l'on rend un service d'ami en couchant avec la femme de son voisin;

mais si cela est vrai, cela n'empêche pas que cette loi, *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit*, ne soit une loi générale. Car si on mange son père, c'est quand il est vieux, qu'il ne peut plus se traîner, & qu'il serait mangé par les ennemis; or quel est le père, je vous prie, qui n'aimât mieux fournir un bon repas à son fils, qu'à l'ennemi de sa nation? De plus, celui qui mange son père, espère qu'il sera mangé à son tour par ses enfans.

Si l'on rend service à son voisin en couchant avec sa femme, c'est lorsque ce voisin ne peut avoir un fils, & en veut avoir un; car autrement il en ferait fort fâché. Dans l'un & dans l'autre de ces cas, & dans tous les autres, la loi naturelle, *ne fais à autrui que ce que tu voudrais qu'on te fit*, subsiste. Toutes les autres règles si diverses & si variées se rapportent à celle-là. Lors donc que le sage métaphysicien *Locke* dit que les hommes n'ont point d'idées innées, & qu'ils ont des idées différentes du juste & de l'injuste, il ne prétend pas assurément que DIEU n'ait pas donné à tous les hommes cet instinct d'amour-propre qui les conduit tous nécessairement. (*)

A T H É I S M E.

S E C T I O N P R E M I E R E.

De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme & l'idolâtrie.

IL me semble que dans le Dictionnaire encyclopédique on ne réfute pas aussi fortement qu'on l'aurait

(*) Voyez les articles, *Amour-propre*, *Athéisme* & *Théisme*; & l'ouvrage intitulé, *Profession de foi des théistes*, & les *Lettres de Memmius à Cicéron*, Philosophie, tome I.

pu le sentiment du jésuite *Richeome* sur les athées & sur les idolâtres ; sentiment soutenu autrefois par *S^t Thomas*, *S^t Grégoire de Nazianze*, *S^t Cyprien*, & *Tertullien* ; sentiment qu'*Arnobé* étalait avec beaucoup de force quand il disait aux païens : *Ne rougissez-vous pas de nous reprocher notre mépris pour vos dieux , & n'est-il pas beaucoup plus juste de ne croire aucun Dieu , que de leur imputer des actions infames ?* sentiment établi long-temps auparavant par *Plutarque* , qui dit qu'il aime beaucoup mieux qu'on dise qu'il n'y a point de *Plutarque* que si on disait : *Il y a un Plutarque inconstant , colère , & vindicatif* ; sentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de *Bayle*.

Voici le fond de la dispute, mis dans un jour assez éblouissant par le jésuite *Richeome* ; & rendu encore plus spécieux par la manière dont *Bayle* le fait valoir.

» Il y a deux portiers à la porte d'une maison ;
 » on leur demande : Peut-on parler à votre maître ?
 » il n'y est pas , répond l'un ; il y est , répond l'autre ;
 » mais il est occupé à faire de la fausse monnaie , de
 » faux contrats , des poignards , & des poisons , pour
 » perdre ceux qui n'ont fait qu'accomplir ses desseins.
 » L'athée ressemble au premier de ces portiers , le
 » païen à l'autre. Il est donc visible que le païen
 » offense plus grièvement la Divinité que ne fait
 » l'athée. »

Avec la permission du père *Richeome* & même de *Bayle* , ce n'est point là du tout l'état de la question. Pour que le premier portier ressemble aux athées , il ne faut pas qu'il dise : Mon maître n'est point ici ; il faudrait qu'il dit : Je n'ai point de maître ; celui que

vous prétendez mon maître n'existe point ; mon camarade est un sot , qui vous dit que Monsieur est occupé à composer des poisons & à aiguïser des poignards pour assassiner ceux qui ont exécuté ses volontés. Un tel être n'existe point dans le monde.

Richeome a donc fort mal raisonné , & *Bayle* , dans ses discours un peu diffus , s'est oublié jusqu'à faire à *Richeome* l'honneur de le commenter fort mal-à-propos.

Plutarque semble s'exprimer bien mieux en préférant les gens qui assurent qu'il n'y a point de *Plutarque* , à ceux qui prétendent que *Plutarque* est un homme insociable. Que lui importe en effet qu'on dise qu'il n'est pas au monde ? mais il lui importe beaucoup qu'on ne flétrisse pas sa réputation. Il n'en est pas ainsi de l'Être suprême.

Plutarque n'entame pas encore le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit pas de savoir qui offense le plus l'Être suprême , de celui qui le nie , ou de celui qui le défigure. Il est impossible de savoir autrement que par la révélation , si DIEU est offensé des vains discours que les hommes tiennent de lui.

Les philosophes , sans y penser , tombent presque toujours dans les idées du vulgaire , en supposant que DIEU est jaloux de sa gloire , qu'il est colère , qu'il aime la vengeance , & en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéressant pour l'univers entier , est de savoir s'il ne vaut pas mieux pour le bien de tous les hommes admettre un Dieu rémunérateur & vengeur , qui récompense les bonnes actions cachées , & qui punit les crimes secrets , que de n'en admettre aucun.

Bayle s'épuise à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux dieux de l'antiquité. Ses adversaires lui répondent par des lieux communs qui ne signifient rien. Les partisans de *Bayle* & ses ennemis ont presque toujours combattu sans se rencontrer. Ils conviennent tous que *Jupiter* était un adultère, *Vénus* une impudique, *Mercure* un fripon. Mais ce n'est pas, à ce qu'il me semble, ce qu'il fallait considérer. On devait distinguer les métamorphoses d'*Ovide* de la religion des anciens Romains. Il est très-certain qu'il n'y a jamais eu de temple ni chez eux, ni même chez les Grecs, dédié à *Mercure* le fripon, à *Vénus* l'impudique, à *Jupiter* l'adultère.

Le dieu que les Romains appelaient *Deus optimus maximus*, très-bon, très-grand, n'était pas censé encourager *Clodius* à coucher avec la femme de *César*, ni *César* à être le giton du roi *Nicomède*.

Cicéron ne dit point que *Mercure* excita *Verrès* à voler la Sicile, quoique *Mercure* dans la fable eût volé les vaches d'*Apollon*. La véritable religion des anciens était que *Jupiter* très-bon & très-juste, & les dieux secondaires, punissaient le parjure dans les enfers. Aussi les Romains furent-ils très-long-temps les plus religieux observateurs des sermens. La religion fut donc très-utile aux Romains. Il n'était point du tout ordonné de croire aux deux œufs de *Léda*, au changement de la fille d'*Inachus* en vache, à l'amour d'*Apollon* pour *Hyacinthe*.

Il ne faut donc pas dire que la religion de *Numa* déshonorait la Divinité. On a donc long-temps disputé sur une chimère ; & c'est ce qui n'arrive que trop souvent.

On demande ensuite si un peuple d'athées peut subsister; il me semble qu'il faut distinguer entre le peuple proprement dit, & une société de philosophes au-dessus du peuple. Il est très-vrai que par tout pays la populace a besoin du plus grand frein; & que si *Bayle* avait eu seulement cinq ou six cents payfans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un Dieu rémunérateur & vengeur. Mais *Bayle* n'en aurait pas parlé aux épicuriens qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus sociales & surtout l'amitié, fuyant l'embarras & le danger des affaires publiques, menant enfin une vie commode & innocente. Il me paraît qu'ainsi la dispute est finie quant à ce qui regarde la société & la politique.

Pour les peuples entièrement sauvages, on a déjà dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées, ni parmi les théistes. Leur demander leur croyance, ce serait autant que leur demander s'ils font pour *Aristote* ou pour *Démocrite*; ils ne connaissent rien, ils ne font pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut insister; on peut dire: Ils vivent en société, & ils font sans Dieu; donc on peut vivre en société sans religion.

En ce cas je répondrai que les loups vivent ainsi, & que ce n'est pas une société qu'un assemblage de barbares anthropophages tels que vous les supposez. Et je vous demanderai toujours si, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre société, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge, ne crussent en DIEU.

S E C T I O N I I.

Des athées modernes. Raisons des adorateurs de DIEU.

Nous sommes des êtres intelligens ; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut , aveugle , insensible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine , nous disons qu'il y a un bon machiniste , & que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence , quelque part où elle soit. Cet argument est vieux , & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de leviers , de poulies , qui agissent suivant les lois de la mécanique , de liqueurs que les lois de l'hydrostatique font perpétuellement circuler : & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation , on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres , celui de notre petite terre autour du soleil , tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaissait pas une de ces lois , l'éloquent , mais le chimérique *Platon* , qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère , & l'eau sur un triangle rectangle ; l'étrange *Platon* , qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes , parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; comment , dis-je , *Platon* qui ne

savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux, pour appeler DIEU l'éternel géomètre, pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice? *Spinoza* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

Raisons des athées.

J'AI cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment : La combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe ; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure, & la Terre ; ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaison ; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres ne se trouveront pas où ils sont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, & notre globe, ne seront pas placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que sept cents vingt hasards contre un, pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entr'elles, selon leurs distances données. Il est donc démontré

qu'en sept cents vingt jets , le seul mouvement a pu mettre ces fix planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires , toutes leurs combinaisons , tous leurs mouvemens , tous les êtres qui végètent , qui vivent , qui sentent , qui pensent , qui agissent dans tous les globes , vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances ; multipliez ce nombre dans toute l'éternité , jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini* , il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde , tel qu'il est , par le seul mouvement ; donc il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Il est même nécessaire que dans l'éternité cette combinaison arrive. Ainsi , disent-ils , non-seulement il est possible que le monde soit tel qu'il est par le seul mouvement ; mais il était impossible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaisons infinies.

Réponse.

TOUTE cette supposition me paraît prodigieusement chimérique , pour deux raisons ; la première , c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligens , & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde , c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier , qu'une cause intelligente formatrice annonce l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini , on est bien pauvre.

Encore une fois , *Spinoza* lui-même admet cette intelligence ; c'est la base de son système. Vous ne l'avez pas lu , & il faut le lire. Pourquoi voulez-vous

aller plus loin que lui , & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abyme où *Spinoza* n'a pas osé descendre ? sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le carré d'une révolution d'une planète est toujours au carré des révolutions des autres planètes , comme le cube de sa distance est au cube des distances des autres au centre commun ? Ou les astres sont de grands géomètres , ou l'éternel géomètre a arrangé les astres.

Mais , où est l'éternel géomètre ? est-il en un lieu ou en tout lieu sans occuper d'espace ? je n'en fais rien. Est-ce de sa propre substance qu'il a arrangé toutes choses ? je n'en fais rien. Est-il immense sans quantité & sans qualité ? je n'en fais rien. Tout ce que je fais , c'est qu'il faut l'adorer & être juste.

Nouvelle objection d'un athée moderne.

» PEUT-ON dire que les parties des animaux soient
 » conformées selon leurs besoins : quels sont ces
 » besoins ? la conservation & la propagation. Or faut-il
 » s'étonner que des combinaisons infinies que le
 » hasard a produites , il n'ait pu subsister que celles
 » qui avaient des organes propres à la nourriture &
 » à la continuation de leur espèce ? toutes les autres
 » n'ont-elles pas dû nécessairement périr ? »

Réponse.

CE discours , rebattu d'après *Lucrèce* , est assez réfuté par la sensation donnée aux animaux , & par l'intelligence donnée à l'homme. Comment des combinaisons que le hasard a produites , produiraient-elles cette sensation & cette intelligence ? (ainsi qu'on vient

de le lire au paragraphe précédent.) Oui sans doute , les membres des animaux sont faits pour tous leurs besoins avec un art incompréhensible , & vous n'avez pas même la hardiesse de le nier. Vous n'en parlez plus. Vous sentez que vous n'avez rien à répondre à ce grand argument que la nature fait contre vous. La disposition d'une aile de mouche, les organes d'un limaçon suffisent pour vous atterrer.

Objection de Maupertuis.

» LES physiciens modernes n'ont fait qu'étendre
 » ces prétendus argumens , ils les ont souvent poussés
 » jusqu'à la minutie & à l'indécence. On a trouvé
 » DIEU dans les plis de la peau du rhinocéros : on
 » pouvait , avec le même droit , nier son existence
 » à cause de l'écaille de la tortue. »

Réponse.

QUEL raisonnement ! La tortue & le rhinocéros , & toutes les différentes espèces , prouvent également dans leurs variétés infinies , la même cause , le même dessein , le même but qui sont la conservation , la génération , & la mort. L'unité se trouve dans cette infinie variété ; l'écaille & la peau rendent également témoignage. Quoi ! nier DIEU parce que l'écaille ne ressemble pas à du cuir ! Et des journalistes ont prodigué à ces inepties des éloges qu'ils n'ont pas donnés à *Newton* & à *Locke* , tous deux adorateurs de la Divinité en connaissance de cause.

Objection de Maupertuis.

» A quoi sert la beauté & la convenance dans la
 » construction du serpent ? Il peut , dit-on , avoir des

» usages que nous ignorons. Taisons-nous donc au
 » moins ; n'admirons pas un animal que nous ne
 » connaissons que par le mal qu'il fait.

Réponse.

TAISEZ-VOUS donc aussi, puisque vous ne concevez pas son utilité plus que moi ; ou avouez que tout est admirablement proportionné dans les reptiles. Il y en a de venimeux , vous l'avez été vous-même. Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a formé les serpens, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, & les bipèdes. Cet art est assez manifeste. Vous demandez pourquoi le serpent nuit ? Et vous, pourquoi avez-vous nuï tant de fois ? Pourquoi avez-vous été persécuteur, ce qui est le plus grand des crimes pour un philosophe ? C'est une autre question, c'est celle du mal moral & du mal physique. Il y a long-temps qu'on demande pourquoi il y a tant de serpens & tant de méchans hommes pires que les serpens ? Si les mouches pouvaient raisonner, elles se plaindraient à DIEU de l'existence des araignées ; mais elles avoueraient ce que *Minerve* avoua d'*Arachné* dans la fable, qu'elle arrange merveilleusement sa toile.

Il faut donc absolument reconnaître une intelligence ineffable que *Spinoza* même admettait. Il faut convenir qu'elle éclate dans le plus vil insecte comme dans les astres. Et à l'égard du mal moral & physique, que dire & que faire ? se consoler par la jouissance du bien physique & moral, en adorant l'Être éternel qui a fait l'un & permis l'autre.

Encore un mot sur cet article. L'athéisme est le vice de quelques gens d'esprit, & la superstition le vice des fots. Mais les fripons ! que font-ils ? des fripons.

S E C T I O N I I I.

Des injustes accusations, & la justification de Vanini.

AUTREFOIS quiconque avait un secret dans un art, courait risque de passer pour un forcier; toute nouvelle secte était accusée d'égorger des enfans dans ses mystères; & tout philosophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accusé d'athéisme par les fanatiques & par les fripons, & condamné par les fots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par *Apollon*, monté sur un quadrigé; on l'appelle athée, & il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'athéisme par un prêtre; & ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à *Calcis*. Mais la mort de *Socrate* est ce que l'histoire de la Grèce a de plus odieux.

Aristophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était grec, ne songeant pas que *Socrate* était grec aussi) *Aristophane* fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder *Socrate* comme un athée.

Ce poète comique, qui n'est ni comique ni poète, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire St Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus méprisable que *Plutarque* ne le dépeint. Voici ce que le sage *Plutarque* dit de ce farceur: „ Le langage d'*Aristophane* sent son misérable charlatan; ce „ sont les pointes les plus basses & les plus dégoûtantes; il n'est pas même plaisant pour le peuple,

» & il est insupportable aux gens de jugement &
 » d'honneur ; on ne peut souffrir son arrogance , &
 » les gens de bien détestent sa malignité. »

C'est donc là , pour le dire en passant , le *Tabarin* que madame *Dacier* , admiratrice de *Socrate* , ose admirer : voilà l'homme qui prépara de loin le poison dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs , les cordonniers , & les couturières d'Athènes , applaudirent à une farce dans laquelle on représentait *Socrate* élevé en l'air dans un panier , annonçant qu'il n'y avait point de DIEU , & se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie. Un peuple entier , dont le mauvais gouvernement autorisait de si infames licences , méritait bien ce qui lui est arrivé , de devenir l'esclave des Romains , & de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Russes que la Grèce aurait autrefois appelés *barbares* , & qui la protègent aujourd'hui , n'auraient ni empoisonné *Socrate* ni condamné à mort *Alcibiade*..

Franchissons tout l'espace des temps entre la république romaine & nous. Les Romains bien plus sages que les Grecs , n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'empire romain. Dès que l'empereur *Frédéric II* a des querelles avec les papes , on l'accuse d'être athée , & d'être l'auteur du livre des *trois imposteurs* , conjointement avec son chancelier de *Vineis*.

Notre grand chancelier de *l'Hospital* se déclare-t-il contre les persécutions ; on l'accuse aussitôt d'athéisme

d'athéisme. (a) *Homo doctus, sed verus atheos.* Un jésuite, autant au-dessous d'*Aristophane* qu'*Aristophane* est au-dessous d'*Homère*, un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jésuite *Garasse*, en un mot, trouve par-tout des *athéistes*; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle *Théodore de Bèze* athéiste; c'est lui qui a induit le public en erreur sur *Vanini*.

La fin malheureuse de *Vanini* ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de *Socrate*, parce que *Vanini* n'était qu'un pédant étranger sans mérite; mais enfin, *Vanini* n'était point athée comme on l'a prétendu; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre napolitain, prédicateur & théologien de son métier; disputeur à outrance sur les quiddités & sur les univiersaux, & *utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'athéisme. Sa notion de DIEU est de la théologie la plus saine & la plus approuvée: „DIEU est son „principe & sa fin, père de l'une & de l'autre, & „n'ayant besoin ni de l'une ni de l'autre; éternel sans „être dans le temps, présent par-tout sans être en „aucun lieu. Il n'y a pour lui ni passé ni futur; il est „par-tout & hors de tout; gouvernant tout, & ayant „tout créé; immuable, infini sans parties; son pouvoir „est sa volonté &c.„ Cela n'est pas bien philosophique, mais cela est de la théologie la plus approuvée.

Vanini se piquait de renouveler ce beau sentiment de *Platon* embrassé par *Averroës*, que DIEU avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus

(a) *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

grand, dont le dernier chaînon est attaché à son trône éternel; idée, à la vérité, plus sublime que vraie, mais qui est aussi éloignée de l'athéisme que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune; on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de favans ou de pédans contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de *Vanini*; sa chaleur & sa grossièreté dans la dispute lui valurent la haine de quelques théologiens; & ayant eu une querelle avec un nommé *Francon* ou *Franconi*, ce *Francon*, ami de ses ennemis, ne manqua pas de l'accuser d'être athée enseignant l'athéisme.

Ce *Francon* ou *Franconi*, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de soutenir à la confrontation ce qu'il avait avancé. *Vanini* sur la sellette, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de DIEU, répondit qu'il adorait avec l'Eglise un Dieu en trois personnes. Ayant pris à terre une paille: Il suffit de ce fétu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau discours sur la végétation & le mouvement, & sur la nécessité d'un être suprême, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le président *Grammont*, qui était alors à Toulouse, rapporte ce discours dans son Histoire de France, aujourd'hui si oubliée; & ce même *Grammont*, par un préjugé inconcevable, prétend que *Vanini* disait tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du président *Grammont*? Il est évident que sur

la réponse de *Vanini*, on devait l'absoudre de l'accusation d'athéisme. Mais qu'arriva-t-il ? ce malheureux prêtre étranger se mêlait aussi de médecine ; on trouva un gros crapaud vivant , qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau ; on ne manqua pas de l'accuser d'être forcier. On foutint que ce crapaud était le dieu qu'il adorait ; on donna un sens impie à plusieurs passages de ses livres , ce qui est très-aisé & très-commun , en prenant les objections pour les réponses , en interprétant avec malignité quelque phrase louche , en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort , il fallait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très-minime *Mersenne* a poussé la démence jusqu'à imprimer , que *Vanini* était parti de Naples avec douze de ses apôtres , pour aller convertir toutes les nations à l'athéisme. Quelle pitié ! comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ses gages ? comment aurait-il pu persuader douze napolitains de voyager à grands frais pour répandre par-tout cette doctrine révoltante au péril de leur vie ? Un roi ferait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'athéisme ? Personne , avant le père *Mersenne* , n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée , on en a infecté les journaux , les dictionnaires historiques ; & le monde , qui aime l'extraordinaire , a cru cette fable sans examen.

Bayle lui-même , dans ses *Pensées diverses* , parle de *Vanini* comme d'un athée : il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'une société d'athées peut

subfister ; il assure que *Vanini* était un homme de mœurs très-réglées , & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le prêtre *Vanini* nous apprend dans ses dialogues , faits à l'imitation d'*Erasme* , qu'il avait eu une maîtresse nommée *Isabelle*. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite ; mais il n'était point athée.

Un siècle après sa mort , le savant *la Crose* , & celui qui a pris le nom de *Philalète* , ont voulu le justifier ; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux napolitain , très-mauvais auteur , presque personne ne lit ces apologies.

Le jésuite *Hardouin* , plus savant que *Garasse* , & non moins téméraire , accuse d'athéisme , dans son livre intitulé *Athei detecti* , les *Descartes* , les *Arnaulds* , les *Pascals* , les *Mallebranches* ; heureusement ils n'ont pas eu le sort de *Vanini*.

S E C T I O N I V.

DISONS un mot de la question de morale agitée par *Bayle* , savoir , *si une société d'athées pourrait subsister ?* Remarquons d'abord sur cet article , quelle est l'énorme contradiction des hommes dans la dispute ; ceux qui se sont élevés contre l'opinion de *Bayle* avec le plus d'emportement ; ceux qui lui ont nié avec le plus d'injures la possibilité d'une société d'athées , ont soutenu depuis avec la même intrépidité , que l'athéisme est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils se font assurément bien trompés sur le gouvernement chinois ; ils n'avaient qu'à lire les édits des empereurs de ce vaste pays , ils auraient vu que ces édits sont des fermens , & que par-tout il y est parlé de l'être suprême , gouverneur , vengeur , & rémunérateur.

Mais en même temps ils ne se font pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'athées ; & je ne sais comment M. *Bayle* a pu oublier un exemple frappant qui aurait pu rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'athées paraît-elle impossible ? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein , ne pourraient jamais vivre ensemble ; que les lois ne peuvent rien contre les crimes secrets ; qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la justice humaine.

Les lois de *Moïse* , il est vrai , n'enseignaient point une vie à venir , ne menaçaient point de châtimens après la mort , n'enseignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs , loin d'être athées , loin de croire se soustraire à la vengeance divine , étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel : mais ils le croyaient toujours présent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes , dans leurs femmes , dans leurs enfans , dans leur postérité , jusqu'à la quatrième génération ; ce frein était très-puissant.

Mais , chez les Gentils , plusieurs sectes n'avaient aucun frein ; les sceptiques doutaient de tout ; les

académiciens suspendaient leur jugement sur tout ; les épicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pouvait se mêler des affaires des hommes ; & dans le fond , ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance , mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps ; par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les sénateurs & les chevaliers romains étaient de véritables athées , car les dieux n'existaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'espéraient rien d'eux. Le sénat romain était donc réellement une assemblée d'athées du temps de *César* & de *Cicéron*.

Ce grand orateur , dans sa harangue pour *Cluentius* , dit à tout le sénat assemblé : *Quel mal lui fait la mort ? nous rejetons toutes les fables ineptes des enfers ; qu'est-ce donc que la mort lui a ôté ? rien que le sentiment des douleurs.*

César , l'ami de *Catilina* , voulant sauver la vie de son ami contre ce même *Cicéron* , ne lui objecte-t-il pas que ce n'est point punir un criminel que de le faire mourir , que la mort *n'est rien* , que c'est seulement la fin de nos maux , que c'est un moment plus heureux que fatal ? *Cicéron* & tout le sénat ne se rendent-ils pas à ces raisons ? Les vainqueurs & les législateurs de l'univers connu formaient donc visiblement une société d'hommes qui ne craignaient rien des dieux , qui étaient de véritables athées.

Bayle examine ensuite si l'idolâtrie est plus dangereuse que l'athéisme , si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes ; il est en cela du sentiment de *Plutarque* ; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle

opinion qu'une mauvaise opinion : mais n'en déplaise à *Plutarque*, il est évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre *Cérès*, *Neptune*, & *Jupiter*, que de ne rien craindre du tout. Il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire, & qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment fera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que dans une ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une religion, même mauvaise, que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que *Bayle* devait plutôt examiner quel est le plus dangereux, du fanatisme, ou de l'athéisme. Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste ; car l'athéisme n'inspire point de passion sanguinaire, mais le fanatisme en inspire : l'athéisme ne s'oppose pas aux crimes, mais le fanatisme les fait commettre. Supposons avec l'auteur du *Commentarium rerum gallicarum*, que le chancelier de l'*Hospital* fût athée, il n'a fait que de sages lois, & n'a conseillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les massacres de la Saint-Barthelemi. *Hobbes* passa pour un athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de son temps inondèrent de sang l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande. *Spinoza* était non-seulement athée, mais il enseigna l'athéisme ; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'affassinat juridique de *Barnevelt* ; ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de *With* en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les athées sont pour la plupart des savans hardis & égarés qui raisonnent mal, & qui ne pouvant

comprendre la création , l'origine du mal , & d'autres difficultés , ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses , & de la nécessité.

Les ambitieux , les voluptueux n'ont guère le temps de raisonner , & d'embrasser un mauvais système ; ils ont autre chose à faire qu'à comparer *Lucrece* avec *Socrate*. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du sénat de Rome qui était presque tout composé d'athées de théorie & de pratique, c'est-à-dire, qui ne croyaient ni à la Providence ni à la vie future ; ce sénat était une assemblée de philosophes , de voluptueux , & d'ambitieux , tous très - dangereux , & qui perdirent la république. L'épicuréisme subsista sous les empereurs : les athées du sénat avaient été des factieux dans les temps de *Sylla* & de *César* ; ils furent sous *Auguste* & *Tibère* des athées esclavés.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un prince athée , qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je ferais pilé. Je ne voudrais pas , si j'étais souverain , avoir à faire à des courtisans athées , dont l'intérêt ferait de m'empoisonner ; il me faudrait prendre au hasard du contre-poison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les princes & pour les peuples , que l'idée d'un être suprême créateur , gouverneur , rémunérateur , & vengeur , soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des peuples athées , dit *Bayle* dans ses *Pensées* sur les comètes. Les Caffres , les Hottentots , les Topinambous , & beaucoup d'autres petites nations , n'ont point de DIEU ; ils ne le nient ni ne l'affirment , ils n'en n'ont jamais entendu parler ; dites-leur qu'il y

en a un, ils le croiront aisément; dites-leur que tout se fait par la nature des choses, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont athées est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-cartésiens, ils ne sont ni pour ni contre *Descartes*. Ce sont de vrais enfans; un enfant n'est ni athée, ni déiste, il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci? Que l'athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent, qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons surtout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein &c., & que le blé ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philosophes ont rejeté les causes finales, mais les vrais philosophes les admettent; & , comme on l'a dit déjà, (article *Athée*) un catéchiste annonce DIEU aux enfans, & *Newton* le démontre aux sages.

S'il y a des athées, à qui doit-on s'en prendre, sinon aux tyrans mercenaires des âmes qui, en nous révoltant contre leurs fourberies, forcent quelques esprits faibles à nier le DIEU que ces monstres déshonorent? Combien de fois les sangsues du peuple ont-ils porté les citoyens accablés jusqu'à se révolter contre le roi! (*)

(*) Voyez *Fraude*.

Des hommes engraisés de notre substance nous crient : Soyez persuadés qu'une ânesse a parlé ; croyez qu'un poisson a avalé un homme & l'a rendu au bout de trois jours sain & gaillard sur le rivage ; ne doutez pas que le DIEU de l'univers n'ait ordonné à un prophète juif de manger de la merde, (*Ezéchiél*) & à un autre prophète d'acheter deux catins, & de leur faire des fils de p..... (*Osée*) Ce sont les propres mots qu'on fait prononcer au DIEU de vérité & de pureté ; croyez cent choses ou visiblement abominables ou mathématiquement impossibles ; sinon le DIEU de miséricorde vous brûlera, non-seulement pendant des millions de milliers de siècles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité, soit que vous ayez un corps, soit que vous n'en ayez pas.

Ces inconcevables bêtises révoltent des esprits faibles & téméraires, aussi-bien que des esprits fermes & sages. Ils disent : Nos maîtres nous peignent DIEU comme le plus insensé & comme le plus barbare de tous les êtres ; donc il n'y a pas de DIEU ; mais ils devraient dire : donc nos maîtres attribuent à DIEU leurs absurdités & leurs fureurs, donc DIEU est le contraire de ce qu'ils annoncent, donc DIEU est aussi sage & aussi bon qu'ils le disent fou & méchant. C'est ainsi que s'expliquent les sages. Mais si un fanatique les entend, il les dénonce à un magistrat sergent de prêtres ; & ce sergent les fait brûler à petit feu, croyant venger & imiter la majesté divine qu'il outrage.

A T O M E S.

*E*PIPURE aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs, qui a mérité que *Gassendi* prît sa défense; après *Epicure*, *Lucrece* qui força la langue latine à exprimer les idées philosophiques, & (ce qui attira l'admiration de Rome) à les exprimer en vers; *Epicure* & *Lucrece*, dis-je, admirent les atomes & le vide: *Gassendi* foutint cette doctrine, & *Newton* la démontra. En vain un reste de cartésianisme combattait pour le plein: en vain *Leibnitz* qui avait d'abord adopté le système raisonnable d'*Epicure*, de *Lucrece*, de *Gassendi*, & de *Newton*, changea d'avis sur le vide, quand il fut brouillé avec *Newton* son maître. Le plein est aujourd'hui regardé comme une chimère. *Boileau*, qui était un homme de très-grand sens, a dit avec beaucoup de raison:

Que Rohaut vainement fêche pour concevoir
Comment tout étant plein tout a pu se mouvoir.

Le vide est reconnu; on regarde les corps les plus durs comme des cribles; & ils sont tels en effet. On admet des atomes, des principes infécables, inaltérables, qui constituent l'immutabilité des éléments & des espèces; qui sont que le feu est toujours feu, soit qu'on l'aperçoive, soit qu'on ne l'aperçoive pas; que l'eau est toujours eau, la terre toujours terre, & que les germes imperceptibles qui forment l'homme ne forment point un oiseau.

Epicure & *Lucrece* avaient déjà établi cette vérité, quoique noyée dans des erreurs. *Lucrece* dit en parlant des atomes:

Sunt igitur solidâ pollentia simplicitate.

Le soutien de leur être est la simplicité.

Sans ces élémens d'une nature immuable, il est à croire que l'univers ne ferait qu'un chaos ; & en cela *Epicure* & *Lucrece* paraissent de vrais philosophes.

Leurs intermèdes qu'on a tant tournés en ridicule, ne sont autre chose que l'espace non résistant dans lequel *Newton* a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des temps proportionnels à leurs aires ; ainsi ce n'étaient pas les intermèdes d'*Epicure* qui étaient ridicules, ce furent leurs adverfaires.

Mais lorsqu'en suite *Epicure* nous dit que ses atomes ont décliné par hasard dans le vide ; que cette déclinaison a formé par hasard les hommes & les animaux ; que les yeux par hasard se trouvèrent au haut de la tête, & les pieds au bout des jambes ; que les oreilles n'ont point été données pour entendre, mais que la déclinaison des atomes ayant fortuitement composé des oreilles, alors les hommes s'en sont servi fortuitement pour écouter : cette démence, qu'on appelait *physique*, a été traitée de ridicule à très-juste titre.

Les vrais philosophes ont donc distingué depuis long-temps ce qu'*Epicure* & *Lucrece* ont de bon d'avec leurs chimères fondées sur l'imagination & l'ignorance. Les esprits les plus soumis ont adopté la création dans le temps, & les plus hardis ont admis la création de tout temps ; les uns ont reçu avec foi un univers tiré du néant ; les autres, ne pouvant comprendre cette physique, ont cru que tous les êtres étaient

des émanations du grand être, de l'être suprême & universel : mais tous ont rejeté le concours fortuit des atomes ; tous ont reconnu que le hasard est un mot vide de sens. Ce que nous appelons *hasard* n'est & ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu. Comment donc se peut-il faire qu'on accuse encore les philosophes de penser que l'arrangement prodigieux & ineffable de cet univers soit une production du concours fortuit des atomes, un effet du hasard ? ni *Spinoza*, ni personne n'a dit cette absurdité.

Cependant le fils du grand *Racine* dit, dans son Poème de la religion :

O toi qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle ;
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment ?

Ces vers sont assurément en pure perte ; personne ne fait son Dieu du hasard, personne n'a dit qu'*une hirondelle en broyant, en arrondissant son ciment, ait élevé son hardi bâtiment par hasard*. On dit, au contraire, qu'elle fait son nid par les lois de la nécessité, qui est l'opposé du hasard. Le poète *Rousseau* tombe dans le même défaut dans une épître à ce même *Racine*.

De-là sont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systèmes si beaux,
Qui dirigeant sur votre prud'homme
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers

De corps muets, d'insensibles atomes,
 Qui par leur choc forment tous ces fantomes
 Que détermine & conduit le hafard,
 Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce verificateur a-t-il trouvé *ces plans fameux d'Epicures nouveaux, qui dirigent sur leur prud'homme du monde entier toute l'économie?* Où a-t-il vu que *ce grand univers est composé d'un concours divers de corps muets,* tandis qu'il y en a tant qui retentissent & qui ont de la voix? Où a-t-il vu *ces insensibles atomes qui forment des fantomes conduits par le hafard?* C'est ne connaître ni son siècle, ni la philosophie, ni la poésie, ni sa langue, que de s'exprimer ainsi. Voilà un plaisant philosophe! l'auteur des *Epigrammes sur la sodomie & la bestialité* devait-il écrire si magistralement & si mal sur des matières qu'il n'entendait point du tout, & accuser des philosophes d'un libertinage d'esprit qu'ils n'avaient point?

Je reviens aux atomes : la seule question qu'on agite aujourd'hui consiste à savoir si l'auteur de la nature a formé des parties primordiales, incapables d'être divisées, pour servir d'éléments inaltérables ; ou si tout se divise continuellement & se change en d'autres éléments. Le premier système semble rendre raison de tout, & le second de rien ; du moins jusqu'à présent.

Si les premiers éléments des choses n'étaient pas indestructibles, il pourrait se trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres, & les changeât en sa propre substance. C'est probablement ce qui fit imaginer à *Empédocle* que tout venait du feu, & que tout serait détruit par le feu.

On fait que *Robert Boyle*, à qui la physique eut tant d'obligations dans le siècle passé, fut trompé par la fausse expérience d'un chimiste qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. *Boerhaave* depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites ; mais avant qu'il l'eût découverte, *Newton*, abusé par *Boyle*, comme *Boyle* l'avait été par son chimiste, avait déjà pensé que les élémens pouvaient se changer les uns dans les autres ; & c'est ce qui lui fit croire que le globe perdait toujours un peu de son humidité, & faisait des progrès en sécheresse ; qu'ainsi DIEU serait un jour obligé de remettre la main à son ouvrage, *manum emendatricem desideraret.* (a)

Leibnitz se récria beaucoup contre cette idée, & probablement il eut raison cette fois contre *Newton*. *Mundum tradidit disputationi eorum.*

Mais malgré cette idée que l'eau peut devenir terre, *Newton* croyait aux atomes infécables, indestructibles, ainsi que *Gassendi* & *Boerhaave*, ce qui paraît d'abord difficile à concilier ; car si l'eau s'était changée en terre, ses élémens se seraient divisés & perdus.

Cette question rentre dans cette autre question fameuse de la matière divisible à l'infini. Le mot d'*atome* signifie *non partagé*, sans parties. Vous le divisez par la pensée ; car si vous le divisez réellement, il ne ferait plus atome.

Vous pouvez diviser un grain d'or en dix-huit millions de parties visibles ; un grain de cuivre dissous dans l'esprit de sel ammoniac a montré aux yeux plus de vingt-deux milliards de parties ; mais quand vous êtes arrivé au dernier élément, l'atome échappe au

(a) Voyez le volume de *Physique*.

microscope , vous ne divisez plus que par imagination.

Il en est de l'atome divisible à l'infini comme de quelques propositions de géométrie. Vous pouvez faire passer une infinité de courbes entre le cercle & sa tangente ; oui , dans la supposition que ce cercle & cette tangente sont des lignes sans largeur : mais il n'y en a point dans la nature.

Vous établissez de même que des asymptotes s'approcheront sans jamais se toucher ; mais c'est dans la supposition que ces lignes sont des longueurs sans largeur , des êtres de raison.

Ainsi vous représentez l'unité par une ligne , ensuite vous divisez cette unité & cette ligne en tant de fractions qu'il vous plaît ; mais cette infinité de fractions ne fera jamais que votre unité & votre ligne.

Il n'est pas démontré en rigueur que l'atome soit indivisible ; mais il paraît prouvé qu'il est indivisé par les lois de la nature.

A V A R I C E.

*A*VARITIES , *amor habendi* , désir d'avoir , avidité , convoitise.

A proprement parler , l'*avarice* est le désir d'accumuler soit en grains , soit en meubles , ou en fonds , ou en curiosités. Il y avait des avares avant qu'on eût inventé la monnaie.

Nous n'appelons point *avare* un homme qui a vingt-quatre chevaux de carrosse , & qui n'en prêtera pas deux à son ami ; ou bien qui , ayant deux mille bouteilles de vin de Bourgogne destinées pour sa table ,

ne

ne vous en enverra pas une demi-douzaine quand il faudra que vous en manquez. S'il vous montre pour cent mille écus de diamans, vous ne vous avisez pas d'exiger qu'il vous en présente un de cinquante louis; vous le regardez comme un homme fort magnifique, & point du tout comme un avare.

Celui qui, dans les finances, dans les fournitures des armées, dans les grandes entreprises, gagna deux millions chaque année, & qui se trouvant enfin riche de quarante-trois millions, sans compter ses maisons de Paris & son mobilier, dépensa pour sa table cinquante mille écus par année, & prêta quelquefois à des seigneurs de l'argent à cinq pour cent, ne passa point dans l'esprit du peuple pour un avare. Il avait cependant brûlé toute sa vie de la soif d'avoir; le démon de la convoitise l'avait perpétuellement tourmenté; il accumula jusqu'au dernier jour de sa vie. Cette passion toujours satisfaite ne s'appelle jamais *avarice*. Il ne dépensait pas la dixième partie de son revenu, & il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de faste.

Un père de famille qui, ayant vingt mille livres de rente, n'en dépensera que cinq ou six, & qui accumulera ses épargnes pour établir ses enfans, est réputé par ses voisins *avaricieux*, *pince-maille*, *ladre verd*, *vilain*, *fesse-Matthieu*, *gagne-denier*, *grippe-sou*, *cancre*; on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'aviser.

Cependant ce bon bourgeois est beaucoup plus honorable que le Crésus dont je viens de parler; il dépense trois fois plus à proportion. Mais voici la

raison qui établit entre leurs réputations une si grande différence.

Les hommes ne haïssent celui qu'ils appellent *avare*, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apothicaire, le marchand de vin, l'épicier, le fellier, & quelques demoiselles, gagnent beaucoup avec notre Crésus, qui est le véritable avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois économe & ferré ; ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui se privent du nécessaire font abandonnés à *Plaute* & à *Molière*.

Un gros avare mon voisin difait il n'y a pas longtemps : on en veut toujours à nous autres pauvres riches. A *Molière*, à *Molière*.

A U G U R E .

NE faut-il pas être bien possédé du démon de l'étymologie pour dire , avec *Pezron* & d'autres , que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* & *gur* ? *Au* , selon ces savans , devait signifier *le foie* chez les Basques & les Bas-Bretons ; parce que *asu* , qui , disent-ils , signifiait *gauche* , devait aussi désigner le foie qui est à droite ; & que *gur* voulait dire *homme* , ou bien *jaune* ou *rouge* , dans cette langue celtique dont il ne nous reste aucun monument. C'est puissamment raisonner.

On a poussé sa curiosité absurde (car il faut appeler les choses par leur nom) jusqu'à faire venir du chaldéen & de l'hébreu certains mots teutons & celtiques. *Bochart* n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie ont prouvé que sur les bords du Tibre on emprunta des expressions du patois des sauvages de la Biscaye. On prétend même que ce patois était un des premiers idiomes de la langue primitive , de la langue mère de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier. Il ne reste plus qu'à dire que les différens ramages des oiseaux viennent du cri des deux premiers perroquets , dont toutes les autres espèces d'oiseaux ont été produites.

La folie religieuse des augures était originairement fondée sur des observations très-naturelles & très-sages. Les oiseaux de passage ont toujours indiqué les saisons ; on les voit venir par troupes au printemps , & s'en retourner en automne. Le coucou ne se fait entendre

que dans les beaux jours : il semble qu'il les appelle ; les hirondelles qui rasent la terre annoncent la pluie ; chaque climat a son oiseau qui est en effet son augure.

Parmi les observateurs il se trouva sans doute des fripons qui persuadèrent aux sots qu'il y avait quelque chose de divin dans ces animaux , & que leur vol présageait nos destinées , qui étaient écrites sous les ailes d'un moineau tout aussi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'histoire allégorique & intéressante de *Joseph* vendu par ses frères , & devenu premier ministre du pharaon roi d'Égypte pour avoir expliqué un de ses rêves , infèrent que *Joseph* était savant dans la science des augures , de ce que l'intendant de *Joseph* est chargé de dire à ses frères : (a) *Pourquoi avez-vous volé la tasse d'argent de mon maître dans laquelle il boit , & avec laquelle il a coutume de prendre les augures ? Joseph* ayant fait revenir ses frères devant lui , leur dit : *Comment avez-vous pu agir ainsi ? ignorez-vous que personne n'est semblable à moi dans la science des augures ?*

Juda convient au nom de ses frères (b) que *Joseph* est un grand devin ; que c'est DIEU qui l'a inspiré ; DIEU a trouvé l'iniquité de vos serviteurs. Ils prenaient alors *Joseph* pour un seigneur égyptien. Il est évident , par le texte , qu'ils croyaient que le Dieu des Égyptiens & des Juifs avait découvert à ce ministre le vol de sa tasse.

(a) Gen. chap. XLIV , v. 5 & suivans.

(b) Gen. chap. XLIV , v. 16.

Voilà donc les augures, la divination très-nettement établie dans le livre de la Genèse, & si bien établie qu'elle est défendue ensuite dans le Lévitique, où il est dit : (c) *Vous ne mangerez rien où il y ait du sang, vous n'observerez ni les augures ni les songes ; vous ne couperez point votre chevelure en rond ; vous ne vous raserez point la barbe.*

A l'égard de la superstition de voir l'avenir dans une tasse, elle dure encore ; cela s'appelle *voir dans le verre*. Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution, se tourner vers l'Orient, prononcer *abraxa per dominum nostrum* ; après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choses qu'on veut. On choisit d'ordinaire des enfans pour cette opération ; il faut qu'ils aient leurs cheveux ; une tête rasée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le verre. Cette facétie était fort à la mode en France sous la régence du duc d'Orléans, & encore plus dans les temps précédens.

Pour les augures, ils ont péri avec l'empire romain ; les évêques ont seulement conservé le bâton augural qu'on appelle *croffe*, & qui était une marque distinctive de la dignité des augures ; & le symbole du mensonge est devenu celui de la vérité.

Les différentes sortes de divinations étaient innombrables ; plusieurs se sont conservées jusqu'à nos derniers temps. Cette curiosité de lire dans l'avenir est une maladie que la philosophie seule peut guérir : car les âmes faibles qui pratiquent encore tous ces prétendus arts de la divination, les fous mêmes qui

(c) Chap. XIX, v. 26 & 27.

se donnent au diable, font tous servir la religion à ces profanations qui l'outragent.

C'est une remarque digne des sages que *Cicéron*, qui était du collège des augures, ait fait un livre exprès pour se moquer des augures ; mais ils n'ont pas moins remarqué que *Cicéron*, à la fin de son livre, dit qu'il faut détruire la superstition & non pas la religion. Car, ajoute-t-il, la beauté de l'univers & l'ordre des choses célestes nous force de reconnaître une nature éternelle & puissante. Il faut maintenir la religion qui est jointe à la connaissance de cette nature, en extirpant toutes les racines de la superstition ; car c'est un monstre qui vous poursuit, qui vous presse de quelque côté que vous vous tourniez. La rencontre d'un devin prétendu, un présage, une victime immolée, un oiseau, un chaldéen, un aruspice, un éclair, un coup de tonnerre, un événement conforme par hasard à ce qui a été prédit, tout enfin vous trouble & vous inquiète. Le sommeil même, qui devrait faire oublier tant de peines & de frayeurs, ne sert qu'à les redoubler par des images funestes.

Cicéron croyait ne parler qu'à quelques romains ; il parlait à tous les hommes & à tous les siècles.

La plupart des grands de Rome ne croyaient pas plus aux augures que le pape *Alexandre VI*, *Jules II*, & *Léon X*, ne croyaient à Notre-Dame de Lorette, & au sang de *S^t Janvier*. Cependant *Suétone* rapporte qu'*Octave* surnommé *Auguste* eut la faiblesse de croire qu'un poisson, qui sortait hors de la mer sur le rivage d'*Actium*, lui présageait le gain de la bataille. Il ajoute qu'ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne, & que l'ânier lui ayant répondu que son âne s'appelait *Nicolas*, qui signifie

vainqueur des peuples, *Oclave* ne douta plus de la victoire; & qu'ensuite il fit ériger des statues d'airain à l'ânier, à l'âne, & au poisson fautant. Il assure même que ces statues furent placées dans le Capitole.

Il est fort vraisemblable que ce tyran habile se moquait des superstitions des Romains, & que son âne, son ânier, & son poisson, n'étaient qu'une plaisanterie. Cependant il se peut très-bien qu'en méprisant toutes les sottises du vulgaire, il en eût conservé quelques-unes pour lui. Le barbare & dissimulé *Louis XI* avait une foi vive à la croix de Saint-Lo. Presque tous les princes, excepté ceux qui ont eu le temps de lire & de bien lire, ont un petit coin de superstition.

AUGUSTE OCTAVE.

Des mœurs d'Auguste. ()*

ON ne peut connaître les mœurs que par les faits, & il faut que ces faits soient incontestables. Il est avéré que cet homme si immodérément loué d'avoir été le restaurateur des mœurs & des lois, fut longtemps un des plus infames débauchés de la république romaine. Son épigramme sur *Fulvie*, faite après l'horreur des proscriptions, démontre qu'il avait autant de mépris des bienfaisances dans les expressions, que de barbarie dans sa conduite.

*Quod futuit Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.*

*Aut futue aut pugnemus, ait; quid quod mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula? signa canant.*

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguste*. *Sexte Pompée* lui reprocha des faiblesses infames. *Effeminatum insecelatus est. Antoine*, avant le triumvirat, déclara que *César*, grand oncle d'*Auguste*, ne l'avait adopté pour son fils, que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum.*

Lucius César lui fit le même reproche, & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable.

(*) Voyez l'article *Veletri*.

Son impudence alla depuis jufqu'à arracher une femme confulaire à fon mari au milieu d'un fouper ; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voifin , & la ramena enfuite à table , fans que lui , ni elle , ni fon mari , en rougiffent.

Nous avons encore une lettre d'Antoine à *Auguste* conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc epistolam quum leges non inieris Testullam , aut Terentillam , aut Ruffillam , aut Salviam , aut omnes. Anne refert ubi & in quam arrigas ?* On n'ofe traduire cette lettre licencieufe.

Rien n'est plus connu que ce fcandaleux feftin de cinq compagnons de fes plaifirs , avec fix des principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux & en déeffes , & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin , on le désigna publiquement fur le théâtre par ce fameux vers :

Videsne ut cinædus orbem digito temperet ?

Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide* , prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain , qui était beaucoup plus honnête homme que lui , que parce qu'il avait été surpris par lui dans un incefte avec fa propre fille *Julie* , & qu'il ne relégua même fa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable , que *Caligula* publiait hautement que fa mère était née de l'incefte d'*Auguste*

138 A U G U S T E O C T A V E .

& de *Julie* ; c'est ce que dit *Suétone* dans la vie de *Caligula*.

On fait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle ; & il enleva le même jour *Livie* à son mari , grosse de *Tibère* , autre monstre qui lui succéda : voilà l'homme à qui *Horace* difait :

*Res italas armis tuteris , moribus ornes ,
Legibus emendes , &c.*

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant à la tête des *Géorgiques* , qu'*Auguste* est un des plus grands dieux , & qu'on ne fait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel , s'il régnera dans les airs , ou s'il fera le protecteur des villes , ou bien s'il acceptera l'empire des mers ?

*An deus immensi venias maris , ac tua nautæ
Numina sola colant , tibi seruiat ultima Thule.*

L'*Arioste* parle bien plus sensément , comme aussi avec plus de grâce , quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant :

*Non fu si santo ne benigno Augusto ,
Come la tromba di Virgilio suona ;
L'aver avuto in poëzia buon gusto ,
La proscriptione iniqua gli perdona , &c.*

Tyran de son pays , & scélérat habile ,
Il mit Pérouse en cendre & Rome dans les fers ;
Mais il avait du goût , il se connut en vers ;
Auguste au rang des dieux est placé par Virgile.

Des cruautés d'Auguste.

Autant qu'*Auguste* se livra long-temps à la dissolution la plus effrénée, autant son énorme cruauté fut tranquille & réfléchie. Ce fut au milieu des festins & des fêtes qu'il ordonna des proscriptions ; il y eut près de trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers, & plus de cent pères de famille obscurs, mais riches, dont tout le crime était dans leur fortune. *Octave* & *Antoine* ne les firent tuer que pour avoir leur argent, & en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grand chemin qu'on fait expirer sur la roue.

Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses soldats vétérans, toutes les terres des citoyens de Mantoue & de Crémone. Ainsi il récompensait le meurtre par la déprédation.

Il n'est que trop certain que le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne, par un homme sans pudeur, sans foi, sans honneur, sans probité, fourbe, ingrat, avare, sanguinaire, tranquille dans le crime, & qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier supplice au premier de ses crimes.

Cependant on admire encore le gouvernement d'*Auguste*, parce que Rome goûta sous lui, la paix, les plaisirs & l'abondance : *Sénèque* dit de lui : *clementiam non voco lassam crudelitatem*. Je n'appelle point clémence la lassitude de la cruauté.

On croit qu'*Auguste* devint plus doux quand le crime ne lui fut plus nécessaire, & qu'il vit qu'étant

maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la statue de *César*, & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Césarion*, fils de *César* & de *Cléopâtre*, que lui-même avait reconnu pour le roi d'Égypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler *tyran* par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit *Suétone*.

On fait que *César*, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis; mais je ne vois pas qu'*Auguste* ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone* ne disent rien de cette aventure. *Suétone*, qui parle de toutes les conspirations faites contre *Auguste*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. *Dion Cassius* n'en parle qu'après *Sénèque*; & ce morceau de *Sénèque* ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, *Sénèque* met la scène en Gaule, & *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines, compilées à la hâte & sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de *Laurent Echard* a paru aux hommes éclairés aussi fautive que tronquée: l'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que *Cinna* ait été soupçonné ou convaincu par *Auguste* de quelque infidélité, & qu'après l'éclaircissement, *Auguste* lui ait accordé le vain honneur du consulat : mais il n'est nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan subalterne ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi depuis vingt années, & qui avait des héritiers ; & il n'est nullement probable qu'*Auguste* l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de *Cinna* est vraie, *Auguste* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris sur lui un grand ascendant, & qui lui persuada, dit *Sénèque*, que le pardon lui ferait plus utile que le châtement. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence ; ce ne fut certainement point par générosité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi & affermi, de jouir en paix du fruit de ses rapines, & de ne pas assassiner tous les jours les fils & les petits-fils des proscrits quand ils sont à genoux devant lui & qu'ils l'adorent ? Il fut un politique prudent après avoir été un barbare ; mais il est à remarquer que la postérité ne lui donna jamais le nom de vertueux comme à *Titus*, à *Trajan*, aux *Antonins*. Il s'introduisit même une coutume dans les complimens qu'on faisait aux empereurs à leur avènement,

c'était de leur souhaiter d'être plus heureux qu'*Auguste*, & meilleurs que *Trajan*.

Il est donc permis aujourd'hui de regarder *Auguste* comme un monstre adroit & heureux.

Louis Racine, fils du grand *Racine*, & héritier d'une partie de ses talens, semble s'oublier un peu quand il dit dans ses réflexions sur la poésie, qu'*Horace* & *Virgile* gâtèrent *Auguste*, qu'ils épuisèrent leur art pour empoisonner *Auguste* par leurs louanges. Ces expressions pourraient faire croire que les éloges si bassement prodigués par ces deux grands poètes, corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais *Louis Racine* favait très-bien qu'*Auguste* était un fort méchant homme, indifférent au crime & à la vertu, se servant également des horreurs de l'un & des apparences de l'autre, uniquement attentif à son seul intérêt, n'enfangeant la terre & ne la pacifiant, n'employant les armes & les lois, la religion & les plaisirs, que pour être le maître, & sacrifiant tout à lui-même. *Louis Racine* fait voir seulement que *Virgile* & *Horace* eurent des ames serviles.

Il a malheureusement trop raison quand il reproche à *Cornille* d'avoir dédié *Cinna* au financier *Montoron*, & d'avoir dit à ce receveur : *Ce que vous avez de commun avec Auguste, c'est surtout cette générosité avec laquelle.....* car enfin, quoiqu'*Auguste* ait été le plus méchant des citoyens romains, il faut convenir que le premier des empereurs, le maître, le pacificateur, le législateur de la terre alors connue, ne devait pas être mis absolument de niveau avec un financier commis d'un contrôleur-général en Gaule.

Le même *Louis Racine*, en condamnant justement l'abaissement de *Corneille* & la lâcheté du siècle d'*Horace* & de *Virgile*, relève merveilleusement un passage du petit carême de *Massillon*. *On est aussi coupable quand on manque de vérité aux rois que quand on manque de fidélité, & on aurait dû établir la même peine pour l'adulation que pour la révolte.*

Père *Massillon*, je vous demande pardon; mais ce trait est bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La ligue & la fronde ont fait, si je ne me trompe, plus de mal que les prologues de *Quinault*. Il n'y a pas moyen de condamner *Quinault* à être roué comme un rebelle. Père *Massillon*, *est modus in rebus*: & c'est ce qui manque net à tous les feseurs de sermons.

AUGUSTIN.

CEN'est pas comme évêque, comme docteur, comme père de l'Eglise que je considère ici *S^t Augustin*, natif de Tagaste; c'est en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de physique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me semble que *S^t Augustin* avait environ quatorze ans lorsque son père, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'usage & la bienfiance qu'un père se baignât avec son fils; (*) & *Bayle* même fait cette remarque. Oui, les patriciens à Rome, les chevaliers romains ne se baignaient pas avec leurs enfans dans les étuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple, qui allait au bain pour un liard, fût scrupuleux observateur des bienfiances des riches?

L'homme opulent couchait dans un lit d'ivoire & d'argent sur des tapis de pourpre, sans draps, avec sa concubine; sa femme dans un autre appartement parfumé couchait avec son amant. Les enfans, les précepteurs, les domestiques, avaient leurs chambres séparées; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne faisait pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaste en Afrique. Le père d'*Augustin* menait son fils au bain des pauvres.

Ce saint raconte que son père le vit dans un état de virilité qui lui causa une joie vraiment paternelle, & qui lui fit espérer d'avoir bientôt des petits-fils *in ogni modo*, comme de fait il en eut.

Le bon homme s'empresse même d'aller conter cette nouvelle à *sainte Monique* sa femme.

(*) *Valère Maxime*, liv. 2. de *instit. antiq.*

Quant

Quant à cette puberté prématurée d'*Augustin*, ne peut-on pas l'attribuer à l'usage anticipé de l'organe de la génération? *S^t Jérôme* parle d'un enfant de dix ans dont une femme abusait, & dont elle conçut un fils. (épître *ad Vitalem*, tome III.)

S^t Augustin, qui était un enfant très-libertin, avait l'esprit aussi prompt que la chair. Il dit (a) qu'ayant à peine vingt ans il apprit sans maître la géométrie, l'arithmétique, & la musique.

Cela ne prouve-t-il pas deux choses, que dans l'Afrique, que nous nommons aujourd'hui *la Barbarie*, les corps & les esprits sont plus avancés que chez nous?

Ces avantages précieux de *S^t Augustin* conduisent à croire qu'*Empedocle* n'avait pas tant de tort de regarder le feu comme le principe de la nature. Il est aidé, mais par des subalternes. C'est un roi qui fait agir tous ses sujets. Il est vrai qu'il enflamme quelquefois un peu trop les imaginations de son peuple. Ce n'est pas sans raison que *Siphax* dit à *Juba*, dans le *Caton d'Addisson*, que le soleil, qui roule son char sur les têtes africaines, met plus de couleur sur leurs joues, plus de feu dans leurs cœurs, & que les dames de Zama sont très-supérieures aux pâles beautés de l'Europe, que la nature n'a qu'à moitié pétries?

Où sont à Paris, à Strasbourg, à Ratisbonne, à Vienne les jeunes gens qui apprennent l'arithmétique, les mathématiques, la musique, sans aucun secours, & qui soient pères à quatorze ans?

Ce n'est point sans doute une fable, qu'*Atlas* prince de Mauritanie, appelé *filz du ciel* par les Grecs, ait

(a) *Confession*, liv. IV, chap. XVI.

été un célèbre astronome , qu'il ait fait construire une sphère céleste comme il en est à la Chine depuis tant de siècles. Les anciens , qui exprimaient tout en allégories , comparèrent ce prince à la montagne qui porte son nom , parce qu'elle élève son sommet dans les nues , & les nues ont été nommées *le ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choses que sur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultivèrent les sciences avec succès , & enseignèrent l'Espagne & l'Italie pendant plus de cinq siècles. Les choses sont bien changées. Le pays de *S^t Augustin* n'est plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre , l'Italie , l'Allemagne , la France , qui étaient plongées dans la barbarie , cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc , dans cet article , que faire voir combien ce monde est un tableau changeant. *Augustin* débauché devient orateur & philosophe. Il se pousse dans le monde , il est professeur de rhétorique ; il se fait manichéen ; du manichéisme il passe au christianisme. Il se fait baptiser avec un de ses bâtards nommé *Deodatus* : il devient évêque : il devient père de l'Eglise. Son *système sur la grâce* est respecté onze cents ans comme un article de foi. Au bout d'onze cents ans , des jésuites trouvent moyen de faire anathématiser le système de *S^t Augustin* mot pour mot , sous le nom de *Jansénius* , de *S^t Cyrano* , de *Arnaud* , de *Quesnel*. (*) Nous demandons si cette révolution dans son genre n'est pas aussi grande que celle de l'Afrique , & s'il y a rien de permanent sur la terre ?

(*) Voyez *Grâce*.

A V I G N O N.

AVIGNON & son comtat font des monumens de ce que peuvent à la fois l'abus de la religion, l'ambition, la fourberie, & le fanatisme. Ce petit pays, après mille vicissitudes, avait passé au douzième siècle dans la maison des comtes de Toulouse, descendans de Charlemagne par les femmes.

Raimond VI comte de Toulouse, dont les aïeux avaient été les principaux héros des croisades, fut dépouillé de ses Etats par une croisade que les papes susciterent contre lui. La cause de la croisade était l'envie d'avoir ses dépouilles : le prétexte était que dans plusieurs de ses villes, les citoyens pensaient à-peu-près comme on pense depuis plus de deux cents ans en Angleterre, en Suède, en Danemarck, dans les trois quarts de la Suisse, en Hollande, & dans la moitié de l'Allemagne.

Ce n'était pas une raison pour donner au nom de DIEU les Etats du comte de Toulouse au premier occupant, & pour aller égorger & brûler ses sujets un crucifix à la main, & une croix blanche sur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus sauvages n'approche pas des barbaries commises dans cette guerre, appelée *sainte*. L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuses accompagna toujours les excès de ces horreurs. On fait que *Raimond VI* fut traîné à une église de Saint-Gilles devant un légat nommé *Milon*, nu jusqu'à la ceinture, sans bas & sans sandales, ayant une corde au cou, laquelle était tirée par un diacre, tandis qu'un second diacre le fouettait,

qu'un troisième diacre chantait un *miserere* avec des moines , & que le légat était à dîner.

Telle est la première origine du droit des papes sur Avignon.

Le comte *Raimond* , qui s'était soumis à être fouetté pour conserver ses Etats , subit cette ignominie en pure perte. Il lui fallut défendre par les armes ce qu'il avait cru conserver par une poignée de verges : il vit ses villes en cendre , & mourut en 1213 dans les vicissitudes de la plus sanglante guerre.

Son fils *Raimond VII* n'était pas soupçonné d'hérésie comme le père ; mais étant fils d'un hérétique , il devait être dépouillé de tous ses biens en vertu des décrétales ; c'était la loi. La croisade subsista donc contre lui. On l'excommuniait dans les églises , les dimanches & les jours de fêtes , au son des cloches , & à cierges éteints.

Un légat qui était en France dans la minorité de *S^t Louis* , y levait des décimes pour soutenir cette guerre en Languedoc & en Provence. *Raimond* se défendait avec courage , mais les têtes de l'hydre du fanatisme renaissaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin le pape fit la paix , parce que tout son argent se dépensait à la guerre.

Raimond VII vint signer le traité devant le portail de la cathédrale de Paris. Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat , deux mille à l'abbaye de Cîteaux , cinq cents à l'abbaye de Clervaux , mille à celle de Grand-Selve , trois cents à celle de Belleperche , le tout pour le salut de son ame , comme il est spécifié dans le traité. C'était ainsi que l'Eglise négociait toujours.

Il est très-remarquable que, dans l'instrument de cette paix, le comte de Toulouse met toujours le légat avant le roi. „ Je jure & promets au légat & au roi „ d'observer de bonne foi toutes ces choses, & de les „ faire observer par mes vassaux & sujets &c. „

Ce n'était pas tout; il céda au pape *Grégoire IX* le comtat Venaissin au-delà du Rhône, & la fuzeraineté de soixante & treize châteaux en-deçà. Le pape s'adjudgea cette amende par un acte particulier, ne voulant pas que, dans un instrument public, l'aveu d'avoir exterminé tant de chrétiens, pour ravir le bien d'autrui, parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que *Raimond* ne pouvait lui donner sans le consentement de l'empereur *Frédéric II*. Les terres du comte, à la gauche du Rhône, étaient un fief impérial. *Frédéric II* ne ratifia jamais cette extorsion.

Alfonse, frère de *S^t Louis*, ayant épousé la fille de ce malheureux prince, & n'en ayant point eu d'enfans, tous les Etats de *Raimond VII* en Languedoc furent réunis à la couronne de France, ainsi qu'il avait été stipulé par le contrat de mariage.

Le comtat Venaissin, qui est dans la Provence, avait été rendu avec magnanimité par l'empereur *Frédéric II* au comte de Toulouse. Sa fille *Jeanne*, avant de mourir, en avait disposé par son testament en faveur de *Charles d'Anjou*, comte de Provence & roi de Naples.

Philippe le hardi, fils de *S^t Louis*, pressé par le pape *Grégoire X*, donna le Venaissin à l'Eglise romaine en 1274. Il faut avouer que *Philippe le hardi* donnait ce qui ne lui appartenait point du tout; que cette

cession était absolument nulle , & que jamais acte ne fut plus contre toutes les lois.

Il en est de même de la ville d'Avignon. *Jeanne de France*, reine de Naples , descendante du frère de *S^t Louis* , accusée , avec trop de vraisemblance , d'avoir fait étrangler son mari , voulut avoir la protection du pape *Clément VI* , qui siégeait alors dans la ville d'Avignon , domaine de *Jeanne*. Elle était comtesse de Provence. Les Provençaux lui firent jurer en 1347 , sur les évangiles , qu'elle ne vendrait aucune de ses souverainetés. A peine eut-elle fait son serment qu'elle alla vendre Avignon au pape. L'acte authentique ne fut signé que le 14 juin 1348 ; on y stipula , pour prix de la vente , la somme de quatre-vingts mille florins d'or. Le pape la déclara innocente du meurtre de son mari , mais il ne la paya point. On n'a jamais produit la quittance de *Jeanne*. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illusoire.

Ainsi donc , Avignon & le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifeste qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorsque *Louis XI* acquit la Provence , il l'acquit avec tous ses droits , & voulut les faire valoir en 1464 , comme on le voit par une lettre de *Jean de Foix* à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toujours tant de pouvoir , que les rois de France condescendirent à la laisser jouir de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les papes une possession légitime , mais une simple jouissance.

Dans le traité de Pise , fait par *Louis XIV* en 1664 , avec *Alexandre VII* , il est dit , qu'on leverá tous les

obstacles , afin que le pape puisse jouir d'Avignon comme auparavant. Le pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des pensions du roi , & ces pensions sont amovibles.

Avignon & le comtat furent toujours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le refuge de tous les banqueroutiers & de tous les contrebandiers. Par-là il causait de grandes pertes ; & le pape n'en profitait guère.

Louis XIV rentra deux fois dans ses droits , mais pour châtier le pape plus que pour réunir Avignon & le comtat à sa couronne.

Enfin *Louis XV* a fait justice à sa dignité & à ses sujets. La conduite indécente & grossière du pape *Rezzonico* , *Clément XIII* , l'a forcé de faire revivre les droits de sa couronne en 1768. Ce pape avait agi comme s'il avait été du quatorzième siècle. On lui a prouvé qu'on était au dix-huitième , avec l'applaudissement de l'Europe entière.

Lorsque l'officier-général , chargé des ordres du roi , entra dans Avignon , il alla droit à l'appartement du légat sans se faire annoncer , & lui dit : *Monsieur , le roi prend possession de sa ville.*

Il y a loin de-là à un comte de Toulouse fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les choses , comme on voit , changent avec le temps. (1)

(1) *Clément XIII* étant mort , son successeur *Ganganelli* répara ses fautes , promit de détruire les jésuites , & on lui rendit Avignon.

De profonds politiques croient qu'il est bon de laisser Avignon au pape , pour se conserver un moyen de le punir s'il abuse de ses clefs : mais qu'on laisse le peuple s'éclairer , & l'on n'aura plus besoin d'Avignon ni pour faire entendre raison au successeur de *saint Pierre* , ni pour n'en n'avoir rien à craindre.

A V O C A T S.

ON fait que *Cicéron* ne fut consul, c'est-à-dire le premier homme de l'univers connu, que pour avoir été avocat. *César* fut avocat. Il n'en est pas ainsi de maître *le Dain*, avocat en parlement à Paris, malgré son discours du côté du greffe, contre maître *Huerne*, qui avait défendu les comédiens, par le secours d'une littérature agréable & intéressante. *César* plaida des causes à Rome dans un autre goût que maître *le Dain*, avant qu'il daignât venir nous subjuguier, & faire pendre *Arioviste*.

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains, ainsi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé : *Parallèle des anciens Romains & des Français*, il a fallu que dans la partie des Gaules que nous habitons, nous partageassions en plusieurs petites portions les talens que les Romains unissaient. Le même homme était chez eux avocat, augure, sénateur, & guerrier. Chez nous un sénateur est un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de conseiller, soit aux enquêtes, soit en cour des aides, soit au grenier à sel, selon ses facultés; le voilà placé pour le reste de sa vie, se quarrant dans son cercle dont il ne sort jamais, & croyant jouer un grand rôle sur le globe.

Un avocat est un homme qui, n'ayant pas assez de fortune pour acheter un de ces brillans offices sur lesquels l'univers a les yeux, étudie pendant trois ans les lois de *Théodose* & de *Justinien* pour connaître la coutume de Paris, & qui enfin, étant immatriculé, a le droit de plaider pour de l'argent, s'il a la voix forte.

Sous notre grand *Henri IV*, un avocat ayant demandé quinze cents écus pour avoir plaidé une cause, la somme fut trouvée trop forte pour le temps, pour l'avocat, & pour la cause; tous les avocats alors allèrent déposer leur bonnet au greffe, du côté duquel maître *le Dain* a si bien parlé depuis; & cette aventure causa une consternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'opprimé, n'étaient pas plus connus que l'éloquence. Presque tous les Français étaient Welches, excepté un de *Thou*, un *Sulli*, un *Malherbe*, & ces braves capitaines qui secondèrent le grand *Henri*, & qui ne purent le garantir de la main d'un welche endiablé du fanatisme des Welches.

Mais lorsqu'avec le temps la raison a repris ses droits, l'honneur a repris les siens; plusieurs avocats français sont devenus dignes d'être des sénateurs romains. Pourquoi sont-ils devenus désintéressés & patriotes en devenant éloquens? c'est qu'en effet les beaux arts élèvent l'ame; la culture de l'esprit en tout genre ennoblit le cœur.

L'aventure à jamais mémorable des *Calas* en est un grand exemple. Quatorze avocats de Paris s'assemblent plusieurs jours, sans aucun intérêt, pour examiner si un homme roué à deux cents lieues de là est mort innocent ou coupable. Deux d'entre eux, au nom de tous, protègent la mémoire du mort & les larmes de la famille. L'un des deux consomme deux années entières à combattre pour elle, à la secourir, à la faire triompher.

Généreux *Beaumont* ! les siècles à venir sauront que le fanatisme en robe ayant affaibli juridiquement un père de famille , la philosophie & l'éloquence ont vengé & honoré sa mémoire.

A U S T É R I T É S ,

Mortifications , flagellations.

QUE des hommes choisis , amateurs de l'étude , se soient unis après mille catastrophes arrivées au monde ; qu'ils se soient occupés d'adorer DIEU , & de régler les temps de l'année , comme on le dit des anciens brachmanes & des mages , il n'est rien là que de bon & d'honnête. Ils ont pu être en exemple au reste de la terre par une vie frugale ; ils ont pu s'abstenir de toute liqueur enivrante , & du commerce avec leurs femmes , quand ils célébrèrent des fêtes. Ils durent être vêtus avec modestie & décence. S'ils furent savans , les autres hommes les consultèrent ; s'ils furent justes , on les respecta & on les aima. Mais la superstition , la gueuserie , la vanité , ne se mirent-elles pas bientôt à la place des vertus ?

Le premier fou qui se fouetta publiquement pour apaiser les dieux , ne fut-il pas l'origine des prêtres de la déesse de Syrie , qui se fouettaient en son honneur ; des prêtres d'*Isis* qui en faisaient autant à certains jours ; des prêtres de Dodone , nommés *Saliens* , qui se faisaient des blessures ; des prêtres de *Bellone* qui se donnaient des coups de sabre ; des prêtres de *Diane* , qui s'enfantaient à coups de verges ; des prêtres de *Cybèle* , qui se faisaient eunuques ; des faquires des

Indes, qui se chargèrent de chaînes ? L'espérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs austérités ?

Les gueux qui se font enfler les jambes avec de la tithymale, & qui se couvrent d'ulcères pour arracher quelques deniers aux passans, n'ont-ils pas quelque rapport aux énergomènes de l'antiquité qui s'enfonçaient des clous dans les fesses, & qui vendaient ces saints clous aux dévots du pays ?

Enfin, la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude ? Je me fouette, mais c'est pour expier vos fautes ; je marche tout nu, mais c'est pour vous reprocher le faste de vos vêtemens ; je me nourris d'herbe & de colimaçons, mais c'est pour corriger en vous le vice de la gourmandise ; je m'attache un anneau de fer à la verge, pour vous faire rougir de votre lasciveté. Respectez-moi comme un homme cher aux dieux, qui attirera leurs faveurs sur vous. Quand vous serez accoutumés à me respecter, vous n'aurez pas de peine à m'obéir ; je serai votre maître au nom des dieux ; & si quelqu'un de vous alors transgresse la moindre de mes volontés, je le ferai empaler pour apaiser la colère céleste.

Si les premiers faquiers ne prononcèrent pas ces paroles, il est bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces austérités affreuses furent peut-être les origines des sacrifices de sang humain. Des gens qui répandaient leur sang en public à coups de verges, & qui se taillaient les bras & les cuisses pour se donner de la considération, firent aisément croire à des sauvages

imbécilles, qu'on devait sacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher; qu'il fallait immoler sa fille pour avoir un bon vent; précipiter son fils du haut d'un rocher, pour n'être point attaqué de la peste; jeter une fille dans le Nil, pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces superstitions asiatiques ont produit parmi nous les flagellations que nous avons imitées des Juifs. (*) Leurs dévôts se fouettaient & se fouettent encore les uns les autres, comme se faisaient autrefois les prêtres de Syrie & d'Égypte. (**)

Parmi nous les abbés fouettèrent leurs moines, les confesseurs fouettèrent leurs pénitens des deux sexes. *S^t Augustin* écrit à *Marcellin* le tribun, qu'il faut fouetter les donatistes comme les maîtres d'école en usent avec les écoliers.

On prétend que ce n'est qu'au dixième siècle que les moines & les religieuses commencèrent à se fouetter à certains jours de l'année. La coutume de donner le fouet aux pécheurs pour pénitence, s'établit si bien que le confesseur de *S^t Louis* lui donnait très-souvent le fouet. *Henri II* d'Angleterre fut fouetté par les chanoines de Cantorbéri. (a) *Raimond* comte de Toulouse fut fouetté la corde au cou par un diacre, à la porte de l'église de Saint-Gilles, devant le légat *Milon*, comme nous l'avons vu.

Les chapelains du roi de France *Louis VIII*(b) furent condamnés par le légat du pape *Innocent III* à venir aux quatre grandes fêtes, aux portes de la cathédrale de Paris, présenter des verges aux chanoines pour les

(*) Voyez *Confession*.

(a) En 1209.

(**) Voyez *Apulée*.

(b) En 1223.

fouetter, en expiation du crime du roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre que le pape lui avait ôtée, après la lui avoir donnée en vertu de sa pleine puissance. Il parut même que le pape était fort indulgent en ne faisant pas fouetter le roi lui-même, & en se contentant de lui ordonner, sous peine de damnation, de payer à la chambre apostolique deux années de son revenu.

C'est de cet ancien usage que vient la coutume d'armer encore dans Saint-Pierre de Rome les grands-pénitenciers de longues baguettes au lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens prosternés de leur long. C'est ainsi que le roi de France *Henri IV* reçut le fouet sur les fesses des cardinaux *d'Offat & Duperron*. Tant il est vrai que nous sortons à peine de la barbarie dans laquelle nous avons encore une jambe enfoncée jusqu'au genou.

Au commencement du treizième siècle il se forma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouse & à Bologne. Les jeunes gens presque nus, une poignée de verge dans une main, & un petit crucifix dans l'autre, se fouettaient dans les rues. Les femmes les regardaient à travers les jaloufies des fenêtres, & se fouettaient dans leurs chambres.

Ces flagellans inondèrent l'Europe : on en voit encore beaucoup en Italie, en Espagne, (c) & en France même, à Perpignan. Il était assez commun au commencement du seizième siècle, que les confesseurs fouettaient leurs pénitens sur les fesses. Une histoire des Pays-Bas, composée par *Meteren*, (d) rapporte que

(c) *Histoire des flagellans*, page 198.

(d) *Meteren*, *historia belgica*, anno 1570.

le cordelier nommé *Adriacem*, grand prédicateur de Bruges, fouettait ses pénitentes toutes nues.

Le jésuite *Edmond Auger*, confesseur de *Henri III*, (e) engagea ce malheureux prince à se mettre à la tête des flagellans.

Dans plusieurs couvens de moines & de religieuses on se fouette sur les fesses. Il en a résulté quelquefois d'étranges impudicités, sur lesquelles il faut jeter un voile pour ne pas faire rougir celles qui portent un voile sacré, & dont le sexe & la profession méritent les plus grands égards. (*)

A U T E L S,

Temples, rites, sacrifices, &c.

IL est universellement reconnu que les premiers chrétiens n'eurent ni temples, ni autels, ni cierges, ni encens, ni eau bénite, ni aucun des rites que la prudence des pasteurs institua depuis, selon les temps & les lieux, & surtout selon le besoin des fidèles.

Nous avons plus d'un témoignage d'*Origène*, d'*Athénagore*, de *Théophile*, de *Justin*, de *Tertullien*, que les premiers chrétiens avaient en abomination les temples & les autels. Ce n'est pas seulement parce qu'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement, dans ces commencemens, la permission de bâtir des temples, mais c'est qu'ils avaient une aversion réelle pour tout ce qui semblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur subsista chez eux pendant deux cents cinquante ans. Cela se démontre par *Minutius Felix* qui vivait au troisième siècle. *Vous pensez,*

(e) *De Thou*, liv. XXVIII.

(*) Voyez *Expiation*.

dit-il aux Romains, que nous cachons ce que nous adorons, parce que nous n'avons ni temples ni autels. Mais quel simulacre érigerons-nous à DIEU, puisque l'homme est lui-même le simulacre de DIEU? quel temple lui bâtirons-nous, quand le monde qui est son ouvrage ne peut le contenir? comment enfermerai-je la puissance d'une telle majesté dans une seule maison? ne vaut-il pas bien mieux lui consacrer un temple dans notre esprit & dans notre cœur?

„ Putatis autem nos occultare quod colimus, si
 „ delubra & aras non habemus. Quod enim simula-
 „ crum DEO fingam, quum, si rectè existimes, sit DEI
 „ homo ipse simulacrum? templum quod ei extruam,
 „ quum totus hic mundus ejus opere fabricatus eum
 „ capere non possit; & quum homo latiùs maneam,
 „ intra unam ædiculam vim tantæ majestatis inclu-
 „ dam? nonne meliùs in nostrâ dedicandus est mente;
 „ in nostro imo consecrandus est pectore? „

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*. L'Eglise était alors très-nombreuse. On avait besoin de décorations & de rites, qui auraient été jusque-là inutiles & même dangereux à un troupeau faible, long-temps méconnu, & pris seulement pour une petite secte des juifs diffidens.

Il est manifeste que, dans le temps où ils étaient confondus avec les Juifs, ils ne pouvaient obtenir la permission d'avoir des temples. Les Juifs, qui payaient très-chèrement leurs synagogues, s'y seraient opposés; il étaient mortels ennemis des chrétiens, & ils étaient riches. Il ne faut pas dire avec *Toland*, qu'alors les chrétiens ne faisaient semblant de mépriser les temples & les autels, que comme le renard disait que les raisins étaient trop verts.

Cette comparaison semble aussi injuste qu'impie ; puisque tous les premiers chrétiens de tant de pays différens s'accordèrent à soutenir qu'il ne faut point de temples & d'autels au vrai Dieu.

La Providence, en faisant agir les causes secondes, voulut qu'ils bâtissent un temple superbe dans Nicomédie, résidence de l'empereur *Dioclétien*, dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en construisirent dans d'autres villes, mais ils avaient encore en horreur les cierges, l'encens, l'eau lustrale, les habits pontificaux ; tout cet appareil imposant n'était alors à leurs yeux que marque distinctive du paganisme. Ils n'adoptèrent ces usages que peu-à-peu sous *Constantin* & sous ses successeurs ; & ces usages ont souvent changé.

Aujourd'hui dans notre Occident, les bonnes femmes qui entendent le dimanche une messe basse en latin, servie par un petit garçon, s'imaginent que ce rite a été observé de tout temps, qu'il n'y en a jamais eu d'autre, & que la coutume de s'assembler dans d'autres pays pour prier DIEU en commun est diabolique & toute récente. Une messe basse est sans contredit quelque chose de très-respectable, puisque elle a été autorisée par l'Eglise. Elle n'est point du tout ancienne, mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une seule cérémonie qui ait été en usage du temps des apôtres. Le S^t Esprit s'est toujours conformé aux temps. Il inspirait les premiers disciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ses inspirations, dans Saint-Pierre de Rome qui a coûté deux cents millions ; également divin dans le galetas & dans le
superbe

superbe édifice de *Jules II*, de *Léon X*, de *Paul III*, & de *Sixte V.* (*)

A U T E U R S.

AUTEUR est un nom générique qui peut, comme le nom de toutes les autres professions, signifier du bon & du mauvais, du respectable, ou du ridicule, de l'utile & de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom est tellement commun à des choses différentes, qu'on dit également l'auteur de la nature, & l'auteur des chansons du pont-neuf, ou l'auteur de l'Année littéraire.

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses, du titre, de l'épître dédicatoire, & de la préface. Les autres doivent se garder d'une quatrième, c'est d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre son nom, ce qui est souvent très-dangereux, il faut du moins que ce soit sous une forme modeste; on n'aime point à voir un ouvrage pieux, qui doit renfermer des leçons d'humilité, par *Messire* ou *Monseigneur un tel*, *conseiller du roi en ses conseils*, *évêque & comte d'une telle ville*. Le lecteur qui est toujours malin, & qui souvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faste. On se souvient alors que l'auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST n'y a pas mis son nom.

Mais les apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. Cela n'est pas vrai, ils étaient trop modestes. Jamais l'apôtre *Matthieu* n'intitula son livre,

(*) Voyez *Eglise primitive*.

Evangile de S^t Matthieu ; c'est un hommage qu'on lui rendit depuis. *S^t Luc* lui-même qui recueillit ce qu'il avait entendu dire , & qui dédie son livre à *Théophile* , ne l'intitule point *Evangile de Luc*. Il n'y a que *S^t Jean* qui se nomme dans l'Apocalypse ; & c'est ce qui fit soupçonner que ce livre était de *Cérinthe* , qui prit le nom de *Jean* pour autoriser cette production.

Quoi qu'il en puisse être des siècles passés , il me paraît bien hardi dans ce siècle de mettre son nom & ses titres à la tête de ses œuvres. Les évêques n'y manquent pas ; & dans les gros in-4^o. qu'ils nous donnent sous le titre de *Mandemens* , on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houppes ; ensuite il est dit un mot de l'humilité chrétienne , & ce mot est suivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui sont , ou d'une autre communion , ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs profanes. Le duc de *la Rochefoucauld* n'intitula point ses *pensées* , par *Monseigneur le duc de la Rochefoucauld pair de France* , &c.

Plusieurs personnes trouvent mauvais qu'une compilation , dans laquelle il y a de très-beaux morceaux , soit annoncée par *Monsieur* , &c. ci-devant professeur de l'université , docteur en théologie , recteur , précepteur des enfans de M. le duc de . . . , membre d'une académie , & même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On souhaiterait qu'il fût plus court , plus philosophique , moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres & qualités , personne ne s'en soucie.

L'épître dédicatoire n'a été souvent présentée que par la bassesse intéressée , à la vanité dédaigneuse :

*De-là vient cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,
Où toujours le héros passe pour sans pareil,
Et fut-il louche & borgne, est réputé soleil.*

Qui croirait que *Rohaut* soi-disant physicien, dans sa dédicace au duc de *Guise*, lui dit que *ses ancêtres ont maintenu aux dépens de leur sang les vérités politiques, les lois fondamentales de l'Etat, & les droits des souverains?* Le *Balafre* & le duc de *Mayenne* seraient un peu surpris si on leur lisait cette épître. Et que dirait *Henri IV*?

On ne fait pas que la plupart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent, comme les capucins chez nous viennent présenter des salades, à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens de lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux avilissement; & jamais ils n'ont eu tant de noblesse dans l'esprit, excepté quelques malheureux qui se disent *gens de lettres*, dans le même sens que des barbouilleurs se vantent d'être de la profession de *Raphaël*, & que le cocher de *Vertamont* était poète.

Les préfaces sont un autre écueil; le *moi* est haïssable, disait *Pascal*. Parlez de vous le moins que vous pourrez; car vous devez savoir que l'amour-propre du lecteur est aussi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous estimer. C'est à votre livre à parler pour lui, s'il parvient à être lu dans la foule.

Les illustres suffrages dont ma pièce a été honorée devraient me dispenser de répondre à mes adversaires. Les applaudissemens du public... rayez tout cela, croyez-moi, vous n'avez point eu de suffrages illustres, votre pièce est oubliée pour jamais.

Quelques censeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événemens dans le troisième acte, & que la princesse découvre trop tard dans le quatrième les tendres sentimens de son cœur pour son amant; à cela je réponds que... Ne réponds point, mon ami, car personne n'a parlé ni ne parlera de ta princesse. Ta pièce est tombée parce qu'elle est ennuyeuse & écrite en vers plats & barbares; ta préface est une prière pour les morts; mais elle ne les ressuscitera pas.

D'autres attendent l'Europe entière qu'on n'a pas entendu leur système sur les impossibles, sur les supralapiaires, sur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques macédoniens & les hérétiques valentiniens. Mais vraiment je crois bien que personne ne t'entend, puisque personne ne te lit.

On est inondé de ces fatras, & de ces continuelles répétitions, & des insipides romans qui copient de vieux romans, & de nouveaux systèmes fondés sur d'anciennes rêveries, & de petites historiettes prises dans des histoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre? songez qu'il doit être neuf & utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi! du fond de votre province vous m'assassinerez de plus d'un in-4°. pour m'apprendre qu'un roi doit être juste, & que *Trajan* était plus vertueux que *Caligula*! vous ferez imprimer vos sermons qui ont endormi votre petite ville inconnue! vous mettrez à contribution toutes nos histoires pour en extraire la vie d'un prince sur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux!

Si vous avez écrit une histoire de votre temps , ne doutez pas qu'il ne se trouve quelque éplucheur de chronologie , quelque commentateur de gazette qui vous relevera sur une date, sur un nom de baptême , sur un escadron mal placé par vous à trois cents pas de l'endroit où il fut en effet posté. Alors corrigez-vous vite.

Si un ignorant , un folliculaire se mêle de critiquer à tort & à travers , vous pouvez le confondre ; mais nommez-le rarement , de peur de fouiller vos écrits.

Vous attaque-t-on sur le style, ne répondez jamais ; c'est à votre ouvrage seul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade , contentez-vous de vous bien porter, sans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite santé. Et surtout souvenez-vous que le public s'embarasse fort peu si vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain , & vingt folliculaires font l'extrait , la critique , l'apologie , la satire de ces compilations , dans l'idée d'avoir aussi du pain , parce qu'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont le vendredi demander au lieutenant de police de Paris la permission de vendre leurs drogues. Ils ont audience immédiatement après les filles de joie qui ne les regardent pas , parce qu'elles savent bien que ce sont de mauvaises pratiques. (1)

(1) En France il existe ce qu'on appelle l'inspection de la librairie : le chancelier en est chargé en chef ; c'est lui seul qui décide si les Français doivent lire ou croire telle proposition. Les parlemens ont aussi une juridiction sur les livres ; ils font brûler par leurs bourreaux ceux qui leur déplaisent : mais la mode de brûler les auteurs avec les livres commence à passer. Les cours souveraines brûlent aussi en cérémonie les livres qui ne parlent point d'elles avec assez de respect. Le clergé de son côté tâche ,

Ils s'en retournent avec une permission tacite de faire vendre & débiter par tout le royaume leurs *historiettes*, leurs *recueils de bons mots*, la *vie du bienheureux Regis*, la *traduction d'un poëme allemand*, les *nouvelles découvertes sur les anguilles*, un *nouveau choix de vers*, un *système sur l'origine des cloches*, les *amours du crapaud*. Un libraire achète leurs productions dix écus; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ses gazettes. Le folliculaire prend leur argent, & dit de leurs *opuscules* tout le mal qu'il peut. Les lésés viennent se plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire; on se bat à coups de poing chez l'apothicaire *le Lièvre*; la scène finit par mener le folliculaire au Fort-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Ces pauvres gens se partagent en deux ou trois bandes, & vont à la quête comme des moines mendians; mais n'ayant point fait de vœux, leur société ne dure que peu de jours; ils se trahissent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoiqu'ils n'aient nul bénéfice à espérer. Et cela s'appelle *des auteurs!*

autant qu'il peut, de s'établir une petite juridiction sur les pensées. Comment la vérité s'échappera-t-elle des mains des censeurs, des exempts de police, des bourreaux, & des docteurs? Elle ira chercher une terre étrangère; & comme il est impossible que cette tyrannie exercée sur les esprits ne donne un peu d'humeur, elle parlera avec moins de circonspection & plus de violence.

Dans le temps où M. de *Voltaire* a écrit, c'était le lieutenant de police de Paris qui avait, sous le chancelier, l'inspection des livres: depuis on lui a ôté une partie de ce département. Il n'a conservé que l'inspection des pièces de théâtre, & des ouvrages au-dessous d'une feuille d'impression. Le détail de cette partie est immense. Il n'est point permis à Paris d'imprimer qu'on a perdu son chien, sans que la police se soit assurée qu'il n'y a dans le signalement de cette pauvre bête aucune proposition contraire aux bonnes mœurs & à la religion.

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont pas fait apprendre une profession. C'est un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple qui peut élever son fils dans un art utile, & ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur-en-œuvre se fait jésuite à dix-sept ans. Il est chassé de la société à vingt-quatre, parce que le désordre de ses mœurs a trop éclaté. Le voilà sans pain; il devient folliculaire; il infecte la basse littérature, & devient le mépris & l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs* !

Les auteurs véritables sont ceux qui ont réussi dans un art véritable, soit dans l'épopée, soit dans la tragédie, soit dans la comédie, soit dans l'histoire, ou dans la philosophie; qui ont enseigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé sont, parmi les gens de lettres, ce que les frelons sont parmi les oiseaux.

On cite, on commente, on critique, on néglige, on oublie, mais surtout on méprise communément un auteur qui n'est qu'auteur.

A propos de citer un auteur, il faut que je m'amuse à raconter une singulière bévue du révérend père *Viret* cordelier, professeur en théologie. Il lit dans la Philosophie de l'histoire de ce bon abbé *Bazin*, que *jamaïs aucun auteur n'a cité un passage de Moïse avant Longin, qui vécut & mourut du temps de l'empereur Aurélien*. Aussitôt le zèle de *St François* s'allume: *Viret* crie que cela n'est pas vrai, que plusieurs écrivains ont dit qu'il y avait eu un *Moïse*; que *Josèphe* même en a parlé fort au long, & que l'abbé *Bazin* est un impie qui veut détruire les sept sacremens. Mais, cher

père *Viret*, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer*. Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur & citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur, c'est dire : Il a vécu, il a écrit en tel temps. Le citer c'est rapporter un de ces passages : *Comme Moïse le dit dans son Exode, comme Moïse a écrit dans sa Genèse*. Or l'abbé *Bazin* affirme qu'aucun écrivain étranger, aucun même des prophètes juifs n'a jamais cité un seul passage de *Moïse*, quoiqu'il soit un auteur divin. Père *Viret*, en vérité, vous êtes un auteur bien malin, mais on saura du moins, par ce petit paragraphe, que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France, ont été les contrôleurs-généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations, depuis le règne de *Louis XIV* seulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages ; on y a trouvé des propositions erronées, des contradictions. Mais où sont les bons auteurs qui n'aient pas été censurés ?

A U T O R I T É.

MISÉRABLES humains, soit en robe verte, soit en turban, soit en robe noire ou en surplis, soit en manteau & en rabat, ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raison ; ou consentez à être bafoués dans tous les siècles comme les plus impertinens de tous les hommes, & à subir la haine publique comme les plus injustes.

On vous a parlé cent fois de l'insolente absurdité avec laquelle vous condamnâtes *Galilée*, & moi je

vous en parle pour la cent & unième, & je veux que vous en fassiez à jamais l'anniversaire; je veux qu'on grave à la porte de votre Saint-Office :

Ici sept cardinaux, assistés de frères mineurs, firent jeter en prison le maître à penser de l'Italie, âgé de soixante & dix ans, le firent jeûner au pain & à l'eau, parce qu'il instruisait le genre-humain, & qu'ils étaient des ignorans.

Là on rendit un arrêt en faveur des cathégories d'*Aristote*, & on statua favamment & équitablement la peine des galères contre quiconque ferait assez osé pour être d'un autre avis que le flagirite, dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

Plus loin une faculté, qui n'a pas de grandes facultés, fit un décret contre les idées innées, & fit ensuite un décret pour les idées innées, sans que ladite faculté fût seulement informée pas ses bedeaux de ce que c'est qu'une idée.

Dans des écoles voisines on a procédé juridiquement contre la circulation du sang.

On a intenté procès contre l'inoculation, & parties ont été assignées par exploit.

On a saisi à la douane des pensées vingt & un volumes *in-folio*, dans lesquels il était dit méchamment & proditoirement que les triangles ont toujours trois angles, qu'un père est plus âgé que son fils, que *Rhea Silvia* perdit son pucelage avant d'accoucher, & que de la farine n'est pas une feuille de chêne.

En une autre année on jugea le procès *Utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*, & on décida pour l'affirmative.

En conséquence on se crut très-supérieur à *Archimède*, à *Euclide*, à *Cicéron*, à *Pline*; & on se pavana dans le quartier de l'université.

A X E.

D'ou vient que l'axe de la terre n'est pas perpendiculaire à l'équateur? Pourquoi se relève-t-il vers le nord, & s'abaisse-t-il vers le pôle austral dans une position qui ne paraît pas naturelle, & qui semble la fuite de quelque dérangement, ou d'une période d'un nombre prodigieux d'années?

Est-il bien vrai que l'écliptique se relève continuellement par un mouvement insensible vers l'équateur, & que l'angle que forment ces deux lignes soit un peu diminué depuis deux mille années?

Est-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur, que les Egyptiens l'aient dit, & qu'*Hérodote* l'ait rapporté? Ce mouvement de l'écliptique formerait une période d'environ deux millions d'années; ce n'est point cela qui effraie; car l'axe de la terre a un mouvement imperceptible d'environ vingt-six mille ans, qui fait la précession des équinoxes; & il est aussi aisé à la nature de produire une rotation de vingt mille siècles, qu'une rotation de deux cents soixante siècles.

On s'est trompé quand on a dit que les Egyptiens avaient, selon *Hérodote*, une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition dont parle *Hérodote* n'a point de rapport à la coïncidence de la ligne équinoxiale & de l'écliptique, c'est tout autre chose.

Les prétendus favans d'Egypte disaient que le soleil , dans l'espace de onze mille années , s'était couché deux fois à l'orient, & levé deux fois à l'occident. Quand l'équateur & l'écliptique auraient coïncidé ensemble , quand toute la terre aurait eu la sphère droite , & que par-tout les jours eussent été égaux aux nuits , le soleil ne changerait pas pour cela son coucher & son lever. La terre aurait toujours tourné sur son axe d'occident en orient , comme elle y tourne aujourd'hui. Cette idée de faire coucher le soleil à l'orient , n'est qu'une chimère digne du cerveau des prêtres d'Egypte , & montre la profonde ignorance de ces jongleurs qui ont eu tant de réputation. Il faut ranger ce conte avec les satyres qui chantaient & dansaient à la suite d'*Osiris* ; avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger qu'après avoir couru huit lieues pour leur apprendre à conquérir le monde ; avec les deux enfans qui crièrent *bec* pour demander du pain , & qui par-là firent découvrir que la langue phrygienne était la première que les hommes eussent parlé ; avec le roi *Psammeticus* qui donna sa fille à un voleur , pour le récompenser de lui avoir pris son argent très-adroitemment &c. &c. &c.

Ancienne histoire , ancienne astronomie , ancienne physique , ancienne médecine , (à *Hippocrate* près) ancienne géographie , ancienne métaphysique , tout cela n'est qu'ancienne absurdité , qui doit faire sentir le bonheur d'être nés tard.

Il y a , sans doute , plus de vérité dans deux pages de l'Encyclopédie , concernant la physique , que dans toute la bibliothèque d'Alexandrie , dont pourtant on regrette la perte.

B.

B A B E L.

SECTION PREMIERE.

BABEL signifiait, chez les Orientaux, DIEU *le père la puissance de DIEU, la porte de DIEU*, selon que l'on prononçait ce nom. C'est de-là que Babylone fut la ville de DIEU, la ville sainte. Chaque capitale d'un Etat était la ville de DIEU, la ville sacrée. Les Grecs les appelèrent toutes *Hierapolis*, & il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel signifiait donc *la tour du père de DIEU*.

Joséphe à la vérité dit que Babel signifiait *confusion*. *Calmet* dit, après d'autres, que *Bilba*, en chaldéen, signifie *confondue*; mais tous les Orientaux ont été d'un sentiment contraire. Le mot de *confusion* serait une étrange origine de la capitale d'un vaste empire. J'aime autant *Rabelais*, qui prétend que Paris fut autrefois appelé *Lutèce*, à cause des blanches cuisses des dames.

Quoi qu'il en soit, les commentateurs se sont fort tourmentés pour savoir jusqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuse tour de Babel. *S^t Jérôme* lui donne vingt mille pieds. L'ancien livre juif intitulé *Jacult*, lui en donnait quatre-vingt-un mille. *Paul Lucas* en avait vu les restes, & c'est bien voir à lui; mais ces dimensions ne sont pas la seule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu savoir comment les enfans de Noé, (a) ayant partagé entre eux les îles des nations, s'établissant en divers pays, dont chacun eut sa langue, ses familles, & son peuple particulier; tous les hommes se trouvèrent ensuite dans la plaine de Senaar pour y bâtir une tour, en disant: (b) Rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre.

La Genèse parle des États que les fils de Noé fondèrent. On a recherché comment les peuples de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie, vinrent tous à Senaar, n'ayant tous qu'un même langage & une même volonté.

La Vulgate met le déluge en l'année du monde 1656, & on place la construction de la tour de Babel en 1771; c'est-à-dire, cent quinze ans après la destruction du genre-humain, & pendant la vie même de Noé.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuse célérité; tous les arts renaquirent en bien peu de temps. Si on réfléchit au grand nombre de métiers différens qu'il faut employer pour élever une tour si haute, on est effrayé d'un si prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus: *Abraham* était né, selon la Bible, environ quatre cents ans après le déluge; & déjà on voyait une suite de rois puissans en Egypte & en Asie. *Bochard* & les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de systèmes & de mots phéniciens & chaldéens qu'ils n'entendent point, ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce, la Grèce pour la Crète, & l'île de Chypre pour Tyr; ils n'en

(a) Genèse chap. X, v. 5.

(b) Chap. XI, v. 2 & 4.

nagent pas moins dans une mer d'ignorance qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que DIEU nous a donné , après plusieurs siècles , les livres sacrés pour nous rendre plus gens de bien , & non pour faire de nous des géographes , & des chronologistes , & des étymologistes.

Babel est Babylone ; elle fut fondée , selon les historiens persans , (c) par un prince nommé *Tâmurath*. La seule connaissance qu'on ait de ses antiquités consiste dans les observations astronomiques de dix-neuf cents trois années , envoyées par *Callisthène* , par ordre d'*Alexandre* , à son précepteur *Aristote*. A cette certitude se joint une probabilité extrême qui lui est presque égale : c'est qu'une nation qui avait une suite d'observations célestes depuis près de deux mille ans , était rassemblée en corps de peuple , & formait une puissance considérable plusieurs siècles avant la première observation.

Il est triste qu'aucun des calculs des anciens auteurs profanes ne s'accorde avec nos auteurs sacrés , & que même aucun nom des princes qui régnèrent après les différentes époques assignées au déluge , n'ait été connu , ni des Égyptiens , ni des Syriens , ni des Babyloniens , ni des Grecs.

Il n'est pas moins triste qu'il ne soit resté sur la terre , chez les auteurs profanes , aucun vestige de la tour de Babel : rien de cette histoire de la confusion des langues ne se trouve dans aucun livre : cette aventure si mémorable fut aussi inconnue de l'univers entier , que les noms de *Noé* , de *Mathusalem* , de *Caïn* , d'*Abel* , d'*Adam* , & d'*Eve*.

(c) Voyez la *Bibliothèque orientale*.

Cet embarras afflige notre curiosité. *Hérodote*, qui avait tant voyagé, ne parle ni de *Noé*, ni de *Sem*, ni de *Réhu*, ni de *Salé*, ni de *Nembrod*. Le nom de *Nembrod* est inconnu à toute l'antiquité profane; il n'y a que quelques Arabes & quelques Persans modernes qui aient fait mention de *Nembrod*, en falsifiant les livres des Juifs. Il ne nous reste, pour nous conduire dans ces ruines anciennes, que la foi à la Bible, ignorée de toutes les nations de l'univers pendant tant de siècles; mais heureusement c'est un guide infallible.

Hérodote, qui a mêlé trop de fables avec quelques vérités, prétend que de son temps, qui était celui de la plus grande puissance des Perses souverains de Babylone, toutes les citoyennes de cette ville immense étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Mylitta*, déesse qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus*, pour se prostituer aux étrangers; & que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent, comme un tribut sacré qu'on payait à la déesse.

Ce conte des Mille & une nuits ressemble à celui qu'*Hérodote* fait dans la page suivante, que *Cyrus* partagea le fleuve de l'Inde en trois cents soixante canaux, qui tous ont leur embouchure dans la mer Caspienne. Que diriez-vous de *Mézerai*, s'il nous avait raconté que *Charlemagne* partagea le Rhin en trois cents soixante canaux qui tombent dans la Méditerranée, & que toutes les dames de sa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie se présenter à l'église de Sainte-Geneviève, & de se prostituer à tous les passans pour de l'argent?

Il faut remarquer qu'une telle fable est encore plus absurde dans le siècle des *Xerxès*, où vivait

Hérodote, qu'elle ne le ferait dans celui de *Charlemagne*. Les Orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs & les Gaulois. Les femmes de tous les grands seigneurs étaient soigneusement gardées par des eunuques. Cet usage subsistait de temps immémorial. On voit même dans l'histoire juive, que lorsque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un roi, (*d*) *Samuel*, pour les en détourner & pour conserver son autorité, dit qu'un roi les tyrannifera, qu'il prendra la dîme des vignes & des blés pour donner à ses eunuques. Les rois accomplirent cette prédiction, car il est dit dans le troisième livre des Rois, que le roi *Achab* avait des eunuques; & dans le quatrième, que *Foram*, *Jéhu*, *Joachim*, & *Sédékias*, en avaient aussi.

Il est parlé long-temps auparavant dans la Genèse des eunuques du pharaon; (*e*) & il est dit que *Putiphar*, à qui *Joseph* fut vendu, était eunuque du roi. Il est donc clair qu'on avait à Babylone une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur faisait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier venu pour de l'argent. Babylone, la ville de DIEU, n'était donc pas un vaste b.... comme on l'a prétendu.

Ces contes d'*Hérodote*, ainsi que tous les autres contes dans ce goût, sont aujourd'hui si décriés par tous les honnêtes gens, la raison a fait de si grands progrès, que les vieilles & les enfans mêmes ne croient plus ces sottises : *non est vetula quæ credat, nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.*

(*d*) Livre I des Rois, chap. VIII, v. 15; chap. XXII, v. 9; chap. VIII, v. 6; chap. IX, v. 52; chap. XXIV, v. 12; & chap. XXV, v. 19.
(*e*) Chap. XXXVII, v. 36.

Il ne s'est trouvé de nos jours qu'un seul homme qui, n'étant pas de son siècle, a voulu justifier la fable d'*Hérodote*. Cette infamie lui paraît toute simple. Il veut prouver que les princesses babyloniennes se prostituaient par piété au premier venu, parce qu'il est dit, dans la sainte Ecriture, que les Ammonites faisaient passer leurs enfans par le feu, en les présentant à *Moloc*. Mais cet usage de quelques hordes barbares, cette superstition de faire passer ses enfans par les flammes, ou même de les brûler sur des bûchers en l'honneur de je ne sais quel *Moloc*, ces horreurs iroquoises d'un petit peuple infame, ont-elles quelque rapport avec une prostitution si incroyable chez la nation la plus jalouse & la plus policée de tout l'Orient connu? Ce qui se passe chez les Iroquois fera-t-il parmi nous une preuve des usages de la cour d'Espagne ou de celle de France?

Il apporte encore en preuve la fête des Lupercales chez les Romains, pendant laquelle, dit-il, *des jeunes gens de qualité & des magistrats respectables couraient nus par la ville, un fouet à la main, & frappaient de ce fouet des femmes de qualité qui se présentaient à eux sans rougir, dans l'espérance d'obtenir par-là une plus heureuse délivrance.*

Premièrement il n'est point dit que les Romains de qualité courussent tout nus; *Plutarque*, au contraire, dit expressément dans ses Demandes sur les Romains, qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

En second lieu, il semble, à la manière dont s'exprime le défenseur des *coutumes infames*, que les dames romaines se troussaient pour recevoir des coups de fouet sur leur ventre nu; ce qui est absolument faux.

Troisièmement, cette fête des Lupercales n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babylone, qui ordonne aux femmes, & aux filles du roi, des satrapes, & des mages, de se vendre & de se prostituer par dévotion aux passans.

Quand on ne connaît ni l'esprit humain, ni les mœurs des nations; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des passages de vieux auteurs, qui presque tous se contredisent, il faut alors proposer son sentiment avec modestie; il faut savoir douter, secouer la poussière du collège, & ne jamais s'exprimer avec une insolence outrageuse.

Hérodote, ou *Ctésias*, ou *Diodore de Sicile*, rapportent un fait; vous l'avez lu en grec, donc ce fait est vrai. Cette manière de raisonner n'est pas celle d'*Euclide*; elle est assez surprenante dans le siècle où nous vivons: mais tous les esprits ne se corrigeront pas si tôt; & il y aura toujours plus de gens qui compilent que de gens qui pensent.

Nous ne dirons rien ici de la confusion des langues arrivée tout d'un coup pendant la construction de la tour de Babel. C'est un miracle rapporté dans la sainte Ecriture. Nous n'expliquons, nous n'examinons même aucun miracle: nous les croyons d'une foi vive & sincère comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'Encyclopédie les ont crus.

Nous dirons seulement que la chute de l'empire romain a produit plus de confusion & plus de langues nouvelles que la chute de la tour de Babel. Depuis le règne d'*Auguste* jusque vers le temps des *Attila*, des *Clodvic*, des *Gondebaud*, pendant six siècles, *terra erat unius labii*, la terre connue de nous était d'une seule

langue. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les lois sous lesquelles vivaient cent nations étaient écrites en latin, & le grec servait d'amusement; le jargon barbare de chaque province n'était que pour la populace. On plaidait en latin dans les tribunaux de l'Afrique, comme à Rome. Un habitant de Cornouaille partait pour l'Asie mineure, fût d'être entendu par-tout sur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On se trouvait citoyen de toutes les villes, sur le Danube comme sur le Guadalquivir. Aujourd'hui un Bergamasque, qui voyage dans les petits cantons suisses, dont il n'est séparé que par une montagne, a besoin d'interprète comme s'il était à la Chine. C'est un des plus grands fléaux de la vie.

S E C T I O N I I.

LA vanité a toujours élevé les grands monumens. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel : Allons, élevons une tour dont le sommet touche au ciel, & rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre. L'entreprise fut faite du temps d'un nommé *Phaleg* qui comptait le bon homme *Noé* pour son cinquième aïeul. L'architecture & tous les arts qui l'accompagnent avaient fait, comme on voit, de grands progrès en cinq générations. *S^t Jérôme*, le même qui a vu des faunes & des satyres, n'avait pas vu plus que moi la tour de Babel; mais il assure qu'elle avait vingt mille pieds de hauteur. C'est bien peu de chose. L'ancien livre *Jalculte*, écrit par un des plus doctes Juifs, démontre

que sa hauteur était de quatre-vingts & un mille pieds juifs. Et il n'y a personne qui ne sache que le pied juif était à-peu-près de la longueur du pied grec. Cette dimension est bien plus vraisemblable que celle de *Jérôme*. Cette tour subsiste encore, mais elle n'est plus tout-à-fait si haute. Plusieurs voyageurs très-véridiques l'ont vue : moi qui ne l'ai point vue, je n'en parlerai pas plus que d'*Adam* mon grand-père, avec qui je n'ai point eu l'honneur de converser ; mais consultez le révérend père dom *Calmet*. C'est un homme d'un esprit fin & d'une profonde philosophie, il vous expliquera la chose. Je ne fais pas pourquoi il est dit dans la Genèse que Babel signifie confusion, car *Ba* signifie père dans les langues orientales, & *Bel* signifie DIEU ; Babel signifie la ville de DIEU, la ville sainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il est incontestable que Babel veut dire confusion, soit parce que les architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage jusqu'à quatre-vingts & un mille pieds juifs, soit parce que les langues se confondirent, & c'est évidemment depuis ce temps-là que les Allemands n'entendent plus les Chinois ; car il est clair, selon le savant *Bochart*, que le chinois est originairement la même langue que le haut allemand.

B A C C H U S.

DE tous les personnages véritables ou fabuleux de l'antiquité profane, *Bacchus* est le plus important pour nous. Je ne dis point par la belle invention que tout l'univers, excepté les Juifs, lui attribua, mais par

la prodigieuse ressemblance de son histoire fabuleuse avec les aventures véritables de *Moïse*.

Les anciens poètes font naître *Bacchus* en Egypte ; il est exposé sur le Nil ; & c'est de-là qu'il est nommé *Mises* par le premier *Orphée*, ce qui veut dire en ancien égyptien *sauvé des eaux*, à ce que prétendent ceux qui entendaient l'ancien égyptien qu'on n'entend plus. Il est élevé vers une montagne d'Arabie nommée *Nîsa*, qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déesse lui ordonna d'aller détruire une nation barbare, qu'il passa la mer Rouge à pied avec une multitude d'hommes, de femmes, & d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte suspendit ses eaux à droite & à gauche pour le laisser passer ; l'Hidaspe en fit autant. Il commanda au soleil de s'arrêter ; deux rayons lumineux lui fortaient de la tête. Il fit jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrsé ; il grava ses lois sur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Egypte de dix plaies pour être la copie parfaite de *Moïse*.

Vossius est, je pense, le premier qui ait étendu ce parallèle. L'évêque d'Avranche *Huet* l'a poussé tout aussi loin ; mais il ajoute, dans sa *Démonstration évangélique*, que non-seulement *Moïse* est *Bacchus*, mais qu'il est encore *Osiris* & *Typhon*. Il ne s'arrête pas en si beau chemin ; *Moïse*, selon lui, est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Adonis*, *Priape* même. Il est assez plaissant que *Huet*, pour prouver que *Moïse* est *Adonis*, se fonde sur ce que l'un & l'autre ont gardé des moutons :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Adonis & Moïse ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il est *Priape* est qu'on peignait quelquefois *Priape* avec un âne, & que les Juifs passèrent chez les Gentils pour adorer un âne. Il en donne une autre preuve qui n'est pas canonique, c'est que la verge de *Moïse* pouvait être comparée au sceptre de *Priape* : (a) *sceptrum tribuitur Priapo, virga Mofi*. Ces démonstrations ne sont pas celles d'*Euclide*.

Nous ne parlerons point ici des *Bacchus* plus modernes, tel que celui qui précéda de deux cents ans la guerre de Troye, & que les Grecs célébrèrent comme un fils de *Jupiter* enfermé dans sa cuisse.

Nous nous arrêtons à celui qui passa pour être né sur les confins de l'Égypte, & pour avoir fait tant de prodiges. Notre respect pour les livres sacrés juifs, ne nous permet pas de douter que les Égyptiens, les Arabes, & ensuite les Grecs, n'aient voulu imiter l'histoire de *Moïse*. La difficulté consistera seulement à favoir comment ils auront pu être instruits de cette histoire incontestable.

A l'égard des Égyptiens, il est très-vraisemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de *Moïse*, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'historien *Josèphe* & *Philon* n'auraient pas manqué de se prévaloir de ce mot. *Josèphe* dans sa réponse à *Appion*, se fait un devoir de citer tous les auteurs d'Égypte qui ont fait mention de *Moïse*; & il n'en trouve aucun qui rapporte un seul de ces miracles. Aucun Juif n'a jamais cité un auteur égyptien qui ait dit un mot des dix plaies d'Égypte, du passage miraculeux de la mer Rouge &c. Ce ne peut donc être chez

(a) *Demonst. évangel.* pages 79, 87 & 110.

les Egyptiens qu'on ait trouvé de quoi faire ce parallèle scandaleux du divin *Moïse* avec le profane *Bacchus*.

Il est de la plus grande évidence que si un seul auteur égyptien avait dit un mot des grands miracles de *Moïse*, toute la synagogue d'Alexandrie, toute l'église disputante de cette fameuse ville, aurait cité ce mot, & en aurait triomphé, chacune à sa manière. *Athénagore*, *Clément*, *Origène*, qui disent tant de choses inutiles, auraient rapporté mille fois ce passage nécessaire : c'eût été le plus fort argument de tous les pères. Ils ont tous gardé un profond silence ; donc ils n'avaient rien à dire. Mais aussi comment s'est-il pu faire qu'aucun Egyptien n'ait parlé des exploits d'un homme qui fit tuer tous les aînés des familles d'Egypte, qui ensanglanta le Nil, & qui noya dans la mer le roi & toute l'armée ? &c. &c. &c.

Tous nos historiens avouent qu'un *Clodvic*, un Sicambre subjuga la Gaule avec une poignée de barbares : les Anglais sont les premiers à dire que les Saxons, les Danois, & les Normands, vinrent tour-à-tour exterminer une partie de leur nation. S'ils ne l'avaient pas avoué, l'Europe entière le crierait. L'univers devait crier de même aux prodiges épouvantables de *Moïse*, de *Josué*, de *Gédéon*, de *Samson*, & de tant de prophètes : l'univers s'est tu cependant. O profondeur ! D'un côté il est palpable que tout cela est vrai, puisque tout cela se trouve dans la sainte Ecriture approuvée par l'Eglise ; de l'autre il est incontestable qu'aucun peuple n'en a jamais parlé. Adorons la Providence, & soumettons-nous.

Les Arabes, qui ont toujours aimé le merveilleux, sont probablement les premiers auteurs des fables

inventées sur *Bacchus*, adoptées bientôt & embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes & les Grecs auraient-ils puisé chez les Juifs? On fait que les Hébreux ne communiquèrent leurs livres à personne jusqu'au temps des *Ptolomées*; ils regardaient cette communication comme un sacrilège; & *Josèphe* même, pour justifier cette obstination à cacher le Pentateuque au reste de la terre, dit que DIEU avait puni tous les étrangers qui avaient osé parler des histoires juives. Si on l'en croit, l'historien *Théopompe* ayant eu seulement dessein de faire mention d'eux dans son ouvrage, devint fou pendant trente jours; & le poète tragique *Théodeïle* devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des Juifs dans une de ses tragédies. Voilà les excuses que *Flavien Josèphe* donne dans sa réponse à *Appion* de ce que l'histoire juive a été si long-temps inconnue.

Ces livres étaient d'une si prodigieuse rareté qu'on n'en trouva qu'un seul exemplaire sous le roi *Josias*; & cet exemplaire encore avait été long-temps oublié dans le fond d'un coffre, au rapport de *Saphan* scribe du pontife *Helcias*, qui le porta au roi.

Cette aventure arriva, selon le quatrième livre des Rois, six cents vingt-quatre ans avant notre ère vulgaire, quatre cents ans après *Homère*, & dans les temps les plus florissans de la Grèce. Les Grecs savaient alors à peine qu'il y eût des Hébreux au monde. La captivité des Juifs à Babylone augmenta encore leur ignorance de leurs propres livres. Il fallut qu'*Esdra*s les restaurât au bout de soixante & dix ans; & il y avait déjà plus de cinq cents ans que la fable de *Bacchus* courait toute la Grèce.

Si les Grecs avaient puisé leurs fables dans l'histoire juive, ils y auraient pris des faits plus intéressans pour le genre-humain. Les aventures d'*Abraham*, celles de *Noé*, de *Mathusalem*, de *Seth*, d'*Enoch*, de *Cain*, d'*Eve*, de son funeste serpent, de l'arbre de la science, tous ces noms leur ont été de tout temps inconnus : & ils n'eurent une faible connaissance du peuple juif que long-temps après la révolution que fit *Alexandre* en Asie & en Europe. L'historien *Josephe* l'avoue en termes formels. Voici comme il s'exprime dès le commencement de sa réponse à *Appion* qui (par parenthèse) était mort quand il lui répondit : car *Appion* mourut sous l'empereur *Claude* ; & *Josephe* écrivit sous *Vespasien*.

(b) „ Comme le pays que nous habitons est éloigné
 „ de la mer , nous ne nous appliquons point au
 „ commerce , & n'avons point de communication
 „ avec les autres nations. Nous nous contentons de
 „ cultiver nos terres qui sont très-fertiles , & travaillons
 „ principalement à bien élever nos enfans , parce
 „ que rien ne nous paraît si nécessaire que de les
 „ instruire dans la connaissance de nos saintes lois ,
 „ & dans une véritable piété qui leur inspire le désir
 „ de les observer. Ces raisons ajoutées à ce que j'ai
 „ dit , & à cette manière de vie qui nous est particu-
 „ lière , font voir que dans les siècles passés nous
 „ n'avons point eu de communication avec les Grecs ,
 „ comme ont eu les Egyptiens & les Phéniciens . . .
 „ Y a-t-il donc sujet de s'étonner que notre nation
 „ n'étant point voisine de la mer , n'affectant point
 „ de rien écrire , & vivant en la manière que je l'ai
 „ dit , elle ait été peu connue ? „

(b) Réponse de *Josephe*. Traduction d'*Arnaud d'Andilli* , chap. V.

Après un aveu aussi authentique du juif le plus entêté de l'honneur de sa nation qui ait jamais écrit, on voit assez qu'il est impossible que les anciens Grecs eussent pris la fable de *Bacchus* dans les livres sacrés des Hébreux, ni même aucune autre fable, comme le sacrifice d'*Iphigénie*, celui du fils d'*Idomenée*, les travaux d'*Hercule*, l'aventure d'*Eurydice*, &c. : la quantité d'anciens récits qui se ressemblent est prodigieuse. Comment les Grecs ont-ils mis en fables ce que les Hébreux ont mis en histoire ? Serait-ce par le don de l'invention ? Serait-ce par la facilité de l'imitation ? Serait-ce parce que les beaux esprits se rencontrent ? Enfin, DIEU l'a permis ; cela doit suffire. Qu'importe que les Arabes & les Grecs aient dit les mêmes choses que les Juifs ? Ne lisons l'ancien Testament que pour nous préparer au nouveau, & ne cherchons dans l'un & dans l'autre que des leçons de bienfaisance, de modération, d'indulgence, & d'une véritable charité.

R O G E R B A C O N.

VOUS croyez que *Roger Bacon*, ce fameux moine du treizième siècle, était un très-grand-homme, & qu'il avait la vraie science, parce qu'il fut persécuté & condamné dans Rome à la prison par des ignorans. C'est un grand préjugé en sa faveur, je l'avoue : mais n'arrive-t-il pas tous les jours que des charlatans condamnent gravement d'autres charlatans, & que des fous font payer l'amende à d'autres fous ? Ce

monde-ci a été long-temps semblable aux petites-maisons , dans lesquelles celui qui se croit le Père éternel anathématise celui qui se croit le St Esprit ; & ces aventures ne sont pas même aujourd'hui extrêmement rares.

Parmi les choses qui le rendirent recommandable , il faut premièrement compter sa prison , ensuite la noble hardiesse avec laquelle il dit que tous les livres d'*Aristote* n'étaient bons qu'à brûler : & cela dans un temps où les scolastiques respectaient *Aristote* , beaucoup plus que les jansénistes ne respectent *St Augustin*. Cependant *Roger Bacon* a-t-il fait quelque chose de mieux que la poétique , la rhétorique , & la logique d'*Aristote* ? Ces trois ouvrages immortels prouvent assurément qu'*Aristote* était un très-grand & très-beau génie , pénétrant , profond , méthodique ; & qu'il n'était mauvais physicien que parce qu'il était impossible de fouiller dans les carrières de la physique , lorsqu'on manquait d'instrumens.

Roger Bacon dans son meilleur ouvrage , où il traite de la lumière & de la vision , s'exprime-t-il beaucoup plus clairement qu'*Aristote* , quand il dit : *La lumière fait par voie de multiplication son espèce lumineuse , & cette action est appelée univoque & conforme à l'agent ; il y a une autre multiplication équivoque , par laquelle la lumière engendre la chaleur , & la chaleur la putréfaction ?*

Ce *Roger* d'ailleurs vous dit qu'on peut prolonger sa vie avec du sperma ceti , & de l'aloès & de la chair de dragon , mais qu'on peut se rendre immortel avec la pierre philosophale. Vous pensez bien qu'avec ces beaux secrets il possédait encore tous ceux de l'astrologie judiciaire sans exception : aussi assure-t-il bien

positivement dans son *Opus majus*, que la tête de l'homme est fournie aux influences du bélier, son cou à celles du taureau, & ses bras au pouvoir des gémeaux, &c. Il prouve même ces belles choses par l'expérience, & il loue beaucoup un grand astrologue de Paris, qui empêcha, dit-il, un médecin de mettre un emplâtre sur la jambe d'un malade, parce que le soleil était alors dans le signe du verseau, & que le verseau est mortel pour les jambes sur lesquelles on applique des emplâtres.

C'est une opinion assez généralement répandue, que notre *Roger* fut l'inventeur de la poudre à canon. Il est certain que de son temps on était sur la voie de cette horrible découverte : car je remarque toujours que l'esprit d'invention est de tous les temps, & que les docteurs, les gens qui gouvernent les esprits & les corps, ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire régner les plus insensés préjugés, ont beau n'avoir pas le sens commun, il se trouve toujours des hommes obscurs, des artistes animés d'un instinct supérieur, qui inventent des choses admirables, sur lesquelles ensuite les savans raisonnent.

Voici mot à mot ce fameux passage de *Roger Bacon* touchant la poudre à canon ; il se trouve dans son *Opus majus* page 474, édition de Londres : *Le feu grégeois peut difficilement s'éteindre, car l'eau ne l'éteint pas. Et il y a de certains feux dont l'explosion fait tant de bruit, que si on les allumait subitement & de nuit, une ville & une armée ne pourraient le soutenir : les éclats de tonnerre ne pourraient leur être comparés. Il y en a qui effraient tellement la vue, que les éclairs des nues la troublent moins : on croit que c'est par de tels artifices, que Gédéon jeta la*

terreur dans l'armée des Madianites. Et nous en avons une preuve dans ce jeu d'enfans , qu'on fait par-tout le monde. On enfonce du salpêtre avec force dans une petite balle de la grosseur d'un pouce ; on la fait crever avec un bruit si violent qu'il surpasse le rugissement du tonnerre ; & il en sort une plus grande exhalaison de feu que celle de la foudre. Il paraît évident , que Roger Bacon ne connaissait que cette expérience commune d'une petite boule pleine de salpêtre mise sur le feu. Il y a encore bien loin de-là à la poudre à canon , dont Roger ne parle en aucun endroit , mais qui fut bientôt après inventée.

Une chose me surprend davantage , c'est qu'il ne connût pas la direction de l'aiguille aimantée , qui de son temps commençait à être connue en Italie ; mais en récompense il savait très-bien le secret de la baguette de coudrier , & beaucoup d'autres choses semblables , dont il traite dans sa *Dignité de l'art expérimental*.

Cependant malgré ce nombre effroyable d'absurdités & de chimères , il faut avouer que ce Bacon était un homme admirable pour son siècle. Quel siècle ? me direz-vous ; c'était celui du gouvernement féodal & des scolastiques. Figurez-vous les Samoïèdes & les Ostiaques , qui auraient lu *Aristote* & *Avicenne* ; voilà ce que nous étions.

Roger savait un peu de géométrie & d'optique , & c'est ce qui le fit passer à Rome & à Paris pour un forcier. Il ne savait pourtant que ce qui est dans l'Arabe *Alhazen*. Car dans ces temps-là on ne savait encore rien que par les Arabes. Ils étaient les médecins & les astrologues de tous les rois chrétiens. Le fou du roi était toujours de la nation : mais le docteur était Arabe ou Juif.

Transportez ce *Bacon* au temps où nous vivons, il ferait sans doute un très-grand-homme. C'était de l'or encroûté de toutes les ordures du temps où il vivait : cet or aujourd'hui ferait épuré.

Pauvres humains que nous sommes ! que de siècles il a fallu pour acquérir un peu de raison !

DE FRANÇOIS BACON,

Et de l'attraction.

S E C T I O N P R E M I E R E .

LE plus grand service peut-être que *François Bacon* ait rendu à la philosophie a été de deviner l'attraction.

Il disait sur la fin du seizième siècle, dans son livre de la Nouvelle méthode de savoir :

„ Il faut chercher s'il n'y aurait point une espèce
„ de force magnétique qui opère entre la terre &
„ les choses pesantes, entre la lune & l'océan ; entre
„ les planètes. . . . Il faut ou que les corps graves
„ soient poussés vers le centre de la terre, ou qu'ils
„ en soient mutuellement attirés ; & , en ce dernier
„ cas, il est évident que plus les corps en tombant
„ s'approchent de la terre, plus fortement ils s'attirent. . .
„ Il faut expérimenter si la même horloge à poids ira
„ plus vite sur le haut d'une montagne, ou au fond
„ d'une mine. Si la force des poids diminue sur la
„ montagne & augmente dans la mine, il y a apparence
„ que la terre a une vraie attraction. „

Environ cent ans après , cette attraction , cette gravitation , cette propriété universelle de la matière , cette cause qui retient les planètes dans leurs orbites , qui agit dans le soleil , & qui dirige un fœtu vers le centre de la terre , a été trouvée , calculée , & démontrée , par le grand *Newton*. Mais quelle sagesse dans *Bacon* de Verulam , de l'avoir soupçonnée lorsque personne n'y pensait !

Ce n'est pas là de la matière subtile produite par des échancrures de petits dés qui tournèrent autrefois sur eux-mêmes , quoique tout fût plein ; ce n'est pas de la matière globuleuse formée de ces dés , ni de la matière cannelée. Ces grottesques furent reçus pendant quelques temps chez les curieux : c'était un très-mauvais roman ; non-seulement il réussit comme *Cyrus* & *Pharamond* , mais il fut embrassé comme une vérité par des gens qui cherchaient à penser. Si vous en exceptez *Bacon* , *Galilée* , *Toricelli* , & un très-petit nombre de sages , il n'y avait alors que des aveugles en physique.

Ces aveugles quittèrent les chimères grecques pour les chimères des tourbillons & de la matière cannelée ; & lorsqu'enfin on eut découvert & démontré l'attraction , la gravitation , & ses lois , on cria aux qualités occultes. Hélas ! tous les premiers ressorts de la nature ne sont-ils pas pour nous des qualités occultes ? Les causes du mouvement , du ressort , de la génération , de l'immutabilité des espèces , du sentiment , de la mémoire , de la pensée , ne sont-elles pas très-occultes ?

Bacon soupçonna , *Newton* démontra l'existence d'un principe jusqu'alors inconnu. Il faut que les

hommes s'en tiennent là , jusqu'à ce qu'ils deviennent des dieux. *Newton* fut assez sage, en démontrant les lois de l'attraction, pour dire qu'il en ignorait la cause; il ajouta que c'était peut-être une impulsion, peut-être une substance légère prodigieusement élastique, répandue dans la nature. Il tâchait apparemment d'appriivoiser par ces *peut-être* les esprits effarouchés du mot d'*attraction*, & d'une propriété de la matière qui agit dans tout l'univers sans toucher à rien.

Le premier qui osa dire (du moins en France) qu'il est impossible que l'impulsion soit la cause de ce grand & universel phénomène, s'expliqua ainsi, lors même que les tourbillons & la matière subtile étaient encore fort à la mode.

„ On voit l'or, le plomb, le papier, la plume,
 „ tomber également vite, & arriver au fond du réci-
 „ pient, & en même temps, dans la machine pneu-
 „ matique. „

„ Ceux qui tiennent encore pour le plein de
 „ *Descartes*, pour les prétendus effets de la matière
 „ subtile, ne peuvent rendre aucune bonne raison
 „ de ce fait; car les faits font leurs écueils. Si tout
 „ était plein, quand on leur accorderait qu'il pût y
 „ avoir alors du mouvement (ce qui est absolument
 „ impossible) au moins cette prétendue matière
 „ subtile remplirait exactement le récipient, elle y
 „ ferait en aussi grande quantité que de l'eau ou du
 „ mercure qu'on y aurait mis: elle s'opposerait au
 „ moins à cette descente si rapide des corps: elle
 „ résisterait à ce large morceau de papier selon la
 „ surface de ce papier, & laisserait tomber la balle
 „ d'or

» d'or ou de plomb beaucoup plus vite. Mais ces
 » chutes se font au même instant; donc il n'y a
 » rien dans le récipient qui résiste; donc cette pré-
 » tendue matière subtile ne peut faire aucun effet
 » sensible dans ce récipient; donc il y a une autre
 » force qui fait la pesanteur.

» En vain dirait-on qu'il reste une matière
 » subtile dans ce récipient, puisque la lumière le
 » pénètre. Il y a bien de la différence: la lumière
 » qui est dans ce vase de verre n'en occupe certai-
 » nement pas la cent millième partie; mais, selon
 » les cartésiens, il faut que leur matière imagi-
 » naire remplisse bien plus exactement le récipient,
 » que si je le supposais rempli d'or; car il y a
 » beaucoup de vide dans l'or, & ils n'en admettent
 » point dans leur matière subtile.

» Or, par cette expérience, la pièce d'or qui pèse
 » cent mille fois plus que le morceau de papier, est
 » descendue aussi vite que le papier; donc la force
 » qui l'a fait descendre a agi cent mille fois plus
 » sur lui que sur le papier; de même qu'il faudra
 » cent fois plus de force à mon bras pour remuer
 » cent livres, que pour remuer une livre; donc cette
 » puissance qui opère la gravitation agit en raison
 » directe de la masse des corps. Elle agit en effet
 » tellement sur la masse des corps, non selon les sur-
 » faces, qu'un morceau d'or, réduit en poudre,
 » descend dans la machine pneumatique aussi vite
 » que la même quantité d'or, étendue en feuille. La
 » figure du corps ne change ici en rien sa gravité;
 » ce pouvoir de gravitation agit donc sur la nature
 » interne des corps, & non en raison des superficies.

» On n'a jamais pu répondre à ces vérités pres-
 » santes que par une supposition aussi chimérique
 » que les tourbillons. On suppose que la matière
 » subtile prétendue, qui remplit tout le récipient,
 » ne pèse point. Etrange idée, qui devient absurde
 » ici; car il ne s'agit pas dans le cas présent d'une
 » matière qui ne pèse pas, mais d'une matière qui
 » ne résiste pas. Toute matière résiste par sa force
 » d'inertie. Donc si le récipient était plein, la
 » matière quelconque qui le remplirait résisterait
 » infiniment; cela paraît démontré en rigueur.

» Ce pouvoir ne résiste point dans la prétendue
 » matière subtile. Cette matière serait un fluide;
 » tout fluide agit sur les solides en raison de leurs
 » superficies; ainsi le vaisseau présentant moins de
 » surface par sa proue, fend la mer qui résisterait
 » à ses flancs. Or si la superficie d'un corps est comme
 » le carré de son diamètre, la solidité de ce corps
 » est comme le cube de ce même diamètre; le même
 » pouvoir ne peut agir à la fois en raison du cube
 » & du carré; donc la pesanteur, la gravitation,
 » n'est point l'effet de ce fluide. De plus, il est
 » impossible que cette prétendue matière subtile ait
 » d'un côté assez de force pour précipiter un corps
 » de cinquante-quatre mille pieds de haut en une
 » minute, (car telle est la chute des corps;) & que
 » de l'autre elle soit assez impuissante pour ne pou-
 » voir empêcher le pendule du bois le plus léger,
 » de remonter de vibration en vibration dans la
 » machine pneumatique, dont cette matière imagi-
 » naire est supposée remplir exactement tout l'espace.
 » Je ne craindrai donc point d'affirmer que si l'on

» découvrirait jamais une impulsion, qui fût la cause de
 » la pesanteur des corps vers un centre, en un mot,
 » la cause de la gravitation, de l'attraction univer-
 » selle, cette impulsion serait d'une toute autre
 » nature que celle qui nous est connue. »

Cette philosophie fut d'abord très-mal reçue ; mais il y a des gens dont le premier aspect choque & auxquels on s'accoutume.

La contradiction est utile ; mais l'auteur du Spectacle de la nature, n'a-t-il pas un peu outré ce service rendu à l'esprit humain, lorsqu'à la fin de son Histoire du ciel il a voulu donner des ridicules à *Newton*, & ramener les tourbillons sur les pas d'un écrivain nommé *Privat de Molières* ?

(a) *Il vaudrait mieux, dit-il, se tenir en repos que d'exercer laborieusement sa géométrie à calculer & à mesurer des actions imaginaires, & qui ne nous apprennent rien, &c.*

Il est pourtant assez reconnu que *Galilée*, *Kepler*, & *Newton*, nous ont appris quelque chose. Ce discours de *M. Pluche* ne s'éloigne pas beaucoup de celui que *M. Algarotti* rapporte dans le *Neutonianismo per le dame*, d'un brave Italien qui disait : *Souffrirons-nous qu'un Anglais nous instruisse ?*

Pluche va plus loin, (b) il raille ; il demande comment un homme dans une encoignure de l'église *Notre-Dame* n'est pas attiré & collé à la muraille ?

Huyghens & *Newton* auront donc en vain démontré, par le calcul de l'action des forces centrifuges & centripètes, que la terre est un peu aplatie vers les pôles ? Vient un *Pluche*, qui vous dit froidement (c) que les

(a) Tome II, page 299.

(c) Page 319.

(b) Page 300.

terres ne doivent être plus hautes vers l'équateur , qu'afin que *les vapeurs s'élèvent plus dans l'air , & que les Nègres de l'Afrique ne soient pas brûlés de l'ardeur du soleil.*

Voilà , je l'avoue , une plaifante raifon. Il s'agiffait alors de favoir fi , par les lois mathématiques , le grand cercle de l'équateur terrestre furpaffe le cercle du méridien d'un cent foixante & dix-huitième ; & on veut nous perfuader que fi la chofe eft ainfi , ce n'eft point en vertu de la théorie des forces centrales , mais uniquement pour que les Nègres aient environ cent foixante-dix-huit gouttes de vapeurs fur leurs têtes , tandis que les habitans du Spitzberg n'en auront que cent foixante-dix-fept.

Le même *Pluche* continuant fes railleries de collège , dit ces propres paroles : » Si l'attraction a pu élargir » l'équateur . . . qui empêchera de demander fi ce » n'eft pas l'attraction qui a mis en faille le devant » du globe de l'œil , ou qui a élançé au milieu du » vifage de l'homme ce morceau de cartilage qu'on » appelle *le nez* ? (d)

Ce qu'il y a de pis , c'eft que l'Hiftoire du ciel & le Spectacle de la nature contiennent de très-bonnes chofes pour les commençans ; & que les erreurs ridicules , prodiguées à côté de vérités utiles , peuvent aifément égarer des efprits qui ne font pas encore formés.

(d) En effet , *Maupertuis* , dans un petit livre intitulé *la Vénus phyfique* , avança cette étrange opinion.

SECTION II.

IL n'y a pas long-temps que l'on agitait dans une compagnie célèbre cette question usée & frivole : Quel était le plus grand-homme de *César*, d'*Alexandre*, de *Tamerlan*, ou de *Cromwell* ? Quelqu'un répondit que c'était sans contredit *Isaac Newton*. Cet homme avait raison ; car si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant génie, & à s'en être servi pour s'éclairer soi-même & les autres ; un homme comme *M. Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement le grand-homme : & ces politiques & ces conquérans, dont aucun siècle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par violence ; c'est à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects.

Le fameux baron de *Vérulam*, connu en Europe sous le nom de *Bacon*, était fils d'un garde des sceaux, & fut long-temps chancelier sous le roi *Jacques I.* Cependant au milieu des intrigues de la cour & des occupations de sa charge, qui demandoient un homme tout entier, il trouva le temps d'être grand philosophe, bon historien, écrivain élégant ; & ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il vivait dans un siècle où l'on ne connaissait guère l'art de bien écrire, encore moins la bonne philosophie. Il a été, comme c'est l'usage parmi les hommes, plus estimé après sa mort que de son vivant. Ses ennemis étaient à la cour de Londres ; ses admirateurs étaient les

étrangers. Lorsque le marquis d'*Effiat* amena en Angleterre la princesse *Marie* fille de *Henri le grand*, qui devait épouser le roi *Charles*, ce ministre alla visiter *Bacon*, qui, étant alors malade au lit, le reçut les rideaux fermés. » Vous ressemblez aux anges, (lui dit d'*Effiat*;) » on entend toujours parler d'eux, on » les croit bien supérieurs aux hommes, & on n'a » jamais la consolation de les voir. »

On fait comment *Bacon* fut accusé d'un crime qui n'est guère d'un philosophe, de s'être laissé corrompre par argent. On fait comment il fut condamné par la chambre des pairs à une amende d'environ quatre cents mille livres de notre monnaie, à perdre sa dignité de chancelier & de pair. Aujourd'hui les Anglais révèrent sa mémoire, au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si on me demande ce que j'en pense, je me fervirai, pour répondre, d'un mot que j'ai ouï dire à milord *Bolingbroke*. On parlait en sa présence de l'avarice dont le duc de *Marlborough* avait été accusé, & on en citait des traits, sur lesquels on appelait au témoignage de milord *Bolingbroke*, qui, ayant été d'un parti contraire, pouvait peut-être avec bienfaisance dire ce qui en était. C'était un si grand-homme, répondit-il, que j'ai oublié ses vices. Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au chancelier *Bacon* l'estime de l'Europe.

Le plus singulier & le meilleur de ses ouvrages, est celui qui est aujourd'hui le moins lu & le plus utile; je veux parler de son *Novum Scientiarum Organum*. C'est l'échafaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie; & quand cet édifice a été

élevé , au moins en partie , l'échafaud n'a plus été d'aucun usage. Le chancelier *Bacon* ne connaissait pas encore la nature ; mais il savait & indiquait tous les chemins qui mènent à elle. Il avait méprisé de bonne heure ce que des fous en bonnet quarré enseignaient sous le nom de philosophie , dans les petites maisons appelées *colléges* : & il fefait tout ce qui dépendait de lui , afin que ces compagnies , instituées pour la perfection de la raison humaine , ne continuassent pas de la gêter par leurs *quiddités* , leurs *horreurs du vide* , leurs *formes substantielles* ; & tous ces mots , que non-seulement l'ignorance rendait respectables , mais qu'un mélange ridicule avec la religion avait rendu sacrés.

Il est le père de la philosophie expérimentale. Il est bien vrai qu'avant lui on avait découvert des secrets étonnans : on avait inventé la bouffole , l'imprimerie , la gravure des estampes , la peinture à l'huile , les glaces , l'art de rendre en quelque façon la vue aux vieillards par les lunettes qu'on appelle *besicles* , la poudre à canon , &c. ; on avait cherché , trouvé , & conquis , un nouveau monde. Qui ne croirait que ces sublimes découvertes eussent été faites par les grands philosophes , & dans des temps bien plus éclairés que le nôtre ? Point du tout , c'est dans le temps de la barbarie scolastique que ces grands changemens ont été faits sur la terre. Le hasard seul a produit presque toutes ces inventions ; on a même prétendu que ce qu'on appelle *hasard* , a eu grande part dans la découverte de l'Amérique : du moins a-t-on cru que *Christophe Colomb* n'entreprit son voyage que sur la foi d'un

capitaine de vaisseau , qu'une tempête avait jeté jusqu'à la hauteur des îles Caraïbes. Quoi qu'il en soit , les hommes savaient aller au bout du monde ; ils savaient détruire des villes avec un tonnerre artificiel , plus terrible que le tonnerre véritable ; mais ils ne connaissaient pas la circulation du sang , la pesanteur de l'air , les lois du mouvement , la lumière , le nombre de nos planètes , &c. Et un homme qui soutenait une thèse sur les catégories d'*Aristote* , sur l'universel à *parte rei* , ou telle autre sottise , était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. C'est à un instinct mécanique , qui est chez la plupart des hommes , que nous devons la plupart des arts , & nullement à la saine philosophie. La découverte du feu , l'art de faire du pain , de fondre & de préparer les métaux , de bâtir des maisons , l'invention de la navette , sont d'une toute autre nécessité que l'imprimerie & la boussole ; cependant ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages. Quel prodigieux usage les Grecs & les Romains ne firent-ils pas depuis des mécaniques ! Cependant on croyait de leur temps , qu'il y avait des cieux de cristal , & que les étoiles étaient de petites lampes , qui tombaient quelquefois dans la mer ; & un de leurs plus grands philosophes , après bien des recherches , avait trouvé que les astres étaient des cailloux , qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot , personne , avant le chancelier *Bacon* , n'avait connu la philosophie expérimentale ; & de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis

lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. Il en avait fait lui-même plusieurs. Il fit des espèces de machines pneumatiques, par lesquelles il devina l'élasticité de l'air; il a tourné tout autour de la découverte de sa pesanteur; il y touchait: cette vérité fut saisie par *Torricelli*. Peu de temps après, la physique expérimentale commença tout-d'un-coup à être cultivée à la fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'était un trésor caché dont *Bacon* s'était douté, & que tous les philosophes, encouragés par sa promesse, s'efforcèrent de déterrer. Nous avons vu qu'on trouve dans son livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont *Newton* passe pour l'inventeur.

Ce précurseur de la philosophie a été aussi un écrivain élégant, un historien, un bel esprit. Ses Essais de morale sont très-estimés, mais ils sont faits pour instruire plutôt que pour plaire; & n'étant ni la satire de la nature humaine, comme les maximes de *la Rochefoucauld*, ni l'école du scepticisme, comme *Montagne*, ils sont moins lus que ces deux livres ingénieux. Sa vie de *Henri VII* a passé pour un chef-d'œuvre; mais comment se peut-il faire, que quelques personnes osent comparer un si petit ouvrage avec l'histoire de notre illustre M. de *Thou*? en parlant de ce fameux imposteur *Perkins*, fils d'un juif converti, qui prit si hardiment le nom de *Richard IV*, roi d'Angleterre, encouragé par la duchesse de Bourgogne, & qui disputa la couronne à *Henri VII*; voici comme le chancelier *Bacon* s'exprime: „ Environ ce „ temps le roi *Henri* fut obsédé d'esprits malins par „ la magie de la duchesse de Bourgogne, qui évoqua „ des enfers l'ombre d'*Edouard IV*, pour venir

» tourmenter le roi *Henri*. Quand la duchesse de
 » Bourgogne eut instruit *Perkins*, elle commença à
 » délibérer par quelle région du ciel elle ferait
 » paraître cette comète, & elle résolut qu'elle
 » éclaterait d'abord sur l'horizon de l'Irlande. »
 Il me semble que notre sage de *Thou* ne donne
 guère dans ce phébus, qu'on prenait autrefois pour
 du sublime, mais qu'à présent on nomme avec raison
galimatias.

B A D A U D.

QUAND on dira que *badaud* vient de l'italien *badare*,
 qui signifie *regarder*, *s'arrêter*, *perdre son temps*, on ne
 dira rien que d'assez vraisemblable. Mais il ferait
 ridicule de dire avec le Dictionnaire de Trévoux, que
badaud signifie sot, niais, ignorant, *stolidus*, *stupidus*,
bardus, & qu'il vient du mot latin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus
 volontiers qu'à un autre, c'est uniquement parce
 qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs ; & par
 conséquent plus de gens inutiles qui s'attroupent
 pour voir le premier objet auquel ils ne sont pas
 accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux
 femmes du peuple qui se disent des injures, ou un
 charretier dont la charrette fera renversée, & qu'ils
 ne relèveront pas. Il y a des badauds par-tout, mais
 on a donné la préférence à ceux de Paris.

B A I S E R .

J'EN demande pardon aux jeunes gens & aux jeunes demoiselles ; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'est que pour les favans & les gens sérieux auxquels il ne convient guère.

Il n'est que trop question de baïser dans les comédies du temps de *Molière*. Champagne, dans la comédie de la Mère coquette de *Quinault*, demande des baïfers à Laurette : elle lui dit :

*Tu n'es donc pas content ? vraiment c'est une honte ;
Je t'ai baïsé deux fois.*

Champagne lui répond :

Quoi , tu baïses par compte ?

Les valets demandaient toujours des baïfers aux soubrettes ; on se baïfait sur le théâtre. Cela était d'ordinaire très-fade & très-insupportable, surtout dans des acteurs assez vilains, qui faisaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baïfers, qu'il en aille chercher dans le *Pastor fido* ; il y a un chœur entier où il n'est parlé que de baïfers ; (a) & la pièce n'est

(a) *Sacci pura bocca curiosa e scaltra
O seno , ô fronte , ô mano : unqua non fia
Che parte alcuna in bella donna bacci ,
Che bacciatrice fia
Se non la bocca ; ove l'una alma e l'altra
Corre , e si baccia anche ella , e con vivaci
Spiriti pellegrini
Dà vita al bel tesoro ,
Di baccianti rubini &c.*

fondée que sur un baiser que *Mirtillo* donna un jour à la belle *Amarilli* au jeu de Colin-Maillard, *un baccio molto saporito*.

On connaît le chapitre sur les baisers, dans lequel *Jean de la Casa*, archevêque de Bénévent, dit qu'on peut se baiser de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement; & il conseille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

Le baiser était une manière de saluer très-ordinaire dans toute l'antiquité. *Plutarque* rapporte que les conjurés, avant de tuer *César*, lui baisèrent le visage, la main, & la poitrine. *Tacite* dit que lorsque son beau-père *Agricola* revint de Rome, *Domitien* le reçut avec un froid baiser, ne lui dit rien, & le laissa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pouvait parvenir à saluer son supérieur en le baissant, appliquait sa bouche à sa propre main, & lui envoyait ce baiser qu'on lui rendait de même si on voulait.

On employait même ce signe pour adorer les Dieux. *Job*, dans sa parabole, (b) qui est peut-être le plus ancien de nos livres connus, dit, qu'il n'a point adoré le soleil & la lune comme les autres Arabes,

Il y a quelque chose de semblable dans ces vers français dont on ignore l'auteur.

De cent baisers, dans votre ardente flamme,
Si vous pressez belle gorge & beaux bras,
C'est vainement; ils ne les rendent pas.
Baissez la bouche, elle répond à l'ame.
L'ame se colle aux lèvres de rubis,
Aux dents d'ivoire, à la langue amoureuse;
Ame contre ame alors est fort heureuse,
Deux n'en font qu'une; & c'est un paradis.

(b) *Job*, chap. XXXI.

» qu'il n'a point porté sa main à sa bouche en regardant ces astres. »

Il ne nous est resté, dans notre Occident, de cet usage si antique, que la civilité *puérile & honnête*, qu'on enseigne encore dans quelques petites villes aux enfans, de baiser leur main droite quand on leur donne quelque sucrerie.

C'était une chose horrible de trahir en baisant; c'est ce qui rend l'assassinat de *César* encore plus odieux. Nous connaissons assez les baisers de *Judas*; ils sont devenus proverbe.

Joab, l'un des capitaines de *David*, étant fort jaloux d'*Amaza*, autre capitaine, lui dit : (c) *Bon jour, mon frère; & il prit de sa main le menton d'Amaza pour le baiser, & de l'autre main il tira sa grande épée & l'assassina d'un seul coup si terrible, que toutes ses entrailles lui sortirent du corps.*

On ne trouve aucun baiser dans les autres assassinats assez fréquens qui se commirent chez les Juifs, si ce n'est peut-être les baisers que donna *Judith* au capitaine *Holopherne*, avant de lui couper la tête dans son lit lorsqu'il fut endormi; mais il n'en est pas fait mention, & la chose n'est que vraisemblable.

Dans une tragédie de *Shakespeare* nommé *Othello*, cet *Othello* qui est un nègre, donne deux baisers à sa femme avant de l'étrangler. Cela paraît abominable aux honnêtes gens; mais des partisans de *Shakespeare* disent que c'est la belle nature, surtout dans un nègre.

Lorsqu'on assassina *Jean Galeas Sforza*, dans la cathédrale de Milan, le jour de *S^t Etienne*; les deux

(c) Liv. II des Rois, chap. II.

Médicis, dans l'église de la *Reparata*; l'amiral *Coligni*, le prince d'*Orange*, le maréchal d'*Ancre*, les frères de *With*, & tant d'autres; du moins on ne les baïsa pas.

Il y avait chez les anciens je ne fais quoi de symbolique & de sacré attaché au baïser, puisqu'on baïfait les statues des dieux & leurs barbes, quand les sculpteurs les avaient figurés avec de la barbe. Les initiés se baïfaient aux mystères de *Cérès*, en signe de concorde.

Les premiers chrétiens & les premières chrétiennes se baïfaient à la bouche dans leurs agapes. Ce mot signifiait *repas d'amour*. Ils se donnaient le saint baïser, le baïser de paix, le baïser de frère & de sœur, *agion philema*. Cet usage dura plus de quatre siècles, & fut enfin aboli à cause des conséquences. Ce furent ces baïfers de paix, ces agapes d'amour, ces noms de frère & de sœur, qui attirèrent long-temps aux chrétiens peu connus, ces imputations de débauche dont les prêtres de *Jupiter* & les prêtresses de *Vesta* les chargèrent. Vous voyez dans *Pétrone*, & dans d'autres auteurs profanes, que les dissolus se nommaient frère & sœur. On crut que chez les chrétiens les mêmes noms signifiaient les mêmes infamies. Ils fervirent innocemment eux-mêmes à répandre ces accusations dans l'empire romain.

Il y eut dans le commencement dix-sept sociétés chrétiennes différentes, comme il y en eut neuf chez les Juifs, en comptant les deux espèces de Samaritains. Les sociétés qui se flattaient d'être les plus orthodoxes accusaient les autres des impuretés les plus inconcevables. Le terme de *gnostique* qui fut

d'abord si honorable, & qui signifiait *savant, éclairé, pur*, devint un terme d'horreur & de mépris, un reproche d'hérésie. *S^t Epiphane* au troisième siècle prétendait qu'ils se chatouillaient d'abord les uns les autres, hommes & femmes, qu'ensuite ils se donnaient des baisers fort impudiques, & qu'ils jugeaient du degré de leur foi par la volupté de ces baisers; que le mari difait à sa femme, en lui présentant un jeune initié: *Fais l'agape avec mon frère*; & qu'ils faisaient l'agape.

Nous n'osons répéter ici dans la chaste langue française ce que *S^t Epiphane* ajoute en grec. (d) Nous dirons seulement que peut-être on en imposa un peu à ce saint, qu'il se laissa trop emporter à son zèle;

(d) En voici la traduction littérale en latin: (*) *Postquam enim inter se permixti fuerunt per scortationis affectum; insuper blasphemiam suam in cælum extendunt. Et suscipit quidem muliercula, itemque vir, fluxum à masculo in proprias suas manus; & stant ad cælum intuentes; & immunditiam in manibus habentes, precantur nimirum stratiotici quidem & gnostici appellati, ad patrem, ut aiunt, universorum, offerentes ipsum hoc quod in manibus habent & dicunt: Offerimus tibi hoc donum corpus CHRISTI. Et sic ipsum edunt, assumentes suam ipsorum immunditiam, & dicunt: Hoc est corpus CHRISTI, & hoc est pascha. Ideò patientur corpora nostra, & coguntur confiteri passionem CHRISTI. Eodem verò modo etiam de feminâ, ubi contigerit ipsam in sanguinis fluxu esse, menstruum collectum ab ipsâ immunditiâ sanguinem acceptum in communi edunt; & hic est (inquiunt) sanguis CHRISTI.*

Comment *saint Epiphane* eût-il reproché des turpitudes si exécrables à la plus savante des premières sociétés chrétiennes, si elle n'avait pas donné lieu à ces accusations? comment osa-t-il les accuser s'ils étaient innocens? Ou *saint Epiphane* était le plus grand extravagant des calomniateurs; ou ces gnostiques étaient les dissolus les plus infâmes, & en même temps les plus détestables hypocrites qui fussent sur la terre. Comment accorder de telles contradictions? comment sauver le berceau de notre Eglise triomphante des horreurs d'un tel scandale? Certes rien n'est plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, à nous faire sentir notre extrême misère,

(*) *Epiphane contra hæres. liv. I, tome II.*

& que tous les hérétiques ne font pas de vilains débauchés.

La secte des piétistes, en voulant imiter les premiers chrétiens, se donne aujourd'hui des baisers de paix en sortant de l'assemblée, & en s'appelant *mon frère, ma sœur*; c'est ce que m'avoua, il y a vingt ans, une piétiste fort jolie & fort humaine. L'ancienne coutume était de baiser sur la bouche; les piétistes l'ont soigneusement conservée.

Il n'y avait point d'autre manière de saluer les dames en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre; c'était le droit des cardinaux de baiser les reines sur la bouche, & même en Espagne. Ce qui est singulier, c'est qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France, où les dames eurent toujours plus de liberté que par-tout ailleurs; mais *chaque pays a ses cérémonies*, & il n'y a point d'usage si général, que le hasard & l'habitude n'y aient mis quelque exception. C'eût été une incivilité, un affront, qu'une dame honnête, en recevant la première visite d'un seigneur, ne le baisât pas à la bouche malgré ses mouftaches. *C'est une déplaisante coutume*, dit Montagne, (c) & *injurieuse à nos dames, d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit*. Cette coutume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il est désagréable à une jeune & jolie bouche de se coller par politesse à une bouche vieille & laide, il y avait un grand danger entre des bouches fraîches & vermeilles de vingt à vingt-cinq ans; & c'est ce qui fit abolir enfin la cérémonie du baiser dans les

(c) Liv. III, chap. v.

mystères & dans les agapes. C'est ce qui fit enfermer les femmes chez les Orientaux, afin qu'elles ne baissassent que leurs pères & leurs frères. Coutume longtemps introduite en Espagne par les Arabes.

Voici le danger : il y a un nerf de la cinquième paire qui va de la bouche au cœur, & de là plus bas, tant la nature a tout préparé avec l'industrie la plus délicate : les petites glandes des lèvres, leur tissu spongieux, leurs mamelons veloutés, la peau fine, chatouilleuse, leur donnent un sentiment exquis & voluptueux, lequel n'est pas sans analogie avec une partie plus cachée & plus sensible encore. La pudeur peut souffrir d'un baiser long-temps favouré entre deux piétistes de dix-huit ans.

Il est à remarquer que l'espèce humaine, les tourterelles, & les pigeons, sont les seuls qui connaissent les baisers ; de-là est venu chez les Latins le mot *columbatim*, que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on n'ait abusé. Le baiser, destiné par la nature à la bouche, a été prostitué souvent à des membranes qui ne semblaient pas faites pour cet usage. On fait de quoi les templiers furent accusés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus au long ce sujet intéressant, quoique *Montagne* dise : *Il en faut parler sans vergogne ; nous prononçons hardiment tuer, dérober, trahir ; & de cela nous n'oserions parler qu'entre les dents.*

B A L A ,

B A T A R D S .

*B*ALA, servante de *Rachel*, & *Zelpha* servante de *Lia*, donnèrent chacune deux enfans au patriarche *Jacob*; & vous remarquerez qu'ils héritèrent comme fils légitimes, aussi-bien que les huit autres enfans mâles que *Jacob* eut des deux sœurs *Lia* & *Rachel*. Il est vrai qu'ils n'eurent tous pour héritage qu'une bénédiction, au lieu que *Guillaume le bâtard* hérita de la Normandie.

Thierry, bâtard de *Clovis* hérita de la meilleure partie des Gaules, envahie par son père.

Plusieurs rois d'Espagne & de Naples ont été bâtards.

En Espagne les bâtards ont toujours hérité. Le roi *Henri de Transjámare* ne fut point regardé comme roi illégitime, quoiqu'il fût enfant illégitime; & cette race de bâtards, fondue dans la maison d'Autriche, a régné en Espagne jusqu'à *Philippe V*.

La race d'*Arragon* qui régnait à Naples du temps de *Louis XII*, était bâtarde. Le comte de *Dunois* signait, *le bâtard d'Orléans*; & l'on a conservé long-temps des lettres du duc de Normandie, roi d'Angleterre, signées, *Guillaume le bâtard*.

En Allemagne, il n'en est pas de même; on veut des races pures; les bâtards n'héritent jamais des fiefs, & n'ont point d'Etat. En France, depuis long-temps,

le bâtard d'un roi ne peut être prêtre sans une dispense de Rome ; mais il est prince sans difficulté , dès que le roi le reconnaît pour le fils de son péché , fût-il bâtard adultérin de père & de mère. Il en est de même en Espagne. Le bâtard d'un roi d'Angleterre ne peut être prince , mais duc. Les bâtards de *Jacob* ne furent ni ducs ni princes , ils n'eurent point de terres ; & la raison est que leurs pères n'en avaient point ; mais on les appela depuis *patriarches* , comme qui dirait archipères.

On a demandé si les bâtards des papes pouvaient être papes à leur tour. Il est vrai que le pape *Jean XI* était bâtard du pape *Sergius III* & de la fameuse *Marozie* : mais un exemple n'est pas une loi. (Voyez à l'article *Loi* , comme toutes les lois & tous les usages se contredisent.)

B A N N I S S E M E N T.

BANNISSEMENT à temps ou à vie , peine à laquelle on condamne les délinquans , ou ceux qu'on veut faire passer pour tels.

On bannissait , il n'y a pas bien long-temps , du ressort de la juridiction , un petit voleur , un petit faussaire , un coupable de voie de fait. Le résultat était qu'il devenait grand voleur , grand faussaire , & meurtrier , dans une autre juridiction. C'est comme si nous jetions dans les champs de nos voisins les pierres qui nous incommoderaient dans les nôtres. (1)

(1) Cet abus subsiste encore. S'il est contre le bon sens de bannir d'une juridiction , on peut regarder le bannissement hors de l'Etat , comme une infraction au droit des gens.

Ceux qui ont écrit sur le droit des gens, se font fort tourmentés, pour savoir au juste si un homme qu'on a banni de sa patrie est encore de sa patrie. C'est à-peu-près comme si on demandait si un joueur qu'on a chassé de la table du jeu, est encore un des joueurs.

S'il est permis à tout homme par le droit naturel de se choisir sa patrie, celui qui a perdu le droit de citoyen, peut à plus forte raison se choisir une patrie nouvelle. Mais peut-il porter les armes contre ses anciens concitoyens? Il y en a mille exemples. Combien de protestans français naturalisés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, ont servi contre la France, & contre des armées où étaient leurs parens & leurs propres frères! Les Grecs qui étaient dans les armées du roi de Perse, ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les Suisses au service de la Hollande tirer sur les Suisses au service de la France. C'est encore pis que de se battre contre ceux qui vous ont banni; car après tout, il semble moins malhonnête de tirer l'épée pour se venger, que de la tirer pour de l'argent.

B A N Q U E.

LA banque est un trafic d'espèces contre du papier &c.

Il y a des banques particulières & des banques publiques.

Les banques particulières consistent en lettres de change qu'un particulier vous donne pour recevoir votre argent au lieu indiqué. Le banquier prend $\frac{1}{2}$ pour 100, & son correspondant chez qui vous allez

prend aussi $\frac{1}{2}$ pour 100 quand il vous paye. Ce premier gain est convenu entre eux sans en avertir le porteur. (1)

Le second gain, beaucoup plus considérable, se fait sur la valeur des espèces. Ce gain dépend de l'intelligence du banquier & de l'ignorance du remetteur d'argent. Les banquiers ont entre eux une langue particulière, comme les chimistes; & le passant qui n'est pas initié à ces mystères en est toujours la dupe. Ils vous disent, par exemple, nous remettons de Berlin à Amsterdam, l'*incertain* pour le *certain*; le change est haut, il est à trente-quatre, trente-cinq; & avec ce jargon, il se trouve qu'un homme qui croit les entendre perd six ou sept pour cent; de sorte que s'il fait environ quinze voyages à Amsterdam, en remettant toujours son argent par lettres de change, il se trouvera que ses deux banquiers auront eu à la fin tout son bien. C'est ce qui produit d'ordinaire à tous les banquiers une grande fortune. Si on demande ce que c'est que l'*incertain* pour le *certain*; le voici.

Les écus d'Amsterdam ont un prix fixe en Hollande, & leur prix varie en Allemagne. Cent écus ou patagons de Hollande, argent de banque, font cent écus de soixante sous chacun: il faut partir de là & voir ce que les Allemands leur donnent pour ces cent écus.

Vous donnez au banquier d'Allemagne, ou 130, ou 131, ou 132 rixdales &c.; & c'est-là l'*incertain*;

(1) Ce profit est souvent beaucoup moindre; la manière dont on le fait consiste à donner à celui qui vous remet son argent comptant des lettres qui ne sont payables qu'après quelques semaines, en protestant qu'on ne peut lui en fournir à des échéances plus prochaines.

Pourquoi 131 rixdales ou 132? parce que l'argent d'Allemagne passe pour être plus faible de titre que celui de Hollande.

Vous êtes censé recevoir poids pour poids & titre pour titre; il faut donc que vous donniez en Allemagne un plus grand nombre d'écus, puisque vous les donnez d'un titre inférieur.

Pourquoi tantôt 132 ou 133 écus, ou quelquefois 136? C'est que l'Allemagne a plus tiré de marchandises qu'à l'ordinaire de la Hollande: l'Allemagne est débitrice, & alors les banquiers d'Amsterdam exigent un plus grand profit, ils abusent de la nécessité où l'on est; & quand on tire sur eux, ils ne veulent donner leur argent qu'à un prix fort haut. Les banquiers d'Amsterdam disent aux banquiers de Francfort ou de Berlin: vous nous devez, & vous tirez encore de l'argent sur nous: donnez-nous donc cent trente-six écus pour cent patagons.

Ce n'est-là encore que la moitié du mystère. J'ai donné à Berlin treize cents soixante écus, & je vais à Amsterdam avec une lettre de change de mille écus, ou patagons. Le banquier d'Amsterdam me dit: voulez-vous de l'argent courant, ou de l'argent de banque? je lui réponds que je n'entends rien à ce langage, & que je le prie de faire pour le mieux. Croyez-moi, me dit-il, prenez de l'argent courant. Je n'ai pas de peine à le croire.

Je pense recevoir la valeur de ce que j'ai donné à Berlin; je crois, par exemple que si je rapportais sur le champ à Berlin l'argent qu'il me compte, je ne perdrais rien; point du tout, je perds encore sur cet article, & voici comment. Ce qu'on appelle

argent de banque en Hollande , est supposé l'argent déposé en 1609 à la caisse publique, à la banque générale. Les patagons déposés y furent reçus pour soixante sous de Hollande , & en valaient soixante-trois. (2) Tous les gros payemens se font en billets sur la banque d'Amsterdam ; ainsi je devais recevoir soixante-trois sous à cette banque pour un billet d'un écu. J'y vais , ou bien je négocie mon billet , & je ne reçois que soixante-deux sous & demi , ou soixante-deux sous pour mon patagon de banque ; c'est pour la peine de ces messieurs , ou pour ceux qui m'escomptent mon billet ; cela s'appelle l'*Agio* , du mot italien aider : on m'aide donc à perdre un sou par écu , & mon banquier m'aide encore davantage en m'épargnant la peine d'aller aux changeurs : il me fait perdre deux sous , en me disant que l'*agio* est fort haut , que l'argent est fort cher ; il me vole , & je le remercie. (3)

Voilà comme se fait la banque des négocians , d'un bout de l'Europe à l'autre.

La banque d'un Etat est d'un autre genre : ou c'est un argent que les particuliers déposent pour leur

(2) Ils ne valent réellement que 60 sous , mais la monnaie courante que l'on dit valoir 60 sous ne les vaut pas , à cause du faiblage dans la fabrique , & du déchet qu'elle éprouve par l'usage.

(3) J'ai vu un banquier très-connu à Paris prendre 2 pour 100 , pour faire passer à Berlin une somme d'argent au pair : c'est 40 sous par livre pesant ; un chariot de poste transporterait de l'argent de Paris à Berlin à moins de 20 sous par livre. Un des principaux objets que se proposait le ministère de France en 1775 , dans l'établissement des messageries royales , était de diminuer ces profits énormes des banquiers , & de les tenir toujours au-dessous du prix du transport de l'argent ; aussi les banquiers se mirent à crier que ce ministère n'entendait rien aux finances ; & ceux des financiers qui font un commerce de banque entre les caisses des provinces & le trésor royal , ne manquèrent point d'être de l'avis des banquiers.

seule fureté, sans en tirer de profit, comme on fit à Amsterdam en 1609, & à Rotterdam en 1636; ou c'est une compagnie autorisée qui reçoit l'argent des particuliers pour l'employer à son avantage, & qui paye aux déposans un intérêt; c'est ce qui se pratique en Angleterre, où la banque autorisée par le parlement donne 4 pour 100 aux propriétaires.

En France on voulut établir une banque de l'Etat sur ce modèle en 1717. L'objet était de payer avec les billets de cette banque, toutes les dépenses courantes de l'Etat, de recevoir les impositions en même paiement, & d'acquitter tous les billets; de donner sans aucun décompte tout l'argent qui serait tiré sur la banque, soit par les regnicoles, soit par l'étranger, & par-là de lui assurer le plus grand crédit. Cette opération doublait réellement les espèces en ne fabriquant de billets de banque, qu'autant qu'il y avait d'argent courant dans le royaume, & le triplait, si en faisant deux fois autant de billets qu'il y avait de monnaie, on avait soin de faire les payemens à point nommé; car la caisse ayant pris faveur, chacun y eût laissé son argent, & non-seulement on eût porté le crédit au triple, mais on l'eût poussé encore plus loin, comme en Angleterre. Plusieurs gens de finance, plusieurs gros banquiers jaloux du sieur *Law*, inventeur de cette banque, voulurent l'anéantir dans sa naissance; ils s'unirent avec des négocians hollandais, & tirèrent sur elle tout son fonds en huit jours. Le gouvernement au lieu de fournir de nouveaux fonds pour les payemens, ce qui était le seul moyen de soutenir la banque, imagina de punir la mauvaise volonté de ses ennemis, en portant par un édit la

monnaie un tiers au-delà de sa valeur ; de sorte que quand les agens hollandais vinrent pour recevoir les derniers payemens , on ne leur paya en argent que les deux tiers réels de leurs lettres de change , mais ils n'avaient plus que peu de chose à retirer. Leurs grands coups avaient été frappés , la banque était épuisée , ce haussement de la valeur numéraire des espèces acheva de la décrier. Ce fut la première époque du bouleversement du fameux système de *Law*. Depuis ce temps il n'y eut plus en France de banque publique ; & ce qui n'était pas arrivé à la Suède , à Venise , à l'Angleterre , à la Hollande , dans les temps les plus désastreux , arriva à la France au milieu de la paix & de l'abondance.

Tous les bons gouvernemens sentent les avantages d'une banque d'Etat ; cependant la France & l'Espagne n'en ont point : c'est à ceux qui sont à la tête de ces royaumes d'en pénétrer la raison.

B A N Q U E R O U T E.

ON connaissait peu de banqueroutes en France avant le seizième siècle. La grande raison c'est qu'il n'y avait point de banquiers. Des Lombards , des Juifs prêtaient sur gages au denier dix : on commerçait argent comptant. Le change , les remises en pays étranger , étaient un secret ignoré de tous les juges.

Ce n'est pas que beaucoup de gens ne se ruinaient ; mais cela ne s'appellait point *banqueroute* ; on disait *déconfiture* ; ce mot est plus doux à l'oreille. On se

servait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais ; mais rompture ne sonne pas si bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie , *bancorotto* , *bancarotta* , *gambarotta e la giustizia non impicar*. Chaque négociant avait son banc dans la place du change ; & quand il avait mal fait ses affaires , qu'il se déclarait *fallito* , & qu'il abandonnait son bien à ses créanciers moyennant qu'il en retînt une bonne partie pour lui , il était libre & réputé très-galant homme. On n'avait rien à lui dire , son banc était cassé , *banco rotto* , *banca rotta* ; il pouvait même dans certaines villes garder tous ses biens & frustrer ses créanciers , pourvu qu'il s'afsît le derrière nu sur une pierre en présence de tous les marchands. C'était une dérivation douce de l'ancien proverbe romain *solvere aut in ære aut in cute* , payer de son argent ou de sa peau. Mais cette coutume n'existe plus ; les créanciers ont préféré leur argent au derrière d'un banqueroutier.

En Angleterre & dans d'autres pays , on se déclare banqueroutier dans les gazettes. Les associés & les créanciers s'assemblent en vertu de cette nouvelle , qu'on lit dans les cassés , & ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a souvent de frauduleuses , il a fallu les punir. Si elles sont portées en justice , elles sont par-tout regardées comme un vol , & les coupables par-tout condamnés à des peines ignominieuses.

Il n'est pas vrai qu'on ait statué en France peine de mort contre les banqueroutiers sans distinction. Les simples faillites n'emportent aucune peine ; les

banqueroutiers frauduleux furent soumis à la peine de mort, aux états d'Orléans sous *Charles IX*, & aux états de Blois en 1686 ; mais ces édits renouvelés par *Henri IV* ne furent que comminatoires.

Il est trop difficile de prouver qu'un homme s'est déshonoré exprès, & a cédé volontairement tous ses biens à ses créanciers pour les tromper. Dans le doute, on s'est contenté de mettre le malheureux au pilori, ou de l'envoyer aux galères, quoique d'ordinaire un banquier soit un mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement traités la dernière année du règne de *Louis XIV*, & pendant la régence. Le triste état où l'intérieur du royaume fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas payer, la quantité d'effets invendus ou invendables, la crainte de l'interruption de tout commerce obligèrent le gouvernement en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722, & 1726, à faire suspendre toutes les procédures contre tous ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les discussions de ces procès furent renvoyées aux juges consuls ; c'est une juridiction de marchands très-experts dans ces cas, & plus faite pour entrer dans ces détails de commerce que des parlemens qui ont toujours été plus occupés des lois du royaume que de la finance. Comme l'Etat faisait alors banqueroute, il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes considérables, banqueroutiers frauduleux ; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme de lettres de ma connaissance perdit quatre-vingts mille francs à la banqueroute d'un

magistrat *important*, qui avait eu plusieurs millions net en partage de la succession de monsieur son père, & qui, outre l'*importance* de sa charge & de sa personne, possédait encore une dignité assez *importante* à la cour. Il mourut malgré tout cela; & monsieur son fils, qui avait acheté aussi une charge *importante*, s'empara des meilleurs effets.

L'homme de lettres lui écrivit, ne doutant pas de sa loyauté, attendu que cet homme avait une dignité d'homme de loi. L'*important* lui manda qu'il protégerait toujours les gens de lettres, s'enfuit, & ne paya rien.

B A P T Ê M E,

Mot grec qui signifie immersion.

SECTION PREMIÈRE.

Nous ne parlons point du baptême en théologiens; nous ne sommes que de pauvres gens de lettres qui n'entreront jamais dans le sanctuaire.

Les Indiens, de temps immémorial, se plongeaient & se plongent encore dans le Gange. Les hommes, qui se conduisent toujours par les sens, imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps, lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés.

*O nimium faciles qui tristia crimina cedis
Flumineâ tolli posse putatis aquâ.*

Le vieux *Boudier*, à l'âge de quatre-vingts ans, traduisit comiquement ces deux vers.

C'est une drôle de maxime
Qu'une lessive efface un crime.

Comme tout signe est indifférent par lui-même, DIEU daigna consacrer cette coutume chez le peuple hébreu. On baptisait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Palestine; ils étaient appelés *profélytes de domicile*.

Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circoncision, mais seulement à embrasser les sept préceptes des noachides, & à ne sacrifier à aucun Dieu des étrangers. Les profélytes de justice étaient circoncis & baptisés; on baptisait aussi les femmes profélytes, toutes nues, en présence de trois hommes.

Les Juifs les plus dévots venaient recevoir le baptême de la main des prophètes les plus vénérés par le peuple. C'est pourquoi on courut à *S^t Jean*, qui baptisait dans le Jourdain.

JESUS-CHRIST même, qui ne baptisa jamais personne, daigna recevoir le baptême de *Jean*. Cet usage ayant été long-temps un accessoire de la religion judaïque, reçut une nouvelle dignité, un nouveau prix de notre Sauveur même; il devint le principal rite & le sceau du christianisme. Cependant les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous juifs. Les chrétiens de la Palestine conservèrent très-long-temps la circoncision. Les chrétiens de *S^t Jean* ne reçurent jamais le baptême du CHRIST.

Plusieurs autres sociétés chrétiennes appliquèrent un cautère au baptisé avec un fer rouge, déterminés

à cette étonnante opération par ces paroles de *S^t Jean-Baptiste*, rapportées par *S^t Luc* : *Je baptise par l'eau, mais celui qui vient après moi baptisera par le feu.*

Les seleuciens, les herminiens, & quelques autres, en usaient ainsi. Ces paroles, *il baptisera par le feu*, n'ont jamais été expliquées. Il y a plusieurs opinions sur le baptême de feu dont *S^t Luc* & *S^t Matthieu* parlent. La plus vraisemblable, peut-être, est que c'était une allusion à l'ancienne coutume des dévots à la déesse de Syrie, qui, après s'être plongés dans l'eau, s'imprimaient sur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout était superstition chez les misérables hommes; & JESUS substitua une cérémonie sacrée, un symbole efficace & divin à ces superstitions ridicules. (a)

(a) On s'imprimait ces stigmates principalement au cou & au poignet, afin de mieux faire savoir par ces marques apparentes, qu'on était initié & qu'on appartenait à la déesse. Voyez le chapitre de la déesse de Syrie écrit par un initié & inséré dans *Lucien. Plutarque*, dans son *Traité de la superstition*, dit que cette déesse donnait des ulcères au gras des jambes de ceux qui mangeaient des viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le Deutéronome, qui après avoir défendu de manger de l'ixion, du grifon, du chameau, de l'anguille &c., dit : (*) *Si vous n'observez pas ces commandemens vous serez maudits &c. . . . Le seigneur vous donnera des ulcères malins dans les genoux & dans le gras des jambes.* C'est ainsi que le mensonge était en Syrie l'ombre de la vérité hébraïque, qui a fait place elle-même à une vérité plus lumineuse.

Le baptême par le feu, c'est-à-dire ces stigmates, étaient presque partout en usage. Vous lisez dans *Ezéchiel* : (**) *Tuez tout, vieillards, enfans, filles, excepté ceux qui seront marqués du thau.* Voyez dans l'*Apocalypse* : (***) *Ne frappez point la terre, la mer, & les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué les serviteurs de DIEU sur le front. Et le nombre des marqués était de cent quarante quatre mille.*

(*) Chap. XXVIII, v. 35.

(***) Chap. VII, v. 4 & 5.

(**) Chap. IX, v. 9.

n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur *Constantin* en est une assez forte preuve. *S^t Ambroise* n'était pas encore baptisé quand on le fit évêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

Du baptême des morts.

ON baptisa aussi les morts. Ce baptême est constaté par ce passage de *S^t Paul* dans sa lettre aux Corinthiens : *Si on ne ressuscite point , que feront ceux qui reçoivent le baptême pour les morts ?* C'est ici un point de fait. Ou l'on baptisait les morts mêmes ; ou l'on recevait le baptême en leur nom , comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les âmes de ses amis & de ses parens.

S^t Epiphane & *S^t Chrysostome* nous apprennent que dans quelques sociétés chrétiennes , & principalement chez les marcionites , on mettait un vivant sous le lit d'un mort ; on lui demandait s'il voulait être baptisé ; le vivant répondait oui ; alors on prenait le mort , & on le plongeait dans une cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée : *S^t Paul* en fait mention , mais il ne la condamne pas ; au contraire , il s'en sert comme d'un argument invincible qui prouve la résurrection.

Du baptême d'aspersion.

LES Grecs conservèrent toujours le baptême par immersion. Les Latins , vers la fin du huitième siècle ,

ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, substituèrent la simple asperſion; ce qui les fit ſouvent anathématiser par l'Egliſe grecque.

On demanda à *S^t Cyprien*, évêque de Carthage, ſi ceux-là étoient réellement baptifés, qui s'étoient fait ſeulement arroſer tout le corps? Il répond dans ſa ſoixante & ſeizième lettre, „ que pluſieurs égliſes „ ne croyoient pas que ces arroſés fuſſent chrétiens; „ que pour lui il penſe qu'ils ſont chrétiens, mais „ qu'ils ont une grâce infiniment moindre que ceux „ qui ont été plongés trois fois ſelon l'uſage. „

On étoit initié chez les chrétiens dès qu'on avoit été plongé; avant ce temps on n'étoit que catéchumène. Il falloir pour être initié avoir des répondans, des cautions, qu'on appelloit d'un nom qui répond à *parrains*, afin que l'Egliſe s'aſſurât de la fidélité des nouveaux chrétiens, & que les myſtères ne fuſſent point divulgués. C'eſt pourquoi, dans les premiers ſiècles, les gentils furent généralement auſſi mal inſtruits des myſtères des chrétiens, que ceux-ci l'étoient des myſtères d'*Iſis* & de *Cérès Eleuſine*.

Cyrille d'Alexandrie, dans ſon écrit contre l'empereur *Julien*, ſ'exprime ainſi: *Je parlerais du baptême, ſi je ne craignais que mon diſcours ne parvînt à ceux qui ne ſont pas initiés*. Il n'y avoit alors aucun culte qui n'eût ſes myſtères, ſes aſſociations, ſes catéchumènes, ſes initiés, ſes profès. Chaque ſecte exigeoit de nouvelles vertus, & recommandoit à ſes pénitens une nouvelle vie: *Initium novæ vitæ*; & de là le mot d'*initiation*. L'initiation des chrétiens & des chrétiennes

chrétiennes était d'être plongés tout nus dans une cuve d'eau froide ; la rémission de tous les péchés était attachée à ce signe. Mais la différence entre le baptême chrétien & les cérémonies grecques , syriennes , égyptiennes , romaines , était la même qu'entre la vérité & le mensonge. JESUS-CHRIST était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le second siècle , on commença à baptiser des enfans ; il était naturel que les chrétiens désirassent que leurs enfans , qui auraient été damnés sans ce sacrement , en fussent pourvus. On conclut enfin , qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours ; parce que , chez les Juifs , c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglise grecque est encore dans cet usage.

Ceux qui mouraient dans la première semaine étaient damnés , selon les pères de l'Eglise les plus rigoureux. Mais *Pierre Chrysologue* au cinquième siècle imagina les *limbes* , espèce d'enfer mitigé , & proprement bord d'enfer , faubourg d'enfer , où vont les petits enfans morts sans baptême , & où les patriarches restaient avant la descente de JESUS-CHRIST aux enfers. De sorte que l'opinion que JESUS-CHRIST était descendu aux limbes , & non aux enfers , a prévalu depuis.

Il a été agité si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du fable ? On a répondu que non. Si on pouvait baptiser avec de l'eau-rose ? & on a décidé qu'il fallait de l'eau pure ; que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

Les anabaptistes, & quelques autres communions qui sont hors du giron, ont cru qu'il ne fallait baptiser, initier personne qu'en connaissance de cause. Vous faites promettre, disent-ils, qu'on fera de la société chrétienne; mais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous lui donnez un répondant, un parrain; mais c'est un abus d'un ancien usage. Cette précaution était très-convenable dans le premier établissement. Quand des inconnus, hommes faits, femmes & filles adultes, venaient se présenter aux premiers disciples pour être reçus dans la société, pour avoir part aux aumônes, ils avaient besoin d'une caution qui répondît de leur fidélité; il fallait s'affurer d'eux; ils juraient d'être à vous: mais un enfant est dans un cas diamétralement opposé. Il est arrivé souvent qu'un enfant baptisé par des Grecs à Constantinople, a été ensuite circoncis par des Turcs; chrétien à huit jours, musulman à treize ans, il a trahi les sermens de son parrain. C'est une des raisons que les anabaptistes peuvent alléguer; mais cette raison, qui serait bonne en Turquie, n'a jamais été admise dans des pays chrétiens, où le baptême assure l'état d'un citoyen. Il faut se conformer aux lois & aux rites de sa patrie.

Les Grecs rebaptisent les Latins qui passent d'une de nos communions latines à la communion grecque; l'usage était dans le siècle passé que ces catéchumènes prononçassent ces paroles : *Je crache sur mon père & ma mère qui m'ont fait mal baptiser.* Peut-être cette coutume dure encore, & durera long-temps dans les provinces.

Idees des unitaires rigides sur le baptême.

» IL est évident pour quiconque veut raisonner
 » fans préjugé, que le baptême n'est ni une marque
 » de grâce conférée, ni un sceau d'alliance, mais
 » une simple marque de profession.

» Que le baptême n'est nécessaire, ni de nécessité
 » de précepte, ni de nécessité de moyen.

» Qu'il n'a point été institué par JESUS-CHRIST,
 » & que le chrétien peut s'en passer, sans qu'il puisse
 » en résulter pour lui aucun inconvénient.

» Qu'on ne doit pas baptiser les enfans ni les
 » adultes, ni en général aucun homme.

» Que le baptême pouvait être d'usage dans la
 » naissance du christianisme à ceux qui sortaient du
 » paganisme, pour rendre publique leur profession
 » de foi, & en être la marque authentique; mais
 » qu'à présent il est absolument inutile & tout-à-fait
 » indifférent.»

(Tiré du *Dictionnaire Encyclopédique*, à l'article des
 Unitaires.)

S E C T I O N I I.

LE baptême, l'immersion dans l'eau, l'absterfion, la purification par l'eau, est de la plus haute antiquité. Être propre, c'était être pur devant les dieux. Nul prêtre n'osa jamais approcher des autels avec une souillure sur son corps. La pente naturelle à transporter à l'ame ce qui appartient au corps, fit croire

aifément que les lustrations , les ablutions , ôtaient les taches de l'ame comme elles ôtent celles des vêtements : & en lavant son corps on crut laver son ame. De-là cette ancienne coutume de se baigner dans le Gange , dont on crut les eaux sacrées : de-là les lustrations si fréquentes chez tous les peuples. Les nations orientales qui habitent des pays chauds furent les plus religieusement attachées à ces coutumes.

On était obligé de se baigner chez les Juifs après une pollution , quand on avait touché un animal impur , quand on avait touché un mort , & dans beaucoup d'autres occasions.

Lorsque les Juifs recevaient parmi eux un étranger converti à leur religion , ils le baptisaient après l'avoir circoncis ; & si c'était une femme , elle était simplement baptisée , c'est-à-dire , plongée dans l'eau en présence de trois témoins. Cette immersion était réputée donner à la personne baptisée une nouvelle naissance , une nouvelle vie : elle devenait à la fois juive & pure ; ses enfans nés avant ce baptême n'avaient point de portion dans l'héritage de leurs frères qui naissaient après eux d'un père & d'une mère ainsi régénérés : de sorte que chez les Juifs , être baptisé & renaître était la même chose , & cette idée est demeurée attachée au baptême jusqu'à nos jours ; ainsi lorsque *Jean* le précurseur se mit à baptiser dans le Jourdain , il ne fit que suivre un usage immémorial. Les prêtres de la loi ne lui demandèrent pas compte de ce baptême comme d'une nouveauté ; mais ils l'accusèrent de s'arroger un droit qui n'appartenait qu'à eux ; comme les prêtres catholiques romains feraient en droit de se plaindre qu'un laïque s'ingérât

de dire la messe. *Jean* fe fait une chose légale, mais il ne la fe fait pas légalement.

Jean voulut avoir des disciples, & il en eut. Il fut chef de secte dans le bas peuple, & c'est ce qui lui coûta la vie. Il paraît même que JESUS fut d'abord au rang de ses disciples, puisqu'il fut baptisé par lui dans le Jourdain, & que *Jean* lui envoya des gens de son parti quelque temps avant sa mort.

L'historien *Josèphe* parle de *Jean*, & ne parle pas de JESUS; c'est une preuve incontestable que *Jean-Baptiste* avait de son temps beaucoup plus de réputation que celui qu'il baptisa. Une grande multitude le suivait, dit ce célèbre historien, & les Juifs paraissent disposés à entreprendre tout ce qu'il leur eût commandé. Il paraît par ce passage que *Jean* était non-seulement un chef de secte, mais un chef de parti. *Josèphe* ajoute qu'*Hérode* en conçut de l'inquiétude. En effet, il se rendit redoutable à *Hérode*, qui le fit enfin mourir; mais JESUS n'eut à faire qu'aux pharisiens: voilà pourquoi *Josèphe* fait mention de *Jean* comme d'un homme qui avait excité les Juifs contre le roi *Hérode*, comme un homme qui s'était rendu par son zèle criminel d'Etat, au lieu que JESUS n'ayant pas approché de la cour, fut ignoré de l'historien *Josèphe*.

La secte de *Jean-Baptiste* subsista très-différente de la discipline de JESUS. On voit dans les Actes des apôtres que vingt ans après le supplice de JESUS, *Apollo* d'Alexandrie, quoique devenu chrétien, ne connaissait que le baptême de *Jean*, & n'avait aucune notion du Saint-Esprit. Plusieurs voyageurs, & entre autres *Chardin*, le plus accrédité de tous, disent

qu'il y a encore en Perse des disciples de *Jean*, qu'on appelle *Sabis*, qui se baptisent en son nom, & qui reconnaissent à la vérité JESUS pour un prophète, mais non pas pour un Dieu.

A l'égard de JESUS, il reçut le baptême, mais ne le conféra à personne: ses apôtres baptisaient les cathécumènes ou les circoncisaient, selon l'occasion; c'est ce qui est évident par l'opération de la circoncision que *Paul* fit à *Timothée* son disciple.

Il paraît encore que quand les apôtres baptisèrent, ce fut toujours au seul nom de JESUS-CHRIST. Jamais les Actes des apôtres ne font mention d'aucune personne baptisée au nom du Père, du Fils, & du Saint-Esprit: c'est ce qui peut faire croire que l'auteur des Actes des apôtres ne connaissait pas l'évangile de *Matthieu*, dans lequel il est dit: *Allez enseigner toutes les nations, & baptisez-les au nom du Père, & du Fils, & du Saint-Esprit*. La religion chrétienne n'avait pas encore reçu sa forme: le symbole même qu'on appelle le *symbole des apôtres*, ne fut fait qu'après eux; & c'est de quoi personne ne doute. On voit par l'épître de *Paul* aux Corinthiens, une coutume fort singulière qui s'introduisit alors, c'est qu'on baptisait les morts; mais bientôt l'Eglise naissante réserva le baptême pour les seuls vivans: on ne baptisa d'abord que les adultes, souvent même on attendait jusqu'à cinquante ans, & jusqu'à sa dernière maladie, afin de porter dans l'autre monde la vertu toute entière d'un baptême encore récent.

Aujourd'hui on baptise tous les enfans: il n'y a que les anabaptistes qui réservent cette cérémonie pour l'âge où l'on est adulte; ils se plongent tout le

corps dans l'eau. Pour les quakers qui composent une société fort nombreuse en Angleterre & en Amérique, ils ne font point usage du baptême : ils se fondent sur ce que JESUS-CHRIST ne baptisa aucun de ses disciples, & ils se piquent de n'être chrétiens que comme on l'était du temps de JESUS-CHRIST ; ce qui met entre eux & les autres communions une prodigieuse différence.

Addition de M. l'abbé Nicaise à l'article Baptême

L'EMPEREUR *Julien le philosophe*, dans son immortelle satire des Césars, met ces paroles dans la bouche de *Constance*, fils de *Constantin* : „ Quiconque se sent „ coupable de viol, de meurtre, de rapine, de „ sacrilège, & de tous les crimes les plus abomi- „ nables, dès que je l'aurai lavé avec cette eau, il „ fera net & pur. „

C'est en effet cette fatale doctrine qui engagea les empereurs chrétiens & les grands de l'empire à différer leur baptême jusqu'à la mort. On croyait avoir trouvé le secret de vivre criminel, & de mourir vertueux.

Quelle étrange idée tirée de la lessive, qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes ! aujourd'hui qu'on baptise tous les enfans, parce qu'une idée non moins absurde les supposa tous criminels, les voilà tous sauvés jusqu'à qu'ils aient l'âge de raison, & qu'ils puissent devenir coupables. Egorgez-les donc au plus vite pour leur assurer le paradis. Cette conséquence est si juste qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement baptisés. Ces dévots raisonnaient parfaitement.

Ils difaient : Nous fefons à ces petits innocens le plus grand bien poffible ; nous les empêchons d'être méchans & malheureux dans cette vie , & nous leur donnons la vie éternelle.

B A R A C E T D E B O R A ,

Et par occafion des chars de guerre.

Nous ne prétendons point difcuster ici en quel temps *Barac* fut chef du peuple juif , pourquoi étant chef , il laiffa commander fon armée par une femme ; fi cette femme nommée *Débora* avait époufé *Lapidoth* ; fi elle était la parente ou l'amie de *Barac* , ou même fa fille ou fa mère ; ni quel jour fe donna la bataille du Thabor en Gallilée , entre cette *Débora* & le capitaine *Sizara* , général des armées du roi *Jabin* , lequel *Sizara* commandait vers la Gallilée une armée de trois cents mille fantaffins , dix mille cavaliers & trois mille chars armés en guerre , fi l'on en croit l'hiftorien *Jofephe*. (a)

Nous laifferons même ce *Jabin* , roi d'un village nommé Azor , qui avait plus de troupes que le grand-turc. Nous plaignons beaucoup la destinée de fon grand-vifir *Sizara* , qui ayant perdu la bataille en Gallilée , futa de fon chariot à quatre chevaux , & s'enfuit à pied pour courir plus vite. Il alla demander l'hospitalité à une fainte femme juive qui lui donna du lait , & qui lui enfonça un grand clou de charrette dans la tête , quand il fut endormi. Nous en fommes

(a) Antiq. jud. liv. V.

très-fâchés ; mais ce n'est pas cela dont il s'agit : nous voulons parler des chariots de guerre.

C'est au pied du mont Thabor, auprès du torrent de Cifon, que se donna la bataille. Le mont Thabor est une montagne escarpée dont les branches un peu moins hautes s'étendent dans une grande partie de la Gallilée. Entre cette montagne & les rochers voisins est une petite plaine semée de gros cailloux, & impraticable aux évolutions de la cavalerie. Cette plaine est de quatre à cinq cents pas. Il est à croire que le capitaine *Sizara* n'y rangea pas ses trois cents mille hommes en bataille ; ses trois mille chariots auraient difficilement manœuvré dans cet endroit.

Il est à croire que les Hébreux n'avaient point de chariots de guerre dans un pays uniquement renommé pour les ânes : mais les Asiatiques s'en servaient dans les grandes plaines.

Confucius, ou plutôt *Confusé* dit positivement (*b*) que de temps immémorial, les vice-rois des provinces de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur, chacun mille chariots de guerre, attelés de quatre chevaux.

Les chars devaient être en usage long-temps avant la guerre de Troie, puisqu'*Homère* ne dit point que ce fût une invention nouvelle ; mais ces chars n'étaient point armés comme ceux de Babylone ; les roues ni l'essieu ne portaient point de fers tranchans.

Cette invention dut être d'abord très-formidable dans les grandes plaines, surtout quand les chars étaient en grand nombre & qu'ils couraient avec impétuosité, garnis de longues piques & de faux :

(*b*) Liv. III.

mais quand on y fut accoutumé , il parut si aisé d'éviter leur choc , qu'ils cessèrent d'être en usage par toute la terre.

On proposa , dans la guerre de 1741 , de renouveler cette ancienne invention & de la rectifier.

Un ministre d'Etat fit construire un de ces chariots qu'on essaya. On prétendait que dans des grandes plaines comme celles de Lutzen , on pourrait s'en servir avec avantage , en les cachant derrière la cavalerie , dont les escadrons s'ouvriraient pour les laisser passer , & les suivraient ensuite. Les généraux jugèrent que cette manœuvre ferait inutile & même dangereuse , dans un temps où le canon seul gagne les batailles. Il fut répliqué qu'il y aurait dans l'armée à chars de guerre , autant de canons pour les protéger , qu'il y en aurait dans l'armée ennemie pour les fracasser. On ajouta que ces chars feraient d'abord à l'abri du canon derrière les bataillons ou escadrons , que ceux-ci s'ouvriraient pour laisser courir ces chars avec impétuosité , que cette attaque inattendue pourrait faire un effet prodigieux. Les généraux n'opposèrent rien à ces raisons ; mais ils ne voulurent point jouer à ce jeu renouvelé des Perses.

B A R B E.

Tous les naturalistes nous assurent que la sécrétion qui produit la barbe , est la même que celle qui perpétue le genre-humain. Les eunuques , dit-on , n'ont point de barbe , parce qu'on leur a ôté les deux bouteilles dans lesquelles s'élaborait la liqueur procréatrice qui devait à la fois former des hommes , & de

la barbe au menton. On ajoute que la plupart des impuissans n'ont point de barbe, par la raison qu'ils manquent de cette liqueur, laquelle doit être repompée par des vaisseaux absorbans, s'unir à la lymphe nourricière, & lui fournir de petits oignons de poils sous le menton, sur les joues &c. &c.

Il y a des hommes velus de la tête aux pieds comme les singes; on prétend que ce sont les plus dignes de propager leur espèce, les plus vigoureux, les plus prêts à tout; & on leur fait souvent beaucoup trop d'honneur, ainsi qu'à certaines dames qui sont un peu velues, & qui ont ce qu'on appelle *une belle palatine*. Le fait est que les hommes & les femmes sont tous velus de la tête aux pieds; blondes ou brunes, bruns ou blonds, tout cela est égal. Il n'y a que la paume de la main & la plante du pied qui soient absolument sans poil. La seule différence, surtout dans nos climats froids, c'est que les poils des dames, & surtout des blondes, sont plus folets, plus doux, plus imperceptibles. Il y a aussi beaucoup d'hommes dont la peau semble très-unie; mais il en est d'autres qu'on prendrait de loin pour des ours, s'ils avaient une queue.

Cette affinité constante entre le poil & la liqueur féminale, ne peut guère se contester dans notre hémisphère. On peut seulement demander pourquoi les eunuques & les impuissans étant sans barbe ont pourtant des cheveux? La chevelure serait-elle d'un autre genre que la barbe & que les autres poils? n'aurait-elle aucune analogie avec cette liqueur féminale? Les eunuques ont des sourcils & des cils aux paupières; voilà encore une nouvelle exception. Cela pourrait

nuire à l'opinion dominante que l'origine de la barbe est dans les testicules. Il y a toujours quelques difficultés qui arrêtent tout court les suppositions les mieux établies. Les systèmes sont comme les rats qui peuvent passer par vingt petits trous, & qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

Il y a un hémisphère entier qui semble déposer contre l'union fraternelle de la barbe & de la semence. Les Américains de quelque contrée, de quelque couleur, de quelque stature qu'ils soient, n'ont ni barbe au menton, ni aucun poil sur le corps, excepté les sourcils & les cheveux. J'ai des attestations juridiques d'hommes en place qui ont vécu, conversé, combattu avec trente nations de l'Amérique septentrionale; ils attestent qu'ils ne leur ont jamais vu un poil sur le corps, & ils se moquent, comme ils le doivent, des écrivains qui, se copiant les uns les autres, disent que les Américains ne sont sans poil que parce qu'ils se l'arrachent avec des pinces; comme si *Christophe Colomb*, *Fernand Cortez*, & les autres conquérans, avaient chargé leurs vaisseaux de ces petites pincettes avec lesquelles nos dames arrachent leurs poils folets, & en avaient distribué dans tous les cantons de l'Amérique.

J'avais cru long-temps que les Esquimaux étaient exceptés de la loi générale du nouveau monde; mais on m'assure qu'ils sont imberbes comme les autres. Cependant on fait des enfans au Chili, au Pérou, en Canada, ainsi que dans notre continent barbu. La virilité n'est point attachée en Amérique à des poils tirant sur le noir ou sur le jaune. Il y a donc une différence spécifique entre ces bipèdes & nous, de même

que leurs lions, qui n'ont point de crinière, ne font pas de la même espèce que nos lions d'Afrique. (*)

Il est à remarquer que les Orientaux n'ont jamais varié sur leur considération pour la barbe. Le mariage chez eux a toujours été, & est encore l'époque de la vie où l'on ne se rase plus le menton. L'habit long & la barbe imposent du respect. Les Occidentaux ont presque toujours changé d'habit, & si on l'ose dire, de menton. On porta des moustaches sous *Louis XIV* jusque vers l'année 1672. Sous *Louis XIII* c'était une petite barbe en pointe. *Henri IV* la portait quarrée. *Charles-Quint*, *Jules II*, *François I* remirent en honneur à leur cour la large barbe, qui était depuis long-temps passée de mode. Les gens de robe alors, par gravité & par respect pour les usages de leurs pères, se faisaient raser, tandis que les courtisans en pourpoint & en petit manteau, portaient la barbe la plus longue qu'ils pouvaient. Les rois alors, quand ils voulaient envoyer un homme de robe en ambassade, priaient ses confrères de souffrir qu'il laissât croître sa barbe, sans qu'on se moquât de lui dans la chambre des comptes ou des enquêtes. En voilà trop sur les barbes.

B A T A I L L O N.

Ordonnance militaire.

LA quantité d'hommes dont un bataillon a été successivement composé, a changé depuis l'impression de l'Encyclopédie, & on changera encore les calculs

(*) Voyez l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*.

par lesquels pour tel nombre donné d'hommes on doit trouver les côtés du quarré, les moyens de faire ce quarré plein ou vide, & de faire d'un bataillon un triangle à l'imitation du cuneus des anciens, qui n'était cependant point un triangle. Voilà ce qui est déjà à l'article *Bataillon*, dans l'Encyclopédie, & nous n'ajouterons que quelques remarques sur les propriétés, ou sur les défauts de cette ordonnance.

La méthode de ranger les bataillons sur trois hommes de hauteur, leur donne, selon plusieurs officiers, un front fort étendu, & des flancs très-faibles : le flottement, fuite nécessaire de ce grand front, ôte à cette ordonnance les moyens d'avancer légèrement sur l'ennemi ; & la faiblesse de ses flancs l'expose à être battu toutes les fois que ses flancs ne sont pas appuyés ou protégés ; alors il est obligé de se mettre en quarré, & il devient presque immobile : voilà, dit-on, ses défauts.

Ses avantages, ou plutôt son seul avantage, c'est de donner beaucoup de feu, parce que tous les hommes qui le composent peuvent tirer ; mais on croit que cet avantage ne compense pas ses défauts, surtout chez les Français.

La façon de faire la guerre aujourd'hui est toute différente de ce qu'elle était autrefois. On range une armée en bataille pour être en butte à des milliers de coups de canon ; on avance un peu plus ensuite pour donner & recevoir des coups de fusil, & l'armée qui la première s'ennuye de ce tapage, a perdu la bataille. L'artillerie française est très-bonne, mais le feu de son infanterie est rarement supérieur, & fort souvent inférieur à celui des autres nations. On peut

dire avec autant de vérité que la nation française attaque avec la plus grande impétuosité , & qu'il est très-difficile de résister à son choc : le même homme qui ne peut pas souffrir patiemment des coups de canon pendant qu'il est immobile , & qui aura peur même , volera à la batterie , ira avec rage , s'y fera tuer , ou enclouera le canon ; c'est ce qu'on a vu plusieurs fois. Tous les grands généraux ont jugé de même des Français. Ce serait augmenter inutilement cet article , que de citer des faits connus ; on fait que le maréchal de Saxe voulait réduire toutes les affaires à des affaires de poste. Pour cette même raison *les Français l'emporteront sur les ennemis* , dit Folard , *si on les abandonne dessus ; mais ils ne valent rien si on fait le contraire.*

On a prétendu qu'il faudrait croiser la baïonnette avec l'ennemi , & , pour le faire avec plus d'avantage , mettre les bataillons sur un front moins étendu , & en augmenter la profondeur ; ses flancs seraient plus surs , sa marche plus prompte , & son attaque plus forte.

(*Cet article est de M. D. P. officier de l'état-major.*)

Addition.

REMARQUONS que l'ordre , la marche , les évolutions , des bataillons , tels à-peu-près qu'on les met aujourd'hui en usage , ont été rétablis en Europe par un homme qui n'était point militaire , par *Machiavel* , secrétaire de Florence. Bataillons sur trois , sur quatre , sur cinq de hauteur ; bataillons marchans à l'ennemi ; bataillons quarrés pour n'être point

entamés après une déroute ; bataillons de quatre de profondeur foutenus par d'autres en colonne ; bataillons flanqués de cavalerie, tout est de lui. Il apprit à l'Europe l'art de la guerre : on la fe fait depuis long-temps, mais on ne la favait pas.

Le grand-duc voulut que l'auteur de la *Mandragore* & de *Clitie* commandât l'exercice à ses troupes, selon sa méthode nouvelle. *Machiavel* s'en donna bien de garde ; il ne voulut pas que les officiers & les soldats se moquassent d'un général en manteau noir : les officiers exercèrent les troupes en sa présence, & il se réserva pour le conseil.

C'est une chose singulière que toutes les qualités qu'il demande dans le choix d'un soldat. Il exige d'abord la *gagliardia*, & cette gaillardise signifie *vigueur alerte* ; il veut des yeux vifs & assurés dans lesquels il y ait même de la gaieté ; le cou nerveux, la poitrine large, le bras musculeux, les flancs arrondis, peu de ventre, les jambes & les pieds secs, tous signes d'agilité & de force.

Mais il veut surtout que le soldat ait de l'honneur, & que ce soit par honneur qu'on le mène. „ La guerre, dit-il, ne corrompt que trop les mœurs ; „ & il rappelle le proverbe italien, qui dit : *La guerre forme les voleurs, & la paix leur dresse des potences.*

Machiavel fait très-peu de cas de l'infanterie française ; & il faut avouer que jusqu'à la bataille de Rocroi elle a été fort mauvaise. C'était un étrange homme que ce *Machiavel* ; il s'amufait à faire des vers, des comédies, à montrer de son cabinet l'art de se tuer régulièrement, & à enseigner aux princes l'art de se parjurer, d'affaffiner, & d'empoisonner, dans l'occasion :

grand

grand art que le pape *Alexandre VI*, & son bâtard *César Borgia*, pratiquaient merveilleusement sans avoir besoin de ces leçons.

Observons que dans tous les ouvrages de *Machiavel*, sur tant de différens sujets, il n'y a pas un mot qui rende la vertu aimable, pas un mot qui parte du cœur. C'est une remarque qu'on a faite sur *Boileau* même. Il est vrai qu'il ne fait pas aimer la vertu; mais il la peint comme nécessaire.

B A Y L E.

MAIS se peut-il que *Louis Racine* ait traité *Bayle* de cœur cruel & d'homme affreux dans une épître à *Jean-Baptiste Rousseau*, qui est assez peu connue, quoiqu'imprimée?

Il compare *Bayle*, dont la profonde dialectique fit voir le faux de tant de systèmes, à *Marius* assis sur les ruines de Carthage.

Ainsi d'un œil content, *Marius* dans sa fuite,
Contemplant les débris de Carthage détruite.

Voilà une similitude bien peu ressemblante, comme dit *Pope*, *simile unlike*. *Marius* n'avait point détruit Carthage comme *Bayle* avait détruit de mauvais argumens. *Marius* ne voyait point ces ruines avec plaisir; au contraire, pénétré d'une douleur sombre & noble, en contemplant la vicissitude des choses humaines, il fit cette mémorable réponse : *Dis au proconsul*

d'Afrique que tu as vu Marius sur les ruines de Carthage. (a)

Nous demandons en quoi *Marius* peut ressembler à *Bayle* ?

On confent que *Louis Racine* donne le nom de *cœur affreux* & d'*homme cruel* à *Marius*, à *Sylla*, aux trois triumvirs &c. &c. &c. Mais à *Bayle* ! *détestable plaisir*, *cœur cruel*, *homme affreux* ! il ne fallait pas mettre ces mots dans la sentence portée par *Louis Racine* contre un philosophe qui n'est convaincu que d'avoir péché les raisons des manichéens, des pauliciens, des ariens, des eutychiens, & celles de leurs adverfaires. *Louis Racine* ne proportionnait pas les peines aux délits. Il devait se souvenir que *Bayle* combattait *Spinoza* trop philosophe, & *Jurieu* qui ne l'était point du tout. Il devait respecter les mœurs de *Bayle*, & apprendre de lui à raisonner. Mais il était janséniste, c'est-à-dire, il favait les mots de la langue du jansénisme & les employait au hafard.

Vous appelleriez avec raison *cruel* & *affreux*, un homme puissant qui commanderait à ses esclaves sous peine de mort, d'aller faire une moisson de froment où il aurait semé des chardons ; qui donnerait aux uns trop de nourriture, & qui laisserait mourir de faim les autres ; qui tuerait son fils aîné pour laisser un gros héritage au cadet. C'est-là ce qui est affreux

(*) Il semble que ce grand mot soit au-dessus de la pensée de *Lucain*.

. *Solatia fati*
Carthago Mariusque tulit, pariterque jacentes,
Ignovere Deis.

Carthage & *Marius*, couchés sur le même fable, se consolèrent & pardonnèrent aux Dieux ; mais ils ne sont contents ni dans *Lucain*, ni dans la réponse du romain.

& cruel, *Louis Racine* ! On prétend que c'est-là le Dieu de tes jansénistes : mais je ne le crois pas.

O gens de parti ! gens attaqués de la jaunisse, vous verrez toujours tout jaune.

Et à qui l'héritier non-penseur d'un père qui avait cent fois plus de goût que de philosophie, adressait-il sa malheureuse épître dévote contre le vertueux *Bayle* ? A *Rousseau*, à un poète qui pensait encore moins, à un homme dont le principal mérite avait consisté dans des épigrammes qui révoltent l'honnêteté la plus indulgente, à un homme qui s'était étudié à mettre en rimes riches la sodomie & la bestialité, qui traduisait tantôt un psaume, & tantôt une ordure du *Moyen de parvenir*, à qui il était égal de chanter JESUS-CHRIST ou *Giton*. Tel était l'apôtre à qui *Louis Racine* déférait *Bayle* comme un scélérat. Quel motif avait pu faire tomber le frère de *Phèdre* & d'*Iphigénie* dans un si prodigieux travers ? Le voici ; *Rousseau* avait fait des vers pour les jansénistes, qu'il croyait alors en crédit.

C'est tellement la rage de la faction qui s'est déchaînée sur *Bayle*, que vous n'entendez aucun des chiens qui ont hurlé contre lui, aboyer contre *Lucrece*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Epicure*, ni contre tant de philosophes de l'antiquité. Ils en veulent à *Bayle* ; il est leur concitoyen, il est de leur siècle ; sa gloire les irrite. On lit *Bayle*, on ne lit point *Nicole* ; c'est la source de la haine janséniste. On lit *Bayle*, on ne lit ni le révérend père *Croiset* ni le révérend père *Caussin* ; c'est la source de la haine jésuitique.

En vain un parlement de France lui a fait le plus grand honneur, en rendant son testament valide

malgré la sévérité de la loi. (1) La démençe de parti ne connaît ni honneur ni justice. Je n'ai donc point inféré cet article pour faire l'éloge du meilleur des dictionnaires , éloge qui sied pourtant si bien dans celui-ci , mais dont *Bayle* n'a pas besoin. Je l'ai écrit pour rendre , si je puis , l'esprit de parti odieux & ridicule.

B D E L L I U M.

ON s'est fort tourmenté pour savoir ce que c'est que ce bdellium qu'on trouvait au bord du Phison , fleuve du paradis terrestre , *qui tourne dans le pays d'Evilath où il vient de l'or*. *Calmet* en compilant rapporte que , (a) selon plusieurs compilateurs , le bdellium est l'escarboucle , mais que ce pourrait bien être aussi du cristal ; ensuite que c'est la gomme d'un arbre d'Arabie ; puis il nous avertit que ce sont des câpres. Beaucoup d'autres assurent que ce sont des perles. Il n'y a que les étymologies de *Bochard* qui puissent éclaircir cette question. J'aurais voulu que tous ces commentateurs eussent été sur les lieux.

L'or excellent qu'on tire de ce pays-là , fait voir évidemment , dit *Calmet* , que c'est le pays de Colchos : la toison d'or en est une preuve. C'est dommage que les choses aient si fort changé depuis. La Mingrelie , ce beau pays si fameux par les amours de *Médée* & de

(1) L'académie de Toulouse proposa il y a quelques années , l'éloge de *Bayle* pour sujet d'un prix , mais les prêtres toulousains écrivirent en cour , & obtinrent une lettre de cachet qui défendit de dire du bien de *Bayle*. L'académie changea donc le sujet de son prix , & demanda l'éloge de *saint Exupere* , évêque de Toulouse.

(a) Notes sur le chap. II de la Genèse.

Fason, ne produit pas plus aujourd'hui d'or & de bdellium, que de taureaux qui jettent feu & flamme, & de dragons qui gardent les toisons : tout change dans ce monde ; & si nous ne cultivons pas bien nos terres, & si l'Etat est toujours endetté, nous deviendrons Mingrelie.

B E A U.

PUISQUE nous avons cité *Platon* sur l'amour, pourquoi ne le citerions-nous pas sur le beau, puisque le beau se fait aimer ? On fera peut-être curieux de savoir comment un Grec parlait du beau, il y a plus de deux mille ans.

» L'homme expié dans les mystères sacrés, quand
 » il voit un beau visage décoré d'une forme divine,
 » ou bien quelque espèce incorporelle, sent d'abord
 » un frémissement secret, & je ne sais quelle crainte
 » respectueuse ; il regarde cette figure comme une
 » divinité..... quand l'influence de la beauté
 » entre dans son ame par les yeux, il s'échauffe ; les
 » ailes de son ame sont arrosées, elles perdent leur
 » dureté qui retenait leur germe, elles se liquéfient ;
 » ces germes enflés dans les racines de ses ailes
 » s'efforcent de sortir par toute l'espèce de l'ame, » (car
 l'ame avait des ailes autrefois) &c.

Je veux croire que rien n'est plus beau que ce discours de *Platon* ; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le *to kalon* : il vous répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds fortans

de sa petite tête , une gueule large & plate , un ventre jaune , un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée , le beau est pour lui une peau noire , huileuse , des yeux enfoncés , un nez épaté.

Interrogez le diable , il vous dira que le beau est une paire de cornes , quatre griffes , & une queue. Consultez enfin les philosophes , ils vous répondront par du galimatias ; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence , au *to kalon*.

J'affistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe ; que cela est beau ! disait-il. Que trouvez-vous là de beau ? lui dis-je. C'est , dit-il , que l'auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint son but , lui dis-je ; voilà une belle médecine ! Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle , & que pour donner à quelque chose le nom de *beauté* , il faut qu'elle vous cause de l'admiration & du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentimens , & que c'était-là le *to kalon* , le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre : on y joua la même pièce , parfaitement traduite ; elle fit bâiller tous les spectateurs. Oh oh ! dit-il , le *to kalon* n'est pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut , après bien des réflexions , que le beau est souvent très-rélatif , comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome , & ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pékin ; & il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

Il y a des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de *César* , ennemis mortels l'un

de l'autre, se portent un défi, non à qui répandra le sang l'un de l'autre derrière un buisson en tierce & en quarte comme chez nous, mais à qui défendra le mieux le camp des Romains, que les barbares vont attaquer. L'un des deux, après avoir repoussé les ennemis, est près de succomber; l'autre vole à son secours, lui sauve la vie, & achève la victoire.

Un ami se dévoue à la mort pour son ami; un fils pour son père;..... l'Algonquin, le Français, le Chinois, diront tous que cela est fort *beau*, que ces actions leur font plaisir, qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes de morale; de celle-ci de *Zoroastre* : *Dans le doute si une action est juste, abstiens-toi.....*; de celle-ci de *Confucius* : *Oublie les injures, n'oublie jamais les bienfaits.*

Le Nègre aux yeux ronds, au nez épaté, qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *belles*, le donnera sans hésiter à ces actions & à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'ose imiter. Le beau qui ne frappe que les sens, l'imagination, & ce qu'on appelle l'*esprit*, est donc souvent incertain. Le beau qui parle au cœur ne l'est pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'*Iliade*; mais personne ne vous niera que le dévouement de *Codrus* pour son peuple ne soit fort beau, supposé qu'il soit vrai.

Le frère *Attiret*, jésuite, natif de Dijon, était employé comme dessinateur dans la maison de campagne de l'empereur *Cam-hi*, à quelques *lis* de Pékin.

Cette maison des champs, dit-il dans une de ses lettres à M. *Dassaut*, est plus grande que la ville de

Dijon. Elle est partagée en mille corps de logis , sur une même ligne ; chacun de ces palais a ses cours , ses parterres , ses jardins & ses eaux ; chaque façade est ornée d'or , de vernis , & de peintures. Dans le vaste enclos du parc on a élevé à la main des collines hautes de vingt jusqu'à soixante pieds. Les vallons sont arrosés d'une infinité de canaux qui vont au loin se rejoindre pour former des étangs & des mers. On se promène sur ces mers dans des barques vernies & dorées de douze à treize toises de long sur quatre de large. Ces barques portent des fallons magnifiques ; & les bords de ces canaux , de ces mers , & de ces étangs , sont couverts de maisons toutes dans des goûts différens. Chaque maison est accompagnée de jardins & de cascades. On va d'un vallon dans un autre par des allées tournantes ornées de pavillons & de grottes. Aucun vallon n'est semblable ; le plus vaste de tous est entouré d'une colonnade , derrière laquelle sont des bâtimens dorés. Tous les appartemens de ces maisons répondent à la magnificence du dehors ; tous les canaux ont des ponts de distance en distance ; ces ponts sont bordés de balustrades de marbre blanc sculptées en bas-relief.

Au milieu de la grande mer on a élevé un rocher , & sur ce rocher un pavillon carré , où l'on compte plus de cent appartemens. De ce pavillon carré on découvre tous les palais , toutes les maisons , tous les jardins de cet enclos immense ; il y en a plus de quatre cents.

Quand l'empereur donne quelque fête , tous ces bâtimens sont illuminés en un instant ; & de chaque maison on voit un feu d'artifice.

Ce n'est pas tout ; au bout de ce qu'on appelle *la mer*, est une grande foire que tiennent les officiers de l'empereur. Des vaisseaux partent de la grande mer pour arriver à la foire. Les courtisans se déguisent en marchands, en ouvriers de toute espèce ; l'un tient un café, l'autre un cabaret, l'un fait le métier de filou, l'autre d'archer qui court après lui. L'empereur, l'impératrice & toutes les dames de la cour viennent marchander des étoffes ; les faux marchands les trompent tant qu'ils peuvent. Ils leur disent qu'il est honteux de tant disputer sur le prix, qu'ils font de mauvaises pratiques. Leurs majestés répondent qu'ils ont à faire à des fripons ; les marchands se fâchent & veulent s'en aller ; on les apaise : l'empereur achète tout, & en fait des loteries pour toute sa cour. Plus loin sont des spectacles de toute espèce.

Quand frère *Attiret* vint de la Chine à Versailles, il le trouva petit & triste. Des Allemands qui s'extasiaient en parcourant les bosquets, s'étonnaient que frère *Attiret* fût si difficile. C'est encore une raison qui me détermine à ne point faire un traité du *beau*.

B E K E R ,

*Ou du monde enchanté, du diable, du livre d'Enoch,
& des forciers.*

C E *Balthazar Béker*, très-bon homme, grand ennemi de l'enfer éternel & du diable, & encore plus de la précision, fit beaucoup de bruit en son temps par son gros livre du Monde enchanté.

Un *Jacques-George de Chauffepied*, prétendu continuateur de *Bayle*, assure que *Béker* apprit le grec à Groningue. *Niceron* a de bonnes raisons pour croire que ce fut à Franeker. On est fort en doute & fort en peine à la cour sur ce point d'histoire.

Le fait est que du temps de *Béker*, ministre du saint Evangile, (comme on dit en Hollande) le diable avait encore un crédit prodigieux chez les théologiens de toutes les espèces au milieu du dix-septième siècle, malgré les bons esprits qui commençaient à éclairer le monde. La forcellerie, les possessions, & tout ce qui est attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, & avaient souvent des suites funestes.

Il n'y avait pas un siècle que le roi *Jacques* lui-même, surnommé par Henri IV, *Maître Jacques*, ce grand ennemi de la communion romaine, & du pouvoir papal, avait fait imprimer sa *Démonologie* (quel livre pour un roi!) & dans cette *Démonologie*; *Jacques* reconnaît des enforcellemens, des incubes, des succubes; il avoue le pouvoir du diable & du pape, qui, selon lui, a le droit de chasser *Satan* du corps des possédés, tout comme les autres prêtres. Nous-mêmes, nous malheureux Français, qui nous vantons aujourd'hui d'avoir recouvré un peu de bon sens, dans quel horrible cloaque de barbarie stupide étions-nous plongés alors! Il n'y avait pas un parlement, pas un présidial, qui ne fût occupé à juger des forciers; point de grave jurifconsulte qui n'écrivît de savans mémoires sur les possessions du diable. La France retentissait des tourmens que les juges infligeaient dans les tortures à de pauvres imbécilles à qui on se fait accroire qu'elles avaient été au sabbat,

& qu'on fe fait mourir fans pitié dans des fuppliques épouvantables. Catholiques & proteftans étaient également infectés de cette abfurde & horrible fuperftition , fous prétexte que dans un des évangiles des chrétiens , il eft dit que des difciples furent envoyés pour chaffer les diables. C'était un devoir facré de donner la queftion à des filles , pour leur faire avouer qu'elles avaient couché avec *Satan* ; que ce *Satan* s'en était fait aimer fous la forme d'un bouc , qui avait fa verge au derrière. Toutes les particularités des rendez-vous de ce bouc avec nos filles , étaient détaillées dans les procès criminels de ces malheureufes. On finiffait par les brûler , foit qu'elles avouaffent , foit qu'elles niaffent ; & la France n'était qu'un vafte théâtre de carnages juridiques.

J'ai entre les mains un recueil de ces procédures infernales , fait par un confeiller de grand'chambre du parlement de Bordeaux , nommé de *Langre* , imprimé en 1612 , & adreffé à *Monfeigneur Silléri* , chancelier de France , fans que monfeigneur *Silléri* ait jamais penfé à éclairer ces infames magiftrats. Il eût fallu commencer par éclairer le chancelier lui-même. Qu'était donc la France alors ? une Saint-Barthelemi continuelle depuis le massacre de Vaffy , jufqu'à l'affaflinat du maréchal d'*Ancre* & de fon innocente époufe.

Croirait-on bien qu'à Genève on fit brûler en 1652 , du temps de ce même *Béker* , une pauvre fille nommée *Magdelène Chaudron* , à qui on perfuada qu'elle était forcière ?

Voici la fubftance très-exacte de ce que porte le procès-verbal de cette fottife affreufe , qui n'eft pas le dernier monument de cette efpèce.

» *Michelle* ayant rencontré le diable en sortant de
 » la ville, le diable lui donna un baiser, reçut son
 » hommage, & imprima sur sa lèvre supérieure & à
 » son teton droit, la marque qu'il a coutume d'ap-
 » pliquer à toutes les personnes qu'il reconnaît pour
 » ses favorites. Ce sceau du diable est un petit feing
 » qui rend la peau insensible, comme l'affirment tous
 » les jurisconsultes démonographes.

» Le diable ordonna à *Michelle Chaudron* d'enfor-
 » celer deux filles. Elle obéit à son seigneur ponc-
 » tuellement. Les parens des filles l'accusèrent juri-
 » diquement de diablerie; les filles furent interrogées
 » & confrontées avec la coupable. Elles attestèrent
 » qu'elles sentaient continuellement une fourmillière
 » dans certaines parties de leurs corps, & qu'elles
 » étaient possédées. On appela les médecins, ou du
 » moins ceux qui passaient alors pour médecins.
 » Ils visitèrent les filles; ils cherchèrent sur le corps
 » de *Michelle* le sceau du diable, que le procès-
 » verbal appelle les *marques sataniques*. Ils y enfon-
 » cèrent une longue aiguille, ce qui était déjà une
 » torture douloureuse. Il en sortit du sang, & *Michelle*
 » fit connaître par ses cris que les marques fataniques
 » ne rendent point insensible. Les juges ne voyant
 » pas de preuve complète que *Michelle Chaudron* fût
 » forcière, lui firent donner la question, qui produit
 » infailliblement ces preuves: cette malheureuse,
 » cédant à la violence des tourmens, confessa enfin
 » tout ce qu'on voulut.

» Les médecins cherchèrent encore la marque
 » fatanique. Ils la trouvèrent à un petit feing noir sur
 » une de ses cuisses. Ils y enfoncèrent l'aiguille; les

» tourmens de la question avaient été si horribles ,
 » que cette pauvre créature expirante sentit à peine
 » l'aiguille; elle ne cria point : ainsi le crime fut avéré.
 » Mais comme les mœurs commençaiènt à s'adoucir,
 » elle ne fut brûlée qu'après avoir été pendue &
 » étranglée. »

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne retentissaient encore de pareils arrêts. Cette imbécillité barbare a duré si long-temps , que de nos jours , à Vurtzbourg en Franconie , on a encore brûlé une forcère en 1750. Et qu'elle forcère! une jeune dame de qualité , abbesse d'un couvent; & c'est de nos jours , c'est sous l'empire de *Marie-Thérèse* d'Autriche!

De telles horreurs dont l'Europe a été si long-temps pleine , déterminèrent le bon *Béker* à combattre le diable. On eut beau lui dire , en prose & en vers , qu'il avait tort de l'attaquer , attendu qu'il lui ressembloit beaucoup , étant d'une laideur horrible ; rien ne l'arrêta ; il commença par nier absolument le pouvoir de *Satan* , & s'enhardit même jusqu'à soutenir qu'il n'existe pas. » S'il y avait un diable , disait-il , » il se vengerait de la guerre que je lui fais. »

Béker ne raisonnait que trop bien , en disant que le diable le punirait s'il existait. Les ministres ses confrères prirent le parti de *Satan* , & déposèrent *Béker*.

Car l'hérétique excommunié aussi
 Au nom de DIEU. Genève imite Rome ,
 Comme le finge est copiste de l'homme.

Béker entre en matière dès le second tome. Selon lui , le serpent qui séduisit nos premiers parens n'était

point un diable , mais un vrai serpent ; comme l'âne de *Balaam* était un âne véritable , & comme la baleine qui engloutit *Jonas* était une baleine réelle. C'était si bien un vrai serpent , que toute son espèce , qui marchait auparavant sur ses pieds , fut condamnée à ramper sur le ventre. Jamais ni serpent , ni autre bête n'est appelée *Satan* , ou *Belzebuth* , ou *Diable* , dans le Pentateuque. Jamais il n'y est question de *Satan*.

Le Hollandais destructeur de *Satan* , admet à la vérité des anges , mais en même temps il assure qu'on ne peut prouver par la raison qu'il y en ait ; & s'il y en a , dit-il dans son chapitre huitième du tome second , *il est difficile de dire ce que c'est. L'Écriture ne nous dit jamais ce que c'est , en tant que cela concerne la nature , ou en quoi consiste la nature d'un esprit. La Bible n'est pas faite pour les anges , mais pour les hommes. JESUS n'a pas été fait ange pour nous , mais homme.*

Si *Béker* a tant de scrupule sur les anges , il n'est pas étonnant qu'il en ait sur les diables ; & c'est une chose assez plaisante de voir toutes les contorsions où il met son esprit pour se prévaloir des textes qui lui semblent favorables , & pour éluder ceux qui lui sont contraires.

Il fait tout ce qu'il peut pour prouver que le diable n'eut aucune part aux afflictions de *Job* , & en cela il est plus prolix que les amis mêmes de ce saint homme.

Il y a grande apparence qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu son temps à le lire : & je suis persuadé que si le diable lui-même avait été forcé de lire le *Monde enchanté* de *Béker* , il n'aurait jamais pu lui pardonner de l'avoir si prodigieusement ennuyé.

Un des plus grands embarras de ce théologien hollandais , est d'expliquer ces paroles : *JESUS fut transporté par l'esprit au désert pour être tenté par le diable , par le Knathbull*. Il n'y a point de texte plus formel. Un théologien peut écrire contre *Belzébuth* tant qu'il voudra , mais il faut de nécessité qu'il l'admette ; après quoi il expliquera les textes difficiles comme il pourra.

Que si on veut favoir précisément ce que c'est que le diable , il faut s'en informer chez le jésuite *Schotus* ; personne n'en a parlé plus au long. C'est bien pis que *Béker*.

En ne consultant que l'histoire , l'ancienne origine du diable est dans la doctrine des Perles. *Hariman* ou *Arimane*, le mauvais principe , corrompt tout ce que le bon principe a fait de salutaire. Chez les Egyptiens *Typhon* fait tout le mal qu'il peut , tandis qu'*Oshiret*, que nous nommons *Osiris*, fait avec *Ishet* ou *Ifis*, tout le bien dont il est capable.

Avant les Egyptiens & les Perles, (*) *Mozazor* chez les Indiens , s'était révolté contre DIEU , & était devenu le diable ; mais enfin DIEU lui avait pardonné. Si *Béker* & les fociniens avaient su cette anecdote de la chute des anges indiens & de leur rétablissement , ils en auraient bien profité pour soutenir leur opinion que l'enfer n'est pas perpétuel , & pour faire espérer leur grâce aux damnés qui liront leurs livres.

On est obligé d'avouer que les Juifs n'ont jamais parlé de la chute des anges dans l'ancien Testament ; mais il en est question dans le nouveau.

(*) Voyez *Brachmans*.

On attribua vers le temps de l'établissement du christianisme, un livre à *Enoch*, septième homme après *Adam*, concernant le diable & ses associés. *Enoch* dit que le chef des anges rebelles, était *Semioxah*; qu'*Araciel*, *Atareulf*, *Ozampsisfer* étaient ses lieutenans; que les capitaines des anges fidelles étaient *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, &c. : mais il ne dit point que la guerre se fit dans le ciel; au contraire, on se battit sur une montagne de la terre, & ce fut pour des filles. *S^t Jude* cite ce livre dans son épître : DIEU a gardé, dit-il, dans les ténèbres enchainés jusqu'au jugement du grand jour les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont suivi les traces de *Caïn*, desquels *Enoch* septième homme après *Adam* a prophétisé.

S^t Pierre, dans sa seconde épître, fait allusion au livre d'*Enoch*, en s'exprimant ainsi : DIEU n'a pas épargné les anges qui ont péché; mais il les a jetés dans le Tartare avec des cables de fer.

Il était difficile que *Béker* résistât à des passages si formels. Cependant il fut encore plus inflexible sur les diables que sur les anges : il ne se laissa point subjugué par le livre d'*Enoch*, septième homme après *Adam*; il soutint qu'il n'y avait pas plus de diable que de livre d'*Enoch*. Il dit que le diable était une imitation de l'ancienne mythologie, que ce n'est qu'un réchauffé, & que nous ne sommes que des plagiaires.

On peut demander aujourd'hui pourquoi nous appelons *Lucifer* l'esprit malin, que la traduction hébraïque, & le livre attribué à *Enoch*, appellent
Semioxah

Semioxah ou, si on veut, *Semexiah* ? C'est que nous entendons mieux le latin que l'hébreu.

On a trouvé dans *Isaïe* une parabole contre un roi de Babylone. *Isaïe* lui-même l'appelle *parabole*. Il dit dans son quatorzième chapitre au roi de Babylone : *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les sapins se sont réjouis ; tes commis ne viendront plus nous mettre à la taille. Comment ta hauteffe est-elle descendue au tombeau malgré les sons de tes musettes ? Comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? Comment es-tu tombé du ciel , étoile du matin , Helel ? toi qui pressais les nations , tu es abattue en terre !*

On traduit ce mot chaldéen hébraïfé *Helel*, par *Lucifer*. Cette étoile du matin, cette étoile de *Vénus* fut donc le diable, *Lucifer*, tombé du ciel, & précipité dans l'enfer. C'est ainsi que les opinions s'établissent, & que souvent un seul mot, une seule syllabe mal entendus, une lettre changée ou supprimée ont été l'origine de la croyance de tout un peuple. Du mot *Soraclé* on a fait *S^t Oreste* ; du mot *Rabboni* on a fait *S^t Raboni*, qui rabonnit les maris jaloux, ou qui les fait mourir dans l'année ; de *Semo fancus* on a fait *S^t Simon* le magicien. Ces exemples sont innombrables.

Mais que le diable soit l'étoile de *Vénus*, ou le *Semioxah* d'*Enoch*, ou le *Satan* des Babyloniens, ou le *Mozazor* des Indiens, ou le *Typhon* des Egyptiens, *Béker* a raison de dire qu'il ne fallait pas lui attribuer une si énorme puissance que celle dont nous l'avons cru revêtu jusqu'à nos derniers temps. C'est trop que de lui avoir immolé une femme de qualité de *Vurtzbourg*, *Magdelène Chaudron*, le curé *Gaufredi*, la maréchale d'*Ancre*, & plus de cent mille forciers

en treize cents années dans les Etats chrétiens. Si *Balthazar Beker* s'en était tenu à rogner les ongles au diable, il aurait été très-bien reçu ; mais quand un curé veut anéantir le diable, il perd sa cure.

B E T E S.

QUELLE pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines, privées de connaissance & de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, &c. !

Quoi, cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, & en cercle sur un arbre ; cet oiseau fait tout de la même façon ? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois, n'en fait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en savait avant tes leçons ? Le serin à qui tu apprends un air, le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend & qu'il se corrige ?

Est-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Hé bien, je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction & celui du plaisir, que j'ai de la mémoire & de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins

avec des cris douloureux , qui entre dans la maison agité , inquiet , qui descend , qui monte , qui va de chambre en chambre , qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime , & qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris , par ses sauts , par ses caresses.

Des barbares faisoient ce chien , qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table , & ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines mézaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi , machiniste ; la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal , afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'ame des bêtes ? Je n'entends pas cette question. Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres sa sève qui circule , de déployer les boutons de ses feuilles & de ses fruits ; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre ? il a reçu ces dons ; l'animal a reçu ceux du sentiment , de la mémoire , d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons ? qui a donné toutes ces facultés ? celui qui fait croître l'herbe des champs , & qui fait graviter la terre vers le soleil.

Les ames des bêtes sont des formes substantielles , a dit *Aristote* ; & après *Aristote* , l'école arabe ; & après l'école arabe , l'école angélique ; & après l'école angélique , la sorbonne ; & après la sorbonne , personne au monde.

Les ames des bêtes sont matérielles, crient d'autres philosophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'est qu'une ame matérielle ; il faut qu'ils conviennent que c'est de la matière qui a sensation : mais qui lui a donné cette sensation ? c'est une ame matérielle, c'est-à-dire que c'est de la matière qui donne de la sensation à la matière ; ils ne forment pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres bêtes raisonnant sur les bêtes ; leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être spirituel, qui, à la vérité, a du sentiment, de la mémoire, & la mesure d'idées & de combinaisons, mais qui ne pourra jamais savoir ce que fait un enfant de six ans ? Sur quel fondement imaginez-vous que cet être, qui n'est pas corps, périt avec le corps ? Les plus grandes bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau système. Nous ne pouvons entendre par esprit, que quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le système de ces messieurs, revient à ceci, que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'est une chose, avant de savoir si elle existe. On appelle la languette, la soupape d'un soufflet, l'ame du soufflet. Qu'est-ce que cette ame ? c'est un nom que j'ai donné à cette soupape qui baisse, laisse entrer l'air, se relève, & le pousse par un tuyau, quand je fais mouvoir le soufflet.

Il n'y a point là une ame distincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le soufflet des animaux? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait mouvoir les astres. Le philosophe qui a dit, *Deus est anima brutorum*, avait raison : mais il devait aller plus loin.

BETHSAMÈS, OU BETHSHEMESH.

Des cinquante mille & soixante & dix Juifs morts de mort subite, pour avoir regardé l'arche; des cinq trous du cul d'or payés par les Philistins, & de l'incrédulité du docteur Kennicott.

LES gens du monde feront peut-être étonnés que ce mot soit le sujet d'un article; mais on ne s'adresse qu'aux savans, & on leur demande des instructions.

Bethshemesh ou Bethsamès était un village appartenant au peuple de DIEU, situé à deux milles au nord de Jérusalem, selon les commentateurs.

Les Phéniciens ayant battu les Juifs du temps de *Samuel*, & leur ayant pris leur arche d'alliance dans la bataille où ils leur tuèrent trente mille hommes, en furent sévèrement punis par le Seigneur. (a) *Percussit eos in secretiori parte natium, & ebullierunt villæ & agri & nati sunt mures, & facta est confusio mortis magna in civitate.* Mot à mot : *Il les frappa dans la plus secrète partie des fesses, & les granges & les champs bouillirent, & il naquit des rats, & une grande confusion de mort se fit dans la cité.*

(a) Livre de *Samuel*, ou I des Rois, chap. V & VI.

Les prophètes des Phéniciens ou Philistins , les ayant avertis qu'ils ne pouvaient se délivrer de ce fléau qu'en donnant au Seigneur cinq rats d'or , & cinq anus d'or , & en lui renvoyant l'arche juive , ils accomplirent cet ordre , & renvoyèrent , selon l'expres commandement de leurs prophètes , l'arche avec les cinq rats & les cinq anus , sur une charrette attelée de deux vaches qui nourrifiaient chacune leur veau , & que personne ne conduifait.

Ces deux vaches amenèrent d'elles-mêmes l'arche & les présens droit à Bethsamès ; les Bethsamites s'approchèrent & voulurent regarder l'arche. Cette liberté fut punie encore plus sévèrement que ne l'avait été la profanation des Phéniciens. Le Seigneur frappa de mort subite soixante & dix personnes du peuple , & cinquante mille hommes de la populace.

Le révérend docteur *Kennicott* , irlandais , a fait imprimer en 1768 un commentaire français sur cette aventure , & l'a dédié à sa grandeur l'évêque d'Oxford. Il s'intitule à la tête de ce commentaire , *docteur en théologie , membre de la société royale de Londres , de l'académie palatine , de celle de Gottingue , & de l'académie des inscriptions de Paris*. Tout ce que je fais , c'est qu'il n'est pas de l'académie des inscriptions de Paris. Peut-être en est-il correspondant. Sa vaste érudition a pu le tromper ; mais les titres ne font rien à la chose.

Il avertit le public que sa brochure se vend à Paris chez *Saillant* & chez *Molini* ; à Rome chez *Monaldini* , à Venise chez *Pasquali* , à Florence chez *Cambiagi* , à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey* , à la Haye chez *Goffe* , à Leyde chez *Jaquau* , à Londres chez *Béquet* , qui reçoivent les souscriptions.

Il prétend prouver dans sa brochure appelée en anglais *Pamphlet*, que le texte de l'Écriture est corrompu. Il nous permettra de n'être pas de son avis. Presque toutes les bibles s'accordent dans ces expressions : Soixante & dix hommes du peuple, & cinquante mille de la populace, *de populo septuaginta viros, & quinquaginta millia plebis.*

Le révérend docteur *Kennicott* dit au révérend milord évêque d'Oxford, *qu'autrefois il avait de forts préjugés en faveur du texte hébraïque, mais que, depuis dix-sept ans, sa grandeur & lui sont bien revenus de leurs préjugés, après la lecture réfléchie de ce chapitre.*

Nous ne ressemblons point au docteur *Kennicott*; & plus nous lisons ce chapitre, plus nous respectons les voies du Seigneur qui ne sont pas nos voies.

Il est impossible, dit Kennicott, à un lecteur de bonne foi, de ne se pas sentir étonné & affecté à la vue de plus de cinquante mille hommes détruits dans un seul village, & encore c'était cinquante mille hommes occupés à la moisson.

Nous avouons que cela supposerait environ cent mille personnes au moins dans ce village. Mais monsieur le docteur doit-il oublier que le Seigneur avait promis à *Abraham* que sa postérité se multiplierait comme le sable de la mer ?

Les Juifs & les chrétiens, ajoute-t-il, ne se sont point fait de scrupule d'exprimer leur répugnance à ajouter foi à cette destruction de cinquante mille soixante & dix hommes.

Nous répondons que nous sommes chrétiens, & que nous n'avons nulle répugnance à ajouter foi à tout ce qui est dans les saintes écritures. Nous répondrons avec le révérend père dom *Calmet*, que s'il fallait rejeter tout ce qui est extraordinaire & hors de la

portée de notre esprit, il faudrait rejeter toute la Bible. Nous sommes persuadés que les Juifs étant conduits par DIEU même, ne devaient éprouver que des évènements marqués au sceau de la Divinité, & absolument différens de ce qui arrive aux autres hommes. Nous osons même avancer que la mort de ces cinquante mille soixante & dix hommes est une des choses des moins surprenantes qui soient dans l'ancien Testament.

On est saisi d'un étonnement encore plus respectueux, quand le serpent d'*Eve* & l'âne de *Balaam* parlent, quand l'eau des cataractes s'élève avec la pluie quinze coudées au-dessus de toutes les montagnes, quand on voit les plaies de l'Egypte, & six cents trente mille Juifs combattans fuir à pied à travers la mer ouverte & suspendue, quand *Josué* arrête le soleil & la lune à midi, quand *Samson* tue mille Philistins avec une mâchoire d'âne... tout est miracle sans exception dans ces temps divins; & nous avons le plus profond respect pour tous ces miracles, pour ce monde ancien qui n'est pas notre monde, pour cette nature qui n'est pas notre nature, pour un livre divin qui ne peut avoir rien d'humain.

Mais ce qui nous étonne, c'est la liberté que prend M. *Kennicott* d'appeler *déistes* & *athées* ceux qui, en révérançant la Bible plus que lui, font d'une autre opinion que lui. On ne croira jamais qu'un homme qui a de pareilles idées soit de l'académie des inscriptions & médailles. Peut-être est-il de l'académie de Bedlam, la plus ancienne, la plus nombreuse de toutes, & dont les colonies s'étendent dans toute la terre.

B I B L I O T H E Q U E .

UNE grande bibliothèque a cela de bon , qu'elle effraie celui qui la regarde. Deux cents mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer ; mais malheureusement il se dit bientôt à lui-même : On ne lit point la plupart de ces livres-là ; & on pourra me lire. Il se compare à la goutte d'eau qui se plaignait d'être confondue & ignorée dans l'océan ; un génie eut pitié d'elle ; il la fit avaler par une huître. Elle devint la plus belle perle de l'Orient , & fut le principal ornement du trône du grand-mogol. Ceux qui ne font que compilateurs , imitateurs , commentateurs , épilcheurs de phrases , critiques à la petite semaine ; enfin ceux dont un génie n'a point eu pitié , resteront toujours gouttes d'eau.

Notre homme travaille donc au fond de son galetas avec l'espérance de devenir perle.

Il est vrai que dans cette immense collection de livres , il y en a environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais , du moins de suite ; mais on peut avoir besoin d'en consulter quelques-uns une fois en sa vie. C'est un grand avantage , pour quiconque veut s'instruire , de trouver sous sa main dans le palais des rois le volume & la page qu'il cherche , sans qu'on le fasse attendre un moment. C'est une des plus nobles institutions. Il n'y a point eu de dépense plus magnifique & plus utile.

La bibliothèque publique du roi de France est la plus belle du monde entier , moins encore par le

nombre & la rareté des volumes, que par la facilité, & la politesse avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les savans. Cette bibliothèque est sans contredit le monument le plus précieux qui soit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déjà remarqué que Paris contient environ sept cents mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, & qu'on choisit trois ou quatre amis. Ainsi il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres, que de celle des citoyens.

Un homme qui veut s'instruire un peu de son être, & qui n'a pas de temps à perdre, est bien embarrassé. Il voudrait lire à la fois *Hobbes*, *Spinoza*, *Bayle* qui a écrit contre eux, *Leibnitz* qui a disputé contre *Bayle*, *Clarke* qui a disputé contre *Leibnitz*, *Mallebranche* qui diffère d'eux tous, *Locke* qui passe pour avoir confondu *Mallebranche*, *Stillingfleet* qui croit avoir vaincu *Locke*, *Cudworth* qui pense être au-dessus d'eux, parce qu'il n'est entendu de personne. On mourrait de vieillesse avant d'avoir feuilleté la centième partie des romans métaphysiques.

On est bien aise d'avoir les plus anciens livres, comme on recherche les plus anciennes médailles. C'est là ce qui fait l'honneur d'une bibliothèque. Les plus anciens livres du monde sont les cinq *Kings* des Chinois, le *Shastabah* des brames dont M. *Holwell* nous a fait connaître les passages admirables, ce qui peut rester de l'ancien *Zoroastre*, les fragmens de *Sanchoniathon* qu'*Eusebe* nous a conservés, & qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Je ne parle pas du Pentateuque qui est au-dessus de tout ce qu'on en pourrait dire.

Nous avons encore la prière du véritable *Orphée*, que l'hierophante récitait dans les anciens mystères des Grecs. *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers. Il est un; il est seul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur existence, il agit dans eux & par eux. Il voit tout, & jamais n'a été vu des yeux mortels.* Nous en avons parlé ailleurs.

S^t Clément d'Alexandrie, le plus savant des pères de l'Eglise, ou plutôt le seul savant dans l'antiquité profane, lui donne presque toujours le nom d'*Orphée* de Thrace, d'*Orphée* le théologien, pour le distinguer de ceux qui ont écrit depuis sous son nom. Il cite de lui ces vers qui ont tant de rapport à la formule des mystères : (a)

Lui seul il est parfait; tout est sous son pouvoir.
Il voit tout l'univers, & nul ne peut le voir.

Nous n'avons plus rien ni de *Musée*, ni de *Linus*. Quelques petits passages de ces prédécesseurs d'*Homère* ornent bien une bibliothèque.

Auguste avait formé la bibliothèque nommée *Palatine*. La statue d'*Apollon* y présidait. L'empereur l'orna des bustes des meilleurs auteurs. On voyait vingt-neuf grandes bibliothèques publiques à Rome. Il y a maintenant plus de quatre mille bibliothèques considérables en Europe. Choisissez ce qui vous convient, & tâchez de ne vous pas ennuyer. (*)

(a) *Strom.* liv. V.

(*) Voyez *Livres*.

BIEN, SOUVERAIN BIEN,

Chimère.

SECTION PREMIERE.

LE bonheur est une idée abstraite, composée de quelques sensations de plaisir. *Platon*, qui écrivait mieux qu'il ne raisonnait, imagina son *Monde archétype*, c'est-à-dire, son monde original, ses idées générales du beau, du bien, de l'ordre, du juste, comme s'il y avait des êtres éternels appelés *ordre*, *bien*, *beau*, *juste*, dont dérivassent les faibles copies de ce qui nous paraît ici-bas, juste, beau, & bon.

C'est donc d'après lui que les philosophes ont recherché le souverain bien, comme les chimistes cherchent la pierre philosophale : mais le souverain bien n'existe pas plus que le souverain carré ou le souverain cramoisi ; il y a des couleurs cramoisies, il y a des carrés : mais il n'y a point d'être général qui s'appelle ainsi. Cette chimérique manière de raisonner a gâté long-temps la philosophie.

Les animaux ressentent du plaisir à faire toutes les fonctions auxquelles ils sont destinés. Le bonheur qu'on imagine serait une suite non interrompue de plaisirs : une telle féerie est incompatible avec nos organes, & avec notre destination. Il y a un grand plaisir à manger & à boire, un plus grand plaisir est dans l'union des deux sexes : mais il est clair que si l'homme mangeait toujours, ou était toujours dans l'extase de la jouissance, ses organes n'y pourraient suffire : il

est encore évident qu'il ne pourrait remplir les destinations de la vie, & que le genre-humain en ce cas périrait par le plaisir.

Passer continuellement, sans interruption, d'un plaisir à un autre, est encore une autre chimère. Il faut que la femme qui a conçu accouche, ce qui est une peine; il faut que l'homme fende le bois, & taille la pierre; ce qui n'est pas un plaisir.

Si on donne le nom de *bonheur* à quelques plaisirs répandus dans cette vie, il y a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaisir toujours permanent, ou à une file continue & variée de sensations délicieuses, le bonheur n'est pas fait pour ce globe terraque: cherchez ailleurs.

Si on appelle *bonheur* une situation de l'homme; comme des richesses, de la puissance, de la réputation &c., on ne se trompe pas moins. Il y a tel charbonnier plus heureux que tel souverain. Qu'on demande à *Cromwell* s'il a été plus content quand il était protecteur, que quand il allait au cabaret dans sa jeunesse, il répondra probablement que le temps de sa tyrannie n'a pas été le plus rempli de plaisirs. Combien de laides bourgeoises sont plus satisfaites qu'*Hélène*, & que *Cléopâtre*!

Mais il y a une petite observation à faire ici; c'est que quand nous disons, il est probable qu'un tel homme est plus heureux qu'un tel autre, qu'un jeune muletier a de grands avantages sur *Charles-Quint*, qu'une marchande de modes est plus satisfaite qu'une princesse; nous devons nous en tenir à ce probable. Il y a grande apparence qu'un muletier se portant bien

270 BIEN , SOUVERAIN BIEN , &C.

a plus de plaisir que *Charles-Quint* mangé de goutte ; mais il se peut bien faire aussi que *Charles-Quint* avec des bequilles repasse dans sa tête avec tant de plaisir, qu'il a tenu un roi de France & un pape prisonniers, que son sort vaille encore mieux à toute force que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Il n'appartient certainement qu'à DIEU, à un être qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel est l'homme le plus heureux. Il n'y a qu'un seul cas où un homme puisse affirmer que son état actuel est pire ou meilleur que celui de son voisin ; ce cas est celui de la rivalité, & le moment de la victoire.

Je suppose qu'*Archimède* a un rendez-vous la nuit avec sa maîtresse. *Nomentanus* a le même rendez-vous à la même heure. *Archimède* se présente à la porte ; on la lui ferme au nez ; & on l'ouvre à son rival, qui fait un excellent souper, pendant lequel il ne manque pas de se moquer d'*Archimède*, & jouit ensuite de sa maîtresse, tandis que l'autre reste dans la rue exposé au froid, à la pluie, & à la grêle. Il est certain que *Nomentanus* est en droit de dire : Je suis plus heureux cette nuit qu'*Archimède*, j'ai plus de plaisir que lui ; mais il faut qu'il ajoute : supposé qu'*Archimède* ne soit occupé que du chagrin de ne point faire un bon souper, d'être méprisé & trompé par une belle femme, d'être supplanté par son rival, & du mal que lui font la pluie, la grêle, & le froid. Car si le philosophe de la rue fait réflexion que ni une catin ni la pluie ne doivent troubler son ame ; s'il s'occupe d'un beau problème, & s'il découvre la proportion du cylindre & de la sphère, il peut éprouver un plaisir cent fois au-dessus de celui de *Nomentanus*.

Il n'y a donc que le seul cas du plaisir actuel & de la douleur actuelle, où l'on puisse comparer le sort de deux hommes, en faisant abstraction de tout le reste. Il est indubitable que celui qui jouit de sa maîtresse est plus heureux dans ce moment que son rival méprisé qui gémit. Un homme sain qui mange une bonne perdrix, a sans doute un moment préférable à celui d'un homme tourmenté de la colique ; mais on ne peut aller au-delà avec sûreté ; on ne peut évaluer l'être d'un homme avec celui d'un autre ; on n'a point de balance pour peser les desirs & les sensations.

Nous avons commencé cet article par *Platon* & son souverain bien ; nous le finirons par *Solon*, & par ce grand mot qui a fait tant de fortune : *Il ne faut appeler personne heureux avant sa mort*. Cet axiome n'est au fond qu'une puérilité, comme tant d'apophthegmes consacrés dans l'antiquité. Le moment de la mort n'a rien de commun avec le sort qu'on a éprouvé dans la vie ; on peut périr d'une mort violente & infame, & avoir goûté jusque-là tous les plaisirs dont la nature humaine est susceptible. Il est très-possible & très-ordinaire, qu'un homme heureux cesse de l'être : qui en doute ? mais il n'a pas moins eu ses momens heureux.

Que veut donc dire le mot de *Solon* ? qu'il n'est pas sûr qu'un homme qui a du plaisir aujourd'hui, en ait demain ? en ce cas, c'est une vérité si incontestable & si triviale, qu'elle ne valait pas la peine d'être dite.

SECTION I I.

LE bien-être est rare. Le souverain bien en ce monde ne pourrait-il pas être regardé comme souverainement chimérique? Les philosophes grecs discutèrent longuement à leur ordinaire cette question. Ne vous imaginez-vous pas, mon cher lecteur, voir des mendiants qui raisonnent sur la pierre philosophale?

Le souverain bien! quel mot! autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, &c.

Chacun met son bien où il peut; & en a autant qu'il peut à sa façon, & à bien petite mesure.

*Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis, &c.*

Castor veut des chevaux, Pollux veut des lutteurs :
Comment concilier tant de goûts, tant d'humeurs?

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force, qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose, comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à nous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux momens sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens qui puissent durer toute la vie : le souverain bien & le souverain mal sont des chimères.

Nous

Nous avons la belle fable de *Crantor* ; il fait comparaître aux jeux olympiques la Richesse, la Volupté, la Santé, la Vertu ; chacune demande la pomme : la Richesse dit, c'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achète tous les biens : la Volupté dit, la pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir : la Santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, & que la richesse est inutile : enfin la Vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs, & de la santé, on peut se rendre très-méprisable si on se conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable est très ingénieuse ; elle le ferait encore plus si *Crantor* avait dit que le souverain bien est l'assemblage des quatre rivales réunies, vertu, santé, richesse, volupté : mais cette fable ne résout ni ne peut résoudre la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien : c'est un devoir ; elle est d'un genre différent, d'un ordre supérieur. Elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses ou agréables. Un homme vertueux avec la pierre & la goutte, sans appui, sans amis, privé du nécessaire, persécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui se porte bien, est très-malheureux ; & le persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très-heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son indigne persécuteur ; dites que vous aimez l'un, & que vous détestez l'autre ; mais avouez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe, c'est un charlatan.

B I E N ,

Du bien & du mal , physique & moral.

VOICI une question des plus difficiles & des plus importantes. Il s'agit de toute la vie humaine. Il serait bien plus important de trouver un remède à nos maux , mais il n'y en a point ; & nous sommes réduits à rechercher tristement leur origine. C'est sur cette origine qu'on dispute depuis *Zoroastre* , & qu'on a , selon les apparences , disputé avant lui. C'est pour expliquer ce mélange de bien & de mal qu'on a imaginé les deux principes ; *Oromase* l'auteur de la lumière , & *Arimane* l'auteur des ténèbres ; la boîte de *Pandore* , les deux tonneaux de *Jupiter* , la pomme mangée par *Eve* ; & tant d'autres systèmes. Le premier des dialecticiens , non pas le premier des philosophes , l'illustre *Bayle* a fait assez voir comment il est difficile aux chrétiens qui admettent un seul **DIEU** , bon & juste , de répondre aux objections des manichéens qui reconnaissent deux Dieux , dont l'un est bon , & l'autre méchant.

Le fond du système des manichéens , tout ancien qu'il est , n'en était pas plus raisonnable. Il faudrait avoir établi des lemmes géométriques pour oser en venir à ce théorème. *Il y a deux êtres nécessaires , tous deux suprêmes , tous deux infinis , tous deux également puissans , tous deux s'étant fait la guerre , & s'accordant enfin pour verser sur cette petite planète , l'un tous les trésors de sa bonté , & l'autre tout l'abyme de sa malice.* En vain , par cette hypothèse , expliquent-ils

la cause du bien & du mal ; la fable de *Prométhée* l'explique encore mieux ; mais toute hypothèse qui ne sert qu'à rendre raison des choses , & qui n'est pas d'ailleurs fondée sur des principes certains , doit être rejetée.

Des docteurs chrétiens (en faisant abstraction de la révélation qui fait tout croire) n'expliquent pas mieux l'origine du bien & du mal , que les sectateurs de *Zoroastre*.

Dès qu'ils disent : DIEU est un père tendre, DIEU est un roi juste ; dès qu'ils ajoutent l'idée de l'infini à cet amour , à cette bonté , à cette justice humaine qu'ils connaissent ; ils tombent bientôt dans la plus horrible des contradictions. Comment ce souverain qui a la plénitude infinie de cette justice que nous connaissons ; comment un père qui a une tendresse infinie pour ses enfans ; comment cet être infiniment puissant , a-t-il pu former des créatures à son image , pour les faire l'instant d'après tenter par un être malin , pour les faire succomber , pour faire mourir ceux qu'il avait créés immortels , pour inonder leur postérité de malheurs & de crimes ? On ne parle pas ici d'une contradiction qui paraît encore bien plus révoltante à notre faible raison. Comment DIEU rachetant ensuite le genre-humain par la mort de son fils unique , ou plutôt , comment DIEU lui-même fait homme , & mourant pour les hommes , livre-t-il à l'horreur des tortures éternelles presque tout ce genre-humain pour lequel il est mort ? Certes , à ne regarder ce système qu'en philosophe , (sans le secours de la foi ,) il est monstrueux , il est abominable. Il fait de DIEU ou la malice même , & la

malice infinie , qui a fait des êtres pensans pour les rendre éternellement malheureux , ou l'impuissance & l'imbécillité même , qui n'a pu ni prévoir ni empêcher les malheurs de ses créatures. Mais il n'est pas question dans cet article du malheur éternel , il ne s'agit que des biens & des maux que nous éprouvons dans cette vie. Aucun des docteurs de tant d'Eglises qui se combattent tous sur cet article n'a pu persuader aucun sage.

On ne conçoit pas comment *Bayle* , qui maniait avec tant de force & de finesse les armes de la dialectique , s'est contenté de faire argumenter (a) un manichéen , un calviniste , un moliniste , un socinien ; que n'a-t-il fait parler un homme raisonnable ? que *Bayle* n'a-t-il parlé lui-même ? il aurait dit bien mieux que nous ce que nous allons hasarder.

Un père qui tue ses enfans est un monstre ; un roi qui fait tomber dans le piège ses sujets pour avoir un prétexte de les livrer à des supplices , est un tyran exécrationnel. Si vous concevez dans DIEU la même bonté que vous exigez d'un père , la même justice que vous exigez d'un roi , plus de ressource pour disculper DIEU : & en lui donnant une sagesse & une bonté infinies , vous le rendez infiniment odieux ; vous faites souhaiter qu'il n'existe pas , vous donnez des armes à l'athée , & l'athée fera toujours en droit de vous dire : Il vaut mieux ne point reconnaître de divinité que de lui imputer précisément ce que vous puniriez dans les hommes.

Commençons donc par dire : ce n'est pas à nous à donner à DIEU les attributs humains , ce n'est pas à nous à faire DIEU à notre image. Justice humaine ,

(a) Voyez les articles *Manichéens* , *Marcionites* , *Pauliciens* , dans *Bayle*.

bonté humaine , sagesse humaine , rien de tout cela ne lui peut convenir. On a beau étendre à l'infini ces qualités , ce ne feront jamais que des qualités humaines dont nous reculons les bornes ; c'est comme si nous donnions à DIEU la solidité infinie , le mouvement infini , la rondeur , la divisibilité , infinie. Ces attributs ne peuvent être les siens.

La philosophie nous apprend que cet univers doit avoir été arrangé par un être incompréhensible , éternel , existant par sa nature ; mais , encore une fois , la philosophie ne nous apprend pas les attributs de cette nature. Nous savons ce qu'il n'est pas , & non ce qu'il est.

Point de bien ni de mal pour DIEU , ni en physique ni en morale.

Qu'est-ce que le mal physique ? De tous les maux le plus grand sans doute est la mort. Voyons s'il était possible que l'homme eût été immortel.

Pour qu'un corps tel que le nôtre fût indissoluble , impérissable , il faudrait qu'il ne fût point composé de parties ; il faudrait qu'il ne naquît point , qu'il ne prît ni nourriture ni accroissement , qu'il ne pût éprouver aucun changement. Qu'on examine toutes ces questions que chaque lecteur peut étendre à son gré , & l'on verra que la proposition de l'homme immortel est contradictoire.

Si notre corps organisé était immortel , celui des animaux le ferait aussi ; or il est clair qu'en peu de temps le globe ne pourrait suffire à nourrir tant d'animaux ; ces êtres immortels , qui ne subsistent qu'en renouvelant leur corps par la nourriture , périeraient donc faute de pouvoir se renouveler ; tout cela est

contradictoire. On en pourrait dire beaucoup davantage, mais tout lecteur vraiment philosophe verra que la mort était nécessaire à tout ce qui est né, que la mort ne peut être ni une erreur de DIEU, ni un mal, ni une injustice, ni un châtement de l'homme.

L'homme né pour mourir ne pouvait pas plus être soustrait aux douleurs qu'à la mort. Pour qu'une substance organisée & douée de sentiment n'éprouvât jamais de douleur, il faudrait que toutes les lois de la nature changeassent, que la matière ne fût plus divisible, qu'il n'y eût plus ni pesanteur, ni action, ni force, qu'un rocher pût tomber sur un animal sans l'écraser, que l'eau ne pût le suffoquer, que le feu ne pût le brûler. L'homme impassible est donc aussi contradictoire que l'homme immortel.

Ce sentiment de douleur était nécessaire pour nous avertir de nous conserver, & pour nous donner des plaisirs autant que le comportent les lois générales auxquelles tout est soumis.

Si nous n'éprouvions pas la douleur, nous nous blesserions à tout moment sans le sentir. Sans le commencement de la douleur nous ne ferions aucune fonction de la vie, nous ne la communiquerions pas, nous n'aurions aucun plaisir. La faim est un commencement de douleur qui nous avertit de prendre de la nourriture, l'ennui une douleur qui nous force à nous occuper, l'amour un besoin qui devient douloureux quand il n'est pas satisfait. Tout désir, en un mot, est un besoin, une douleur commencée. La douleur est donc le premier ressort de toutes les actions des animaux. Tout animal doué de sentiment, doit être sujet à la douleur si la matière est

divisible; la douleur était donc aussi nécessaire que la mort. Elle ne peut donc être ni une erreur de la Providence, ni une malice, ni une opinion. Si nous n'avions vu souffrir que les brutes, nous n'accuserions pas la nature; si dans un état impassible nous étions témoins de la mort lente & douloureuse des colombes, sur lesquelles fond un épervier qui dévore à loisir leurs entrailles, & qui ne fait que ce que nous faisons, nous serions loin de murmurer; mais de quel droit nos corps seront-ils moins sujets à être déchirés que ceux des brutes? Est-ce parce que nous avons une intelligence supérieure à la leur? Mais qu'a de commun ici l'intelligence avec une matière divisible? Quelques idées de plus ou de moins dans un cerveau, doivent-elles, peuvent-elles, empêcher que le feu ne nous brûle, & qu'un rocher ne nous écrase?

Le mal moral, sur lequel on a écrit tant de volumes, n'est au fond que le mal physique. Ce mal moral n'est qu'un sentiment douloureux, qu'un être organisé cause à un autre être organisé. Les rapines, les outrages, &c. ne sont un mal qu'autant qu'ils en causent. Or comme nous ne pouvons assurément faire aucun mal à DIEU, il est clair par les lumières de la raison (indépendamment de la foi qui est tout autre chose,) qu'il n'y a point de mal moral par rapport à l'Être suprême.

Comme le plus grand des maux physiques est la mort, le plus grand des maux en morale est assurément la guerre: elle traîne après elle tous les crimes; calomnies dans les déclarations, perfidies dans les traités; la rapine, la dévastation, la douleur, & la mort, sous toutes les formes.

Tout cela est un mal physique pour l'homme , & n'est pas plus mal moral par rapport à DIEU , que la rage des chiens qui se mordent. C'est un lieu commun , aussi faux que faible , de dire qu'il n'y a que les hommes qui s'entr'égorgent ; les loups , les chiens , les chats , les coqs , les cailles , &c. se battent entre eux , espèce contre espèce ; les araignées de bois se dévorent les unes les autres : tous les mâles se battent pour les femelles. Cette guerre est la suite des lois de la nature , des principes qui sont dans leur sang ; tout est lié , tout est nécessaire.

La nature a donné à l'homme environ vingt-deux ans de vie l'un portant l'autre , c'est-à-dire , que de mille enfans nés dans un mois , les uns étant morts au berceau , les autres ayant vécu jusqu'à trente ans , d'autres jusqu'à cinquante , quelques-uns jusqu'à quatre-vingt ; faites ensuite une règle de compagnie ; vous trouverez environ vingt-deux ans pour chacun.

Qu'importe à DIEU qu'on meure à la guerre , ou qu'on meure de la fièvre ? La guerre emporte moins de mortels que la petite vérole. Le fléau de la guerre est passager , & celui de la petite vérole règne toujours dans toute la terre à la suite de tant d'autres ; & tous les fléaux sont tellement combinés que la règle des vingt-deux ans de vie est toujours constante en général.

L'homme offense DIEU en tuant son prochain , dites-vous. Si cela est , les conducteurs des nations sont d'horribles criminels ; car ils font égorger , en invoquant DIEU même , une foule prodigieuse de leurs semblables , pour de vils intérêts , qu'il vaudrait

mieux abandonner. Mais comment offensent-ils DIEU ? (à ne raisonner qu'en philosophes) comme les tigres & les crocodiles l'offensent ; ce n'est pas DIEU assurément qu'ils tourmentent, c'est leur prochain ; ce n'est qu'envers l'homme que l'homme peut être coupable. Un voleur de grand chemin ne saurait voler DIEU. Qu'importe à l'Être éternel qu'un peu de métal jaune soit entré les mains de *Jérôme* ou de *Bonaventure* ? Nous avons des désirs nécessaires, des passions nécessaires, des lois nécessaires pour les réprimer ; & tandis que sur notre fourmilière nous nous disputons un brin de paille pour un jour, l'univers marche à jamais par des lois éternelles & immuables, sous lesquelles est rangé l'atome qu'on nomme la terre.

BIEN, TOUT EST BIEN.

JE vous prie, Messieurs, de m'expliquer le *tout est bien*, car je ne l'entends pas.

Cela signifie-t-il, *tout est arrangé, tout est ordonné*, suivant la théorie des forces mouvantes ? Je comprends & je l'avoue.

Entendez-vous que chacun se porte bien, qu'il a de quoi vivre, & que personne ne souffre ? vous savez combien cela est faux.

Votre idée est-elle que les calamités lamentables qui affligent la terre sont *bien* par rapport à DIEU & le réjouissent ? Je ne crois point cette horreur, ni vous non plus.

De grâce, expliquez-moi le *tout est bien*. Platon le raisonneur daigna laisser à DIEU la liberté de faire

cinq mondes , par la raison , dit-il , qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers en géométrie , le tétraèdre , le cube , l'exaèdre , le dodécaèdre , l'icosaèdre. Mais pourquoi resserrer ainsi la puissance divine ? pourquoi ne lui pas permettre la sphère , qui est encore plus régulière , & même le cône , la pyramide à plusieurs faces , le cylindre ? &c.

DIEU choisit , selon lui , nécessairement le meilleur des mondes possibles ; ce système a été embrassé par plusieurs philosophes chrétiens , quoiqu'il semble répugner au dogme du péché originel. Car notre globe , après cette transgression , n'est plus le meilleur des globes : il l'était auparavant ; il pourrait donc l'être encore ; & bien des gens croient qu'il est le pire des globes , au lieu d'être le meilleur.

Leibnitz , dans sa Théodicée , prit le parti de *Platon*. Plus d'un lecteur s'est plaint de n'entendre pas plus l'un que l'autre ; pour nous , après les avoir lus tous deux plus d'une fois , nous avouons notre ignorance , selon notre coutume : & puisque l'Évangile ne nous a rien révélé sur cette question , nous demeurons sans remords dans nos ténèbres.

Leibnitz , qui parle de tout , a parlé du péché originel aussi ; & comme tout homme à système fait entrer dans son plan tout ce qui peut le contredire , il imagina que la défobéissance envers DIEU , & les malheurs épouvantables qui l'ont suivie , étaient des parties intégrantes du meilleur des mondes , des ingrédients nécessaires de toute la félicité possible. *Calla senor don Carlos : todo che se haze e por su ben.*

Quoi ! être chassé d'un lieu de délices , où l'on aurait vécu à jamais , si on n'avait pas mangé une

pomme ! Quoi ! faire dans la misère , des enfans misérables & criminels , qui souffriront tout , qui feront tout souffrir aux autres ! Quoi ! éprouver toutes les maladies , sentir tous les chagrins , mourir dans la douleur , & pour rafraîchissement être brûlé dans l'éternité des siècles ! ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'est pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour DIEU ?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre ; aussi fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal , cela peut-être dit en riant par un *Lucullus* qui se porte bien , & qui fait un bon dîner avec ses amis & sa maîtresse dans le fallon d'*Apollon* ; mais , qu'il mette la tête à la fenêtre , il verra des malheureux ; qu'il ait la fièvre , il le fera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède , & ce qui suit l'endroit qu'on cite , & on s'expose à mille querelles. Il faut pourtant que je cite *Laënce* , père de l'Eglise , qui dans son chapitre XIII de *la colère de DIEU* , fait parler ainsi *Epicure* : „ Ou DIEU veut ôter le mal de „ ce monde , & ne le peut ; ou il le peut , & ne le veut „ pas ; ou il ne le peut , ni ne le veut ; ou enfin il „ le veut , & le peut. S'il le veut , & ne le peut pas , „ c'est impuissance , ce qui est contraire à la nature „ de DIEU ; s'il le peut , & ne le veut pas , c'est „ méchanceté , & cela est non moins contraire à sa „ nature ; s'il ne le veut ni ne le peut , c'est à la fois „ méchanceté & impuissance ; s'il le veut , & le peut ,

» (ce qui seul de ces parties convient à DIEU) d'où
 » vient donc le mal sur la terre ? »

L'argument est pressant , aussi *Laënce* y répond fort mal , en disant que DIEU veut le mal , mais qu'il nous a donné la sagesse avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponse est bien faible en comparaison de l'objection ; car elle suppose que DIEU ne pouvait donner la sagesse qu'en produisant le mal ; & puis , nous avons une plaisante sagesse !

L'origine du mal a toujours été un abyme dont personne n'a pu voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens philosophes , & de législateurs à recourir à deux principes , l'un bon , l'autre mauvais. *Typhon* était le mauvais principe chez les Egyptiens , *Arimane* chez les Perses. Les manichéens adoptèrent , comme on fait , cette théologie ; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon , ni au mauvais principe , il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce monde regorge , & qu'on peut mettre au nombre de nos maux , ce n'est pas une absurdité légère , que d'avoir supposé deux êtres tout-puissans , se battant à qui des deux mettrait plus du sien dans ce monde , & faisant un traité comme les deux médecins de *Molière* : passez-moi l'émétique , & je vous passerai la saignée.

Basilide , après les platoniciens , prétendit , dès le premier siècle de l'Eglise , que DIEU avait donné notre monde à faire à ses derniers anges ; & que ceux-ci n'étant pas habiles , firent les choses telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en poussière par l'objection terrible , qu'il n'est pas dans la nature d'un DIEU tout-puissant , & tout sage , de faire bâtir

un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon, qui a senti l'objection, la prévient en disant que l'ange qui préfidait à l'atelier est damné pour avoir si mal fait son ouvrage; mais la brûlure de cet ange ne nous guérit pas.

L'aventure de *Pandore* chez les Grecs ne répond pas mieux à l'objection. La boîte où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est à la vérité une allégorie charmante; mais cette *Pandore* ne fut faite par *Vulcain* que pour se venger de *Prométhée*, qui avait fait un homme avec de la boue.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré; DIEU ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente; l'homme chargea son âne de la drogue, l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & pendant que l'âne buvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatrième ciel, ils s'avifèrent de manger d'une galette, au lieu de l'ambroisie qui était leur mets naturel. L'ambroisie s'exhalait par les pores; mais après avoir mangé de la galette, il fallait aller à la selle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enseigner où était la garde-robe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planète, grande comme rien, qui est à quelque soixante millions de lieues d'ici, c'est-là le privé de l'univers, allez-y au plus vite: ils y allèrent, on les y laissa; & c'est depuis ce temps que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi DIEU permit que l'homme mangeât la galette, &

qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantables ?

Je passe vite de ce quatrième ciel à milord *Bolingbroke*, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célèbre *Pope* son plan du *tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les œuvres posthumes de milord *Bolingbroke*, & que milord *Shaftesbury* avait auparavant inféré dans ses *caractéristiques*. Lisez dans *Shaftesbury* le chapitre *des moralistes*, vous y verrez ces paroles :

» On a beaucoup à répondre à ces plaintes des
 » défauts de la nature. Comment est-elle fortie si
 » impuissante & si défectueuse des mains d'un être
 » parfait ? mais je nie qu'elle soit défectueuse. . . . sa
 » beauté résulte des contrariétés, & la concorde
 » universelle naît d'un combat perpétuel. . . . Il faut
 » que chaque être soit immolé à d'autres ; les végé-
 » taux aux animaux, les animaux à la terre. . . . &
 » les lois du pouvoir central, & de la gravitation qui
 » donnent aux corps célestes leur poids & leur mou-
 » vement, ne seront point dérangées pour l'amour
 » d'un chétif animal, qui tout protégé qu'il est par
 » ces mêmes lois, fera bientôt par elles réduit en
 » poussière. »

Bolingbroke, *Shaftesbury*, & *Pope*, leur metteur en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que les autres : leur *tout est bien* ne veut dire autre chose, sinon que le tout est dirigé par des lois immuables ; qui ne le fait pas ? vous ne nous apprenez rien quand vous remarquez, après tous les petits enfans, que les mouches sont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par des hirondelles, les hirondelles

par les pie-grièches, les pie-grièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour se tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & ensuite par les diables, au moins mille sur un.

Voilà un ordre net & constant parmi les animaux de toute espèce; il y a de l'ordre par-tout. Quand une pierre se forme dans ma vessie, c'est une mécanique admirable : des fucs pierreux passent petit à petit dans mon sang; ils se filtrent dans les reins, passent par les uretères, se déposent dans ma vessie, s'y assemblent par une excellente attraction newtonienne; le caillou se forme, se grossit, je souffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par *Tubalcain*, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, fait ma pierre avec ses pincettes, elle se brise sous ses efforts par un mécanisme nécessaire; & par le même mécanisme je meurs dans des tourmens affreux; *tout cela est bien*, tout cela est la suite évidente des principes physiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le savais comme vous.

Si nous étions insensibles, il n'y aurait rien à dire à cette physique. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit; nous vous demandons s'il n'y a point de maux sensibles, & d'où ils viennent? *Il n'y a point de maux*, dit *Pope*, dans sa quatrième épître sur le *tout est bien*; *s'il y a des maux particuliers, ils composent le bien général*.

Voilà un singulier bien général, composé de la pierre, de la goutte, de tous les crimes, de toutes les souffrances, de la mort, & de la damnation.

La chute de l'homme est l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame, que vous appelez *santé générale*; mais *Shaftesbury*, & *Bolingbroke* ont osé attaquer le péché originel; *Pope* n'en parle point; il est clair que leur système sape la religion chrétienne par ses fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce système a été approuvé depuis peu par plusieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires; à la bonne heure, il ne faut envier à personne la consolation de raisonner comme il peut sur le déluge de maux qui nous inonde. Il est juste d'accorder aux malades désespérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été jusqu'à prétendre que ce système est consolant. DIEU, dit *Pope*, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atome ou mille planètes précipités dans la ruine, une boule de savon ou un monde se former.*

Voilà, je vous l'avoue, une plaifante consolation; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de milord *Shaftesbury*, qui dit que DIEU n'ira pas déranger ses lois éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces lois éternelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu?

Ce système du *tout est bien*, ne représente l'auteur de toute la nature, que comme un roi puissant & malfasant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coûte la vie à quatre ou cinq cents mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la disette &

dans

dans les larmes , pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possibles console , elle est désespérante pour les philosophes qui l'embrassent. La question du bien & du mal , demeure un chaos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi ; c'est un jeu d'esprit pour ceux qui disputent ; ils sont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le peuple non-pensant , il ressemble assez à des poissons qu'on a transportés d'une rivière dans un réservoir ; ils ne se doutent pas qu'ils sont là pour être mangés le carême , aussi ne favons-nous rien du tout par nous-mêmes des causes de notre destinée.

Mettons à la fin de presque tous les chapitres de métaphysique les deux lettres des juges romains quand ils n'entendaient pas une cause , *N. L. non liquet* , cela n'est pas clair. Imposons surtout silence aux scélérats , qui étant accablés comme nous du poids des calamités humaines , y ajoutent la fureur de la calomnie. Confondons leurs exécrables impostures , en recourant à la foi & à la Providence. (a)

Des raisonneurs ont prétendu qu'il n'est pas dans la nature de l'être des êtres que les choses soient autrement qu'elles sont. C'est un rude système , je n'en fais pas assez pour oser seulement l'examiner.

(a) Voyez le poëme sur le *désastre de Lisbonne* ; volume de *Poëmes* ,

» Mon malheur , dites-vous , est le bien d'un autre être , &c.

BIENS D'ÉGLISE.

SECTION PREMIÈRE.

L'ÉVANGILE défend à ceux qui veulent atteindre à la perfection, d'amasser des trésors, & de conserver leurs biens temporels. (a) *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra.* — (b) *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, & da pauperibus.* — (c) *Et omnis qui reliquerit domum vel fratres, aut sorores, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.*

Les apôtres & leurs premiers successeurs ne recevaient aucun immeuble, ils n'en acceptaient que le prix; & après avoir prélevé ce qui était nécessaire pour leur subsistance, ils distribuaient le reste aux pauvres. *Saphire & Ananie* ne donnèrent pas leurs biens à *S^t Pierre*, mais ils le vendirent & lui en apportèrent le prix: *Vende quæ habes & da pauperibus.*

L'Église possédait déjà des biens-fonds considérables sur la fin du troisième siècle, puisque *Dioclétien & Maximien* en prononcèrent la confiscation en 302.

Dès que *Constantin* fut sur le trône des Césars, il permit de doter les églises comme l'étaient les temples de l'ancienne religion; & dès-lors l'Église acquit de riches terres. *S^t Jérôme* s'en plaignit dans une de ses lettres à *Eustochie*. „ Quand vous les voyez, dit-il, „ aborder d'un air doux & sanctifié, les riches veuves „ qu'ils rencontrent, vous croiriez que leur main

(a) *Matth.* chap. VI, v. 19. (c) *ibid.* v. 29.(b) *ibid.* v. 25.

» ne s'étend que pour leur donner des bénédictions,
 » mais c'est au contraire pour recevoir le prix de
 » leur hypocrisie. »

Les saints prêtres recevaient sans demander. *Valentinien I* crut devoir défendre aux ecclésiastiques de rien recevoir des veuves & des femmes par testament, ni autrement. Cette loi que l'on trouve au *Code Théodosien*, fut révoquée par *Martien*, & par *Justinien*.

Justinien, pour favoriser les ecclésiastiques, défendit aux juges par sa nouvelle XVIII, chap. II, d'annuler les testaments faits en faveur de l'Eglise, quand même ils ne seraient pas revêtus des formalités prescrites par les lois.

Anastase avait statué en 491, que les biens d'Eglise se prescriraient par quarante ans. *Justinien* inséra cette loi dans son code; (d) mais ce prince qui changea continuellement la jurisprudence, étendit cette prescription à cent ans. Alors quelques ecclésiastiques, indignes de leur profession, supposèrent de faux titres; (e) ils tirèrent de la poussière de vieux testaments, nuls selon les anciennes lois, mais valables suivant les nouvelles. Les citoyens étaient dépouillés de leur patrimoine par la fraude. Les possessions qui jusque-là avaient été regardées comme sacrées, furent envahies par l'Eglise. Enfin, l'abus fut si criant, que *Justinien* lui-même fut obligé de rétablir les dispositions de la loi d'*Anastase*, par sa nouvelle CXXXI, chap. VI.

(d) Cod. tit. de fund. patrimon.

(e) Cod. leg. XXIV. de sacro sanctis ecclesiis.

Les tribunaux français ont long-temps adopté le chap. XI de la nouvelle XVIII, quand les legs faits à l'Eglise n'avaient pour objet que des sommes d'argent, ou des effets mobiliers; mais depuis l'ordonnance de 1735 les legs pieux n'ont plus ce privilège en France.

Pour les immeubles, presque tous les rois de France depuis *Philippe le hardi*, ont défendu aux églises d'en acquérir sans leur permission. Mais la plus efficace de toutes les lois, c'est l'édit de 1749, rédigé par le chancelier d'*Agucffeau*. Depuis cet édit, l'Eglise ne peut recevoir aucun immeuble, soit par donation, par testament, ou par échange, sans lettres-patentes du roi enregistrées au parlement.

SECTION II.

LES biens d'Eglise pendant les cinq premiers siècles de notre ère, furent régis par des diacres qui en faisaient la distribution aux clercs & aux pauvres. Cette communauté n'eut plus lieu dès la fin du cinquième siècle; on partagea les biens de l'Eglise en quatre parts; on en donna une aux évêques, une autre aux clercs, une autre à la fabrique, & la quatrième fut assignée aux pauvres.

Bientôt après ce partage, les évêques se chargèrent seuls des quatre portions; & c'est pourquoi le clergé inférieur est en général très-pauvre.

Le parlement de Toulouse rendit un arrêt le 18 avril 1651, qui ordonnait que dans trois jours les évêques du ressort pourvoiraient à la nourriture des pauvres, passé lequel temps, saisie serait faite du sixième

de tous les fruits que les évêques prennent dans les paroisses dudit ressort &c.

En France l'Eglise n'aliène pas valablement ses biens sans de grandes formalités, & si elle ne trouve pas de l'avantage dans l'aliénation : on juge que l'on peut prescrire sans titre, par une possession de quarante ans, les biens d'Eglise; mais s'il paraît un titre, & qu'il soit défectueux, c'est-à-dire, que toutes les formalités n'y aient pas été observées, l'acquéreur, ni ses héritiers ne peuvent jamais prescrire. Et de-là cette maxime, *melius est non habere titulum, quàm habere vitiosum*. On fonde cette jurisprudence sur ce que l'on présume que l'acquéreur dont le titre n'est pas en forme est de mauvaise foi, & que suivant les canons, un possesseur de mauvaise foi ne peut jamais prescrire. Mais celui qui n'a point de titres ne devrait-il pas plutôt être présumé usurpateur? Peut-on prétendre que le défaut d'une formalité que l'on a ignorée, soit une présomption de mauvaise foi? Doit-on dépouiller le possesseur sur cette présomption? Doit-on juger que le fils qui a trouvé un domaine dans l'hoirie de son père, le possède avec mauvaise foi, parce que celui de ses ancêtres qui acquit ce domaine n'a pas rempli une formalité?

Les biens de l'Eglise nécessaires au maintien d'un ordre respectable, ne sont point d'une autre nature que ceux de la noblesse & du tiers-état, les uns & les autres devraient être assujettis aux mêmes règles. On se rapproche aujourd'hui autant qu'on le peut de cette jurisprudence équitable.

Il semble que les prêtres & les moines qui aspirent à la perfection évangélique, ne devraient jamais avoir

de procès; (f) & *ei qui vult tecum iudicio contendere, & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium.*

S^t Basile entend sans doute parler de ce passage, lorsqu'il dit (g) qu'il y a dans l'évangile une loi expresse, qui défend aux chrétiens d'avoir jamais aucun procès. Salvien a entendu de même ce passage. (h) *Jubet Christus ne litigemus, nec solum jubet, sed in tantum hoc jubet ut ipsa nos de quibus lis est, relinquere jubeat, dum modo litibus exuamur.*

Le quatrième concile de Carthage a aussi réitéré ces défenses. *Episcopus nec provocatus de rebus transitoriis litiget.*

Mais d'un autre côté il n'est pas juste qu'un évêque abandonne ses droits; il est homme, il doit jouir du bien que les hommes lui ont donné; il ne faut pas qu'on le vole parce qu'il est prêtre.

(Ces deux sections sont de M. Christin, célèbre avocat au parlement de Besançon, qui s'est fait une réputation immortelle dans son pays, en plaidant pour abolir la servitude.)

SECTION III.

De la pluralité des bénéfices, des abbayes en commende, & des moines qui ont des esclaves.

IL en est de la pluralité des gros bénéfices, archevêchés, évêchés, abbayes, de trente, quarante, cinquante, soixante mille florins d'Empire, comme

(f) Matth. chap. V, v. 40. (h) *De gubern. Dei*, l. III, chap. 47,
(g) Homel. de legend. græc. édit. de Paris 1645.

de la pluralité des femmes ; c'est un droit qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Un prince de l'Empire, cadet de sa maison, ferait bien peu chrétien s'il n'avait qu'un seul évêché ; il lui en faut quatre ou cinq pour constater sa catholicité. Mais un pauvre curé qui n'a pas de quoi vivre, ne peut guère parvenir à deux bénéfices, du moins rien n'est plus rare.

Le pape qui disait qu'il était dans la règle, qu'il n'avait qu'un seul bénéfice, & qu'il s'en contentait, avait très-grande raison.

On a prétendu qu'un nommé *Ebrouin*, évêque de Poitiers, fut le premier qui eut à la fois une abbaye & un évêché. L'empereur *Charles le chauve* lui fit ces deux préfens. L'abbaye était celle de Saint-Germain-des-Prés-lès-Paris. C'était un gros morceau, mais pas si gros qu'aujourd'hui.

Avant cet *Ebrouin* nous voyons force gens d'église posséder plusieurs abbayes.

Alcuin diacre, favori de *Charlemagne*, possédait à la fois celles de Saint-Martin-de-Tours, de Ferrières, de Comeri, & quelques autres. On ne saurait trop en avoir ; car si on est un saint, on édifie plus d'ames ; & si on a le malheur d'être un honnête homme du monde, on vit plus agréablement.

Il se pourrait bien que dès ce temps-là ces abbés fussent commendataires ; car ils ne pouvaient réciter l'office dans sept ou huit endroits à la fois. *Charles Martel*, & *Pépin* son fils, qui avaient pris pour eux tant d'abbayes, n'étaient pas des abbés réguliers.

Quelle est la différence entre un abbé commendataire, & un abbé qu'on appelle *régulier* ? la même

qu'entre un homme qui a cinquante mille écus de rente pour se réjouir, & un homme qui a cinquante mille écus pour gouverner.

Ce n'est pas qu'il ne soit loisible aux abbés réguliers de se réjouir aussi. Voici comme s'exprimait sur leur douce joie *Jean Trithême* dans une de ses harangues, en présence d'une convocation d'abbés bénédictins.

*Negleſto ſuperûm cultu , ſpretoque tonantis
Imperio , Baccho indulgent Venerique nefandæ , &c.*

En voici une traduction, ou plutôt une imitation faite par une bonne ame, quelque temps après *Jean Trithême*.

- » Ils se moquent du ciel, & de la providence ;
- » Ils aiment mieux Bacchus, & la mère d'amour ;
- » Ce sont leurs deux grands saints pour la nuit & le jour.
- » Des pauvres à prix d'or ils vendent la substance.
- » Ils s'abreuvent dans l'or, l'or est sur leurs lambris ;
- » L'or est sur leurs catins qu'on paye au plus haut prix :
- » Et passant mollement de leur lit à la table,
- » Ils ne craignent ni lois, ni rois, ni dieu, ni diable.

Jean Trithême, comme on voit, était de très-méchante humeur. On eût pu lui répondre ce que disait *César* avant les ides de Mars : *Ce ne sont pas ces voluptueux que je crains, ce sont ces raisonneurs maigres & pâles*. Les moines qui chantent le *Pervigilium veneris* pour matines, ne sont pas dangereux. Les moines argumentans, prêchans, cabalans, ont fait beaucoup plus de mal que tous ceux dont parle *Jean Trithême*.

Les moines ont été aussi maltraités par l'évêque célèbre du *Bellai*, qu'ils l'avaient été par l'abbé

Trithême. Il leur applique, dans son apocalypse de *Méliton*, ces paroles d'*Ozée* : *Vaches grasses qui frustrez les pauvres, qui dites sans cesse, Apportez & nous boirons, le Seigneur a juré par son saint nom que voici les jours qui viendront sur vous ; vous aurez agacement de dents, & disette de pain en toutes vos maisons.*

La prédiction ne s'est pas accomplie ; mais l'esprit de police qui s'est répandu dans toute l'Europe, en mettant des bornes à la cupidité des moines, leur a inspiré plus de décence.

Il faut convenir, malgré tout ce qu'on a écrit contre leurs abus, qu'il y a toujours eu parmi eux des hommes éminens en science & en vertu ; que s'ils ont fait de grands maux ils ont rendu de grands services, & qu'en général on doit les plaindre encore plus que les condamner.

SECTION IV.

Tous les abus grossiers qui durèrent dans la distribution des bénéfices, depuis le dixième siècle jusqu'au seizième, ne subsistent plus aujourd'hui ; & s'ils sont inséparables de la nature humaine, ils sont beaucoup moins révoltans par la décence qui les couvre. Un *Maillard* ne dirait plus aujourd'hui en chaire : *O domina, que facitis placitum domini episcopi &c.* » O Madame, qui faites le plaisir de monsieur l'évêque, si vous demandez comment cet enfant de dix ans a eu un bénéfice, on vous répondra que madame sa mère était fort privée de monsieur l'évêque. »

On n'entend plus en chaire un cordelier *Menot* criant : » Deux crosses, deux mitres, » & *adhuc non sunt*

contenti. » Entre vous, Mesdames, qui faites à monsieur l'évêque le plaisir que savez, & puis dites : Oh, oh ! il fera du bien à mon fils, ce fera un des mieux pourvus en l'Eglise. » *Isti protonotarii qui habent illas dispensas ad tria, immò in quindecim beneficia, & sunt simoniaci & sacrilegi : & non cessant arripere beneficia incompatibilia : idem est eis. Si vacet episcopatus, pro eo habendo dabitur unus grossus fasciculus aliorum beneficiorum. Primò accumulabuntur archidiaconatus, abbatia, duo prioratus, quatuor aut quinque præbendæ, & dabuntur hæc omnia pro compensatione.*

» Si ces protonotaires, qui ont des dispenses pour » trois ou même quinze bénéfices, sont simoniaques & » sacrilèges, & si on ne cesse d'accrocher des bénéfices » incompatibles, c'est même chose pour eux. Il vaque » un bénéfice ; pour l'avoir, on vous donnera une » poignée d'autres bénéfices, un archidiaconat, des » abbayes, deux prieurés, quatre ou cinq prébendes, » & tout cela pour faire la compensation. »

Le même prédicateur dans un autre endroit s'exprime ainsi : » Dans quatre plaideurs qu'on » rencontre au palais, il y a toujours un moine ; » & si on leur demande ce qu'ils font là, un *cléri-* » *cus* répondra, notre chapitre est bandé contre le » doyen, contre l'évêque, & contre les autres officiers, » & je vais après les queues de ces messieurs pour » cette affaire. Et toi, maître moine, que fais-tu » ici ? Je plaide une abbaye de huit cents livres » de rente pour mon maître. Et toi, moine blanc ? » Je plaide un petit prioré pour moi. Et vous, » mendiants, qui n'avez terre, ni fillon, que battez- » vous ici le pavé ? Le roi nous a octroyé du sel, » du bois, & autres choses : mais les officiers nous

„ les dénieut. Ou bien , un tel curé par son avarice
 „ & envie nous veut empêcher la sépulture , & la
 „ dernière volonté d'un qui est mort ces jours passés,
 „ tellement qu'il nous est force d'en venir à la
 „ cour. „

Il est vrai que ce dernier abus , dont retentissent
 tous les tribunaux de l'Eglise catholique romaine ,
 n'est point déraciné.

Il en est un plus funeste encore , c'est celui d'avoir
 permis aux bénédictins , aux bernardins , aux char-
 treux même , d'avoir des main-mortables , des esclaves.
 On distingue sous leur domination dans plusieurs
 provinces de France & en Allemagne ,

Esclavage de la personne ,

Esclavage des biens ,

Esclavage de la personne & des biens.

L'esclavage de la personne consiste dans l'incapa-
 cité de disposer de ses biens en faveur de ses enfans ,
 s'ils n'ont pas toujours vécu avec leur père dans la
 même maison & à la même table. Alors tout appar-
 tient aux moines. Le bien d'un habitant du mont
 Jura , mis entre les mains d'un notaire de Paris ,
 devient dans Paris même la proie de ceux qui origi-
 nairement avaient embrassé la pauvreté évangélique
 au mont Jura. Le fils demande l'aumône à la porte
 de la maison que son père a bâtie ; & les moines ,
 bien loin de lui donner cette aumône , s'arrogent
 jusqu'au droit de ne point payer les créanciers du
 père , & de regarder comme nulles les dettes hypo-
 théquées sur la maison dont ils s'emparent. La veuve
 se jette en vain à leurs pieds pour obtenir une

partie de la dot. Cette dot, ces créances, ce bien paternel, tout appartient de droit divin aux moines. Les créanciers, la veuve, les enfans, tout meurt dans la mendicité.

L'esclavage réel est celui qui est affecté à une habitation. Quiconque vient occuper une maison dans l'empire de ces moines, & y demeure un an & un jour, devient leur serf pour jamais. Il est arrivé quelquefois qu'un négociant français, père de famille, attiré par ses affaires dans ce pays barbare, y ayant pris une maison à loyer pendant une année, & étant mort ensuite dans sa patrie, dans une autre province de France; la veuve, les enfans, ont été tout étonnés de voir des huissiers venir s'emparer de leurs meubles, avec des paréatis, les vendre au nom de *S^t Claude*, & chasser une famille entière de la maison de son père.

L'esclavage mixte est celui qui étant composé des deux, est ce que la rapacité a jamais inventé de plus exécrationnable, & ce que les brigands n'oseraient pas même imaginer.

Il y a donc des peuples chrétiens gémissans dans un triple esclavage, sous des moines qui ont fait vœu d'humilité & de pauvreté! Chacun demande comment les gouvernemens souffrent ces fatales contradictions? C'est que les moines sont riches, & leurs esclaves sont pauvres. C'est que les moines, pour conserver leur droit d'*Attila*, font des présens aux commis, aux maîtresses de ceux qui pourraient interposer leur autorité pour réprimer une telle oppression. Le fort écrase toujours le faible. Mais pourquoi faut-il que les moines soient les plus forts?

Quel horrible état que celui d'un moine dont le couvent est riche ! la comparaison continuelle qu'il fait de sa servitude & de sa misère avec l'empire & l'opulence de l'abbé , du prieur , du procureur , du secrétaire , du maître des bois &c , lui déchire l'ame à l'église & au réfectoire. Il maudit le jour où il prononça ses vœux imprudens & absurdes : il se désespère ; il voudrait que tous les hommes fussent aussi malheureux que lui. S'il a quelque talent pour contrefaire les écritures , il l'emploie en faisant de fausses chartes pour plaire au sous-prieur , il accable les payfans qui ont le malheur inexprimable d'être vassaux d'un couvent : étant devenu bon faussaire , il parvient aux charges : & comme il est fort ignorant , il meurt dans le doute & dans la rage.

B L A S P H E M E.

C'EST un mot grec qui signifie , *atteinte à la réputation*. *Blasphemia* se trouve dans *Démofthènes*. De-là vient , dit *Ménage* , le mot de *blâmer*. *Blasphème* ne fut employé dans l'Eglise grecque que pour signifier *injure faite à DIEU*. Les Romains n'employèrent jamais cette expression , ne croyant pas apparemment qu'on pût jamais offenser l'honneur de DIEU comme on offense celui des hommes.

Il n'y a presque point de synonyme. *Blasphème* n'emporte pas tout-à-fait l'idée de *sacrilège*. On dira d'un homme qui aura pris le nom de DIEU en vain , qui dans l'emportement de la colère aura ce qu'on

appelle *juré le nom de DIEU*, c'est un blasphémateur ; mais on ne dira pas, c'est un sacrilège. L'homme sacrilège est celui qui se parjure sur l'Évangile, qui étend sa rapacité sur les choses sacrées, qui détruit les autels, qui trempe sa main dans le sang des prêtres.

Les grands sacrilèges ont toujours été punis de mort chez toutes les nations, & surtout les sacrilèges avec effusion de sang.

L'auteur des *Instituts au droit criminel*, compte parmi les crimes de lèse-majesté divine au second chef, l'inobservation des fêtes & des dimanches. Il devait ajouter l'inobservation accompagnée d'un mépris marqué ; car la simple négligence est un péché, mais non pas un sacrilège, comme il le dit. Il est absurde de mettre dans le même rang, comme fait cet auteur, la simonie, l'enlèvement d'une religieuse, & l'oubli d'aller à vêpres un jour de fête. C'est un grand exemple des erreurs où tombent les jurisconsultes, qui n'ayant pas été appelés à faire des lois, se mêlent d'interpréter celles de l'État.

Les blasphèmes prononcés dans l'ivresse, dans la colère, dans l'excès de la débauche, dans la chaleur d'une conversation indiscrete, ont été soumis par les législateurs à des peines beaucoup plus légères. Par exemple, l'avocat que nous avons déjà cité, dit que les lois de France condamnent les simples blasphémateurs à une amende pour la première fois, double pour la seconde, triple pour la troisième, quadruple pour la quatrième. Le coupable est mis au carcan pour la cinquième récidive, au carcan encore pour la sixième, & la lèvre supérieure est

coupée avec un fer chaud ; & pour la septième fois on lui coupe la langue. Il fallait ajouter que c'est l'ordonnance de 1666.

Les peines sont presque toujours arbitraires ; c'est un grand défaut dans la jurisprudence. Mais aussi ce défaut ouvre une porte à la clémence , à la compassion ; & cette compassion est d'une justice étroite : car il serait horrible de punir un emportement de jeunesse , comme on punit des empoisonneurs & des parricides. Une sentence de mort pour un délit qui ne mérite qu'une correction, n'est qu'un assassinat commis avec le glaive de la justice.

N'est-il pas à propos de remarquer ici que ce qui fut blasphème dans un pays , fut souvent piété dans un autre ?

Un marchand de Tyr abordé au port de Canope, aura pu être scandalisé de voir porter en cérémonie un oignon, un chat, un bouc ; il aura pu parler indécement d'*Isheth* , d'*Oshireth* , & d'*Horeth* ; il aura peut-être détourné la tête , & ne se sera point mis à genoux en voyant passer en procession les parties génitales du genre-humain plus grandes que nature. Il en aura dit son sentiment à souper , il aura même chanté une chanson dans laquelle les matelots tyriens se moquaient des absurdités égyptiennes. Une servante de cabaret l'aura entendu ; sa conscience ne lui permet pas de cacher ce crime énorme. Elle court dénoncer le coupable au premier shoen qui porte l'image de la vérité sur la poitrine ; & on fait comment l'image de la vérité est faite. Le tribunal des shoen ou shotim condamne le blasphémateur tyrien à une mort affreuse , & confisque son vaisseau. Ce

marchand était regardé à Tyr comme un des plus pieux personnages de la Phénicie.

Numa voit que sa petite horde de Romains est un ramas de flibustiers latins qui volent à droite & à gauche tout ce qu'ils trouvent, bœufs, moutons, volailles, filles. Il leur dit qu'il a parlé à la nymphe *Egerie* dans une caverne, & que la nymphe lui a donné des lois de la part de *Jupiter*. Les sénateurs le traitent d'abord de blasphémateur, & le menacent de le jeter de la roche Tarpéienne la tête en bas. *Numa* se fait un parti puissant. Il gagne des sénateurs qui vont avec lui dans la grotte d'*Egerie*. Elle leur parle; elle les convertit. Ils convertissent le sénat & le peuple. Bientôt ce n'est plus *Numa* qui est un blasphémateur. Ce nom n'est plus donné qu'à ceux qui doutent de l'existence de la nymphe.

Il est triste parmi nous que ce qui est blasphème à Rome, à Notre-Dame de Lorette, dans l'enceinte des chanoines de San-Gennaro; soit piété dans Londres, dans Amsterdam, dans Stockholm, dans Berlin, dans Copenhague, dans Berne, dans Basse, dans Hambourg. Il est encore plus triste que dans le même pays, dans la même ville, dans la même rue, on se traite réciproquement de blasphémateur.

Que dis-je? des dix mille Juifs qui sont à Rome, il n'y en a pas un seul qui ne regarde le pape comme le chef de ceux qui blasphèment; & réciproquement les cent mille chrétiens qui habitent Rome à la place des deux millions de joviens (a) qui la remplissaient du temps de *Trajan*, croient fermement que les Juifs

(a) Joviens, adorateurs de *Jupiter*.

s'affemblem

s'assemblerent les famedis dans leurs synagogues pour blasphémer.

Un cordelier accorde sans difficulté le titre de blasphémateur au dominicain, qui dit que la sainte Vierge est née dans le péché originel, quoique les dominicains aient une bulle du pape qui leur permet d'enseigner dans leurs couvens la conception maculée, & qu'outre cette bulle ils aient pour eux la déclaration expresse de *S^t Thomas* d'Aquin.

La première origine de la scission faite dans les trois quarts de la Suisse, & dans une partie de la Basse-Allemagne, fut une querelle dans l'église cathédrale de Francfort entre un cordelier dont j'ignore le nom, & un dominicain nommé *Vigand*.

Tous deux étaient ivres, selon l'usage de ce temps-là. L'ivrogne cordelier qui prêchait, remercia DIEU dans son sermon de ce qu'il n'était pas jacobin, jurant qu'il fallait exterminer les jacobins blasphémateurs qui croyaient la sainte Vierge née en péché mortel, & délivrée du péché par les seuls mérites de son fils : l'ivrogne jacobin lui dit tout haut, vous en avez menti, blasphémateur vous-même. Le cordelier descend de chaire un grand crucifix de fer à la main, en donne cent coups à son adverfaire, & le laisse presque mort sur la place.

Ce fut pour venger cet outrage, que les dominicains firent beaucoup de miracles en Allemagne & en Suisse. Ils prétendaient prouver leur foi par ces miracles. Enfin ils trouvèrent le moyen de faire imprimer dans Berne les stigmates de notre Seigneur JESUS-CHRIST à un de leurs frères lais nommé *Fetzer* ;

ce fut la sainte Vierge elle-même qui lui fit cette opération ; mais elle emprunta la main du fous-prieur qui avait pris un habit de femme , & entouré sa tête d'une auréole. Le malheureux petit frère lai , exposé tout en fang sur l'autel des dominicains de Berne à la vénération du peuple , cria enfin au meurtre , au sacrilège : les moines , pour l'apaiser , le communiquèrent au plus vite avec une hostie saupoudrée de sublimé corrosif ; l'excès de l'acrimonie lui fit rejeter l'hostie. (b)

Les moines alors l'accusèrent devant l'évêque de Laufane d'un sacrilège horrible. Les Bernois indignés accusèrent eux-mêmes les moines , quatre d'entre eux furent brûlés à Berne le 31 mai 1509 à la porte de Marfilly.

C'est ainsi que finit cette abominable histoire qui déterminait enfin les Bernois à choisir une religion mauvaise à la vérité à nos yeux catholiques , mais dans laquelle ils seraient délivrés des cordeliers & des jacobins.

La foule de semblables sacrilèges est incroyable, C'est à quoi l'esprit de parti conduit.

Les jésuites ont soutenu pendant cent ans que les jansénistes étaient des blasphémateurs , & l'ont prouvé par mille lettres de cachet. Les jansénistes ont répondu par plus de quatre mille volumes , que c'était les jésuites qui blasphémaient. L'écrivain des

(b) Voyez les *Voyages de Burnet* évêque de Salisbury ; l'*Histoire des dominicains de Berne* par Abraham Ruchat professeur à Laufane ; le *procès verbal de la condamnation des dominicains* ; & l'*original du procès* conservé dans la bibliothèque de Berne. Le même fait est rapporté dans l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*. Puisse-t-il être par-tout ! Personne ne le connaissait en France il y a vingt ans.

gazettes ecclésiastiques prétend que tous les honnêtes gens blasphèment contre lui ; & il blasphème du haut de son grenier contre tous les honnêtes gens du royaume. Le libraire du gazetier blasphème contre lui , & se plaint de mourir de faim. Il vaudrait mieux être poli & honnête.

Une chose aussi remarquable que consolante , c'est que jamais , en aucun pays de la terre , chez les idolâtres les plus fous , aucun homme n'a été regardé comme un blasphémateur pour avoir reconnu un DIEU suprême , éternel , & tout-puissant. Ce n'est pas sans doute pour avoir reconnu cette vérité , qu'on fit boire la ciguë à *Socrate* , puisque le dogme d'un DIEU suprême était annoncé dans tous les mystères de la Grèce. Ce fut une faction qui perdit *Socrate*. On l'accusa au hasard de ne pas reconnaître les dieux secondaires ; ce fut sur cet article qu'on le traita de blasphémateur.

On accusa de blasphème les premiers chrétiens par la même raison ; mais les partisans de l'ancienne religion de l'empire , les joviens qui reprochaient le blasphème aux premiers chrétiens , furent enfin condamnés eux-mêmes comme blasphémateurs sous *Théodose II*. *Dryden* a dit :

*This side to day and the other to morrow burns ,
And they are all gods almighty in their turns.
Tel est chaque parti , dans sa rage obstiné ,
Aujourd'hui condamnant , & demain condamné.*

B L E D O U B L É.

SECTION PREMIERE.

Origine du mot & de la chose.

IL faut être pyrrhonien outré pour douter que *pain* vienne de *panis*. Mais pour faire du pain il faut du blé. Les Gaulois avaient du blé du temps de *César* ; où avaient-ils pris ce mot de *blé* ? On prétend que c'est de *bladum* , mot employé dans la latinité barbare du moyen âge , par le chancelier *Desvignes* , de *Vineis* , à qui l'empereur *Frédéric II* fit , dit-on , crever les yeux.

Mais les mots latins de ces siècles barbares n'étaient que d'anciens mots celtés ou tudesques latinisés. *Bladum* venait donc de notre *blead* ; & non pas notre *blead* de *bladum*. Les Italiens disaient *biada* ; & les pays où l'ancienne langue romance s'est conservée , disent encore *blia*.

Cette science n'est pas infiniment utile : mais on ferait curieux de savoir où les Gaulois & les Teutons avaient trouvé du blé pour le semer ? On vous répond que les Tyriens en avaient apporté en Espagne , les Espagnols en Gaule , & les Gaulois en Germanie. Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé ? Chez les Grecs probablement , dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet.

Qui avait fait ce présent aux Grecs ? C'était autrefois *Cérès* sans doute ; & quand on a remonté à *Cérès* , on ne peut guère aller plus haut. Il faut que *Cérès*

foit descendue exprès du ciel pour nous donner du froment , du seigle , de l'orge , &c.

Mais comme le crédit de *Cérès* qui donna le blé aux Grecs , & celui d'*Ishet* ou *Ifis* qui en gratifia l'Égypte , est fort déchu aujourd'hui , nous restons dans l'incertitude sur l'origine du blé.

Sanchoniathon assure que *Dagon* ou *Dagan* , l'un des petits-fils de *Thaut* , avait en Phénicie l'intendance du blé. Or son *Thaut* est à-peu-près du temps de notre *Jared*. Il résulte de-là que le blé est fort ancien , & qu'il est de la même antiquité que l'herbe. Peut-être que ce *Dagon* fut le premier qui fit du pain , mais cela n'est pas démontré.

Chose étrange ! nous savons positivement que nous avons l'obligation du vin à *Noé* , & nous ne savons pas à qui nous devons le pain. Et , chose encore plus étrange , nous sommes si ingrats envers *Noé* , que nous avons plus de deux mille chansons en l'honneur de *Bacchus* , & qu'à peine en chantons-nous une seule en l'honneur de *Noé* , notre bienfaiteur.

Un Juif m'a assuré que le blé venait de lui-même en Mésopotamie , comme les pommes , les poires sauvages , les châtaignes , les nêfles dans l'Occident. Je le veux croire jusqu'à ce que je sois sûr du contraire ; car enfin il faut bien que le blé croisse quelque part. Il est devenu la nourriture ordinaire & indispensable dans les plus beaux climats , & dans tout le Nord.

De grands philosophes dont nous estimons les talens , & dont nous ne suivons point les systèmes , ont prétendu , dans l'*Histoire naturelle du chien* , pag. 195 , que les hommes ont fait le blé ; que nos pères , à force de semer de l'yvraie & du gramin , les ont

changés en froment. Comme ces philosophes ne font pas de notre avis sur les coquilles, ils nous permettront de n'être pas du leur sur le blé. Nous ne pensons pas qu'avec du jasmin on ait jamais fait venir des tulipes. Nous trouvons que le germe du blé est tout différent de celui de l'yvraie, & nous ne croyons à aucune transmutation. Quand on nous en montrera nous nous rétracterons.

Nous avons vu à l'article *Arbre-à-pain*, qu'on ne mange point de pain dans les trois quarts de la terre. On prétend que les Ethiopiens se moquaient des Egyptiens qui vivaient de pain. Mais enfin, puisque c'est notre nourriture principale, le blé est devenu un des plus grands objets du commerce & de la politique. On a tant écrit sur cette matière, que si un laboureur faisait autant de blé pesant que nous avons de volumes sur cette denrée, il pourrait espérer la plus ample récolte, & devenir plus riche que ceux qui dans leurs fallons vernis & dorés ignorent l'excès de sa peine & de sa misère.

S E C T I O N I I.

Richesse du blé.

DÈS qu'on commence à balbutier en économie politique, on fait comme font dans notre rue tous les voisins & les voisines qui demandent : Combien a-t-il de rentes, comment vit-il, combien sa fille aura-t-elle en mariage, &c. ? On demande en Europe : L'Allemagne a-t-elle plus de blés que la France ? L'Angleterre recueille-t-elle (& non pas récolte-t-elle)

de plus belles moissons que l'Espagne ? Le blé de Pologne produit-il autant de farine que celui de Sicile ? La grande question est de savoir si un pays purement agricole est plus riche qu'un pays purement commerçant ?

La supériorité du pays de blé est démontrée par le livre, aussi petit que plein, de M. *Melon*, le premier homme qui ait raisonné en France, par la voie de l'imprimerie, immédiatement après la déraison universelle du système de *Lafs*. M. *Melon* a pu tomber dans quelques erreurs relevées par d'autres écrivains instruits, dont les erreurs ont été relevées à leur tour. En attendant qu'on relève les miennes, voici le fait.

L'Égypte devint la meilleure terre à froment de l'univers, lorsqu'après plusieurs siècles qu'il est difficile de compter au juste, les habitans eurent trouvé le secret de faire servir à la fécondité du sol un fleuve destructeur, qui avait toujours inondé le pays, & qui n'était utile qu'aux rats d'Égypte, aux insectes, aux reptiles, & aux crocodiles. Son eau même, mêlée d'une bourbe noire, ne pouvait défaltérer ni laver les habitans. Il fallut des travaux immenses, un temps prodigieux pour dompter le fleuve, le partager en canaux, fonder des villes dans un terrain autrefois mouvant, & changer les cavernes des rochers en vastes bâtimens.

Tout cela est plus étonnant que des pyramides ; tout cela fait, voilà un peuple sûr de sa nourriture avec le meilleur blé du monde, sans même avoir presque besoin de labourer. Le voilà qui élève & qui engraisse de la volaille supérieure à celle de Caux. Il est vêtu du plus beau lin dans le climat le plus

tempéré. Il n'a donc aucun besoin réel des autres peuples.

Les Arabes ses voisins au contraire ne recueillent pas un setier de blé depuis le désert qui entoure le lac de Sodome, & qui va jusqu'à Jérusalem, jusqu'au voisinage de l'Euphrate, à l'Yemen, & à la terre de Gad; ce qui compose un pays quatre fois plus étendu que l'Egypte. Ils disent : Nous avons des voisins qui ont tout le nécessaire; allons dans l'Inde leur chercher du superflu; portons-leur du sucre, des aromates, des épiceries, des curiosités; soyons les pourvoyeurs de leurs fantaisies; & ils nous donneront de la farine. Ils en disent autant des Babyloniens; ils s'établissent courtiers de ces deux nations opulentes, qui regorgent de blé; & en étant toujours leurs serviteurs, ils restent toujours pauvres. Memphis & Babylone jouissent; & les Arabes les servent; la terre à blé demeure toujours la seule riche; le superflu de son froment attire les métaux, les parfums, les ouvrages d'industrie. Le possesseur du blé impose donc toujours la loi à celui qui a besoin de pain; & *Midas* aurait donné tout son or à un laboureur de Picardie.

La Hollande paraît de nos jours une exception, & n'en est point une. Les vicissitudes de ce monde ont tellement tout bouleversé, que les habitans d'un marais, persécutés par l'océan qui les menaçait de les noyer, & par l'inquisition qui apportait des fagots pour les brûler, allèrent au bout du monde s'emparer des îles qui produisent des épiceries devenues aussi nécessaires aux riches que le pain l'est aux pauvres. Les Arabes vendaient de la myrrhe, du baume, & des perles, à Memphis & à Babylone : les Hollandais

vendent de tout à l'Europe & à l'Asie, & mettent le prix à tout.

Ils n'ont point de blé, dites-vous; ils en ont plus que l'Angleterre & la France. Qui est réellement possesseur du blé? C'est le marchand qui l'achète du laboureur. Ce n'était pas le simple agriculteur de Chaldée ou d'Égypte qui profitait beaucoup de son froment. C'était le marchand chaldéen ou l'égyptien adroit qui en faisait des amas, & les vendait aux Arabes; il en retirait des aromates, des perles, des rubis, qu'il vendait chèrement aux riches. Tel est le Hollandais; il achète par-tout & revend par-tout; il n'y a point pour lui de mauvaise récolte; il est toujours prêt à secourir pour de l'argent ceux qui manquent de farine.

Que trois ou quatre négocians entendus, libres, sôbres, à l'abri de toute vexation, exempts de toute crainte, s'établissent dans un port; que leurs vaisseaux soient bons, que leur équipage sache vivre de gros fromage & de petite bière, qu'ils fassent acheter à bas prix du froment à Dantzick & à Tunis, qu'ils sachent le conserver, qu'ils sachent attendre; & ils feront précisément ce que font les Hollandais.

S E C T I O N I I I.

Histoire du blé en France.

DANS les anciens gouvernemens ou anciennes anarchies barbares, il y eut je ne fais quel seigneur ou roi de Soissons qui mit tant d'impôts sur les laboureurs, les batteurs en grange, les meuniers, que

tout le monde s'enfuit , & le laissa sans pain régner tout seul à son aise. (a)

Comment fit-on pour avoir du blé , lorsque les Normands , qui n'en avaient pas chez eux , vinrent ravager la France & l'Angleterre ; lorsque les guerres féodales achevèrent de tout détruire ; lorsque ces brigandages féodaux se mêlèrent aux irruptions des Anglais ; quand *Edouard III* détruisit les moissons de *Philippe de Valois* , & *Henri V* celles de *Charles VI* ; quand les armées de l'empereur *Charles-Quint* & celles de *Henri VIII* mangeaient la Picardie ; enfin tandis que les bons catholiques & les bons réformés coupaient le blé en herbe , égorgeaient pères , mères , & enfans , pour savoir si on devait se servir de pain fermenté ou de pain azyme les dimanches ?

Comment on fe fait ? Le peuple ne mangeait pas la moitié de son besoin ; on se nourrissait très-mal ; on périssait de misère ; la population était très-médiocre ; des cités étaient désertes.

Cependant vous voyez encore de prétendus historiens qui vous répètent que la France possédait vingt-neuf millions d'habitans du temps de la Saint-Barthelemi.

C'est apparemment sur ce calcul que l'abbé de *Caveirac* a fait l'apologie de la Saint-Barthelemi ; il a prétendu que le massacre de soixante & dix mille hommes , plus ou moins , était une bagatelle dans un royaume alors florissant , peuplé de vingt-neuf millions d'hommes , qui nageaient dans l'abondance.

Cependant la vérité est que la France avait peu d'hommes & peu de blé ; & qu'elle était excessivement misérable , ainsi que l'Allemagne.

(a) C'était un *Chilpéric*. La chose arriva l'an 562.

Dans le court espace du règne enfin tranquille de *Henri IV*, pendant l'administration économe du duc de *Sulli*, les Français en 1597 eurent une abondante récolte ; ce qu'ils n'avaient pas vu depuis qu'ils étaient nés. Aussitôt ils vendirent tout leur blé aux étrangers, qui n'avaient pas fait de si heureuses moissons, ne doutant pas que l'année 1598 ne fût encore meilleure que la précédente. Elle fut très-mauvaise, le peuple alors fut dans le cas de mademoiselle *Bernard*, qui avait vendu ses chemises & ses draps pour acheter un collier ; elle fut obligée de vendre son collier à perte pour avoir des draps & des chemises. Le peuple pâtit davantage. On racheta chèrement le même blé qu'on avait vendu à un prix médiocre.

Pour prévenir une telle imprudence & un tel malheur, le ministère défendit l'exportation ; & cette loi ne fut point révoquée. Mais sous *Henri IV*, sous *Louis XIII*, & sous *Louis XIV*, non-seulement la loi fut souvent éludée ; mais quand le gouvernement était informé que les greniers étaient biens fournis, il expédiait des permissions particulières sur le compte qu'on lui rendait de l'état des provinces. Ces permissions firent souvent murmurer le peuple ; les marchands de blé furent en horreur comme des monopoleurs, qui voulaient affamer une province. Quand il arrivait une disette, elle était toujours suivie de quelque sédition. On accusait le ministère plutôt que la sécheresse ou la pluie. (1)

(1) Mais cela n'est arrivé que par la faute du ministère, qui se mêlant de faire des réglemens sur le commerce des blés, donnait droit au peuple de lui imputer les disettes qu'il éprouvait. Le seul moyen d'empêcher ces disettes est d'encourager par la liberté la plus absolue le commerce & les emmagasinemens de blé, de chercher à éclairer le peuple, & à détruire le préjugé qui lui fait détester les marchands de blé.

Cependant, année commune, la France avait de quoi se nourrir, & quelquefois de quoi vendre. On se plaignit toujours, (& il faut se plaindre pour qu'on vous suce un peu moins;) mais la France depuis 1661 jusqu'au commencement du dix-huitième siècle fut au plus haut point de grandeur. Ce n'était pas la vente de son blé qui la rendait si puissante; c'était son excellent vin de Bourgogne, de Champagne, & de Bordeaux; le débit de ses eaux-de-vie dans tout le Nord, de son huile, de ses fruits, de son sel, de ses toiles, de ses draps, des magnifiques étoffes de Lyon & même de Tours, de ses rubans, de ses modes de toute espèce; enfin les progrès de l'industrie. Le pays est si bon, le peuple si laborieux, que la révocation de l'édit de Nantes ne put faire périr l'Etat. Il n'y a peut-être pas une preuve plus convaincante de sa force.

Le blé resta toujours à vil prix : la main-d'œuvre par conséquent ne fut pas chère; le commerce prospéra; & on cria toujours contre la dureté du temps.

La nation ne mourut pas de la disette horrible de 1709; elle fut très-malade, mais elle réchappa. Nous ne parlons ici que du blé qui manqua absolument; il fallut que les Français en achetassent de leurs ennemis même; les Hollandais en fournirent seuls autant que les Turcs.

Quelques défastres que la France ait éprouvés; quelques succès qu'elle ait eus; que les vignes aient gelé, ou qu'elles aient produit autant de grappes que dans la Jérusalem céleste, le prix du blé a toujours été assez uniforme; &, année commune, un setier

de blé a toujours payé quatre paires de fouliers depuis *Charlemagne*. (2)

Vers l'an 1750 la nation raffinée de vers, de tragédies, de comédies, d'opéra, de romans, d'histoires romanesques, de réflexions morales plus romanesques encore, & de disputes théologiques sur la grâce & sur les convulsions, se mit enfin à raisonner sur les blés.

On oublia même les vignes pour ne parler que de froment & de seigle. On écrivit des choses utiles sur l'agriculture : tout le monde les lut, excepté les laboureurs. On supposa, au sortir de l'opéra comique, que la France avait prodigieusement de blé à vendre. Enfin le cri de la nation obtint du gouvernement, en 1764, la liberté de l'exportation. (3)

Auffitôt on exporta. Il arriva précisément ce qu'on avait éprouvé du temps de *Henri IV*; on vendit un peu trop; une année stérile survint; il fallut pour la seconde fois que mademoiselle *Bernard* revendît son collier pour ravoir ses draps & ses chemises. Alors quelques plaignans passèrent d'une extrémité à l'autre. Ils éclatèrent contre l'exportation qu'ils avaient demandée : ce qui fait voir combien il est difficile de contenter tout le monde & son père.

Des gens de beaucoup d'esprit, & d'une bonne volonté sans intérêt, avaient écrit avec autant de

(2) Mais il y a eu souvent d'énormes différences d'une année à l'autre, & c'est ce qui cause la misère du peuple parce que les salaires n'augmentent pas à proportion.

(3) Cette liberté fut limitée; il ne sortit que très-peu de blé, & bientôt les mauvaises récoltes rendirent toute exportation impossible. Il résulterait deux grands biens d'une liberté absolue de l'exportation; l'encouragement de l'agriculture, & une plus grande confiance dans le prix du grain.

l'impugnabilité que de courage en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'esprit & des vues aussi pures, écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté; & M. l'abbé *Gagliani* napolitain réjouit la nation française sur l'exportation des blés; il trouva le secret de faire, même en français, des dialogues aussi amusans que nos meilleurs romans, & aussi instructifs que nos meilleurs livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaisir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partisans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le résultat fut que les lecteurs ne furent plus où ils en étaient: la plupart se mirent à lire des romans en attendant trois ou quatre années abondantes de suite qui les mettraient en état de juger. Les dames ne furent pas distinguer davantage le froment du seigle. Les habitués de paroisse continuèrent de croire que le grain doit mourir & pourrir en terre pour germer.

S E C T I O N I V.

Des blés d'Angleterre.

LES Anglais, jusqu'au dix-septième siècle, furent des peuples chasseurs & pasteurs, plutôt qu'agriculteurs. La moitié de la nation courait le renard en selle rase avec un bridon: l'autre moitié nourrissait des moutons & préparait les laines. Les sièges des pairs ne font encore que de gros sacs de laine, pour les faire souvenir qu'ils doivent protéger la principale denrée du royaume. Ils commencèrent à s'apercevoir,

au temps de la restauration , qu'ils avaient aussi d'excellentes terres à froment. Ils n'avaient guère jusqu'alors labouré que pour leurs besoins. Les trois quarts de l'Irlande se nourrissaient de pommes de terre , appelées alors *potâtôs* , & par les Français *topinambous* , & ensuite *pommes de terre*. La moitié de l'Ecosse ne connaissait point le blé. Il courait une espèce de proverbe en vers anglais assez plaisans , dont voici le sens :

Si l'époux d'Eve la féconde
 Au pays d'Ecosse était né ,
 A demeurer chez lui Dieu l'aurait condamné ,
 Et non pas à courir le monde.

L'Angleterre fut le seul des trois royaumes qui défricha quelques champs , mais en petite quantité. Il est vrai que ces insulaires mangent le plus de viande , le plus de légumes , & le moins de pain qu'ils peuvent. Le manoeuvre auvergnac & limoufin dévore quatre livres de pain qu'il trempe dans l'eau , tandis que le manoeuvre anglais en mange à peine une avec du fromage ; & boit d'une bière aussi nourrissante que dégoûtante , qui l'engraisse.

On peut encore , sans raillerie , ajouter à ces raisons l'énorme quantité de farine dont les Français ont chargé long-temps leur tête. Ils portaient des perruques volumineuses hautes d'un demi-pied sur le front , & qui descendaient jusqu'aux hanches. Seize onces d'amidon saupoudraient seize onces de cheveux étrangers , qui cachaient dans leur épaisseur le buste d'un petit homme ; de sorte que dans une farce , où un maître à chanter du bel air , nommé *M. des Soupirs* ,

secouait sa perruque sur le théâtre, on était inondé pendant un quart-d'heure d'un nuage de poudre. Cette mode s'introduisit en Angleterre, mais les Anglais épargnèrent l'amidon.

Pour venir à l'essentiel, il faut savoir qu'en 1689, la première année du règne de *Guillaume & de Marie*, un acte du parlement accorda une gratification à quiconque exporterait du blé, & même de mauvaises eaux-de-vie de grain sur les vaisseaux de la nation.

Voici comme cet acte, favorable à la navigation & à la culture, fut conçu. (4)

Quand une mesure nommée *quarter*, égale à vingt-quatre boisseaux de Paris, n'excédait pas en Angleterre la valeur de deux livres sterling huit schellings au marché, le gouvernement payait à l'exportateur de ce quarter cinq schellings = 5 liv. 10 f. de France; à l'exportateur du seigle quand il ne valait qu'une livre sterling & douze schellings, on donnait de récompense trois schellings & six sous = 3 liv. 12 f. de France. Le reste dans une proportion assez exacte.

Quand le prix des grains haussait, la gratification n'avait plus lieu; quand ils étaient plus chers, l'exportation n'était plus permise. Ce règlement a éprouvé quelques variations, mais enfin le résultat a été un

(4) Cette prime ne pouvait avoir d'autre effet que de tenir le blé en Angleterre au-dessus du taux naturel. En la considérant relativement à la culture, elle a pour objet de faire cultiver plus de terres en blé qu'on n'en cultiverait sans cela, ce qui est une perte réelle parce que on ferait rapporter à ces mêmes terres des productions d'une valeur plus grande. Il n'est juste d'encourager la culture du blé aux dépens d'une autre culture que dans les pays où la récolte ne suffit pas année commune à la subsistance du peuple, parce que ce ferait un mal pour une nation de ne pas être indépendante des autres pour la denrée de nécessité première, du moins tant que les préjugés mercantiles subsisteront.

profit

profit immense. On a vu par un extrait de l'exportation des grains , présenté à la chambre des communes en 1751 , que l'Angleterre en avait vendu aux autres nations en cinq années pour 7405786 liv. sterling , qui font cent soixante & dix millions trois cents trente-trois mille soixante & dix-huit livres de France. Et sur cette somme que l'Angleterre tira de l'Europe en cinq années , la France en paya environ dix millions & demi.

L'Angleterre devait sa fortune à sa culture qu'elle avait trop long-temps négligée ; mais aussi elle la devait à son terrain. Plus sa terre a valu , plus elle s'est encore améliorée. On a eu plus de chevaux , de bœufs , & d'engrais. Enfin on prétend qu'une récolte abondante peut nourrir l'Angleterre cinq ans , & qu'une même récolte peut à peine nourrir la France deux années.

Mais aussi la France a presque le double d'habitans ; & en ce cas l'Angleterre n'est que d'un cinquième plus riche en blés , pour nourrir la moitié moins d'hommes : ce qui est bien compensé par les autres denrées , & par les manufactures de la France.

S E C T I O N V.

Mémoire court sur les autres pays.

L'ALLEMAGNE est comme la France ; elle a des provinces fertiles en blé , & d'autres stériles ; les pays voisins du Rhin & du Danube , la Bohême , sont les mieux partagés. Il n'y a guère de grand commerce de grain que dans l'intérieur.

La Turquie ne manque jamais de blé , & en vend peu. L'Espagne en manque quelquefois , & n'en vend jamais. Les côtes d'Afrique en ont , & en vendent. La Pologne en est toujours bien fournie & n'en est pas plus riche.

Les provinces méridionales de la Russie en regorgent ; on le transporte à celles du Nord avec beaucoup de peine ; on en peut faire un grand commerce par Riga.

La Suède ne recueille du froment qu'en Scanie ; le reste ne produit que du seigle ; les provinces septentrionales rien.

Le Danemarck peu.

L'Ecosse encore moins.

La Flandre autrichienne est bien partagée.

En Italie tous les environs de Rome , depuis Viterbe jusqu'à Terracine , sont stériles. Le Bolonais , dont les papes se sont emparé , parce qu'il était à leur bienfaisance , est presque la seule province qui leur donne du pain abondamment.

Les Vénitiens en ont à peine de leur cru pour le besoin , & sont souvent obligés d'acheter des *firmans* à Constantinople , c'est-à-dire , des permissions de manger. C'est leur ennemi & leur vainqueur qui est leur pourvoyeur.

Le Milanais est la terre promise , en supposant que la *terre promise* avait du froment.

La Sicile se souvient toujours de *Cérès* ; mais on prétend qu'on n'y cultive pas aussi-bien la terre que du temps d'*Hiéron* , qui donnait tant de blé aux Romains. Le royaume de Naples est bien moins fertile que la Sicile , & la disette s'y fait sentir quelquefois , malgré *San Gennaro*.

Le Piémont est un des meilleurs pays.

La Savoie a toujours été pauvre, & le fera.

La Suisse n'est guère plus riche ; elle a peu de froment ; il y a des cantons qui en manquent absolument.

Un marchand de blé peut se régler sur ce petit mémoire ; & il fera ruiné, à moins qu'il ne s'informe au juste de la récolte de l'année & du besoin du moment.

Résumé.

Suivez le précepte d'*Horace* : ayez toujours une année de blé par devers vous ; *provisæ frugis in annum.*

S E C T I O N V I.

Blé , grammaire , morale.

ON dit proverbialement, *manger son blé en herbe ; être pris comme dans un blé ; crier famine sur un tas de blé.* Mais de tous les proverbes que cette production de la nature & de nos foins a fournis, il n'en est point qui mérite plus l'attention des législateurs que celui-ci.

Ne nous remets pas au gland quand nous avons du blé.

Cela signifie une infinité de bonnes choses, comme par exemple :

Ne nous gouverne pas dans le dix-huitième siècle comme on gouvernait du temps d'*Albouin*, de *Gondebald*, de *Clodevick*, nommé en latin *Clodovæus*.

Ne parle plus des lois de *Dagobert*, quand nous avons les œuvres du chancelier d'*Agueffeau*, les discours de MM. les gens du roi, *Montclar*, *Servant*, *Castillon*, *la Chalotais*, *du Paty*, &c.

Ne nous cite plus les miracles de *S^t Amable*, dont les gants & le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome.

Laisse pourrir tous les livres remplis de pareilles inepties, fonge dans quel siècle nous vivons.

Si jamais on affaîne à coups de pistolet un maréchal d'*Ancre*, ne fais point brûler sa femme en qualité de forcière, sous prétexte que son médecin italien lui a ordonné de prendre du bouillon fait avec un coq blanc, tué au clair de la lune, pour la guérison de ses vapeurs.

Distingue toujours les honnêtes gens qui pensent, de la populace qui n'est pas faite pour penser.

Si l'usage t'oblige à faire une cérémonie ridicule en faveur de cette canaille, & si en chemin tu rencontres quelques gens d'esprit; avertis-les par un signe de tête, par un coup d'œil, que tu penses comme eux, mais qu'il ne faut pas rire.

Affaiblis peu-à-peu toutes les superstitions anciennes, & n'en introduis aucune nouvelle.

Les lois doivent être pour tout le monde; mais laisse chacun suivre ou rejeter à son gré ce qui ne peut être fondé que sur un usage indifférent.

Si la servante de *Bayle* meurt entre tes bras, ne lui parle point comme à *Bayle*, ni à *Bayle* comme à sa servante.

Si les imbécilles veulent encore du gland, laissez-les en manger; mais trouvez bon qu'on leur présente du pain.

En un mot, ce proverbe est excellent en mille occasions.

BOEUF APIS. (PRETRES DU)

HÉRODOTE raconte que *Cambyse*, après avoir tué de sa main le dieu-bœuf, fit bien fouetter les prêtres; il avait tort, si ces prêtres avaient été de bonnes gens qui se fussent contentés de gagner leur pain dans le culte d'*Apis*, sans molester les citoyens. Mais s'ils avaient été persécuteurs, s'ils avaient forcé les consciences, s'ils avaient établi une espèce d'inquisition & violé le droit naturel, *Cambyse* avait un autre tort, c'était celui de ne les pas faire pendre. (*)

BOIRE A LA SANTÉ.

D'OU vient cette coutume? est-ce depuis le temps qu'on boit? Il paraît naturel qu'on boive du vin pour sa propre santé, mais non pas pour la santé d'un autre.

Le *propino* des Grecs, adopté par les Romains, ne signifiait pas, je bois afin que vous vous portiez bien; mais je bois avant vous pour que vous buviez; je vous invite à boire.

(*) Voyez *Apis*.

326 BOIRE A LA SANTÉ.

Dans la joie d'un festin on buvait pour célébrer sa maîtresse, & non pas pour qu'elle eût une bonne fanté. Voyez dans *Martial* :

Nævïa sex cyathis , septem Justina bibatur.

Six coups pour Nevïa, sept au moins pour Justine.

Les Anglais, qui se font piqués de renouveler plusieurs coutumes de l'antiquité, boivent à l'honneur des dames; c'est ce qu'ils appellent *tofter*; & c'est parmi eux un grand sujet de dispute si une femme est tostable ou non, si elle est digne qu'on la toste.

On buvait à Rome pour les victoires d'*Auguste*, pour le retour de sa fanté. *Dion Cassius* rapporte qu'après la bataille d'Actium le sénat décréta que dans les repas on lui ferait des libations au second service. C'est un étrange décret. Il est plus vraisemblable que la flatterie avait introduit volontairement cette bassesse. Quoi qu'il en soit, vous lisez dans *Horace* :

Hinc ad vina redit lætus , & alteris

Te mensis adhibet Deum.

Te multâ prece , te prosequitur mero

Defuso pateris ; & laribus tuum

Miscet numen , uti Græcia Castoris ,

Et magni memor Herculis.

Longas ô utinam , dux bone , ferias

Præstes Hesperiaë : dicimus integro

Sicci mane die , dicimus uvidi

Quum sol oceano subest.

Sois le Dieu des festins, le Dieu de l'âlégréffe ;
 Que nos tables foient tes autels.
 Préfide à nos jeux folemnels,
 Comme Hercule aux jeux de la Grèce.
 Seul tu fais les beaux jours ; que tes jours foient fans fin.
 C'est ce que nous difons en revoyant l'aurore ,
 Ce qu'en nos douces nuits nous redifons encore ,
 Entre les bras du Dieu du vin. (a)

On ne peut , ce me femble , faire entendre plus expreffément ce que nous entendons par ces mots :
Nous avons bu à la fanté de votre majefté.

C'est de-là probablement que vint , parmi nos nations barbares , l'ufage de boire à la fanté de fes convives ; ufage abfurde , puisque vous videriez quatre bouteilles fans leur faire le moindre bien. Et que veut dire *boire à la fanté du roi* , s'il ne signifie pas ce que nous venons de voir ?

Le dictionnaire de Trévoux nous avertit qu'on *ne boit pas à la fanté de fes fupérieurs en leur préfence*. Paffe pour la France & pour l'Allemagne ; mais en Angleterre c'est un ufage reçu. Il y a moins loin d'un homme à un homme à Londres qu'à Vienne.

On fait de quelle importance il eft en Angleterre de boire à la fanté d'un prince qui prétend au trône ; c'est fe déclarer fon partisan. Il en a coûté cher à plus d'un écossais & d'un irlandais pour avoir bu à la fanté des *Stuarts*.

Tous les whigs buvaient après la mort du roi *Guillaume* , non pas à fa fanté , mais à fa mémoire. Un tori nommé *Brown* , évêque de Cork en Irlande ,

(a) *Dacier* a traduit *feci & uvidi* dans nos prières du foir & du matin.

grand ennemi de *Guillaume*, dit qu'il mettrait un bouchon à toutes les bouteilles qu'on vidait à la gloire de ce monarque, parce que *cork* en anglais signifie *bouchon*. Il ne s'en tint pas à ce fade jeu de mots; il écrivit en 1702 une brochure (ce sont les mandemens du pays) pour faire voir aux Irlandais que c'est une impiété atroce de boire à la santé des rois, & surtout à leur *mémoire*; que c'est une profanation de ces paroles de JESUS-CHRIST: *Buvez-en tous, faites ceci en mémoire de moi.*

Ce qui étonnera, c'est que cet évêque n'était pas le premier qui eût conçu une telle démence. Avant lui le presbytérien *Pryn* avait fait un gros livre contre l'usage impie de boire à la santé des chrétiens.

Enfin, il y eut un *Jean Geré* curé de la paroisse de Sainte-Foi, qui publia *la divine potion pour conserver la santé spirituelle par la cure de la maladie invétérée de boire à la santé, avec des argumens clairs & solides contre cette coutume criminelle, le tout pour la satisfaction du public; à la requête d'un digne membre du parlement, l'an de notre salut 1648.*

Notre révérend père *Garaffe*, notre révérend père *Patouillet*, & notre révérend père *Nonotte*, n'ont rien de supérieur à ces profondeurs anglaises. Nous avons long-temps lutté, nos voisins & nous, à qui l'emporterait.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ON demandait un jour à *Newton* pourquoi il marchait quand il en avait envie? & comment son bras & sa main se remuaient à sa volonté? Il répondit bravement qu'il n'en savait rien. Mais du moins, lui dit-on, vous qui connaissez si bien la gravitation des planètes, vous me direz par quelle raison elles tournent dans un sens plutôt que dans un autre; & il avoua encore qu'il n'en savait rien.

Ceux qui enseignèrent que l'Océan était salé de peur qu'il ne se corrompît, & que les marées étaient faites pour conduire nos vaisseaux dans nos ports, furent un peu honteux quand on leur répliqua que la Méditerranée a des ports & point de reflux. *Muschembroek* lui-même est tombé dans cette inadvertance.

Quelqu'un a-t-il jamais pu dire précisément comment une bûche se change dans son foyer en charbon ardent, & par quelle mécanique la chaux s'enflamme avec de l'eau fraîche?

Le premier principe du mouvement du cœur dans les animaux est-il bien connu? fait-on bien nettement comment la génération s'opère? a-t-on deviné ce qui nous donne les sensations, les idées, la mémoire? Nous ne connaissons pas plus l'essence de la matière que les enfans qui en touchent la superficie.

Qui nous apprendra par quelle mécanique ce grain de blé que nous jetons en terre se relève pour produire

un tuyau chargé d'un épi, & comment le même fol produit une pomme au haut de cet arbre, & une châtaigne à l'arbre voisin ? Plusieurs docteurs ont dit : Que ne fais-je pas ? *Montagne* difait : Que fais-je ?

Décideur impitoyable, pédagogue à phrases, raisonneur fourré, tu cherches les bornes de ton esprit. Elles sont au bout de ton nez.

Parle : m'apprendras-tu par quels subtils refforts
L'éternel artisan fait végéter les corps ? &c. (*)

B O U C.

Bestialité, sorcellerie.

LES honneurs de toute espèce que l'antiquité a rendus aux boucs seraient bien étonnans, si quelque chose pouvait étonner ceux qui sont un peu familiarisés avec le monde ancien & moderne. Les Egyptiens & les Juifs désignèrent souvent les rois & les chefs du peuple par le mot *bouc*. Vous trouvez dans *Zacharie* : (a) *La fureur du Seigneur s'est irritée contre les pasteurs du peuple, contre les boucs; elle les visitera: il a visité son troupeau la maison de Juda, & il en a fait son cheval de bataille.*

(b) *Sortez de Babylone, dit Jérémie aux chefs du peuple; soyez les boucs à la tête du troupeau.*

Isaïe s'est servi aux chapitres X & XIV du terme de *bouc*, qu'on a traduit par celui de *prince*.

Les Egyptiens firent bien plus que d'appeler leurs rois *boucs*; ils consacrerent un bouc dans Mendès,

(*) Voyez les *Discours en vers sur l'homme*, volume de *Poèmes*.

(a) Chap. X, v. 3.

(b) Chap. L, v. 8.

& l'on dit même qu'ils l'adorèrent. Il se peut très-bien que le peuple ait pris en effet un emblème pour une divinité ; c'est ce qui ne lui arrive que trop souvent.

Il n'est pas vraisemblable que les *shoen* ou *shotim* d'Égypte , c'est-à-dire les prêtres , aient à la fois immolé & adoré des boucs. On fait qu'ils avaient leur bouc *Hazazel* qu'ils précipitaient orné & couronné de fleurs pour l'expiation du peuple , & que les Juifs prirent d'eux cette cérémonie , & jusqu'au nom même d'*Hazazel* , ainsi qu'ils adoptèrent plusieurs autres rites de l'Égypte.

Mais les boucs reçurent encore un honneur plus singulier ; il est constant qu'en Égypte plusieurs femmes donnèrent avec les boucs le même exemple que donna *Pasiphaé* avec son taureau. *Hérodote* raconte que lorsqu'il était en Égypte , une femme eut publiquement ce commerce abominable dans le nome de Mendès : il dit qu'il en fut très-étonné , mais il ne dit point que la femme fut punie.

Ce qui est encore plus étrange , c'est que *Plutarque* , & *Pindare* , qui vivaient dans des siècles si éloignés l'un de l'autre , s'accordent tous deux à dire qu'on présentait des femmes au bouc consacré. (c) Cela fait frémir la nature. *Pindare* dit , ou bien on lui fait dire :

Charmanes filles de Mendès ,
 Quels amans cueillent sur vos lèvres
 Les doux baisers que je prendrais ?
 Quoi ! ce sont les maris des chèvres !

(c) M. Larcher du collège Mazarin , a fort approfondi cette matière.

Les Juifs n'imitèrent que trop ces abominations. (d) *Jéroboam* institua des prêtres pour le service de ses veaux & de ses boucs. Le texte hébreu porte expressement *boucs*. Mais ce qui outragea le plus la nature humaine, ce fut le brutal égarement de quelques juives qui furent passionnées pour des boucs, & des Juifs qui s'accouplèrent avec des chèvres. Il fallut une loi expresse pour réprimer cette horrible turpitude. Cette loi fut donnée dans le Lévitique, (e) & y est exprimée à plusieurs reprises. D'abord c'est une défense éternelle de sacrifier aux veaux avec lesquels on a fornicqué. (f) Ensuite une autre défense aux femmes de se prostituer aux bêtes, & aux hommes de se souiller du même crime. Enfin, il est ordonné (g) que quiconque se fera rendu coupable de cette turpitude, sera mis à mort avec l'animal dont il aura abusé. L'animal est réputé aussi criminel que l'homme & la femme; il est dit que le sang retombera sur eux tous.

C'est principalement des boucs & des chèvres dont il s'agit dans ces lois, devenues malheureusement nécessaires au peuple hébreu. C'est aux boucs & aux chèvres, aux *asirim*, qu'il est dit que les Juifs se sont prostitués; *asiri*, un bouc & une chèvre; *asirim*, des boucs & des chèvres. Cette fatale dépravation était commune dans plusieurs pays chauds. Les Juifs alors erraient dans un désert où l'on ne peut guère nourrir que des chèvres & des boucs. On ne fait que trop

(d) Liv. II. Paralip. chap. XI, v. 15.

(e) Lévit. chap. XVII, v. 7.

(f) Chap. XVIII, v. 23.

(g) Chap. XX, v. 15 & 16.

combien cet excès a été commun chez les bergers de la Calabre, & dans plusieurs autres contrées de l'Italie. *Virgile* même en parle dans sa troisième églogue : le *novimus* & *qui te transversa tuentibus hircis* n'est que trop connu.

On ne s'en tint pas à ces abominations. Le culte du bouc fut établi dans l'Égypte, & dans les fables d'une partie de la Palestine. On crut opérer des enchantemens par le moyen des boucs, des égyptans, & de quelques autres monstres auxquels on donnait toujours une tête de bouc.

La magie, la forcellerie passa bientôt de l'Orient dans l'Occident, & s'étendit dans toute la terre. On appelait *sabbatum* chez les Romains l'espèce de forcellerie qui venait des Juifs, en confondant ainsi leur jour sacré avec leurs secrets infames. C'est de-là qu'enfin être forcier & aller au sabbat, fut la même chose chez les nations modernes.

De misérables femmes de village trompées par des fripons, & encore plus par la faiblesse de leur imagination, crurent qu'après avoir prononcé le mot *abraxa*, & s'être frottées d'un onguent mêlé de boue de vache, & de poil de chèvre, elles allaient au sabbat sur un manche à balai pendant leur sommeil, qu'elles y adoraient un bouc, & qu'il avait leur jouissance.

Cette opinion était universelle. Tous les docteurs prétendaient que c'était le diable qui se métamorphosait en bouc. C'est ce qu'on peut voir dans les *Disquisitions* de *Del Rio*, & dans cent autres auteurs. Le théologien *Grillandus*, l'un des grands promoteurs

de l'inquisition , cité par *Del Rio* , (*h*) dit que les forciers appellent le bouc *Martinet*. Il assure qu'une femme qui s'était donnée à *Martinet* , montait sur son dos , & était transportée en un instant dans les airs à un endroit nommé *la noix de Benevent*.

Il y eut des livres où les mystères des forciers étaient écrits. J'en ai vu un à la tête duquel on avait dessiné assez mal un bouc , & une femme à genoux derrière lui. On appelait ces livres *grimoires* en France , & ailleurs l'*alphabet du diable*. Celui que j'ai vu ne contenait que quatre feuillets en caractères presque indéchiffrables , tels à-peu-près que ceux de l'Almanach du berger.

La raison & une meilleure éducation auraient suffi pour extirper en Europe une telle extravagance ; mais au lieu de raison on employa les supplices. Si les prétendus forciers eurent leur grimoire , les juges eurent leur code des forciers. Le jésuite *Del Rio* , docteur de Louvain , fit imprimer ses *Disquisitiones magiques* en l'an 1599 : il assure que tous les hérétiques sont magiciens ; & il recommande souvent qu'on leur donne la question. Il ne doute pas que le diable ne se transforme en bouc & n'accorde ses faveurs à toutes les femmes qu'on lui présente. (*i*) Il cite plusieurs jurisconsultes qu'on nomme *Démonographes* , (*k*) qui prétendent que *Luther* naquit d'un bouc & d'une femme. Il assure qu'en l'année 1595 une femme accoucha dans Bruxelles d'un enfant que le diable lui avait fait , déguisé en bouc , & qu'elle fut punie ; mais il ne dit pas de quel supplice.

Celui qui a le plus approfondi la jurisprudence de la forcellerie , est un nommé *Boguet* , grand juge en

(*h*) *Del Rio* page 190. (*i*) Page 180. (*k*) Page 181.

dernier ressort d'une abbaye de Saint-Claude en Franche-Comté. Il rend raison de tous les supplices auxquels il a condamné des forcières & des forciers : le nombre en est très-considérable. Presque toutes ces forcières sont supposées avoir couché avec le bouc.

On a déjà dit que plus de cent mille prétendus forciers ont été exécutés à mort en Europe. La seule philosophie a guéri enfin les hommes de cette abominable chimère, & a enseigné aux juges qu'il ne faut pas brûler les imbécilles. (*)

BOUFFON, BURLESQUE,

Bas comique.

IL était bien subtil ce scolaste qui a dit le premier que l'origine de *bouffon* est due à un petit sacrificateur d'Athènes, nommé *Bupho*, qui lassé de son métier s'enfuit, & qu'on ne revit plus. L'aréopage ne pouvant le punir, fit le procès à la hache de ce prêtre. Cette farce, dit-on, qu'on jouait tous les ans dans le temple de *Jupiter*, s'appela *bouffonnerie*. Cette historiette ne paraît pas d'un grand poids. Bouffon n'était pas un nom propre, *bouphonos* signifie *immolateur de bœufs*. Jamais plaisanterie chez les Grecs ne fut appelée *bouphonia*. Cette cérémonie, toute frivole qu'elle paraît, peut avoir une origine sage, humaine, digne des vrais Athéniens.

Une fois l'année le sacrificateur subalterne, ou plutôt le boucher sacré, prêt à immoler un bœuf,

(*) Voyez *Béker*.

s'enfuyait comme saisi d'horreur , pour faire souvenir les hommes que , dans des temps plus sages & plus heureux , on ne présentait aux Dieux que des fleurs & des fruits , & que la barbarie d'immoler des animaux innocens & utiles , ne s'introduisit que lorsqu'il y eut des prêtres qui voulurent s'engraïsser de ce sang , & vivre aux dépens des peuples. Cette idée n'a rien de bouffon.

Ce mot de *bouffon* est reçu depuis long-temps chez les Italiens , & chez les Espagnols ; il signifiait *mimus* , *scurra* , *joculator* ; mime . farceur , jongleur. *Ménage* après *Saumaïse* le dérive de *bocca inflata* , boursoufflé ; & en effet on veut dans un bouffon un visage rond & la joue rebondie. Les Italiens disent *bufo magro* , maigre bouffon , pour exprimer un mauvais plaisant qui ne vous fait pas rire.

Bouffon , *bouffonnerie* , appartiennent au bas comique , à la foire , à Gîlles , à tout ce qui peut amuser la populace. C'est par-là que les tragédies ont commencé à la honte de l'esprit humain. *Theſpis* fut un bouffon avant que *Sophocle* fût un grand-homme.

Aux seizième & dix-septième siècles , les tragédies espagnoles & anglaises furent toutes avilées par des bouffonneries dégoûtantes. (*)

Les cours furent encore plus déshonorées par les bouffons que le théâtre. La rouille de la barbarie était si forte , que les hommes ne savaient pas goûter des plaisirs honnêtes.

Boileau a dit de *Molière* :

C'est par-là que *Molière* illustrant ses écrits ,
Peut-être de son art eût emporté le prix ,

(*) Voyez *Art dramatique*.

Si moins ami du peuple en ses doctes peintures ,
 Il n'eût fait quelquefois grimacer ses figures ,
 Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin ,
 Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe ,
 Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

Mais il faut considérer que *Raphaël* a daigné peindre des grotesques. *Molière* ne ferait point descendu si bas s'il n'eût eu pour spectateurs que des *Louis XIV*, des *Condés*, des *Turenne*, des ducs de *la Rochefoucauld*, de *Montausier*, des *Beauvilliers*, des dames de *Montespan*, & de *Thiange*; mais il travaillait aussi pour le peuple de Paris, qui n'était pas encore dégraffé; le bourgeois aimait la grosse farce, & la payait. Les *Jodelets* de *Scarron* étaient à la mode. On est obligé de se mettre au niveau de son siècle avant d'être supérieur à son siècle; & après tout, on aime quelquefois à rire. Qu'est-ce que la *Batrachomimachie* attribuée à *Homère*, sinon une bouffonnerie, un poème burlesque?

Ces ouvrages ne donnent point de réputation, & ils peuvent avilir celle dont on jouit.

Le bouffon n'est pas toujours dans le style burlesque. Le Médecin malgré lui, les Fourberies de Scapin, ne sont point dans le style des *Jodelets* de *Scarron*. *Molière* ne va pas rechercher des termes d'argot comme *Scarron*. Ses personnages les plus bas n'affectent point des plaisanteries de Gilles. La bouffonnerie est dans la chose, & non dans l'expression. Le style burlesque est celui de *Dom Japhet d'Armenie*.

Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre ,
 Noé qui sur les eaux fit flotter sa maison ,
 Quand tout le genre-humain but plus que de raison.
Diétionn. philosoph. Tome II. Y

Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un cristal auprès paraîtrait plein de crasse.

Pour dire qu'il veut se promener, il dit qu'il va
exercer sa vertu caminante. Pour faire entendre qu'on
ne pourra lui parler, il dit :

Vous aurez avec moi difette de loquelle.

C'est presque par-tout le jargon des gueux, le lan-
gage des halles ; même il est inventeur dans ce
langage.

Tu m'as tout compissé , piffeuse abominable.

Enfin, la grossièreté de sa bassesse est poussée jusqu'à
chanter sur le théâtre :

Amour nabo
Qui du jabo
De dom Japhet
A fait

Une ardente fournaise ;

Et dans mon pis

A mis

Une essence de braise.

Et ce sont ces plates infamies qu'on a jouées pendant
plus d'un siècle alternativement avec le Misanthrope ;
ainsi qu'on voit passer dans une rue indifféremment
un magistrat & un chiffonnier.

Le Virgile travesti est à-peu-près dans ce goût ; mais
rien n'est plus abominable que sa Mazarinade,

Notre Jules n'est pas César ,

C'est un caprice du hasard ,

Qui naquit garçon & fut garce ,
 Qui n'était né que pour la farce.
 Tous ses desseins prennent un rat
 Dans la moindre affaire d'Etat.
 Singe du prélat de forbonne ,
 Ma foi tu nous la bailles bonne.
 Tu n'es à ce cardinal duc
 Comparable qu'en aqueduc.
 Illustre en ta partie honteuse ,
 Ta seule braguette est fameuse.

 Va rendre compte au vatican
 De tes meules mis à l'encan ;
 D'être cause que tout se perde ,
 De tes caleçons pleins de merde.

Ces faletés font vomir, & le reste est si exécrable qu'on n'ose le copier. Cet homme était digne du temps de la fronde. Rien n'est peut être plus extraordinaire que l'espèce de considération qu'il eut pendant sa vie, si ce n'est ce qui arriva dans sa maison après sa mort.

On commença par donner d'abord le nom de poème burlesque au Lutrin de *Boileau* ; mais le sujet seul était burlesque ; le style fut agréable & fin , quelquefois même héroïque.

Les Italiens avaient une autre sorte de burlesque qui était bien supérieur au nôtre , c'est celui de l'*Arétin* , de l'archevêque *la Casa* , du *Berni* , du *Mauro* , du *Dolce*. La décence y est souvent sacrifiée à la plaisanterie ; mais les mots deshonnêtes en sont communément bannis. Le *Capitolo del formo* de l'archevêque

la *Caza* roule à la vérité sur un sujet qui fait enfermer à Bicêtre les abbés *Desfontaines*, & qui mène en Grève les *Déchaufours*; cependant il n'y a pas un mot qui offense les oreilles chastes; il faut deviner.

Trois ou quatre anglais ont excellé dans ce genre. *Butler* dans son *Hudibras*, qui est la guerre civile excitée par les puritains, tournée en ridicule; le docteur *Garth* dans la querelle des apothicaires & des médecins; *Prior* dans son histoire de l'ame, où il se moque fort plaisamment de son sujet; *Philippe* dans sa pièce du Brillant Schelling.

Hudibras est autant au-dessus de *Scarron* qu'un homme de bonne compagnie est au-dessus d'un chanfonnier des cabarets de la Courtille. Le héros d'*Hudibras* était un personnage très-réel qui avait été capitaine dans les armées de *Fairfax*, & de *Cromwell*; il s'appelait le chevalier *Samuel Luke*. (Voyez le commencement de ce poëme assez fidèlement traduit à l'article PRIOR, BUTLER, & SWIFT.)

Le poëme de *Garth* sur les médecins & les apothicaires, est moins dans le style burlesque que dans celui du *Lutrin* de *Boileau*; on y trouve beaucoup plus d'imagination, de variété, de naïveté &c., que dans le *Lutrin*; & ce qui est étonnant, c'est qu'une profonde érudition y est embellie par la finesse & par les grâces: il commence à-peu-près ainsi:

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londres, & des apothicaires,
Contre le genre-humain si long-temps réunis.
Quel Dieu pour nous sauver les rendit ennemis?

Comment laissèrent-ils respirer leurs malades
 Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades?
 Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
 La seringue en canon, la pillule en boulet?
 Ils connurent la gloire; acharnés l'un sur l'autre,
 Ils prodiguaient leur vie, & nous laissaient la nôtre.

Prior, que nous avons vu plénipotentiaire en France avant la paix d'Utrecht, se fit médiateur entre les philosophes qui disputent sur l'ame. Son poëme est dans le style d'*Hudibras* qu'on appelle *Doggerel rhumes*; c'est le *stilo Berniesco* des Italiens.

La grande question est d'abord de savoir si l'ame est toute en tout, ou si elle est logée derrière le nez & les deux yeux sans sortir de sa niche. Suivant ce dernier système, *Prior* la compare au pape qui reste toujours à Rome, d'où il envoie ses nonces & ses espions pour savoir ce qui se passe dans la chrétienté.

Prior, après s'être moqué de plusieurs systèmes, propose le sien. Il remarque que l'animal à deux pieds, nouveau né, remue les pieds tant qu'il peut quand on a la bêtise de l'emmailoter; & il juge de-là que l'ame entre chez lui par les pieds; que vers les quinze ans elle a monté au milieu du corps; qu'elle va ensuite au cœur, puis à la tête; & qu'elle en sort à pieds joints quand l'animal finit sa vie.

A la fin de ce poëme singulier, rempli de vers ingénieux & d'idées aussi fines que plaisantes, on voit ce vers charmant de *Fontenelle* :

Il est des hochets pour tout âge.

Prior prie la fortune de lui donner des hochets pour sa vieillesse.

Give us play-things for our old age.

Et il est bien certain que *Fontenelle* n'a pas pris ce vers de *Prior*, ni *Prior* de *Fontenelle*. L'ouvrage de *Prior* est antérieur de vingt ans, & *Fontenelle* n'entendait pas l'anglais.

Le poème est terminé par cette conclusion.

Je n'aurai point la fantaisie
D'imiter ce pauvre Caton,
Qui meurt dans notre tragédie
Pour une page de Platon.
Car entre nous, Platon m'ennuie.
La tristesse est une folie ;
Etre gai c'est avoir raison.
Ça qu'on m'ôte mon Cicéron,
D'Aristote la rapsodie,
De René la philosophie ;
Et qu'on m'apporte mon flacon.

Distinguons bien dans tous ces poèmes le plaissant, le léger, le naturel, le familier ; du grotesque, du bouffon, du bas, & surtout du forcé. Ces nuances sont démêlées par les connaisseurs, qui seuls à la longue font le destin des ouvrages.

La Fontaine a bien voulu quelquefois descendre au style burlesque.

Autrefois carpillon fretin,
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.

BOULEVERD , OU BOULEVART. 343

Il appelle les louvetaux, *messieurs les louvats*. Phèdre ne se sert jamais de ce style dans ses fables; mais aussi il n'a pas la grâce & la naïve mollesse de *la Fontaine*, quoiqu'il ait plus de précision & de pureté.

BOULEVERD , OU BOULEVART.

BOULEVART, fortification, rempart. Belgrade est le boulevard de l'empire ottoman du côté de la Hongrie. Qui croirait que ce mot ne signifie dans son origine qu'un jeu de boule? Le peuple de Paris jouait à la boule sur le gazon du rempart; ce gazon s'appelait le *verd*, de même que le marché aux herbes. *On bouloit sur le verd*. De-là vient que les Anglais, dont la langue est une copie de la nôtre presque dans tous ses mots qui ne sont pas saxons, ont appelé leur jeu de boule *boulin-gréen*, le verd du jeu de boule. Nous avons repris d'eux ce que nous leur avons prêté. Nous avons appelé d'après eux *boulingrins*, sans savoir la force du mot, les parterres de gazon que nous avons introduits dans nos jardins.

J'ai entendu autrefois de bonnes bourgeois qui s'allaient promener sur le *Boulevard*, & non pas sur le *Boulevard*. On se moquait d'elles, & on avait tort. Mais en tout genre l'usage l'emporte; & tous ceux qui ont raison contre l'usage sont sifflés ou condamnés.

B O U R G E S.

Nos questions ne roulent guère sur la géographie ; mais qu'on nous permette de marquer en deux mots notre étonnement sur la ville de Bourges. Le Dictionnaire de Trévoux prétend que *c'est une des plus anciennes de l'Europe, qu'elle était le siège de l'empire des Gaules, & donnait des rois aux Celtes.*

Je ne veux combattre l'ancienneté d'aucune ville, ni d'aucune famille. Mais, y a-t-il jamais eu un empire des Gaules ? Les Celtes avaient-ils des rois ? Cette fureur d'antiquité est une maladie dont on ne guérira pas sitôt. Les Gaules, la Germanie, le Nord, n'ont rien d'antique que le fol, les arbres, & les animaux. Si vous voulez des antiquités, allez vers l'Asie, & encore c'est fort peu de chose. Les hommes sont anciens & les monumens nouveaux ; c'est ce que nous avons en vue dans plus d'un article.

Si c'était un bien réel d'être né dans une enceinte de pierre ou de bois plus ancienne qu'une autre, il ferait très-raisonnable de faire remonter la fondation de sa ville au temps de la guerre des géans : mais puisqu'il n'y a pas le moindre avantage dans cette vanité, il faut s'en détacher. C'est tout ce que j'avais à dire sur *Bourges*.

B O U R R E A U.

IL semble que ce mot n'aurait point dû fouiller un dictionnaire des arts & des sciences ; cependant il tient à la jurisprudence & à l'histoire. Nos grands poètes n'ont pas dédaigné de se servir fort souvent de ce mot dans les tragédies ; *Clytemnestre* dans *Iphigénie* dit à *Agamemnon* :

» Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
 » Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

On emploie gaïement ce mot en comédie : *Mercur* dit dans l'*Amphitruon* :

Comment ! bourreau, tu fais des cris ?

Le joueur dit :

Que je chante, bourreau !

Et les Romains se permettaient de dire :

Quorsum vadis, carnifex ?

Le Dictionnaire encyclopédique, au mot *Exécuteur*, détaille tous les privilèges du bourreau de Paris ; mais un auteur nouveau a été plus loin. (a) Dans un roman d'éducation, qui n'est ni celui de *Xénophon*, ni celui de *Télémaque*, il prétend que le monarque doit donner sans balancer la fille du bourreau en mariage à l'héritier présomptif de la couronne, si cette fille est bien élevée, & si elle a beaucoup de convenance avec le jeune prince. C'est dommage qu'il n'ait

(a) Roman intitulé *Emile*, tome IV, pages 177 & 178.

pas stipulé la dot qu'on devait donner à la fille, & les honneurs qu'on devait rendre au père le jour des noces.

Par *convenance* on ne pouvait guère pousser plus loin la morale approfondie, les règles nouvelles de l'honnêteté publique, les beaux paradoxes, les maximes divines, dont cet auteur a régala notre siècle. Il aurait été sans doute par *convenance* un des garçons... de la noce. Il aurait fait l'épithalame de la princesse, & n'aurait pas manqué de célébrer les hautes œuvres de son père. C'est pour lors que la nouvelle mariée aurait donné des baisers âcres; car le même écrivain introduit dans un autre roman, intitulé *Héloïse*, un jeune Suisse qui a gagné dans Paris une de ces maladies qu'on ne nomme pas; & qui dit à sa fuiffesse, *garde tes baisers, ils sont trop âcres.*

On ne croira pas un jour que de tels ouvrages aient eu une espèce de vogue. Elle ne ferait pas honneur à notre siècle si elle avait duré. Les pères de famille ont conclu bientôt qu'il n'était pas honnête de marier leurs fils aînés à des filles de bourreau, quelque *convenance* qu'on pût apercevoir entre le poursuivant & la poursuivie.

*Est modus in rebus sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*

BRACHMANES , BRAMES.

AMI lecteur, observez d'abord que le père *Thomassin*, l'un des plus savans hommes de notre Europe, dérive les brachmanes d'un mot juif *barac* par un C, supposé que les juifs eussent un C. Ce *barac* signifiait, dit-il, *s'enfuir*, & les brachmanes s'enfuyaient des villes, supposé qu'alors il y eût des villes.

Ou, si vous l'aimez mieux, brachmanes vient de *barak* par un K, qui veut dire *bénir* ou bien *prier*. Mais pourquoi les Biscayens n'auraient-ils pas nommé les brames du mot *bran*, qui exprimait quelque chose que je ne veux pas dire? ils y avaient autant de droit que les Hébreux. Voilà une étrange érudition. En la rejetant entièrement on saurait moins, & on saurait mieux.

N'est-il pas vraisemblable que les brachmanes sont les premiers législateurs de la terre, les premiers philosophes, les premiers théologiens?

Le peu de monumens qui nous restent de l'ancienne histoire, ne forment-ils pas une grande présomption en leur faveur, puisque les premiers philosophes grecs allèrent apprendre chez eux les mathématiques, & que les curiosités les plus antiques, recueillies par les empereurs de la Chine, sont toutes indiennes, ainsi que les relations l'attestent dans la collection de *du Halde*.

Nous parlerons ailleurs du *Shafta*; c'est le premier livre de théologie des brachmanes, écrit environ quinze cents ans avant leur *Veidam*, & antérieur à tous les autres livres.

Leurs annales ne font mention d'aucune guerre entreprise par eux en aucun temps. Les mots d'*armes*, de *tuer*, de *mutiler*, ne se trouvent ni dans les fragmens du *Shafta*, que nous avons, ni dans l'*Ezourveidam*, ni dans le *Cormoveidam*. Je puis du moins affurer que je ne les ai point vus dans ces deux derniers recueils : & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le *Shafta* qui parle d'une conspiration dans le ciel, ne fait mention d'aucune guerre dans la grande presqu'île enfermée entre l'Indus & le Gange.

Les Hébreux, qui furent connus si tard, ne nomment jamais les brachmanes; ils ne connurent l'Inde qu'après les conquêtes d'*Alexandre*, & leurs établissemens dans l'Égypte, de laquelle ils avaient dit tant de mal. On ne trouve le nom de l'Inde que dans le livre d'*Esther*, & dans celui de *Job* qui n'était pas hébreu. (*) On voit un singulier contraste entre les livres sacrés des Hébreux, & ceux des Indiens. Les livres indiens n'annoncent que la paix & la douceur; ils défendent de tuer les animaux : les livres hébreux ne parlent que de tuer, de massacrer hommes & bêtes; on y égorge tout au nom du Seigneur; c'est tout un autre ordre de choses.

C'est incontestablement des brachmanes que nous tenons l'idée de la chute des êtres célestes révoltés contre le souverain de la nature; & c'est-là probablement que les Grecs ont puisé la fable des Titans. C'est aussi là que les Juifs prirent enfin l'idée de la révolte de *Lucifer*, dans le premier siècle de notre ère.

Comment ces Indiens purent-ils supposer une révolte dans le ciel sans en avoir vu sur la terre?

(*) Voyez *Job*.

Un tel faut de la nature humaine à la nature divine ne se conçoit guère. On va d'ordinaire du connu à l'inconnu.

On n'imagine une guerre de géans qu'après avoir vu quelques hommes plus robustes que les autres tyranniser leurs semblables. Il fallait ou que les premiers brachmanes eussent éprouvé des discordes violentes, ou qu'ils en eussent vu du moins chez leurs voisins pour en imaginer dans le ciel.

C'est toujours un très-étonnant phénomène qu'une société d'hommes qui n'a jamais fait la guerre, & qui a inventé une espèce de guerre faite dans les espaces imaginaires, ou dans un globe éloigné du nôtre, ou dans ce qu'on appelle le *firmament*, l'*empyrée*. (*) Mais il faut bien soigneusement remarquer que dans cette révolte des êtres célestes contre leur souverain, il n'y eut point de coups donnés, point de sang céleste répandu, point de montagnes jetées à la tête, point d'anges coupés en deux, ainsi que dans le poème sublime & grotesque de *Milton*.

Ce n'est, selon le *Shafta*, qu'une défobéissance formelle aux ordres du Très-Haut, une cabale que DIEU punit en reléguant les anges rebelles dans un vaste lieu de ténèbres nommé *Ondéra* pendant le temps d'un mononhour entier. Un mononhour est de quatre cents vingt-six millions de nos années. Mais DIEU daigna pardonner aux coupables au bout de cinq mille ans, & leur ondéra ne fut qu'un purgatoire.

Il en fit des *Mhurd*, des hommes, & les plaça dans notre globe à condition qu'ils ne mangeraient point d'animaux, & qu'ils ne s'accoupleraient point

(*) Voyez *Ciel matériel*.

avec les mâles de leur nouvelle espèce, sous peine de retourner à l'ondéra.

Ce font-là les principaux articles de la foi des brachmanes, qui a duré sans interruption de temps immémorial jusqu'à nos jours : il nous paraît étrange que ce fût parmi eux un péché aussi grave de manger un poulet que d'exercer la sodomie.

Ce n'est-là qu'une petite partie de l'ancienne cosmogonie des brachmanes. Leurs rites, leurs pagodes, prouvent que tout était allégorique chez eux ; ils représentent encore la vertu sous l'emblème d'une femme qui a dix bras, & qui combat dix péchés mortels figurés par des monstres. Nos missionnaires n'ont pas manqué de prendre cette image de la vertu pour celle du diable, & d'affurer que le diable est adoré dans l'Inde. Nous n'avons jamais été chez ces peuples que pour nous y enrichir, & pour les calomnier.

De la métempsychose des brachmanes.

LA doctrine de la métempsychose vient d'une ancienne loi de se nourrir de lait de vaches ainsi que de légumes, de fruits, & de riz. Il parut horrible aux brachmanes de tuer & de manger sa nourrice : on eut bientôt le même respect pour les chèvres, les brebis, & pour tous les autres animaux ; ils les crurent animés par ces anges rebelles qui achevaient de se purifier de leurs fautes dans les corps des bêtes, ainsi que dans ceux des hommes. La nature du climat seconda cette loi, ou plutôt en fut l'origine : une atmosphère brûlante exige une nourriture rafraîchissante, & inspire de l'horreur pour notre coutume d'engloutir des cadavres dans nos entrailles.

L'opinion que les bêtes ont une ame fut générale dans tout l'Orient , & nous en trouvons des vestiges dans les anciens livres sacrés. DIEU , dans la Genèse , (a) défend aux hommes de manger *leur chair avec leur sang & leur ame*. C'est ce que porte le texte hébreu : *Je vengerai*, dit-il, (b) *le sang de vos ames de la griffe des bêtes & de la main des hommes*. Il dit dans le Lévitique, (c) *l'ame de la chair est dans le sang*. Il fait plus ; il fait un pacte solemnel avec les hommes & avec tous les animaux , (d) ce qui suppose dans les animaux une intelligence.

Dans des temps très-postérieurs , l'Ecclésiaste dit formellement : (e) *DIEU fait voir que l'homme est semblable aux bêtes : car les hommes meurent comme les bêtes , leur condition est égale ; comme l'homme meurt , la bête meurt aussi. Les uns & les autres respirent de même : l'homme n'a rien de plus que la bête*.

Jonas , quand il va prêcher à Ninive , fait jeûner les hommes & les bêtes.

Tous les auteurs anciens attribuent de la connaissance aux bêtes , les livres sacrés comme les profanes ; & plusieurs les font parler. Il n'est donc pas étonnant que les brachmanes , & les pythagoriciens après eux , aient cru que les ames passaient successivement dans les corps des bêtes & des hommes. En conséquence ils se persuadèrent , ou du moins ils dirent que les ames des anges délinquans , pour achever leur purgatoire , appartenaient tantôt à des bêtes , tantôt à des hommes : c'est une partie du roman

(a) Genèse chap. IX , v. 4.

(b) v. 5.

(c) Lév. chap. XVII , v. 14.

(d) Genèse chap. IX , v. 10.

(e) Eccléf. chap. XVIII , v. 19.

du jésuite *Bougeant* , qui imagina que les diables font des esprits envoyés dans le corps des animaux. Ainsi de nos jours , au bord de l'Occident , un jésuite renouvelle sans le savoir un article de la foi des plus anciens prêtres orientaux.

Des hommes & des femmes qui se brûlent chez les brachmanes.

LES brames ou bramins d'aujourd'hui , qui font les mêmes que les anciens brachmanes , ont conservé , comme on fait , cette horrible coutume. D'où vient que chez un peuple qui ne répandait jamais le sang des hommes , ni celui des animaux , le plus bel acte de dévotion fut-il & est-il encore de se brûler publiquement ? La superstition , qui allie tous les contraires , est l'unique source de cet affreux sacrifice ; coutume beaucoup plus ancienne que les lois d'aucun peuple connu.

Les brames prétendent que *Brama* leur grand prophète , fils de DIEU , descendit parmi eux , & eut plusieurs femmes ; qu'étant mort , celle de ses femmes qui l'aimait le plus , se brûla sur son bûcher pour le rejoindre dans le ciel. Cette femme se brûla-t-elle en effet , comme on prétend que *Porcia* , femme de *Brutus* , avala des charbons ardents pour rejoindre son mari ? ou est-ce une fable inventée par les prêtres ? Y eut-il un *Brama* , qui se donna en effet pour un prophète & pour un fils de DIEU ? Il est à croire qu'il y eut un *Brama* , comme dans la suite on vit des *Zoroastres* , des *Bacchus* . La fable s'empara de leur histoire , ce qu'elle a toujours continué de faire par-tout.

Dès

Dès que la femme du fils de DIEU se brûle , il faut bien que des dames de moindre condition se brûlent aussi. Mais comment retrouveront-elles leurs maris qui sont devenus chevaux , éléphants , ou éperviers ? comment démêler précisément la bête que le défunt anime ? comment le reconnaître & être encore sa femme ? Cette difficulté n'embarrasse point les théologiens indous ; ils trouvent aisément des distinguo , des solutions , *in sensu composito* , *in sensu diviso*. La météphysique n'est que pour les personnes du commun ; ils ont pour les autres ames une doctrine plus sublime. Ces ames étant celles des anges jadis rebelles , vont se purifiant ; celles des femmes qui s'immolent sont béatifiées , & retrouvent leurs maris tout purifiés : enfin les prêtres ont raison , & les femmes se brûlent.

Il y a plus de quatre mille ans que ce terrible fanatisme est établi chez un peuple doux , qui croirait faire un crime de tuer une cigale. Les prêtres ne peuvent forcer une veuve à se brûler ; car la loi invariable est que ce dévouement soit absolument volontaire. L'honneur est d'abord déferé à la plus ancienne mariée des femmes du mort : c'est à elle de descendre au bûcher ; si elle ne s'en soucie pas , la seconde se présente ; ainsi du reste. On prétend qu'il y en eut une fois dix-sept qui se brûlèrent à la fois sur le bûcher d'un raïa ; mais ces sacrifices sont devenus assez rares : la foi s'affaiblit depuis que les mahométans gouvernent une grande partie du pays , & que les Européens négocient dans l'autre.

Cependant il n'y a guère de gouverneurs de Madras & de Pondichéri qui n'ait vu quelque indienne périr volontairement dans les flammes. M. *Holwell* rapporte

qu'une jeune veuve de dix-neuf ans , d'une beauté singulière , mère de trois enfans , se brûla en présence de madame *Roussel* femme de l'amiral , qui était à la rade de Madras : elle résista aux prières , aux larmes , de tous les assistans. Madame *Roussel* la conjura au nom de ses enfans , de ne les pas laisser orphelins : l'indienne lui répondit : DIEU qui les a fait naître aura soin d'eux ; ensuite elle arrangea tous les préparatifs elle-même , mit de sa main le feu au bûcher , & consumma son sacrifice avec la sérénité d'une de nos religieuses qui allume des cierges.

M. *Shernoc* négociant anglais , voyant un jour une de ces étonnantes victimes , jeune & aimable , qui descendait dans le bûcher , l'en arracha de force lorsqu'elle allait y mettre le feu ; & , secondé de quelques anglais , l'enleva & l'épousa. Le peuple regarda cette action comme le plus horrible sacrilège.

Pourquoi les maris ne se font-ils jamais brûlés pour aller trouver leurs femmes ? Pourquoi un sexe naturellement faible & timide a-t-il eu toujours cette force frénétique ? est-ce parce que la tradition ne dit point qu'un homme ait jamais épousé une fille de *Brama* , au lieu qu'elle assure qu'une indienne fut mariée avec le fils de ce dieu ? est-ce parce que les femmes sont plus superstitieuses que les hommes ? est-ce parce que leur imagination est plus faible , plus tendre , plus faite pour être dominée ?

Les anciens brachmanes se brûlaient quelquefois pour prévenir l'ennui & les maux de la vieillesse , & surtout pour se faire admirer. *Calan* ou *Calanus* ne se ferait peut-être pas mis sur un bûcher sans le plaisir d'être regardé par *Alexandre*. Le chrétien renégat

Pellegrinus se brûla en public, par la même raison qu'un fou parmi nous s'habille quelquefois en arménien pour attirer les regards de la populace.

N'entre-t-il pas aussi un malheureux mélange de vanité dans cet épouvantable sacrifice des femmes indiennes ? Peut-être, si on portait une loi de ne se brûler qu'en présence d'une seule femme de chambre, cette abominable coutume serait pour jamais détruite.

Ajoutons un mot ; une centaine d'indiennes, tout au plus, a donné ce terrible spectacle : & nos inquisitions, nos sous atroces qui se font dit juges, ont fait mourir dans les flammes plus de cent mille de nos frères, hommes, femmes, enfans, pour des choses que personne n'entendait. Plaignons & condamnons les brames : mais rentrons en nous-mêmes, misérables que nous sommes.

Vraiment nous avons oublié une chose fort essentielle dans ce petit article de brachmanes ; c'est que leurs livres sacrés sont remplis de contradictions. Mais le peuple ne les connaît pas, & les docteurs ont des solutions prêtes, des sens figurés & figurans, des allégories, des types, des déclarations expressees de *Birma*, de *Brama*, & de *Vitfnou*, qui ferment la bouche à tout raisonneur.

BULGARES , OU BOULGARES.

PUISQU'ON a parlé des Bulgares dans le Dictionnaire encyclopédique , quelques lecteurs feront peut-être bien aise de favoir qui étaient ces étranges gens qui parurent si méchans , qu'on les traita d'*hérétiques* , & dont ensuite on donna le nom en France aux non-conformistes , qui n'ont pas pour les dames toute l'attention qu'ils leur doivent ; de forte qu'aujourd'hui on appelle ces messieurs *Boulgares* , en retranchant *l & a*.

Les anciens Boulgares ne s'attendaient pas qu'un jour dans les halles de Paris , le peuple , dans la conversation familière , s'appellerait mutuellement *Boulgares* , en y ajoutant des épithètes qui enrichissent la langue.

Ces peuples étaient originairement des Huns qui s'étaient établis auprès du Volga ; & de *Volgares* on fit aisément *Boulgares*.

Sur la fin du septième siècle , ils firent des irruptions vers le Danube , ainsi que tous les peuples qui habitaient la Sarmatie ; & ils inondèrent l'empire romain comme les autres. Ils passèrent par la Moldavie , la Valachie , où les Russes leurs anciens compatriotes ont porté leurs armes victorieuses en 1769 , sous l'empire de *Catherine II*.

Ayant franchi le Danube , ils s'établirent dans une partie de la Dacie & de la Mœsie , & donnèrent leur nom à ces pays qu'on appelle encore *Bulgarie*. Leur domination s'étendait jusqu'au mont Hémus , & au Pont-Euxin.

L'empereur *Nicéphore* successeur d'*Irène*, du temps de *Charlemagne*, fut assez imprudent pour marcher contre eux après avoir été vaincu par les Sarrazins; il le fut aussi par les Bulgares. Leur roi nommé *Crom* lui coupa la tête, & fit de son crâne une coupe dont il se servait dans ses repas, selon la coutume de ses peuples, & de presque tous les hyperboréens.

On conte qu'au neuvième siècle, un *Bogoris* qui faisait la guerre à la princesse *Théodora*, mère & tutrice de l'empereur *Michel*, fut si charmé de la noble réponse de cette impératrice à sa déclaration de guerre, qu'il se fit chrétien.

Les Boulgares, qui n'étaient pas si complaisans, se révoltèrent contre lui; mais *Bogoris* leur ayant montré une croix, ils se firent tous baptiser sur le champ. C'est ainsi que s'en expliquent les auteurs grecs du bas empire; & c'est ainsi que le disent après eux nos compilateurs.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Théodora était, disent-ils, une princesse très-religieuse, & qui même passa ses dernières années dans un couvent. Elle eut tant d'amour pour la religion catholique grecque, qu'elle fit mourir par divers supplices, cent mille hommes qu'on accusait d'être manichéens. (a) „ C'était, dit le modeste continuateur „ d'*Echard*, la plus impie, la plus détestable, la plus „ dangereuse, la plus abominable, de toutes les hérésies. „ Les censures ecclésiastiques étaient des armes trop „ faibles contre des hommes qui ne reconnaissaient „ point l'Eglise. „

(a) Histoire romaine prétendue traduite de *Laurent Echard*, tome II, page 242.

358 BULGARES , OU BOULGARES.

On prétend que les Bulgares voyant qu'on tuait tous les manichéens , eurent dès ce moment du penchant pour leur religion , & la crurent la meilleure puisqu'elle était persécutée ; mais cela est bien fin pour des Bulgares.

Le grand schisme éclata dans ce temps-là plus que jamais entre l'Eglise grecque , sous le patriarche *Photius* , & l'Eglise latine sous le pape *Nicolas I*. Les Bulgares prirent le parti de l'Eglise grecque. Ce fut probablement dès-lors qu'on les traita en Occident d'*hérétiques* , & qu'on y ajouta la belle épithète dont on les charge encore aujourd'hui.

L'empereur *Basile* leur envoya en 871 un prédicateur nommé *Pierre de Sicile* pour les préserver de l'hérésie du manichéisme ; & on ajoute que dès qu'ils l'eurent écouté , ils se firent manichéens. Il se peut très-bien que ces Bulgares , qui buvaient dans le crâne de leurs ennemis , ne fussent pas d'excellens théologiens , non plus que *Pierre de Sicile*.

Il est singulier que ces barbares , qui ne savaient ni lire ni écrire , aient été regardés comme des hérétiques très-déliés , contre lesquels il était très-dangereux de disputer. Ils avaient certainement autre chose à faire qu'à parler de controverse , puisqu'ils firent une guerre sanglante aux empereurs de Constantinople pendant quatre siècles de suite , & qu'ils assiégèrent même la capitale de l'empire.

Au commencement du treizième siècle , l'empereur *Alexis* voulant se faire reconnaître par les Bulgares , leur roi *Joannic* lui répondit qu'il ne ferait jamais son vassal. Le pape *Innocent III* ne manqua pas de saisir cette occasion pour s'attacher

le royaume de Bulgarie. Il envoya au roi *Joannic* un légat pour le sacrer roi , & prétendit lui avoir conféré le royaume qui ne devait plus relever que du Saint-Siège.

C'était le temps le plus violent des croisades ; le Bulgare indigné fit alliance avec les Turcs , déclara la guerre au pape & à ses croisés , prit le prétendu empereur *Baudoin* prisonnier , lui fit couper les bras , les jambes & la tête , & se fit une coupe de son crâne à la manière de *Crom*. C'en était bien assez pour que les Bulgares fussent en horreur à toute l'Europe : on n'avait pas besoin de les appeler *manichéens* , nom qu'on donnait alors à tous les hérétiques , car manichéens , patarins , & vaudois , c'était la même chose. On prodiguait ces noms à quiconque ne voulait pas se soumettre à l'Eglise romaine.

Le mot de *Boulgare* , tel qu'on le prononçait , fut une injure vague & indéterminée , appliquée à quiconque avait des mœurs barbares ou corrompues. C'est pourquoi , sous *S^t Louis* , frère *Robert* , grand inquisiteur , qui était un scélérat , fut accusé juridiquement d'être un *boulgare* par les communes de Picardie. *Philippe le bel* donna cette épithète à *Boniface VIII*. (*)

Ce terme changea ensuite de signification vers les frontières de France ; il devint un terme d'amitié. Rien n'était plus commun en Flandre il y a quarante ans , que de dire d'un jeune homme bien fait , c'est un joli *boulgare* ; un bon homme était un bon *boulgare*.

(*) Voyez *Bulle*.

Lorsque *Louis XIV* alla faire la conquête de la Flandre, les Flamands disaient en le voyant : *Notre gouverneur est un bien plat boulgare en comparaison de celui-ci.*

En voilà assez pour l'étymologie de ce beau nom.

B U L L E.

CE mot désigne la boule ou le sceau d'or, d'argent, de cire, ou de plomb, attaché à un instrument, ou charte quelconque. Le plomb pendant aux rescrits expédiés en cour romaine porte d'un côté les têtes de *S^t Pierre* à droite, & de *S^t Paul* à gauche. On lit au revers le nom du pape régnant, & l'an de son pontificat. La bulle est écrite sur parchemin. Dans la salutation le pape ne prend que le titre de *serviteur des serviteurs de DIEU*, suivant cette sainte parole de *JESUS* à ses disciples : (a) *Celui qui voudra être le premier d'entre vous sera votre serviteur.*

Des hérétiques prétendent que par cette formule humble en apparence, les papes expriment une espèce de système féodal, par lequel la chrétienté est soumise à un chef qui est *DIEU*, dont les grands vassaux *S^t Pierre* & *S^t Paul* sont représentés par le pontife leur serviteur; & les arrière-vassaux sont tous les princes séculiers, soit empereurs, rois, ou ducs.

Ils se fondent, sans doute, sur la fameuse bulle *in Cænâ Domini*, qu'un cardinal diacre lit publiquement à Rome chaque année, le jour de la cène, ou le jeudi saint, en présence du pape accompagné

(a) *Matthieu*, chap. XX, v. 27.

des autres cardinaux & des évêques. Après cette lecture, la sainteté jette un flambeau allumé dans la place publique, pour marque d'anathème.

Cette bulle se trouve page 714, tome I du *Bullaire* imprimé à Lyon en 1673, & page 118 de l'édition de 1727. La plus ancienne est de 1636. *Paul III*, sans marquer l'origine de cette cérémonie, y dit que c'est une ancienne coutume des souverains pontifes de publier cette excommunication le jeudi saint, pour conserver la pureté de la religion chrétienne, & pour entretenir l'union des fidèles. Elle contient vingt-quatre paragraphes, dans lesquels ce pape excommunie :

1°. Les hérétiques, leurs auteurs, & ceux qui lisent leurs livres.

2°. Les pirates, & surtout ceux qui osent aller en course sur les mers du souverain pontife.

3°. Ceux qui imposent dans leurs terres de nouveaux péages.

10°. Ceux qui, en quelque manière que ce puisse être, empêchent l'exécution des lettres apostoliques, soit qu'elles accordent des grâces, ou qu'elles prononcent des peines.

11°. Les juges laïques qui jugent les ecclésiastiques, & les tirent à leur tribunal, soit que ce tribunal s'appelle *audience*, *chancellerie*, *conseil*, ou *parlement*.

12°. Tous ceux qui ont fait ou publié, feront ou publieront des édits, réglemens, pragmatiques, par lesquels la liberté ecclésiastique, les droits du pape & ceux du Saint-Siège seront blessés, ou restreints, en la moindre chose, tacitement ou expressément.

14°. Les chanceliers , conseillers ordinaires ou extraordinaires , de quelque roi ou prince que ce puisse être , les présidens des chancelleries , conseils , ou parlemens , comme aussi les procureurs-généraux , qui évoquent à eux les causes ecclésiastiques , ou qui empêchent l'exécution des lettres apostoliques , même quand ce serait sous prétexte d'empêcher quelque violence.

Par le même paragraphe le pape se réserve à lui seul d'absoudre lesdits chanceliers , conseillers , procureurs-généraux , & autres excommuniés , lesquels ne pourront être absous qu'après qu'ils auront publiquement révoqué leurs arrêts , & les auront arrachés des registres.

20°. Enfin le pape excommunie ceux qui auront la présomption de donner l'absolution aux excommuniés ci-dessus ; & afin qu'on n'en puisse prétendre cause d'ignorance , il ordonne ,

21°. Que cette bulle sera publiée & affichée à la porte de la basilique du prince des apôtres , & à celle de Saint-Jean de Latran.

22°. Que tous patriarches , primats , archevêques , & évêques , en vertu de la sainte obédience , aient à publier solennellement cette bulle , au moins une fois l'an.

24°. Il déclare que si quelqu'un ose aller contre la disposition de cette bulle , il doit savoir qu'il va encourir l'indignation de DIEU tout-puissant , & celle des bienheureux apôtres *S^t Pierre & S^t Paul*.

Les autres bulles postérieures , appelées aussi *in Cœnâ Domini* , ne sont qu'ampliatives. L'article 21 ,

par exemple, de celle de *Pie V*, de l'année 1567, ajoute au paragraphe 3 de celle dont nous venons de parler, que tous les princes qui mettent dans leurs Etats de nouvelles impositions, de quelque nature qu'elles soient, ou qui augmentent les anciennes, à moins qu'ils n'en aient obtenu l'approbation du Saint-Siège, sont excommuniés *ipso facto*.

La troisième bulle *in Cœnâ Domini* de 1610, contient trente paragraphes, dans lesquels *Paul V* renouvelle les dispositions des deux précédentes.

La quatrième & dernière bulle *in Cœnâ Domini*, qu'on trouve dans le Bullaire, est du 1 avril 1627. *Urbain VIII* y annonce qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, pour maintenir inviolablement l'intégrité de la foi, la justice, & la tranquillité publique, il se fert du glaive spirituel de la discipline ecclésiastique pour excommunier en ce jour qui est l'anniversaire de la cène du Seigneur.

1°. Les hérétiques.

2°. Ceux qui appellent du pape au futur concile; & le reste comme dans les trois premières.

On dit que celle qui se lit à présent est de plus fraîche date, & qu'on y a fait quelques additions.

L'Histoire de Naples par *Giannone* fait voir quels désordres les ecclésiastiques ont causés dans ce royaume, & quelles vexations ils y ont exercées sur tous les sujets du roi, jusqu'à leur refuser l'absolution & les sacrements, pour tâcher d'y faire recevoir cette bulle, laquelle vient enfin d'y être proscrite solennellement, ainsi que dans la Lombardie autrichienne, dans les

Etats de l'impératrice-reine , dans ceux du duc de Parme, & ailleurs. (b)

• L'an 1580, le clergé de France avait pris le temps des vacances du parlement de Paris pour faire publier la même bulle *in Cœnâ Domini*. Mais le procureur-général s'y opposa, & la chambre des vacations, présidée par le célèbre & malheureux *Briffon*, rendit le 4 octobre un arrêt qui enjoignait à tous les gouverneurs de s'informer quels étaient les archevêques, évêques, ou les grands-vicaires, qui avaient reçu ou cette bulle ou une copie sous le titre : *Litteræ processûs*, & quel était celui qui la leur avait envoyée pour la publier; d'en empêcher la publication si elle n'était pas encore faite; d'en retirer les exemplaires, & de les envoyer à la chambre; & en cas qu'elle fût publiée, d'ajourner les archevêques, les évêques, ou leurs grands-vicaires, à comparaitre devant la chambre, & à répondre au réquisitoire du procureur-général; & cependant de saisir leur temporel, & de le mettre sous la main du roi; de faire défense d'empêcher l'exécution de cet arrêt, sous peine d'être puni comme ennemi de l'Etat & criminel de lèse-majesté; avec ordre d'imprimer cet arrêt, & d'ajouter foi aux copies collationnées par des notaires comme à l'original même.

Le parlement ne faisait en cela qu'imiter faiblement l'exemple de *Philippe le Bel*. La bulle *Ausculta Fili* du 5 décembre 1301 lui fut adressée par *Boniface VIII*, qui, après avoir exhorté ce roi à l'écouter avec

(b) Le pape *Ganganelli* informé des résolutions de tous les princes catholiques, & voyant que les peuples à qui ses prédécesseurs avaient crevé les deux yeux commençaient à en ouvrir un, ne publia point cette fameuse bulle le jeudi de l'aboute l'an 1770.

docilité, lui difait: » DIEU nous a établi fur les rois
 » & les royaumes pour arracher, détruire, perdre ;
 » diffiper, édifier, & planter, en fon nom & par fa
 » doctrine. Ne vous laissez donc pas perfuader que
 » vous n'avez point de fupérieur, & que vous ne
 » foyez pas fousmis au chef de la hiérarchie eccléfiastique.
 » Qui penfe ainfi eft infensé; & qui le foutient
 » opiniâtement eft un infidelle, féparé du troupeau
 » du bon pafteur. » En fuite ce pape entrait dans le
 plus grand détail fur le gouvernement de France,
 jufqu'à faire des reproches au roi fur le changement
 de la monnaie.

Philippe le bel fit brûler à Paris cette bulle, & publier
 à fon de trompe cette exécution par toute la ville le
 dimanche 11 février 1302. Le pape, dans un concile
 qu'il tint à Rome la même année, fit beaucoup de
 bruit, & éclata en menaces contre *Philippe le bel*, mais
 fans venir à l'exécution. Seulement on regarde comme
 l'ouvrage de ce concile la fameufe décrétale *Unam
 ſanctam* dont voici la fubftance.

» Nous croyons & confeffons une Eglife fainte,
 » catholique, & apoftolique, hors laquelle il n'y a
 » point de falut; nous reconnaiſſons auffi qu'elle eft
 » unique, que c'eſt un feul corps qui n'a qu'un chef,
 » & non pas deux comme un monſtre. Ce feul
 » chef eft JESUS-CHRIST, & *S^t Pierre* fon vicaire, &
 » le fucceſſeur de *S^t Pierre*. Soit donc les Grecs,
 » foit d'autres, qui difent qu'ils ne font pas fousmis
 » à ce fucceſſeur, il faut qu'ils avouent qu'ils ne font
 » pas des ouailles de JESUS-CHRIST; puisqu'il a dit
 » lui-même, (*Jean*, chap. X, v. 16.) qu'il n'y a qu'un
 » troupeau & un pafteur.

„ Nous apprenons que dans cette Eglise & sous
 „ sa puissance sont deux glaives , le spirituel & le
 „ temporel ; mais l'un doit être employé par l'Eglise
 „ & par la main du pontife , l'autre pour l'Eglise &
 „ par la main des rois & des guerriers , suivant
 „ l'ordre ou la permission du pontife. Or il faut
 „ qu'un glaive soit soumis à l'autre , c'est-à-dire , la
 „ puissance temporelle à la spirituelle ; autrement elles
 „ ne seraient point ordonnées , & elles doivent l'être
 „ selon l'apôtre , (Rom. chap. XIII , v. 1.) Suivant
 „ le témoignage de la vérité , la puissance spirituelle
 „ doit instituer & juger la temporelle , & ainsi se
 „ vérifie à l'égard de l'Eglise la prophétie de Jérémie :
 „ (chap. I , v. 10.) *Je l'ai établi sur les nations & les*
 „ *royaumes , & le reste.* ”

Philippe le bel de son côté assembla les états-généraux ; & les communes , dans la requête qu'ils présentèrent à ce monarque , disaient en propres termes : C'est grande abomination d'ouïr que ce *Boniface* entende malement comme *Boulgare* (en retranchant *l* & *a*) cette parole d'espiritualité ; (en *S^t Matthieu* chap. XVI , v. 19.) *Ce que tu lieras en terre sera lié au ciel ;* comme si cela signifiait que s'il mettait un homme en prison temporelle , DIEU pour ce le mettrait en prison au ciel.

Clément V , successeur de *Boniface VIII* , révoqua & annulla l'odieuse décision de la bulle *Unam sanclam* , qui étend le pouvoir des papes sur le temporel des rois , & condamne , comme hérétiques , ceux qui ne reconnaissent point cette puissance chimérique. C'est en effet la prétention de *Boniface* que l'on doit regarder comme une hérésie , d'après ce principe des

théologiens : » on pèche contre la règle de la foi ,
 » & on est hérétique , non-seulement en niant ce
 » que la foi nous enseigne , mais aussi lorsqu'on
 » établit comme de foi ce qui n'en est pas. » (*Joan.*
maj. m. 3. sent. dist. 37. q. 26.)

Avant *Boniface VIII* d'autres papes s'étaient déjà
 arrogé dans des bulles les droits de propriété sur
 différens royaumes. On connaît celle où *Grégoire VII*
 dit à un roi d'Espagne : *Je veux que vous sachiez que le*
royaume d'Espagne, par les anciennes ordonnances ecclé-
siastiques, a été donné en propriété à S^t Pierre & à la sainte
Eglise romaine.

Le roi d'Angleterre *Henri II*, ayant aussi demandé
 au pape *Adrien IV*, la permission d'envahir l'Irlande ,
 ce pontife le lui permit , à condition qu'il imposât à
 chaque famille d'Irlande, une taxe d'un *carolus* pour
 le Saint-Siège , & qu'il tint ce royaume comme un
 chef de l'Eglise romaine : *car* , lui écrit-il, *on ne doit*
point douter que toutes les îles auxquelles JESUS-CHRIST,
le soleil de justice, s'est levé, & qui ont reçu les enseignemens
de la foi chrétienne, ne soient de droit à S^t Pierre, &
n'appartiennent à la sacrée & sainte Eglise romaine.

Bulles de la croisade & de la composition.

SI l'on disait à un Africain ou à un Asiatique sensé,
 que, dans la partie de notre Europe où des hommes
 ont défendu à d'autres hommes de manger de la chair
 le samedi, le pape donne la permission d'en manger
 par une bulle , moyennant deux réales de plate , &
 qu'une autre bulle permet de garder l'argent qu'on a
 volé , que diraient cet Asiatique & cet Africain ? Ils

conviendraient du moins que chaque pays a ses ufages, & que dans ce monde, de quelque nom qu'on appelle les choses, & quelque déguisement qu'on y apporte, tout se fait pour de l'argent comptant.

Il y a deux bulles sous le nom de la *Cruzada*, la croisade; l'une du temps d'*Isabelle* & de *Ferdinand*, l'autre de *Philippe V*. La première vend la permission de manger les famesis ce qu'on appelle la *grossura*, les *issues*, les *foies*, les *rognons*, les *animelles*, les *géfiers*, les *ris de veau*, le *mou*, les *fressures*, les *fraises*, les *têtes*, les *cous*, les *haut-d'ailes*, les *pieds*.

La seconde bulle, accordée par le pape *Urbain VIII*, donne la permission de manger gras pendant tout le carême, & absout de tout crime, excepté celui d'hérésie.

Non-seulement on vend ces bulles, mais il est ordonné de les acheter; & elles coûtent plus cher, comme de raison, au Pérou & au Mexique qu'en Espagne. On les y vend une piastre. Il est juste que les pays qui produisent l'or & l'argent payent plus que les autres.

Le prétexte de ces bulles est de faire la guerre aux Maures. Les esprits difficiles ne voient pas quel est le rapport entre des fressures & une guerre contre les Africains; & ils ajoutent que JESUS-CHRIST n'a jamais ordonné qu'on fît la guerre aux mahométans sous peine d'excommunication.

La bulle qui permet de garder le bien d'autrui est appelée la *bulle de la composition*. Elle est affermée & a rendu long-temps des sommes honnêtes dans toute l'Espagne, dans le Milanais, en Sicile, & à Naples. Les adjudicataires chargent les moines les plus éloquens

de

de prêcher cette bulle. Les pécheurs qui ont volé le roi, ou l'Etat, ou les particuliers, vont trouver ces prédicateurs, se confessent à eux, leur exposent combien il ferait triste de restituer le tout. Ils offrent cinq, six, & quelquefois sept pour cent aux moines. pour garder le reste en fureté de conscience; & la composition faite, ils reçoivent l'absolution.

Le frère prêcheur auteur du *Voyage d'Espagne & d'Italie*, imprimé à Paris avec privilège, chez *Jean-Baptiste de l'Epine*, s'exprime ainsi sur cette bulle. (c) *N'est-il pas bien gracieux d'en être quitte à un prix si raisonnable, sauf à en voler davantage quand on aura besoin d'une plus grosse somme ?*

Bulle Unigenitus.

LA bulle *in Cænâ Domini* indigna tous les souverains catholiques qui l'ont enfin proscrire dans leurs Etats; mais la bulle *Unigenitus* n'a troublé que la France. On attaquait dans la première les droits des princes & des magistrats de l'Europe; ils les soutinrent. On ne proscrivait dans l'autre que quelques maximes de morale & de piété. Personne ne s'en foucia hors les parties intéressées dans cette affaire passagère; mais bientôt ces parties intéressées remplirent la France entière. Ce fut d'abord une querelle des jésuites tout-puissans, & des restes de Port-royal écrasé.

Le prêtre de l'oratoire *Quesnel*, réfugié en Hollande, avait dédié un commentaire sur le nouveau Testament, au cardinal de *Noailles*, alors évêque de Châlons-sur-

(c) Tome V, page 210.

Marne. Cet évêque l'approuva, & l'ouvrage eut le suffrage de tous ceux qui lisent ces sortes de livres.

Un nommé *le Tellier*, jésuite, confesseur de *Louis XIV*, ennemi du cardinal de *Noailles*, voulut le mortifier en faisant condamner à Rome ce livre qui lui était dédié, & dont il faisait un très-grand cas.

Ce jésuite, fils d'un procureur de Vire en basse Normandie, avait dans l'esprit toutes les ressources de la profession de son père. Ce n'était pas assez de commettre le cardinal de *Noailles* avec le pape, il voulut le faire disgracier par le roi son maître. Pour réussir dans ce dessein, il fit composer par ses émissaires des mandemens contre lui, qu'il fit signer par quatre évêques. Il minuta encore des lettres au roi qu'il leur fit signer.

Ces manœuvres, qui auraient été punies dans tous les tribunaux, réussirent à la cour; le roi s'aigrit contre le cardinal, madame de *Maintenon* l'abandonna.

Ce fut une fuite d'intrigues dont tout le monde voulut se mêler d'un bout du royaume à l'autre; & plus la France était malheureuse alors dans une guerre funeste, plus les esprits s'échauffaient pour une querelle de théologie.

Pendant ces mouvemens, *le Tellier* fit demander à Rome par *Louis XIV* lui-même, la condamnation du livre de *Quesnel*, dont ce monarque n'avait jamais lu une page. *Le Tellier*, & deux autres jésuites nommés *Doucin*, & *Lallemant*, extrairent cent trois propositions que le pape *Clément XI* devait condamner; la cour de Rome en retrancha deux, pour avoir du moins l'honneur de paraître juger par elle-même.

Le cardinal *Fabroni* chargé de cette affaire, & livré aux jésuites, fit dresser la bulle par un cordelier nommé frère *Palerne*, *Elie* capucin, le barnabite *Terrovi*, le servite *Castelli*, & même un jésuite nommé *Alfaro*.

Le pape *Clément XI* les laissa faire; il voulait seulement plaire au roi de France qu'il avait long-temps indisposé en reconnaissant l'archiduc *Charles* depuis empereur, pour roi d'Espagne. Il ne lui en coûtait pour satisfaire le roi qu'un morceau de parchemin scellé en plomb, sur une affaire qu'il méprisait lui-même.

Clément XI ne se fit pas prier, il envoya la bulle, & fut tout étonné d'apprendre qu'elle était reçue presque dans toute la France avec des sifflets & des huées. *Comment donc*, disait-il au cardinal *Carpegne*, *on me demande instamment cette bulle, je la donne de bon cœur, tout le monde s'en moque!*

Tout le monde fut surpris en effet de voir un pape qui, au nom de JESUS-CHRIST, condamnait comme hérétique, sentant l'hérésie, mal sonnante, & offensant les oreilles pieuses, cette proposition: *Il est bon de lire des livres de piété le dimanche, surtout la sainte Ecriture.* Et cette autre: *La crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir.*

Les partisans des jésuites étaient alarmés eux-mêmes de cette censure, mais ils n'osaient parler. Les hommes sages & défintéressés criaient au scandale, & le reste de la nation au ridicule.

Le Tellier n'en triompha pas moins jusqu'à la mort de *Louis XIV*; il était en horreur, mais il gouvernait. Il n'est rien que ce malheureux ne tenta pour faire déposer le cardinal de *Noailles*; mais ce boute-feu fut exilé après la mort de son pénitent.

Le duc d'*Orléans*, dans sa régence, apaisa ces querelles en s'en moquant. Elles jetèrent depuis quelques étincelles, mais enfin elles sont oubliées & probablement pour jamais. C'est bien assez qu'elles aient duré plus d'un demi-siècle. Heureux encore les hommes s'ils n'étaient divisés que pour des sottises qui ne font point verser le sang humain !

C.

C A L E B A S S E.

CE fruit, gros comme nos citrouilles, croît en Amérique aux branches d'un arbre aussi haut que les plus grands chênes.

Ainsi *Matthieu Garo* (*) qui croit avoir eu tort en Europe de trouver mauvais que les citrouilles rampent à terre, & ne soient pas pendues au haut des arbres, aurait eu raison au Mexique. Il aurait eu encore raison dans l'Inde où les cocos sont fort élevés. Cela prouve qu'il ne faut jamais se hâter de conclure. *DIEU fait bien ce qu'il fait*, sans doute ; mais il n'a pas mis les citrouilles à terre dans nos climats, de peur qu'en tombant de haut elles n'écrasent le nez de *Matthieu Garo*.

La calebasse ne servira ici qu'à faire voir qu'il faut se défier de l'idée que tout a été fait pour l'homme. Il y a des gens qui prétendent que le gazon n'est verd que pour réjouir la vue. Les apparences pourtant

(*) Voyez la fable de *Matthieu Garo* dans *la Fontaine*.

feraient que l'herbe est plutôt faite pour les animaux qui la broutent, que pour l'homme à qui le gramin & le trefle sont assez inutiles. Si la nature a produit les arbres en faveur de quelque espèce, il est difficile de dire à qui elle a donné la préférence : les feuilles, & même l'écorce, nourrissent une multitude prodigieuse d'insectes : les oiseaux mangent leurs fruits, habitent entre leurs branches, y composent l'industriel artifice de leurs nids, & les troupeaux se reposent sous leurs ombres.

L'auteur du Spectacle de la nature prétend que la mer n'a un flux & un reflux que pour faciliter le départ & l'entrée de nos vaisseaux. Il paraît que *Matthieu Garo* raisonnait encore mieux : la Méditerranée sur laquelle on a tant de vaisseaux, & qui n'a de marée qu'en trois ou quatre endroits, détruit l'opinion de ce philosophe.

Jouïssons de ce que nous avons, & ne croyons pas être la fin & le centre de tout. Voici sur cette maxime quatre petits vers d'un géomètre ; il les calcula un jour en ma présence : ils ne sont pas pompeux.

Homme chétif, la vanité te point.

Tu te fais centre : encor si c'était ligne !

Mais dans l'espace à grand'peine es-tu *point*.

Va, fois *zéro* : ta sottise en est digne.

C A R A C T E R E.

Du mot grec impression , gravure. C'est ce que la nature a gravé dans nous.

PEUT-ON changer de caractère ? Oui, si on change de corps. Il se peut qu'un homme né brouillon, inflexible & violent, étant tombé dans sa vieillesse en apoplexie, devienne un sot enfant pleureur, timide, & paisible. Son corps n'est plus le même. Mais tant que ses nerfs, son sang, & sa moëlle alongée, seront dans le même état, son naturel ne changera pas plus que l'instinct d'un loup & d'une fouine.

L'auteur anglais du *dispensari*, petit poëme très-supérieur aux *capitoli* italiens, & peut-être même au Lutrin de *Boileau*, a très-bien dit, ce me semble :

Un mélange secret de feu, de terre, & d'eau,
Fit le cœur de César, & celui de Nassau.
D'un ressort inconnu le pouvoir invincible
Rendit Stone impudent & sa femme sensible.

Le caractère est formé de nos idées & de nos sentimens : or il est très-prouvé qu'on ne se donne ni sentimens ni idées ; donc notre caractère ne peut dépendre de nous.

S'il en dépendait, il n'y a personne qui ne fût parfait.

Nous ne pouvons nous donner des goûts, des talens ; pourquoi nous donnerions-nous des qualités ?

Quand on ne réfléchit pas, on se croit le maître de tout; quand on y réfléchit, on voit qu'on n'est maître de rien.

Voulez-vous changer absolument le caractère d'un homme, purgez-le tous les jours avec des délayans jusqu'à ce que vous l'avez tué. *Charles XII*, dans sa fièvre de suppuration sur le chemin de Bender, n'était plus le même homme. On disposait de lui comme d'un enfant.

Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un masque. Puis-je davantage sur le caractère que m'a donné la nature ?

Un homme né violent, emporté, se présente devant *François I* roi de France, pour se plaindre d'un passe-droit; le visage du prince, le maintien respectueux des courtisans, le lieu même où il est, font une impression puissante sur cet homme; il baisse machinalement les yeux, sa voix rude s'adoucit, il présente humblement sa requête, on le croirait né aussi doux que le font (dans ce moment au moins) les courtisans, au milieu desquels il est même déconcerté; mais si *François I* se connaît en physionomies, il découvre aisément dans ses yeux baissés, mais allumés d'un feu sombre, dans les muscles tendus de son visage, dans ses lèvres ferrées l'une contre l'autre, que cet homme n'est pas si doux qu'il est forcé de paraître. Cet homme le suit à Pavie, est pris avec lui, mené avec lui en prison à Madrid; la majesté de *François I* ne fait plus sur lui la même impression; il se familiarise avec l'objet de son respect. Un jour en tirant les bottes du roi, & les tirant mal, le roi aigri par son malheur se fâche; mon homme envoie promener le roi, & jette ses bottes par la fenêtre.

Sixte-Quint était né pétulant , opiniâtre , altier , impétueux , vindicatif , arrogant ; ce caractère semble adouci dans les épreuves de son noviciat. Commence-t-il à jouir de quelque crédit dans son ordre ? il s'emporte contre un gardien , & l'affomme à coups de poing : est-il inquisiteur à Venise ? il exerce sa charge avec insolence : le voilà cardinal , il est possédé *dalla rabbia papale* : cette rage l'emporte sur son naturel ; il ensevelit dans l'obscurité sa personne & son caractère ; il contrefait l'humble & le moribond ; on l'élit pape ; ce moment rend au ressort , que la politique avait plié , toute son élasticité long-temps retenue ; il est le plus fier & le plus despotique des souverains.

Naturam expellas furcâ , tamen usque recurret.

Chassez le naturel , il revient au galop.

La religion , la morale , mettent un frein à la force du naturel , elles ne peuvent le détruire. L'ivrogne dans un cloître , réduit à un demi-fetier de cidre à chaque repas , ne s'enivrera plus , mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractère ; c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés , mais ils font toujours de même nature ; il se couvre de nœuds & de mousse , il devient vermoulu ; mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractère , on s'en donnerait un , on ferait le maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose ? ne recevons-nous pas tout ? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie , de glacer par l'apathie l'ame bouillante de l'impétueux , d'inspirer du goût pour la musique & pour la poésie à celui qui manque de goût & d'oreille ;

vous n'y parviendrez pas plus que si vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle-né. Nous perfectionnons , nous adoucissons , nous cachons ce que la nature a mis dans nous , mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur : Vous avez trop de poissons dans ce vivier , ils ne prospéreront pas ; voilà trop de bestiaux dans vos prés , l'herbe manque , ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme , & les loups la moitié de ses moutons ; le reste engraisse. S'applaudira-t-il de son économie ? Ce campagnard , c'est toi-même ; une de tes passions a dévoré les autres , & tu crois avoir triomphé de toi. Ne ressemblons-nous pas presque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans , qui ayant rencontré de jeunes officiers qui faisaient un peu de désordre avec des filles , leur dit tout en colère : Messieurs , est-ce là l'exemple que je vous donne ?

C A R E M E.

S E C T I O N P R E M I E R E.

Nos questions sur le carême ne regarderont que la police. Il paraît utile qu'il y ait un temps dans l'année où l'on égorge moins de bœufs, de veaux, d'agneaux, de volaille. On n'a point encore de jeunes poulets ni de pigeons en février & en mars, temps auquel le carême arrive. Il est bon de faire cesser le carnage quelques semaines dans les pays où les pâturages ne sont pas aussi gras que ceux de l'Angleterre & de la Hollande.

Les magistrats de la police ont très-sagement ordonné que la viande fût un peu plus chère à Paris pendant ce temps, & que le profit en fût donné aux hôpitaux. C'est un tribut presque insensible que payent alors le luxe & la gourmandise à l'indigence : car ce sont les riches qui n'ont pas la force de faire carême ; les pauvres jeûnent toute l'année.

Il est très-peu de cultivateurs qui mangent de la viande une fois par mois. S'il fallait qu'ils en mangeassent tous les jours, il n'y en aurait pas assez pour le plus florissant royaume. Vingt millions de livres de viande par jour feraient sept milliards trois cents millions de livres par année. Ce calcul est effrayant.

Le petit nombre de riches, financiers, prélats, principaux magistrats, grands seigneurs, grandes dames, qui daignent faire servir du maigre (a) à leurs

(a) Pourquoi donner le nom de *maigre* à des poissons plus gras que les poulardes, & qui donnent de si terribles indigestions ?

tables, jeûnent pendant six semaines avec des soles, des faumons, des vives, des turbots, des esturgeons.

Un de nos plus fameux financiers avait des courriers qui lui apportaient chaque jour pour cent écus de marée à Paris. Cette dépense faisait vivre les courriers, les maquignons qui avaient vendu les chevaux, les pêcheurs qui fournissaient le poisson, les fabricateurs de filets, (qu'on nomme en quelques endroits les *filetiers*,) les constructeurs de bateaux &c., les épiciers chez lesquels on prenait toutes les drogues raffinées qui donnent au poisson un goût supérieur à celui de la viande. *Lucullus* n'aurait pas fait carême plus voluptueusement.

Il faut encore remarquer que la marée, en entrant dans Paris, paye à l'Etat un impôt considérable.

Le secrétaire des commandemens du riche, ses valets-de-chambre, les demoiselles de madame, le chef d'office, &c. mangent la desserte du *Crépus*, & jeûnent aussi délicieusement que lui.

Il n'en est pas de même des pauvres. Non-seulement s'ils mangent pour quatre sous d'un mouton coriasse, ils commettent un grand péché; mais ils chercheront en vain ce misérable aliment. Que mangeront-ils donc? ils n'ont que leurs châtaignes, leur pain de seigle, les fromages qu'ils ont pressurés du lait de leurs vaches, de leurs chèvres, ou de leurs brebis, & quelque peu d'œufs de leurs poules.

Il y a des Eglises où l'on a pris l'habitude de leur défendre les œufs & le laitage. Que leur resterait-il à manger? rien. Ils consentent à jeûner; mais ils ne consentent pas à mourir. Il est absolument nécessaire qu'ils vivent, quand ce ne serait que pour

labourer les terres des gros bénéficiers & des moines.

On demande donc s'il n'appartient pas uniquement aux magistrats de la police du royaume , chargés de veiller à la santé des habitans , de leur donner la permission de manger les fromages que leurs mains ont pétris , & les œufs que leurs poules ont pondus ?

Il paraît que le lait , les œufs , le fromage , tout ce qui peut nourrir le cultivateur , font du ressort de la police , & non pas une cérémonie religieuse.

Nous ne voyons pas que JESUS-CHRIST ait défendu les omelettes à ses apôtres ; au contraire , il leur a dit : (b) *Mangez ce qu'on vous donnera.*

La sainte Eglise a ordonné le carême ; mais en qualité d'Eglise elle ne commande qu'au cœur ; elle ne peut infliger que des peines spirituelles ; elle ne peut faire brûler aujourd'hui , comme autrefois , un pauvre homme qui n'ayant que du lard rance , aura mis un peu de ce lard sur une tranche de pain noir le lendemain du mardi gras.

Quelquefois dans les provinces , des curés s'emportant au-delà de leurs devoirs , & oubliant les droits de la magistrature , s'ingèrent d'aller chez les aubergistes , chez les traiteurs , voir s'ils n'ont pas quelques onces de viande dans leurs marmites , quelques vieilles poules à leur croc , ou quelques œufs dans une armoire lorsque les œufs sont défendus en carême. Alors ils intimident le pauvre peuple ; ils vont jusqu'à la violence envers des malheureux qui ne savent pas que c'est à la seule magistrature qu'il appartient de faire la police. C'est une inquisition odieuse & punissable.

(b) *Saint Luc* , chap. X , v. 8.

Il n'y a que les magistrats qui puissent être informés au juste des denrées plus ou moins abondantes qui peuvent nourrir le pauvre peuple des provinces. Le clergé a des occupations plus sublimes. Ne ferait-ce donc pas aux magistrats qu'il appartiendrait de régler ce que le peuple peut manger en carême ? Qui aura l'inspection sur le comestible d'un pays, sinon la police du pays ?

S E C T I O N I I.

LES premiers qui s'avifèrent de jeûner se mirent-ils à ce régime par ordonnance du médecin pour avoir eu des indigestions ?

Le défaut d'appétit qu'on se sent dans la tristesse, fut-il la première origine des jours de jeûne prescrits dans les religions tristes ?

Les Juifs prirent-ils la coutume de jeûner, des Egyptiens dont ils imitèrent tous les rites, jusqu'à la flagellation & au bouc émissaire ?

Pourquoi JESUS jeûna-t-il quarante jours dans le désert où il fut emporté par le diable, par le *Chathbull* ? *S^t Matthieu* remarque qu'après ce carême il eut faim ; il n'avait donc pas faim dans ce carême.

Pourquoi dans les jours d'abstinence l'Eglise romaine regarde-t-elle comme un crime de manger des animaux terrestres, & comme une bonne œuvre de se faire servir des soles & des saumons ? Le riche papiste qui aura eu sur sa table pour cinq cents francs de poisson sera sauvé ; & le pauvre, mourant de faim, qui aura mangé pour quatre sous de petit salé, sera damné !

Pourquoi faut-il demander permission à son évêque de manger des œufs ? Si un roi ordonnait à son peuple de ne jamais manger d'œufs, ne passerait-il pas pour le plus ridicule des tyrans ? Quelle étrange aversion les évêques ont-ils pour les omelettes ?

Croirait-on que chez les papistes il y ait eu des tribunaux assez imbécilles, assez lâches, assez barbares, pour condamner à la mort de pauvres citoyens qui n'avaient d'autres crimes que d'avoir mangé du cheval en carême ? le fait n'est que trop vrai : j'ai entre les mains un arrêt de cette espèce. Ce qu'il y a d'étrange c'est que les juges qui ont rendu de pareilles sentences se font crus supérieurs aux Iroquois.

Prêtres idiots & cruels ! à qui ordonnez-vous le carême ? Est-ce aux riches ? ils se gardent bien de l'observer. Est-ce aux pauvres ? ils font le carême toute l'année. Le malheureux cultivateur ne mange presque jamais de viande & n'a pas de quoi acheter du poisson. Fous que vous êtes, quand corrigerez-vous vos lois absurdes ?

CARTESIANISME.

ON a pu voir à l'article *Aristote* que ce philosophe & ses sectateurs se sont servis de mots qu'on n'entend point, pour signifier des choses qu'on ne conçoit pas. *Entéléchies, formes substantielles, espèces intentionnelles.*

Ces mots, après tout, ne signifiaient que l'existence des choses dont nous ignorons la nature & la fabrique. Ce qui fait qu'un rosier produit une rose & non pas un abricot, ce qui détermine un chien à courir après un lièvre, ce qui constitue les propriétés de chaque être, a été appelé *forme substantielle*; ce qui fait que nous pensons a été nommé *entéléchie*; ce qui nous donne la vue d'un objet a été nommé *espèce intentionnelle*; nous n'en savons pas plus aujourd'hui sur le fond des choses. Les mots de *force, d'ame, de gravitation* même, ne nous font nullement connaître le principe & la nature de la force, ni de l'ame, ni de la gravitation. Nous en connaissons les propriétés, & probablement nous nous en tiendrons là, tant que nous ne ferons que des hommes.

L'essentiel est de nous servir avec avantage des instrumens que la nature nous a donnés, sans pénétrer jamais dans la structure intime du principe de ces instrumens. *Archimède* se servait admirablement du ressort, & ne savait pas ce que c'est que le ressort.

La véritable physique consiste donc à bien déterminer tous les effets. Nous connaissons les causes premières quand nous ferons des dieux. Il nous est donné de calculer, de peser, de mesurer, d'observer;

voilà la philosophie naturelle ; presque tout le reste est chimère.

Le malheur de *Descartes* fut de n'avoir pas, dans son voyage d'Italie, consulté *Galilée* qui calculait, mesurait, observait ; qui avait inventé le compas de proportion, trouvé la pesanteur de l'atmosphère, découvert les satellites de Jupiter, & la rotation du soleil sur son axe.

Ce qui est surtout bien étrange, c'est qu'il n'ait jamais cité *Galilée*, & qu'au contraire il ait cité le jésuite *Scheiner* plagiaire & ennemi de *Galilée*, (a) qui déféra ce grand homme à l'inquisition, & qui par-là couvrit l'Italie d'opprobre lorsque *Galilée* la couvrait de gloire.

Les erreurs de *Descartes* sont :

1°. D'avoir imaginé trois élémens qui n'étaient nullement évidens, après avoir dit qu'il ne fallait rien croire sans évidence.

2°. D'avoir dit qu'il y a toujours également de mouvement dans la nature, ce qui est démontré faux.

3°. Que la lumière ne vient point du soleil, & qu'elle est transmise à nos yeux en un instant, démontré faux par les expériences de *Roëmer*, de *Molineux*, & de *Bradley*, & même par la simple expérience du prisme.

4°. D'avoir admis le plein, dans lequel il est démontré que tout mouvement serait impossible, & qu'un pied cube d'air peserait autant qu'un pied cube d'or.

5°. D'avoir supposé un tournoisement imaginaire

(a) *Principes de Descartes*, troisième partie, page 159,

dans

dans de prétendus globules de lumière pour expliquer l'arc-en-ciel.

6°. D'avoir imaginé un prétendu tourbillon de matière subtile qui emporte la terre & la lune parallèlement à l'équateur, & qui fait tomber les corps graves dans une ligne tendante au centre de la terre, tandis qu'il est démontré que dans l'hypothèse de ce tourbillon imaginaire tous les corps tomberaient suivant une ligne perpendiculaire à l'axe de la terre.

7°. D'avoir supposé que des comètes qui se meuvent d'orient en occident, & du nord au sud, sont poussées par des tourbillons qui se meuvent d'occident en orient.

8°. D'avoir supposé que dans le mouvement de rotation les corps les plus denses allaient au centre, & les plus subtils à la circonférence, ce qui est contre toutes les lois de la nature.

9°. D'avoir voulu étayer ce roman par des suppositions encore plus chimériques que le roman même; d'avoir supposé contre toutes les lois de la nature que ces tourbillons ne se confondraient pas ensemble.

10°. D'avoir donné ces tourbillons pour la cause des marées & pour celle des propriétés de l'aimant.

11°. D'avoir supposé que la mer a un cours continu, qui la porte d'orient en occident.

12°. D'avoir imaginé que la matière de son premier élément, mêlée avec celle du second, forme le mercure qui, par le moyen de ces deux éléments, est coulant comme l'eau, & compact comme la terre.

13°. Que la terre est un soleil encroûté.

14°. Qu'il y a de grandes cavités sous toutes les montagnes, qui reçoivent l'eau de la mer & qui forment les fontaines.

15°. Que les mines de sel viennent de la mer.

16°. Que les parties de son troisième élément composent des vapeurs qui forment des métaux & des diamans.

17°. Que le feu est produit par un combat du premier & du second élément.

18°. Que les pores de l'aimant sont remplis de la matière cannelée, enfilée par la matière subtile qui vient du pôle boréal.

19°. Que la chaux vive ne s'enflamme lorsqu'on y jette de l'eau, que parce que le premier élément chasse le second élément des pores de la chaux.

20°. Que les viandes digérées dans l'estomac passent par une infinité de trous dans une grande veine qui les porte au foie, ce qui est entièrement contraire à l'anatomie.

21°. Que le chyle, dès qu'il est formé, acquiert dans le foie la forme du sang, ce qui n'est pas moins faux.

22°. Que le sang se dilate dans le cœur par un feu sans lumière.

23°. Que le pouls dépend de onze petites peaux qui ferment & ouvrent les entrées des quatre vaisseaux dans les deux concavités du cœur.

24°. Que quand le foie est pressé par ses nerfs, les plus subtiles parties du sang montent incontinent vers le cœur.

25°. Que l'ame réside dans la glande pinéale du cerveau. Mais comme il n'y a que deux petits filamens nerveux qui aboutissent à cette glande, & qu'on a différé des sujets dans qui elle manquait absolument,

on la plaça depuis dans les corps cannelés , dans les *nates* , les *testes* , l'*infundibulum* , dans tout le cercelet. Ensuite *Lancisi* , & après lui *la Peyronie* lui donnèrent pour habitation le corps calleux. L'auteur ingénieux & savant qui a donné dans l'Encyclopédie l'excellent paragraphe *Ame* marqué d'une étoile , dit avec raison qu'on ne fait plus où la mettre.

26°. Que le cœur se forme des parties de la semence qui se dilate , c'est assurément plus que les hommes n'en peuvent favoir ; il faudrait avoir vu la semence se dilater , & le cœur se former.

27°. Enfin , sans aller plus loin , il suffira de remarquer que son système sur les bêtes n'étant fondé ni sur aucune raison physique , ni sur aucune raison morale , ni sur rien de vraisemblable , a été justement rejeté de tous ceux qui raisonnent & de tous ceux qui n'ont que du sentiment.

Il faut avouer qu'il n'y eut pas une seule nouveauté dans la physique de *Descartes* qui ne fût une erreur. Ce n'est pas qu'il n'eût beaucoup de génie ; au contraire , c'est parce qu'il ne consulta que ce génie , sans consulter l'expérience & les mathématiques ; il était un des plus grands géomètres de l'Europe , & il abandonna sa géométrie pour ne croire que son imagination. Il ne substitua donc qu'un chaos au chaos d'*Aristote*. Par-là il retarda de plus de cinquante ans les progrès de l'esprit humain. (1) Ses erreurs étaient

(1) On ne peut nier que malgré ses erreurs *Descartes* n'ait contribué aux progrès de l'esprit humain. 1°. Par ses découvertes mathématiques qui changèrent la face de ces sciences. 2°. Par ses discours sur la méthode où il donne le précepte & l'exemple. 3°. Parce qu'il apprit à tous les savans à secouer en philosophie le joug de l'autorité , en ne reconnaissant pour maîtres que la raison , le calcul , & l'expérience.

d'autant plus condamnables qu'il avait pour se conduire dans le labyrinthe de la physique, un fil qu'*Aristote* ne pouvait avoir, celui des expériences, les découvertes de *Galilée*, de *Toricelli*, de *Guéric* &c. & surtout sa propre géométrie.

On a remarqué que plusieurs universités condamnèrent dans la philosophie les seules choses qui fussent vraies, & qu'elles adoptèrent enfin toutes celles qui étaient fausses. Il ne reste aujourd'hui de tous ces faux systèmes & de toutes les ridicules disputes qui en ont été la suite, qu'un souvenir confus qui s'éteint de jour en jour. L'ignorance préconise encore quelquefois *Descartes*, & même cette espèce d'amour-propre qu'on appelle *national* s'est efforcé de soutenir sa philosophie. Des gens qui n'avaient jamais lu ni *Descartes* ni *Newton*, ont prétendu que *Newton* lui avait l'obligation de toutes ses découvertes. Mais il est très-certain qu'il n'y a pas dans tous les édifices imaginaires de *Descartes* une seule pierre sur laquelle *Newton* ait bâti. Il ne l'a jamais ni suivi ni expliqué, ni même réfuté; à peine le connaissait-il. Il voulut un jour en lire un volume, il mit en marge à sept ou huit pages *Error*, & ne le relut plus. Ce volume a été long-temps entre les mains du neveu de *Newton*.

Le cartésianisme a été une mode en France; mais les expériences de *Newton* sur la lumière, & ses principes mathématiques ne peuvent pas plus être une mode que les démonstrations d'*Euclide*.

Il faut être vrai; il faut être juste; le philosophe n'est ni français, ni anglais, ni florentin; il est de tout pays. Il ne ressemble pas à la duchesse de

Marlborough qui, dans une fièvre tierce, ne voulait pas prendre de quinquina, parce qu'on l'appelait en Angleterre *la poudre des jésuites*.

Le philosophe, en rendant hommage au génie de *Descartes*, foule aux pieds les ruines de ses systèmes.

Le philosophe surtout dévoue à l'exécration publique & au mépris éternel, les persécuteurs de *Descartes*, qui osèrent l'accuser d'athéisme, lui qui avait épuisé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence de DIEU. Lisez le morceau de M. *Thomas* dans l'éloge de *Descartes*, où il peint d'une manière si énergique l'infame théologien nommé *Voëtius* qui calomnia *Descartes*, comme depuis le fanatique *Jurieu* calomnia *Bayle*, &c. &c. &c.; comme *Patouillet* & *Nonotte* ont calomnié un philosophe; comme le vinaigrier *Chaumeix*, & *Fréron*, ont calomnié l'Encyclopédie; comme on calomnie tous les jours. Et plutôt à DIEU qu'on ne pût que calomnier!

DE CATON, DU SUICIDE,

Et du livre de l'abbé de Saint-Cyran qui légitime le suicide.

L'INGENIEUX *la Motte* s'est exprimé ainsi sur *Caton* dans une de ses odes plus philosophiques que poétiques :

Caton d'une ame plus égale ,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale ,
Eût souffert que Rome pliât ;
Mais incapable de se rendre ,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

C'est, je crois, parce que l'ame de *Caton* fut toujours égale, & qu'elle conserva jusqu'au dernier moment le même amour pour les lois & pour la patrie, qu'il aima mieux périr avec elle que de ramper sous un tyran ; il finit comme il avait vécu.

Incapable de se rendre ! Et à qui ? à l'ennemi de Rome, à celui qui avait volé de force le trésor public pour faire la guerre à ses concitoyens, & les asservir avec leur argent même.

Un pardon ! il semble que *la Motte Houdart* parle d'un sujet révolté qui pouvait obtenir sa grâce de sa majesté, avec des lettres en chancellerie.

Malgré sa grandeur usurpée ,
Le fameux vainqueur de Pompée

Ne put triompher de Caton.
 C'est à ce juge inébranlable
 Que César, cet heureux coupable,
 Aurait dû demander pardon.

Il paraît qu'il y a quelque ridicule à dire que *Caton* se tua par *faiblesse*. Il faut une ame forte pour surmonter ainsi l'instinct le plus puissant de la nature. Cette force est quelquefois celle d'un frénétique ; mais un frénétique n'est pas faible.

Le suicide est défendu chez nous par le droit canon. Mais les décrétales, qui font la jurisprudence d'une partie de l'Europe, furent inconnues à *Caton*, à *Brutus*, à *Cassius*, à la sublime *Arria*, à l'empereur *Othon*, à *Marc-Antoine*, & à cent héros de la véritable Rome, qui préférèrent une mort volontaire à une vie qu'ils croyaient ignominieuse.

Nous nous tuons aussi nous autres ; mais c'est quand nous avons perdu notre argent, ou dans l'excès très-rare d'une folle passion, pour un objet qui n'en vaut pas la peine. J'ai connu des femmes qui se font tuées pour les plus fots hommes du monde. On se tue aussi quelquefois parce qu'on est malade, & c'est en cela qu'il y a de la faiblesse.

Le dégoût de son existence, l'ennui de soi-même, est encore une maladie qui cause des suicides. Le remède ferait un peu d'exercice, de la musique, la chasse, la comédie, une femme aimable. Tel homme qui dans un accès de mélancolie se tue aujourd'hui, aimerait à vivre s'il attendait huit jours.

J'ai presque vu de mes yeux un suicide qui mérite l'attention de tous les physiciens. Un homme d'une profession sérieuse, d'un âge mur, d'une conduite régulière, n'ayant point de passions, étant au-dessus de l'indigence, s'est tué le 17 octobre 1769, & a laissé au conseil de la ville où il était né, l'apologie par écrit de sa mort volontaire, laquelle on n'a pas jugé à propos de publier, de peur d'encourager les hommes à quitter une vie dont on dit tant de mal. Jusque-là il n'y a rien de bien extraordinaire; on voit par-tout de tels exemples. Voici l'étonnant.

Son frère & son père s'étaient tués, chacun au même âge que lui. Quelle disposition secrète d'organes, quelle sympathie, quel concours de lois physiques, fait périr le père & les deux enfans de leur propre main, & du même genre de mort, précisément quand ils ont atteint la même année? Est-ce une maladie qui se développe à la longue dans une famille, comme on voit souvent les pères & les enfans mourir de la petite vérole, de la pulmonie, ou d'un autre mal? Trois, quatre générations sont devenues sourdes, aveugles, ou goutteuses, ou scorbutiques, dans un temps préfix.

Le physique, ce père du moral, transmet le même caractère de père en fils pendant des siècles. Les *Appius* furent toujours fiers & inflexibles; les *Catons* toujours sévères. Toute la lignée des *Guises* fut audacieuse, téméraire, factieuse, pétrie du plus insolent orgueil & de la politesse la plus séduisante. Depuis *François de Guise*, jusqu'à celui qui seul & sans être entendu alla se mettre à la tête du peuple de Naples, tous furent d'une figure, d'un courage,

& d'un tour d'esprit, au-dessus du commun des hommes. J'ai vu les portraits en pied de *François de Guise*, du *Balafré*, & de son fils; leur taille est de six pieds; mêmes traits, même courage, même audace sur le front, dans les yeux, & dans l'attitude.

Cette continuité, cette série d'êtres semblables est bien plus remarquable encore dans les animaux; & si l'on avait la même attention à perpétuer les belles races d'hommes que plusieurs nations ont encore à ne pas mêler celles de leurs chevaux & de leurs chiens de chasse, les généalogies seraient écrites sur les visages, & se manifesteraient dans les mœurs.

Il y a eu des races de bossus, de fix-digitaires, comme nous en voyons de rousseaux, de lippus, de longs nez, & de nez plats.

Mais que la nature dispose tellement les organes de toute une race, qu'à un certain âge tous ceux de cette famille auront la passion de se tuer, c'est un problème que toute la sagacité des anatomistes les plus attentifs ne peut résoudre. L'effet est certainement tout physique; mais c'est de la physique occulte. Eh quel est le secret principe qui ne soit pas occulte?

On ne nous dit point, & il n'est pas vraisemblable que du temps de *Jules-César* & des empereurs, les habitans de la grande Bretagne se tuassent aussi délibérément qu'ils le font aujourd'hui quand ils ont des vapeurs qu'ils appellent le *spleen*, & que nous prononçons le *spline*.

Au contraire, les Romains, qui n'avaient point le spleen, ne faisaient aucune difficulté de se donner

la mort. C'est qu'ils raisonnaient ; ils étaient philosophes , & les sauvages de l'île *Britain* ne l'étaient pas. Aujourd'hui les citoyens anglais sont philosophes , & les citoyens romains ne sont rien. Aussi les Anglais quittent la vie fièrement quand il leur en prend fantaisie. Mais il faut à un citoyen romain une *indulgentia in articulo mortis* ; ils ne savent ni vivre ni mourir.

Le chevalier *Temple* dit qu'il faut partir quand il n'y a plus d'espérance de rester agréablement. C'est ainsi que mourut *Atticus*.

Les jeunes filles qui se noient & qui se pendent par amour , ont donc tort ; elles devraient écouter l'espérance du changement qui est aussi commun en amour qu'en affaires.

Un moyen presque sûr de ne pas céder à l'envie de vous tuer , c'est d'avoir toujours quelque chose à faire. *Crech* , le commentateur de *Lucrece* , mit sur son manuscrit : NB. *Qu'il faudra que je me pendre quand j'aurai fini mon commentaire*. Il se tint parole pour avoir le plaisir de finir comme son auteur. S'il avait entrepris un commentaire sur *Ovide* , il aurait vécu plus long-temps.

Pourquoi avons-nous moins de suicides dans les campagnes que dans les villes ? C'est que dans les champs il n'y a que le corps qui souffre ; à la ville c'est l'esprit. Le laboureur n'a pas le temps d'être mélancolique. Ce sont les oisifs qui se tuent ; ce sont ces gens si heureux aux yeux du peuple.

Je résumerai ici quelques suicides arrivés de mon temps , & dont quelques-uns ont déjà été publiés dans d'autres ouvrages. Les morts peuvent être utiles aux vivans.

Précis de quelques suicides singuliers.

Philippe Mordant, cousin germain de ce fameux comte de *Peterboroug* si connu dans toutes les cours de l'Europe, & qui se vantait d'être l'homme de l'univers qui avait vu le plus de postillons & le plus de rois, *Philippe Mordant*, dis-je, était un jeune homme de vingt-sept ans, beau, bien fait, riche, né d'un sang illustre, pouvant prétendre à tout, & ce qui vaut encore mieux, passionnément aimé de sa maîtresse. Il prit à ce *Mordant* un dégoût de la vie; il paya ses dettes, écrivit à ses amis pour leur dire adieu, & même fit des vers dont voici les derniers traduits en français :

L'opium peut aider le sage;
 Mais, selon mon opinion,
 Il lui faut au lieu d'opium
 Un pistolet & du courage.

Il se conduisit selon ses principes, & se dépêcha d'un coup de pistolet, sans en avoir donné d'autre raison, sinon que son ame était lasse de son corps, & que quand on est mécontent de sa maison, il faut en sortir. Il semblait qu'il eût voulu mourir, parce qu'il était dégoûté de son bonheur.

Richard Smith en 1726 donna un étrange spectacle au monde pour une cause fort différente. *Richard Smith* était dégoûté d'être réellement malheureux : il avait été riche, & il était pauvre; il avait eu de la santé, & il était infirme. Il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire partager que sa misère : un enfant au berceau était le seul bien qui lui restât. *Richard Smith*

396 DE CATON ET DU SUICIDE.

& *Bridget Smith*, d'un commun consentement, après s'être tendrement embrassés, & avoir donné le dernier baiser à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & ensuite se sont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connais nulle part aucune horreur de sang-froid qui soit de cette force; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à *M. Brindley* leur cousin, avant leur mort, est aussi singulière que leur mort même. » Nous croyons, » disent-ils, que DIEU nous pardonnera &c. Nous » avons quitté la vie, parce que nous étions mal- » heureux sans ressource; & nous avons rendu à » notre fils unique le service de le tuer, de peur » qu'il ne devienne aussi malheureux que nous &c. » Il est à remarquer que ces gens, après avoir tué leur fils par tendresse paternelle, ont écrit à un ami pour leur recommander leur chat & leur chien. Ils ont cru, apparemment, qu'il était plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, & ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Milord *Scarborough* quitta la vie en 1727, avec le même sang-froid qu'il avait quitté sa place de grand-écuyer. On lui reprochait dans la chambre des pairs, qu'il prenait le parti du roi, parce qu'il avait une belle charge à la cour. » Messieurs, dit-il, pour vous » prouver que mon opinion ne dépend pas de ma » place, je m'en démet dans l'instant. » Il se trouva depuis embarrassé entre une maîtresse qu'il aimait, mais à qui il n'avait rien promis, & une femme qu'il estimait, mais à qui il avait fait une promesse de mariage. Il se tua pour se tirer d'embarras.

Toutes ces histoires tragiques, dont les gazettes anglaises fourmillent, ont fait penser à l'Europe qu'on se tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne fais pourtant si à Paris il n'y a pas autant de fous ou de héros qu'à Londres; peut-être que si nos gazettes tenaient un registre exact de ceux qui ont eu la démence de vouloir se tuer, & le triste courage de le faire, nous pourrions, sur ce point, avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos gazettes sont plus discrètes : les aventures des particuliers ne sont jamais exposées à la médifance publique dans ces journaux avoués par le gouvernement.

Tout ce que j'ose dire avec assurance, c'est qu'il ne fera jamais à craindre que cette folie de se tuer devienne une maladie épidémique : la nature y a trop bien pourvu; l'espérance, la crainte, sont les ressorts puissans dont elle se sert pour arrêter très-souvent la main du malheureux prêt à se frapper.

On entendit un jour le cardinal *du Bois* se dire à lui-même : Tue-toi donc! lâche, tu n'oserais.

On dit qu'il y a eu des pays où un conseil était établi pour permettre aux citoyens de se tuer quand ils en avaient des raisons valables. Je réponds, ou que cela n'est pas, ou que ces magistrats n'avaient pas une grande occupation.

Ce qui pourrait nous étonner, & ce qui mérite, je crois, un sérieux examen, c'est que les anciens héros romains se tuaient presque tous, quand ils avaient perdu une bataille dans les guerres civiles : & je ne vois point que ni du temps de la ligue, ni de celui de la fronde, ni dans les troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun chef ait pris le parti de

mourir de sa propre main. Il est vrai que ces chefs étaient chrétiens , & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un guerrier chrétien , & ceux d'un héros païen ; cependant pourquoi ces hommes , que le christianisme retenait quand ils voulaient se procurer la mort , n'ont-ils été retenus par rien quand ils ont voulu empoisonner , assassiner , ou faire mourir leurs ennemis vaincus sur des échafauds &c. ? La religion chrétienne ne défend-elle pas ces homicides-là , encore plus que l'homicide de soi-même , dont le nouveau Testament n'a jamais parlé ?

Les apôtres du suicide nous disent qu'il est très-permis de quitter sa maison quand on en est las. D'accord ; mais la plupart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maison que de dormir à la belle étoile.

Je reçus un jour d'un anglais une lettre circulaire , par laquelle il proposait un prix à celui qui prouverait le mieux qu'il faut se tuer dans l'occasion. Je ne lui répondis point : je n'avais rien à lui prouver ; il n'avait qu'à examiner s'il aimait mieux la mort que la vie.

Un autre anglais , nommé *Bacon Moris* , vint me trouver à Paris en 1724 ; il était malade , & me promit qu'il se tuerait s'il n'était pas guéri au 20 juillet. En conséquence il me donna son épitaphe conçue en ces mots : *Valete , curæ* ; adieu les soucis. Il me chargea aussi de vingt-cinq louis pour lui dresser un petit monument au bout du faubourg Saint-Martin. Je lui rendis son argent le 20 juillet , & je gardai son épitaphe.

De mon temps , le dernier prince de la maison de *Courtenai* , très-vieux , & le dernier prince de la branche

DE CATON ET DU SUICIDE. 399

de *Lorraine-Harcourt*, très-jeune, se font donné la mort sans qu'on en ait presque parlé. Ces aventures font un fracas terrible le premier jour, & quand les biens du mort sont partagés, on n'en parle plus.

Voici le plus fort de tous les suicides. Il vient de s'exécuter à Lyon au mois de juin 1770.

Un jeune homme très-connu, beau, bien fait, aimable, plein de talens, est amoureux d'une jeune fille que les parens ne veulent point lui donner. Jusqu'ici ce n'est que la première scène d'une comédie, mais l'étonnante tragédie va suivre.

L'amant se rompt une veine par un effort. Les chirurgiens lui disent qu'il n'y a point de remède; sa maîtresse lui donne un rendez-vous avec deux pistolets & deux poignards, afin que si les pistolets manquent leur coup, les deux poignards servent à leur percer le cœur en même temps. Ils s'embrassent pour la dernière fois; les détentes des pistolets étaient attachées à des rubans couleur de rose; l'amant tient le ruban du pistolet de sa maîtresse, elle tient le ruban du pistolet de son amant. Tous deux tirent à un signal donné, tous deux tombent au même instant.

La ville entière de Lyon en est témoin. *Arrie & Petus*, vous en aviez donné l'exemple; mais vous étiez condamnés par un tyran, & l'amour seul a immolé ces deux victimes. On leur a fait cette épitaphe :

A votre sang mêlons nos pleurs :
Attendrillons-nous d'âge en âge
Sur vos amours & vos malheurs;
Mais admirons votre courage.

Des lois contre le suicide.

Y a-t-il une loi civile ou religieuse qui ait prononcé défense de se tuer sous peine d'être pendu après la mort, ou sous peine d'être damné ?

Il est vrai que *Virgile* a dit :

*Proxima deinde tenent mæsti loca , qui sibi lethum
 Infantes peperere manu , lucemque perosi
 Projecere animas. Quàm vellent æthere in alto
 Nunc & pauperiem & duros perferre labores !
 Fata obstant , tristisque palus innabilis undâ
 Alligat , & novies Styx interfusa coercet.*

Virg. *Æneid.* lib. VI , v. 434 , & seq.

Là sont ces insensés , qui d'un bras téméraire ,
 Ont cherché dans la mort un secours volontaire ,
 Qui n'ont pu supporter , faibles & furieux ,
 Le fardeau de la vie imposé par les dieux.
 Hélas ! ils voudraient tous se rendre à la lumière ,
 Recommencer cent fois leur pénible carrière :
 Ils regrettent la vie , ils pleurent ; & le sort ,
 Le sort , pour les punir , les retient dans la mort ;
 L'abyme du Cocyte , & l'Achéron terrible ,
 Met entr'eux & la vie un obstacle invincible.

Telle était la religion de quelques païens ; & malgré l'ennui qu'on allait chercher dans l'autre monde , c'était un honneur de quitter celui-ci & de se tuer , tant les mœurs des hommes sont contradictoires. Parmi nous le duel n'est-il pas encore malheureusement honorable , quoique défendu par la raison , par la religion , & par toutes les lois ? Si *Caton* & *César* , *Antoine* & *Auguste* ,

ne se font pas battus en duel, ce n'est pas qu'ils ne fussent aussi braves que nos français. Si le duc de *Montmorency*, le maréchal de *Marillac*, de *Thou*, *Cinq-Mars*, & tant d'autres, ont mieux aimé être traînés au dernier supplice dans une charrette, comme des voleurs de grand chemin, que de se tuer comme *Caton* & *Brutus*, ce n'est pas qu'ils n'eussent autant de courage que ces Romains, & qu'ils n'eussent autant de ce qu'on appelle *honneur*. La véritable raison, c'est que la mode n'était pas alors à Paris de se tuer en pareil cas, & cette mode était établie à Rome.

Les femmes de la côte de Malabar se jettent toutes vives sur le bûcher de leurs maris : ont-elles plus de courage que *Cornélie* ? non ; mais la coutume est dans ce pays-là, que les femmes se brûlent.

Coutume, opinion, reines de notre fort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

Au Japon, la coutume est que quand un homme d'honneur a été outragé par un homme d'honneur, il s'ouvre le ventre en présence de son ennemi, & lui dit : Fais-en autant si tu as du cœur. L'agresseur est déshonoré à jamais s'il ne se plonge pas incontinent un grand couteau dans le ventre.

Le seule religion dans laquelle le suicide soit défendu par une loi claire & positive, est le mahométisme. Il est dit dans le sura IV : *Ne vous tuez pas vous-même, car DIEU est miséricordieux envers vous ; & quiconque se tue par malice & par méchanceté, sera certainement rôti au feu d'enfer.*

Nous traduisons mot à mot. Le texte semble n'avoir pas le sens commun ; ce qui n'est pas rare dans les

textes. Que veut dire, *ne vous tuez point vous-même, car DIEU est miséricordieux* ? Peut-être faut-il entendre, ne succombez pas à vos malheurs que DIEU peut adoucir ; ne foyez pas assez fou pour vous donner la mort aujourd'hui, pouvant être heureux demain.

Et quiconque se tue par malice & par méchanceté. Cela est plus difficile à expliquer. Il n'est peut-être jamais arrivé dans l'antiquité qu'à la *Phèdre* d'*Euripide*, de se pendre exprès pour faire accroire à *Thésée* qu'*Hippolyte* l'avait violée. De nos jours, un homme s'est tiré un coup de pistolet dans la tête, ayant tout arrangé pour faire jeter le soupçon sur un autre.

Dans la comédie de *George Dandin*, la coquine de femme qu'il a épousée le menace de se tuer pour le faire pendre. Ces cas sont rares ; si *Mahomet* les a prévus, on peut dire qu'il voyait de loin.

Le fameux *Duverger de Haurane*, abbé de *Saint-Cyran*, regardé comme le fondateur de *Port-royal*, écrivit vers l'an 1608 un traité sur le suicide, (a) qui est devenu un des livres les plus rares de l'Europe.

» Le Décalogue, dit-il, ordonne de ne point tuer.
 » L'homicide de soi-même ne semble pas moins compris dans ce précepte que le meurtre du prochain.
 » Or, s'il est des cas où il est permis de tuer son prochain, il est aussi des cas où il est permis de se tuer soi-même.

» On ne doit attenter sur sa vie qu'après avoir consulté la raison. L'autorité publique, qui tient la place de DIEU, peut disposer de notre vie. La raison

(a) Il fut imprimé in-12 à Paris chez *Toussaints du Brai* en 1609, avec privilège du roi ; il doit être dans la bibliothèque de S. M.

» de l'homme peut aussi tenir lieu de la raison de
 » DIEU, c'est un rayon de la lumière éternelle. »

S^t *Cyran* étend beaucoup cet argument, qu'on peut prendre pour un pur sophisme. Mais quand il vient à l'explication & aux détails, il est plus difficile de lui répondre. » On peut, dit-il, se tuer pour le bien » de son prince, pour celui de sa patrie, pour celui de » ses parens. »

Nous ne voyons pas en effet qu'on puisse condamner les *Codrus* & les *Curtius*. Il n'y a point de souverain qui osât punir la famille d'un homme qui se ferait dévoué pour lui; que dis-je? il n'en est point qui osât ne la pas récompenser. S^t *Thomas*, avant *Saint-Cyran*, avait dit la même chose. Mais on n'a besoin ni de *Thomas*, ni de *Bonaventure*, ni de *Duverger de Haurane*, pour savoir qu'un homme qui meurt pour sa patrie est digne de nos éloges.

L'abbé de S^t *Cyran* conclut qu'il est permis de faire pour soi-même ce qu'il est beau de faire pour un autre. On fait assez tout ce qui est allégué dans *Plutarque*, dans *Sénèque*, dans *Montagne*, & dans cent autres philosophes, en faveur du suicide. C'est un lieu commun épuisé. Je ne prétends point ici faire l'apologie d'une action que les lois condamnent; mais ni l'ancien Testament, ni le nouveau n'ont jamais défendu à l'homme de sortir de la vie quand il ne peut plus la supporter. Aucune loi romaine n'a condamné le meurtre de soi-même. Au contraire, voici la loi de l'empereur *Marc-Antonin*, qui ne fut jamais révoquée.

» (b) Si votre père ou votre frère, n'étant prévenu
 » d'aucun crime, se tue ou pour se soustraire aux

(b) Premier Cod. *De bonis eorum qui sibi mortem. leg. 3, ff. eod.*

„ douleurs, ou par ennui de la vie, ou par désespoir,
 „ ou par démence, que son testament soit valable, ou
 „ que ses héritiers succèdent par intestat. „

Malgré cette loi humaine de nos maîtres, nous traînons encore sur la claie, nous traversons d'un pieu le cadavre d'un homme qui est mort volontairement, nous rendons sa mémoire infame autant qu'on le peut. Nous déshonorons sa famille autant qu'il est en nous. Nous punissons le fils d'avoir perdu son père, & la veuve d'être privée de son mari. On confisque même le bien du mort; ce qui est en effet ravir le patrimoine des vivans auxquels il appartient. Cette coutume, comme plusieurs autres, est dérivée de notre droit canon, qui prive de la sépulture ceux qui meurent d'une mort volontaire. On conclut de-là qu'on ne peut hériter d'un homme qui est censé n'avoir point d'héritage au ciel. Le droit canon, au titre de *penitentia*, assure que Judas commit un plus grand péché en s'étranglant qu'en vendant notre Seigneur JESUS-CHRIST.

CAUSES FINALES.

SECTION PREMIERE.

VIRGILE dit :

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

L'esprit régit le monde ; il s'y mêle, il l'anime.

Virgile a bien dit : & *Benoit Spinoza* (a) qui n'a pas la clarté de *Virgile*, & qui ne le vaut pas, est forcé de reconnaître une intelligence qui préside à tout. S'il me l'avait niée, je lui aurais dit : *Benoit*, tu es fou ; tu as une intelligence & tu la nies, & à qui la nies-tu ?

Il vient en 1770 un homme très-supérieur à *Spinoza* à quelques égards, aussi éloquent que le juif hollandois est sec ; moins méthodique, mais cent fois plus clair ; peut-être aussi géomètre sans affecter la marche ridicule de la géométrie dans un sujet métaphysique & moral : c'est l'auteur du *Système de la nature* : il a pris le nom de *Mirabeau*, secrétaire de l'académie française. Hélas ! notre bon *Mirabeau* n'était pas capable d'écrire une page du livre de notre redoutable adversaire. Vous tous, qui voulez vous servir de votre raison & vous instruire, lisez cet éloquent & dangereux passage du *Système de la nature*, chapitre V, pag. 153 & suivantes.

(a) Ou plutôt *Baruch* ; car il s'appelait *Baruch*, comme on le dit ailleurs. Il signait *B. Spinoza*. Quelques chrétiens fort mal instruits, & qui ne savaient pas que *Spinoza* avait quitté le judaïsme sans embrasser le christianisme, prirent ce *B.* pour la première lettre de *Benedictus*, *Benoit*.

„ On prétend que les animaux nous fournissent
 „ une preuve convaincante d'une cause puissante de
 „ leur existence; on nous dit que l'accord admirable
 „ de leurs parties, que l'on voit se prêter des secours
 „ mutuels afin de remplir leurs fonctions & de main-
 „ tenir leur ensemble nous annoncent un ouvrier
 „ qui réunit la puissance à la sagesse. Nous ne pou-
 „ vons douter de la puissance de la nature; elle pro-
 „ duit tous les animaux à l'aide des combinaisons
 „ de la matière qui est dans une action continuelle;
 „ l'accord des parties de ces mêmes animaux est une
 „ suite des lois nécessaires de leur nature & de leur
 „ combinaison; dès que cet accord cesse, l'animal
 „ se détruit nécessairement. Que deviennent alors la
 „ sagesse, l'intelligence (*b*) ou la bonté de la cause
 „ prétendue à qui l'on se fait honneur d'un accord
 „ si vanté? Ces animaux si merveilleux que l'on dit
 „ être les ouvrages d'un Dieu immuable, ne s'altèrent-
 „ ils point sans cesse & ne finissent-ils pas toujours
 „ par se détruire? Où est la sagesse, la bonté, la
 „ prévoyance, l'immutabilité, (*c*) d'un ouvrier qui
 „ ne paraît occupé qu'à déranger & briser les ressorts
 „ des machines qu'on nous annonce comme les
 „ chefs-d'œuvre de sa puissance & de son habileté?
 „ Si ce Dieu ne peut faire autrement, (*d*) il n'est
 „ ni libre ni tout-puissant. S'il change de volonté,
 „ il n'est point immuable. S'il permet que des

(*b*) Y a-t-il moins d'intelligence, parce que les générations se succèdent?

(*c*) Il y a immutabilité de dessein quand vous voyez immutabilité d'effets. Voyez DIEU.

(*d*) Être libre, c'est faire sa volonté. S'il l'opère, il est libre.

» machines qu'il a rendues sensibles éprouvent de la
 » douleur, il manque de bonté. (e) S'il n'a pu rendre
 » ses ouvrages plus solides, c'est qu'il a manqué
 » d'habileté. En voyant que les animaux, ainsi que
 » tous les autres ouvrages de la Divinité, se détruisent,
 » nous ne pouvons nous empêcher d'en conclure ou
 » que tout ce que la nature fait est nécessaire & n'est
 » qu'une suite de ses lois, ou que l'ouvrier qui la
 » fait agir est dépourvu de plan, de puissance, de
 » constance, d'habileté, de bonté.

» L'homme, qui se regarde lui-même comme le
 » chef-d'œuvre de la Divinité, nous fournirait plus
 » que toute autre production la preuve de l'incapacité
 » ou de la malice (f) de son auteur prétendu. Dans
 » cet être sensible, intelligent, pensant, qui se croit
 » l'objet constant de la prédilection divine, & qui
 » fait son Dieu d'après son propre modèle, nous
 » ne voyons qu'une machine plus mobile, plus
 » frêle, plus sujette à se déranger par sa grande com-
 » plication que celle des êtres les plus grossiers. Les
 » bêtes dépourvues de nos connaissances, les plantes
 » qui végètent, les pierres privées de sentiment, sont
 » à bien des égards des êtres plus favorisés que l'hom-
 » me; ils sont au moins exempts des peines d'esprit,
 » des tourmens de la pensée, des chagrins dévorans,
 » dont celui-ci est si souvent la proie. Qui est-ce qui
 » ne voudrait point être un animal ou une pierre
 » toutes les fois qu'il se rappelle la perte irréparable

(e) Voyez la réponse dans les articles *Athéisme* & DIEU.

(f) S'il est malin, il n'est point capable; & s'il est capable, ce qui comprend pouvoir & sagesse, il n'est pas malin.

„ d'un objet aimé? (g) Ne vaudrait-il pas mieux être
 „ une masse inanimée qu'un superstitieux inquiet
 „ qui ne fait que trembler ici-bas sous le joug de son
 „ Dieu, & qui prévoit encore des tourmens infinis
 „ dans une vie future? Les êtres privés de sentiment,
 „ de vie, de mémoire, & de pensée, ne sont point
 „ affligés par l'idée du passé, du présent, & de l'avenir;
 „ ils ne se croient pas en danger de devenir éternelle-
 „ ment malheureux pour avoir mal raisonné, comme
 „ tant d'êtres favorisés, qui prétendent que c'est
 „ pour eux que l'architecte du monde a construit
 „ l'univers.

„ Que l'on ne nous dise point que nous ne pouvons
 „ avoir l'idée d'un ouvrage, sans avoir celle d'un
 „ ouvrier distingué de son ouvrage. La nature n'est
 „ point un ouvrage: elle a toujours existé par elle-
 „ même, (h) c'est dans son sein que tout se fait; elle
 „ est un atelier immense pourvu de matériaux, & qui
 „ fait les instrumens dont elle se sert pour agir: tous ses
 „ ouvrages sont des effets de son énergie & des agens
 „ ou causes qu'elle fait, qu'elle renferme, qu'elle met
 „ en action. Des élémens éternels, incréés, indestruc-
 „ tibles, toujours en mouvement, en se combinant
 „ diversément, font éclore tous les êtres, & les
 „ phénomènes que nous voyons, tous les effets bons
 „ ou mauvais que nous sentons, l'ordre ou le désordre,

(g) L'auteur tombe ici dans une inadvertance à laquelle nous sommes
 tous sujets. Nous disons souvent: j'aimerais mieux être oiseau, qua-
 drupède, que d'être homme, avec les chagrins que j'essuie. Mais quand
 on tient ce discours on ne songe pas qu'on souhaite d'être anéanti; car
 si vous êtes autre que vous-même, vous n'avez plus rien de vous-même.

(h) Vous supposez ce qui est en question, & cela n'est que trop
 ordinaire à ceux qui font des systèmes.

» que nous ne distinguons jamais que par les diffé-
 » rentes façons dont nous sommes affectés , en un mot
 » toutes les merveilles sur lesquelles nous méditons &
 » raisonnons. Ces élémens n'ont besoin pour cela que
 » de leurs propriétés, soit particulières, soit réunies,
 » & du mouvement qui leur est essentiel, sans qu'il
 » soit nécessaire de recourir à un ouvrier inconnu
 » pour les arranger, les façonner, les combiner, les
 » conserver, & les dissoudre.

» Mais en supposant pour un instant qu'il soit
 » impossible de concevoir l'univers sans un ouvrier
 » qui l'ait formé & qui veille à son ouvrage, où
 » placerons-nous cet ouvrier ? (*i*) sera-t-il dedans ou
 » hors de l'univers ? est-il matière ou mouvement ?
 » ou bien n'est-il que l'espace, le néant ou le vide ?
 » Dans tous ces cas, ou il ne ferait rien, ou il
 » ferait contenu dans la nature & soumis à ses lois.
 » S'il est dans la nature, je n'y pense voir que de la
 » matière en mouvement, & je dois en conclure que
 » l'agent qui la meut est corporel & matériel, & que
 » par conséquent il est sujet à se dissoudre. Si cet
 » agent est hors de la nature, je n'ai plus aucune
 » idée (*k*) du lieu qu'il occupe, ni d'un être imma-
 » tériel, ni de la façon dont un esprit sans étendue
 » peut agir sur la matière dont il est séparé. Ces
 » espaces ignorés, que l'imagination a placés au-delà
 » du monde visible, n'existent point pour un être
 » qui voit à peine à ses pieds : (*l*) la puissance idéale

(*i*) Est-ce à nous à lui trouver sa place ? C'est à lui de nous donner la nôtre. Voyez la *réponse*.

(*k*) Etes-vous fait pour avoir des idées de tout, & ne voyez-vous pas dans cette nature une intelligence admirable ?

(*l*) Ou le monde est infini, ou l'espace est infini ; choisissez.

» qui les habite , ne peut se peindre à mon esprit
 » que lorsque mon imagination combinera au hasard
 » les couleurs fantastiques qu'elle est toujours forcée
 » de prendre dans le monde où je suis ; dans ce cas
 » je ne ferai que reproduire en idée ce que mes sens
 » auront réellement aperçu ; & ce Dieu , que je
 » m'efforce de distinguer de la nature & de placer
 » hors de son enceinte , y rentrera toujours néces-
 » sairement & malgré moi.

» L'on insistera , & l'on dira que si l'on portait une
 » statue ou une montre à un sauvage qui n'en aurait
 » jamais vu , il ne pourrait s'empêcher de reconnaître
 » que ces choses sont des ouvrages de quelque agent
 » intelligent , plus habile & plus industrieux que
 » lui-même : l'on conclura de-là que nous sommes
 » pareillement forcés de reconnaître que la machine
 » de l'univers , que l'homme , que les phénomènes
 » de la nature , sont des ouvrages d'un agent dont
 » l'intelligence & le pouvoir surpassent de beaucoup
 » les nôtres.

» Je réponds , en premier lieu , que nous ne pouvons
 » douter que la nature ne soit très-puissante & très-
 » industrieuse ; (*m*) nous admirons son industrie
 » toutes les fois que nous sommes surpris des effets
 » étendus , variés , & compliqués , que nous trouvons
 » dans ceux de ces ouvrages que nous prenons la
 » peine de méditer : cependant elle n'est ni plus ni
 » moins industrieuse dans l'un de ses ouvrages que
 » dans les autres. Nous ne comprenons pas plus

(*m*) *Puissante & industrieuse* ; je m'en tiens là. Celui qui est assez puissant pour former l'homme & le monde est Dieu. Vous admettez Dieu malgré vous.

„ comment elle a pu produire une pierre ou un métal
 „ qu'une tête organisée comme celle de *Newton* :
 „ nous appelons *industrieux* un homme qui peut faire
 „ des choses que nous ne pouvons pas faire nous-
 „ mêmes. La nature peut tout ; & dès qu'une chose
 „ existe, c'est une preuve qu'elle a pu la faire. Ainsi
 „ ce n'est jamais que relativement à nous-mêmes
 „ que nous jugeons la nature industrielle ; nous la
 „ comparons alors à nous-mêmes ; & comme nous
 „ jouissons d'une qualité que nous nommons *intelli-*
 „ *gence* , à l'aide de laquelle nous produisons des
 „ ouvrages où nous montrons notre industrie , nous
 „ en concluons que les ouvrages de la nature qui
 „ nous étonnent le plus, ne lui appartiennent point,
 „ mais sont dus à un ouvrier intelligent comme nous,
 „ dont nous proportionnons l'intelligence à l'éton-
 „ nement que ses œuvres produisent en nous ;
 „ c'est-à-dire à notre faiblesse & à notre propre
 „ ignorance. „ (n)

Voyez la réponse à ces argumens aux articles
Athéisme & DIEU , & à la section suivante , écrite long-
 temps avant le Système de la nature.

S E C T I O N I I.

SI une horloge n'est pas faite pour montrer l'heure,
 j'avouerai alors que les causes finales sont des chimères ;
 & je trouverai fort bon qu'on m'appelle *cause finalier* ,
 c'est-à-dire un imbécille.

(n) Si nous sommes si ignorans, comment oserons-nous affirmer que
 tout se fait sans Dieu ?

Toutes les pièces de la machine de ce monde semblent pourtant faites l'une pour l'autre. Quelques philosophes affectent de se moquer des causes finales rejetées par *Epicure*, & par *Lucrece*. C'est plutôt, ce me semble, d'*Epicure* & de *Lucrece* qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir, mais qu'on s'en est servi pour cet usage, quand on s'est aperçu que les yeux y pouvaient servir. Selon eux, la bouche n'est point faite pour parler, pour manger, l'estomac pour digérer, le cœur pour recevoir le sang des veines & l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là cependant avouaient que les tailleurs leur faisaient des habits pour les vêtir, & les maçons des maisons pour les loger; & ils osaient nier à la nature, au grand être, à l'intelligence universelle, ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas sans doute abuser des causes finales; nous avons remarqué qu'en vain *M. le Prieur*, dans le Spectacle de la nature, prétend que les marées sont données à l'Océan pour que les vaisseaux entrent plus aisément dans les ports, & pour empêcher que l'eau de la mer ne se corrompe. En vain dirait-il que les jambes sont faites pour être bottées, & les nez pour porter des lunettes.

Pour qu'on puisse s'affurer de la fin véritable pour laquelle une cause agit, il faut que cet effet soit de tous les temps & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaisseaux en tout temps & sur toutes les mers; ainsi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaisseaux. On sent combien il serait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout temps

pour s'ajuster aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru si tard ; mais il est bien évident que si les nez n'ont pas été faits pour les bécicles, ils l'ont été pour l'odorat, & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles sont visiblement destinées à tous les usages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts, & les mouvemens du muscle circulaire du poignet nous procurent.

Cicéron, qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des causes finales.

Il paraît bien difficile surtout, que les organes de la génération ne soient pas destinés à perpétuer les espèces. Ce mécanisme est bien admirable, mais la sensation que la nature a jointe à ce mécanisme est plus admirable encore. *Epicure* devait avouer que le plaisir est divin, & que ce plaisir est une cause finale, par laquelle sont produits sans cesse ces êtres sensibles qui n'ont pu se donner la sensation.

Cet *Epicure* était un grand-homme pour son temps ; il vit ce que *Descartes* a nié, ce que *Gassendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement sans vide. Il conçut la nécessité des atomes pour servir de parties constituantes aux espèces invariables. Ce sont-là des idées très-philosophiques. Rien n'était surtout plus respectable que la morale des vrais épicuriens ; elle consistait dans l'éloignement des affaires publiques, incompatibles avec la sagesse, & dans l'amitié, sans laquelle la vie est un fardeau. Mais pour le reste de la physique d'*Epicure*, elle ne paraît pas plus admissible que la matière cannelée de *Descartes*. C'est, ce me semble, se boucher

les yeux & l'entendement que de prétendre qu'il n'y a aucun dessein dans la nature; & , s'il y a du dessein, il y a une cause intelligente, il existe un DIEU.

On nous objecte les irrégularités du globe, les volcans, les plaines de sables mouvans, quelques petites montagnes abymées & d'autres formées par des tremblemens de terre &c. Mais de ce que les moyeux des roues de votre carrosse auront pris feu, s'enfuit-il que votre carrosse n'ait pas été fait expressément pour vous porter d'un lieu à un autre ?

Les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémisphères, & plus de six cents fleuves qui coulent jusqu'aux mers du pied de ces rochers, toutes les rivières qui descendent de ces mêmes réservoirs, & qui grossissent les fleuves, après avoir fertilisé les campagnes; des milliers de fontaines qui partent de la même source, & qui abreuvent le genre animal & le végétal; tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaison d'atomes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le cristallin qui les réfracte, l'enclume, le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille, qui reçoit les sons, les routes du sang dans nos veines, la systole & la diastole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

SECTION III.

IL paraît qu'il faut être forcené pour nier que les estomacs soient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des causes finales pour assurer que la pierre a été formée.

pour bâtir des maisons , & que les vers à foie font nés à la Chine afin que nous ayons du fatin en Europe.

Mais, dit-on, si DIEU a fait visiblement une chose à dessein, il a donc fait toutes choses à dessein. Il est ridicule d'admettre la Providence dans un cas , & de la nier dans les autres. Tout ce qui est fait a été prévu , a été arrangé. Nul arrangement sans objet , nul effet sans cause ; donc tout est également le résultat, le produit d'une cause finale ; donc il est aussi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de bagues , qu'il est vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les sons, & les yeux pour recevoir la lumière.

Il ne résulte de cette objection , rien autre, ce me semble, sinon que tout est l'effet prochain ou éloigné d'une cause finale générale ; que tout est la suite des lois éternelles.

Quand les effets sont invariablement les mêmes, en tout lieu, & en tout temps ; quand ces effets uniformes sont indépendans des êtres auxquels ils appartiennent ; alors il y a visiblement une cause finale.

Tous les animaux ont des yeux , ils voient ; tous ont des oreilles , & ils entendent ; tous une bouche par laquelle ils mangent ; un estomac , ou quelque chose d'approchant, par lequel ils digèrent ; tous un orifice qui expulse les excréments ; tous un instrument de la génération : & ces dons de la nature opèrent en eux sans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des causes finales clairement établies , & c'est pervertir notre faculté de penser, que de nier une vérité si universelle.

Mais les pierres en tout lieu, & en tout temps, ne composent pas des bâtimens ; tous les nez ne portent pas des lunettes ; tous les doigts n'ont pas une bague ; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soie. Un ver à soie n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes, précisément comme votre bouche est faite pour manger, & votre derrière pour aller à la garde-robe. Il y a donc des effets immédiats produits par les causes finales, & des effets en très-grand nombre qui sont des produits éloignés de ces causes.

Tout ce qui appartient à la nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du maître ; c'est lui qui a créé les lois par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & du reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart : c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoie en sept minutes & demie des rayons de lumière dans les yeux des hommes, des crocodiles, & des chats.

Mais, si après bien des siècles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon que DIEU nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions nécessairement industriels & carnassiers ?

Les moutons n'ont pas sans doute été faits absolument pour être cuits & mangés, puisque plusieurs nations s'abstiennent de cette horreur. Les hommes ne sont pas créés essentiellement pour se massacrer, puisque les brames, & les respectables primitifs qu'on nomme *quakers* ne tuent personne : mais la pâte
dont

dont nous sommes pétris produit souvent des maf-facres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des perfécutions, & des impertinences. Ce n'est pas que la formation de l'homme foit précifément la cause finale de nos fureurs & de nos sottifes; car une cause finale est univerfelle & invariable en tout temps & en tout lieu. Mais les horreurs & les absurdités de l'efpèce humaine n'en font pas moins dans l'ordre éternel des chofes. Quand nous battons notre blé, le fléau est la cause finale de la féparation du grain. Mais fi ce fléau, en battant mon grain, écrase mille infectes, ce n'est point par ma volonté déterminée, ce n'est pas non plus par hafard; c'est que ces infectes se font trouvés cette fois fous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'est une fuite de la nature des chofes, qu'un homme foit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il foit vainqueur, ou qu'il foit battu; mais jamais on ne pourra dire: L'homme a été créé de DIEU pour être tué à la guerre.

Les instrumens que nous a donnés la nature ne peuvent être toujours des causes finales en mouvement. Les yeux donnés pour voir ne font pas toujours ouverts; chaque fens a fes temps de repos. Il y a même des fens dont on ne fait jamais d'ufage. Par exemple, une malheureufe imbécille, enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait fortir une génération nouvelle; mais la cause finale n'en fubfifte pas moins; elle agira dès qu'elle fera libre.

C E L T E S.

PARMI ceux qui ont eu assez de loisir , de secours , & de courage , pour rechercher l'origine des peuples , il y en a eu qui ont cru trouver celle de nos Celtes , ou qui du moins ont voulu faire accroire qu'ils l'avaient rencontrée : cette illusion était le seul prix de leurs travaux immenses ; il ne faut pas la leur envier.

Du moins quand vous voulez connaître quelque chose des Huns , (quoiqu'ils ne méritent guère d'être connus , puisqu'ils n'ont rendu aucun service au genre-humain ,) vous trouvez quelques faibles notices de ces barbares chez les Chinois , ce peuple le plus ancien des nations connues , après les Indiens. Vous apprenez d'eux que les Huns allèrent dans certains temps , comme des loups affamés , ravager des pays regardés encore aujourd'hui comme des lieux d'exil & d'horreur. C'est une bien triste & bien misérable science. Il vaut mieux sans doute cultiver un art utile à Paris , à Lyon , & à Bordeaux , que d'étudier sérieusement l'histoire des Huns & des ours ; mais enfin on est aidé dans ces recherches par quelques archives de la Chine.

Pour les Celtes , point d'archives ; on ne connaît pas plus leurs antiquités que celles des Samoïèdes & des terres australes.

Nous n'avons rien appris de nos ancêtres que par le peu de mots que *Jules-César* leur conquérant a daigné en dire. Il commence ses commentaires par

distinguer toutes les Gaules en Belges, Aquitainiens, & Celtes.

De-là quelques fiers favans ont conclu que les Celtes étaient les Scythes, & dans ces Scythes-Celtes ils ont compris toute l'Europe. Mais pourquoi pas toute la terre? pourquoi s'arrêter en si beau chemin?

On n'a pas manqué de nous dire que *Japhet*, fils de *Noé*, vint au plus vite au sortir de l'arche peupler de Celtes toutes ces vastes contrées, qu'il gouverna merveilleusement bien. Mais des auteurs plus modestes rapportent l'origine de nos Celtes à la tour de Babel, à la confusion des langues, à *Gomer* dont jamais personne n'entendit parler, jusqu'au temps très-récent où quelques occidentaux lurent le nom de *Gomer* dans une mauvaise traduction des Septante.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Bochart dans sa chronologie sacrée (quelle chronologie!) prend un tour fort différent; il fait de ces hordes innombrables de Celtes une colonie égyptienne, conduite habilement & facilement des bords fertiles du Nil par *Hercule* dans les forêts & dans les marais de la Germanie, où sans doute ces colons portèrent tous les arts, la langue égyptienne, & les mystères d'*Isis*, sans qu'on ait pu jamais en retrouver la moindre trace.

Ceux-là m'ont paru avoir encore mieux rencontré, qui ont dit que les Celtes des montagnes du Dauphiné étaient appelés *Cottiens*, de leur roi *Cottius*; les *Bérichons* de leur roi *Betrich*, les *Welches* ou *Gaulois* de leur roi *Wallus*, les *Belges* de *Balgen*, qui veut dire *hargneux*.

Une origine encore plus belle, c'est celle des Celtes-Pannoniens, du mot latin *Pannus*, drap; attendu, nous dit-on, qu'ils se vêtissaient de vieux morceaux de drap mal cousus, assez ressemblans à l'habit d'*Arlequin*. Mais la meilleure origine est sans contredit la tour de Babel.

O braves & généreux compilateurs, qui avez tant écrit sur des hordes de sauvages, qui ne savaient ni lire ni écrire, j'admire votre laborieuse opiniâtreté! Et vous pauvres Celtes-Welches, permettez-moi de vous dire aussi bien qu'aux Huns, que des gens qui n'ont pas eu la moindre teinture des arts utiles ou agréables, ne méritent pas plus nos recherches que les porcs & les ânes qui ont habité leur pays.

On dit que vous étiez anthropophages; mais qui ne l'a pas été?

On me parle de vos druides qui étaient de très-savans prêtres. Allons donc à l'article *Druide*.

C E R E M O N I E S , T I T R E S , P R É É M I N E N C E , &c.

TOUTES ces choses qui seraient inutiles, & même fort impertinentes dans l'état de pure nature, sont fort utiles dans l'état de notre nature corrompue & ridicule.

Les Chinois sont de tous les peuples celui qui a poussé le plus loin l'usage des cérémonies: il est certain qu'elles servent à calmer l'esprit autant qu'à l'ennuyer. Les porte-faix, les charretiers chinois, sont obligés, au moindre embarras qu'ils causent dans les rues,

de se mettre à genoux l'un devant l'autre, & de se demander mutuellement pardon selon la formule prescrite. Cela prévient les injures, les coups, les meurtres ; ils ont le temps de s'apaiser, après quoi ils s'aident mutuellement.

Plus un peuple est libre, moins il a de cérémonies ; moins de titres fastueux ; moins de démonstrations d'anéantissement devant son supérieur. On disait à *Scipion*, *Scipion* ; & à *César*, *César* : & dans la suite des temps on dit aux empereurs, *Votre majesté*, *votre divinité*.

Les titres de *S^t Pierre* & de *S^t Paul* étaient *Pierre* & *Paul*. Leurs successeurs se donnèrent réciproquement le titre de *votre sainteté*, que l'on ne voit jamais dans les Actes des apôtres ni dans les écrits des disciples.

Nous lisons dans l'*Histoire d'Allemagne* que le dauphin de France, qui fut depuis le roi *Charles V*, alla vers l'empereur *Charles IV* à Metz, & qu'il passa après le cardinal de *Périgord*.

Il fut ensuite un temps où les chanceliers eurent la préférence sur les cardinaux, après quoi les cardinaux l'emportèrent sur les chanceliers.

Les pairs précédèrent en France les princes du sang, & ils marchèrent tous en ordre de pairie jusqu'au sacre de *Henri III*.

La dignité de la pairie était avant ce temps si éminente, qu'à la cérémonie du sacre d'*Elisabeth* épouse de *Charles IX*, en 1571, décrite par *Simon Bouquet* échevin de Paris, il est dit que *les dames & damoisselles de la reine ayant baillé à la dame d'honneur le pain, le vin, & le cierge avec l'argent, pour l'offerte, pour être présentés à la reine par la dite dame d'honneur, cette*

dite dame d'honneur, pour ce qu'elle était duchesse, commanda aux dames d'aller porter elles-mêmes l'offerte aux princesses, &c. Cette dame d'honneur était la connétable de *Montmorency*.

Le fauteuil à bras, la chaise à dos, le tabouret, la main droite & la main gauche, ont été pendant plusieurs siècles d'importans objets de politique, & d'illustres sujets de querelles. Je crois que l'ancienne étiquette concernant les fauteuils vient de ce que chez nos barbares de grands-pères, il n'y avait qu'un fauteuil tout au plus dans une maison, & ce fauteuil même ne servait que quand on était malade. Il y a encore des provinces d'Allemagne & d'Angleterre, où un fauteuil s'appelle *une chaise de doléance*.

Long-temps après *Attila* & *Dagobert*, quand le luxe s'introduisit dans les cours, & que les grands de la terre eurent deux ou trois fauteuils dans leurs donjons, ce fut une belle distinction de s'asseoir sur un de ces trônes; & tel seigneur châtelain prenait acte, comment ayant été à demi-lieue de ses domaines faire sa cour à un comte, il avait été reçu dans un fauteuil à bras.

On voit par les mémoires de *Mademoiselle*, que cette auguste princesse passa un quart de sa vie dans les angoisses mortelles des disputes pour des chaises à dos. Devait-on s'asseoir dans une certaine chambre sur une chaise ou sur un tabouret, ou même ne point s'asseoir? Voilà ce qui intriguait toute une cour. Aujourd'hui les mœurs sont plus unies; les canapés & les chaises longues sont employées par les dames, sans causer d'embarras dans la société.

Lorsque le cardinal de *Richelieu* traita du mariage de *Henriette de France* & de *Charles I*, avec les ambassadeurs

d'Angleterre , l'affaire fut sur le point d'être rompue , pour deux ou trois pas de plus que les ambassadeurs exigeaient auprès d'une porte ; & le cardinal se mit au lit pour trancher toute difficulté. L'histoire a soigneusement conservé cette précieuse circonstance. Je crois que si on avait proposé à *Scipion* de se mettre nu entre deux draps pour recevoir la visite d'*Annibal*, il aurait trouvé cette cérémonie fort plaisante.

La marche des carrosses , & ce qu'on appelle le *haut du pavé* , ont été encore des témoignages de grandeur , des sources de prétentions , de disputes , & de combats , pendant un siècle entier. On a regardé comme une signalée victoire de faire passer un carrosse devant un autre carrosse. Il semblait , à voir les ambassadeurs se promener dans les rues , qu'ils disputassent le prix dans des cirques ; & quand un ministre d'Espagne avait pu faire reculer un cocher portugais , il envoyait un courrier à Madrid informer le roi son maître de ce grand avantage.

Nos histoires nous réjouissent par vingt combats à coups de poing pour la préséance ; le parlement contre les clercs de l'évêque à la pompe funèbre de *Henri IV* ; la chambre des comptes contre le parlement dans la cathédrale , quand *Louis XIII* donna la France à la Vierge ; le duc d'*Epernon* dans l'église de Saint-Germain contre le garde-des-sceaux du *Vair*. Les présidens des enquêtes gourmèrent dans Notre-Dame le doyen des conseillers de grand'chambre , *Savare* , pour le faire sortir de sa place d'honneur ; (tant l'honneur est l'ame des gouvernemens monarchiques ;) & on fut obligé de faire empoigner par quatre archers le président *Barillon* qui frappait comme un sourd sur ce pauvre doyen.

Nous ne voyons point de telles contestations dans l'aréopage ni dans le sénat romain.

A mesure que les pays sont barbares, ou que les cours sont faibles, le cérémonial est plus en vogue. La vraie puissance & la vraie politesse dédaignent la vanité.

Il est à croire qu'à la fin on se défera de cette coutume qu'ont encore quelquefois les ambassadeurs, de se ruiner pour aller en procession par les rues avec quelques carrosses de louage rétablis & redorés, précédés de quelques laquais à pied. Cela s'appelle *faire son entrée*; & il est assez plaisant de faire son entrée dans une ville sept ou huit mois après qu'on y est arrivé.

Cette importante affaire du *Punctilio*, qui constitue la grandeur des Romains modernes; cette science du nombre des pas qu'on doit faire pour reconduire un *Monsignor*, d'ouvrir un rideau à moitié ou tout-à-fait, de se promener dans une chambre à droite ou à gauche; (1) ce grand art que les *Fabius* & les *Cato*s n'auraient jamais deviné, commence à baïffer: & les caudataires des cardinaux se plaignent que tout annonce la décadence.

Un colonel français était dans Bruxelles un an après la prise de cette ville par le maréchal de *Saxe*; & ne sachant que faire, il voulut aller à l'assemblée de la ville. Elle se tient chez une princesse, lui dit-on. Soit, répondit l'autre, que m'importe? Mais il n'y a

(1) Ce fut une querelle de ce genre qui brouilla le cardinal de *Bouillon* avec la fameuse princesse des *Ursins* son intime amie; & la haine de cette femme aussi vaine que lui, mais plus habile en intrigue, fut une des principales causes de sa perte.

que des princes qui aillent là ; êtes-vous prince ? Va, va, dit le colonel, ce font de bons princes ; j'en avais l'année passée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eumes pris la ville ; ils étaient tous fort polis.

En relisant *Horace* j'ai remarqué ce vers dans une épître à *Mécène* : *Te, dulcis amice, revifam*. J'irai vous voir, mon bon ami. Ce *Mécène* était la seconde personne de l'empire romain, c'est-à-dire, un homme plus considérable & plus puissant que ne l'est aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe.

En relisant *Corneille*, j'ai remarqué que dans une lettre au grand *Scudéri* gouverneur de Notre-Dame de la Garde, il s'exprime ainsi au sujet du cardinal de *Richelieu* : *Monfieur le cardinal votre maître & le mien*. C'est peut-être la première fois qu'on a parlé ainsi d'un ministre, depuis qu'il y a dans le monde des ministres, des rois, & des flatteurs. Le même *Pierre Corneille*, auteur de *Cinna*, dédie humblement ce *Cinna* au fleur de *Montauron*, trésorier de l'épargne, qu'il compare sans façon à *Auguste*. Je suis fâché qu'il n'ait pas appelé *Montauron* monseigneur.

On conte qu'un vieil officier qui savait peu le protocole de la vanité, ayant écrit au marquis de *Louvois*, *Monfieur*, & n'ayant point eu de réponse, lui écrivit *Monfigneur*, & n'en obtint pas davantage, parce que le ministre avait encore le *Monfieur* sur le cœur. Enfin il lui écrivit, à mon DIEU, mon DIEU *Louvois* ; & au commencement de la lettre il mit, *Mon DIEU mon CRÉATEUR*. (2) Tout cela ne prouve-t-il pas que les

(2) Le *Monfieur* des ministres est presque tombé en désuétude, depuis que les places de secrétaires d'Etat ont été occupées par des grands, qui se feraient crus humiliés de n'être *monseigneurs* que depuis qu'ils étaient devenus ministres.

Romains du bon temps étaient grands & modestes , & que nous sommes petits & vains ?

Comment vous portez-vous, mon cher ami? disait un duc & pair à un gentilhomme. A votre service, mon cher ami, répondit l'autre; & dès ce moment il eut son *cher ami* pour ennemi implacable. Un grand de Portugal parlait à un grand d'Espagne, & lui disait à tout moment, *Votre excellence*. Le Castillan lui répondait, *Votre courtoisie*, *Vuestra merced*; c'est le titre que l'on donne aux gens qui n'en ont pas. Le portugais piqué appela l'espagnol à son tour, *Votre courtoisie*; l'autre lui donna alors de l'*excellence*. A la fin le portugais lassé lui dit: Pourquoi me donnez-vous toujours de la courtoisie, quand je vous donne de l'*excellence*? & pourquoi m'appelez-vous votre excellence, quand je vous dis votre courtoisie? C'est que tous les titres me font égaux, répondit humblement le Castillan, pourvu qu'il n'y ait rien d'égal entre vous & moi.

La vanité des titres ne s'introduisit dans nos climats septentrionaux de l'Europe, que quand les Romains eurent fait connaissance avec la sublimité asiatique. La plupart des rois de l'Asie étaient, & sont encore cousins germains du soleil & de la lune: leurs sujets n'osent jamais prétendre à cette alliance; & tel gouverneur de province qui s'intitule, *Muscade de consolation* & *Rose de plaisir*, serait empalé, s'il se disait parent le moins du monde de la lune & du soleil.

Constantin fut, je pense, le premier empereur romain qui chargea l'humilité chrétienne d'une page de noms fastueux. Il est vrai qu'avant lui on donnait du *dieu* aux empereurs. Mais ce mot *dieu* ne signifiait

rien d'approchant de ce que nous entendons. *Divus Augustus*, *Divus Trajanus*, voulaient dire, *S^t Auguste*, *S^t Trajan*. On croyait qu'il était de la dignité de l'empire romain, que l'ame de son chef allât au ciel après sa mort; & souvent même on accordait le titre de *saint*, de *divus*, à l'empereur, en avancement d'hoirie. C'est à-peu-près par cette raison que les premiers patriarches de l'Eglise chrétienne s'appelaient tous *vo^{tre} sainteté*. On les nommait ainsi pour les faire souvenir de ce qu'ils devaient être.

On se donne quelquefois à soi-même des titres fort humbles, pourvu qu'on en reçoive de fort honorables. Tel abbé qui s'intitule *frère*, se fait appeler *monseigneur* par ses moines. Le pape se nomme *serviteur des serviteurs de DIEU*. Un bon prêtre du Holstein écrivit un jour au pape *Pie IV*: *A Pie IV serviteur des serviteurs de DIEU*. Il alla ensuite à Rome solliciter son affaire; & l'inquisition le fit mettre en prison pour lui apprendre à écrire.

Il n'y avait autrefois que l'empereur qui eût le titre de *majesté*. Les autres rois s'appelaient *vo^{tre} alte^{se}*, *vo^{tre} sérénité*, *vo^{tre} grâce*. *Louis XI* fut le premier en France qu'on appela communément *majesté*, titre non moins convenable en effet à la dignité d'un grand royaume héréditaire qu'à une principauté élective. Mais on se servait du terme d'*alte^{se}* avec les rois de France long-temps après lui; & on voit encore des lettres à *Henri III*, dans lesquelles on lui donne ce titre. Les états d'Orléans ne voulurent point que la reine *Catherine de Médicis* fût appelée *majesté*. Mais peu-à-peu cette dernière dénomination prévalut. Le nom est indifférent; il n'y a que le pouvoir qui ne le soit pas.

La chancellerie allemande, toujours invariable dans ses nobles usages, a prétendu jusqu'à nos jours ne devoir traiter tous les rois que de *sérénité*. Dans le fameux traité de Vestphalie, où la France & la Suède donnèrent des lois au saint empire romain, jamais les plénipotentiaires de l'empereur ne présentèrent de mémoires latins où sa *sacrée majesté impériale* ne traitât avec les *sérénissimes rois de France & de Suède*; mais de leur côté les Français & les Suédois ne manquaient pas d'affirmer que leurs *sacrées majestés de France & de Suède* avaient beaucoup de griefs contre le *sérénissime empereur*. Enfin dans le traité tout fut égal de part & d'autre. Les grands souverains ont depuis ce temps passé dans l'opinion des peuples pour être tous égaux; & celui qui a battu ses voisins a eu la prééminence dans l'opinion publique.

Philippe II fut la première *majesté* en Espagne; car la *sérénité* de *Charles V* ne devint *majesté* qu'à cause de l'empire. Les enfans de *Philippe II* furent les premières *alteffes*, & ensuite ils furent *alteffes royales*. Le duc d'Orléans, frère de *Louis XIII*, ne prit qu'en 1631 le titre d'*alteffe royale*: alors le prince de *Condé* prit celui d'*alteffe sérénissime*, que n'osèrent s'arroger les ducs de Vendôme. Le duc de Savoie fut alors *alteffe royale*, & devint ensuite *majesté*. Le grand-duc de Florence en fit autant, à la *majesté* près; & enfin le czar, qui n'était connu en Europe que sous le nom de grand-duc, s'est déclaré *empereur*, & a été reconnu pour tel.

Il n'y avait anciennement que deux marquis d'Allemagne, deux en France, deux en Italie. Le marquis de Brandebourg est devenu *roi*, & *grand roi*; mais aujourd'hui nos marquis italiens & français font d'une espèce un peu différente.

Qu'un bourgeois italien ait l'honneur de donner à dîner au légat de sa province, & que ce légat en buvant lui dise : *Monsieur le marquis, à votre santé, le voilà marquis lui & ses enfans à tout jamais.* Qu'un provincial en France, qui possédera pour tout bien dans son village la quatrième partie d'une petite châellenie ruinée, arrive à Paris; qu'il y fasse un peu de fortune, ou qu'il ait l'air de l'avoir faite, il s'intitule dans ses actes, *Haut & puissant seigneur, marquis & comte;* & son fils fera chez son notaire, *Très-haut & très-puissant seigneur;* & comme cette petite ambition ne nuit en rien au gouvernement, ni à la société civile, on n'y prend pas garde. Quelques seigneurs français se vantent d'avoir des *barons* allemands dans leurs écuries : quelques seigneurs allemands disent qu'ils ont des *marquis* français dans leurs cuisines : il n'y a pas long-temps qu'un étranger étant à Naples, fit son cocher *duc*. La coutume en cela est plus forte que l'autorité royale. Soyez peu connu à Paris, vous y ferez *comte* ou *marquis* tant qu'il vous plaira; soyez homme de robe ou de finance, & que le roi vous donne un marquisat bien réel, vous ne ferez jamais pour cela *monsieur le marquis*. Le célèbre *Samuel Bernard* était plus *comte* que cinq cents *comtes* que nous voyons qui ne possèdent pas quatre arpens de terre; le roi avait érigé pour lui sa terre de Coubert en bonne comté. S'il se fût fait annoncer dans une visite, *le comte Bernard*, on aurait éclaté de rire. Il en va tout autrement en Angleterre. Si le roi donne à un négociant un titre de *comte* ou de *baron*, il reçoit sans difficulté de toute la nation le nom qui lui est propre. Les gens de la plus haute naissance, le roi lui-même,

l'appellent, *milord*, *monseigneur*. Il en est de même en Italie : il y a le protocole des *monsignori*. Le pape lui-même leur donne ce titre. Son médecin est *monsignor*, & personne n'y trouve à redire.

En France le *monseigneur* est une terrible affaire. Un évêque n'était avant le cardinal de *Richelieu* que mon *révérendissime père en DIEU*.

Avant l'année 1635, non-seulement les évêques ne se monseigneurisaient pas, mais ils ne donnaient point du *monseigneur* aux cardinaux. Ces deux habitudes s'introduisirent par un évêque de Chartres qui alla en camail & en rochet appeler *monseigneur* le cardinal de *Richelieu*; sur quoi *Louis XIII* dit, si l'on en croit les mémoires de l'archevêque de Toulouſe *Montchal* : *Ce chartrain irait baiser le derrière du cardinal, & pousserait son nez dedans jusqu'à ce que l'autre lui dît, c'est assez.*

Ce n'est que depuis ce temps que les évêques se donnèrent réciproquement du *monseigneur*.

Cette entreprise n'essuya aucune contradiction dans le public. Mais comme c'était un titre nouveau que les rois n'avaient pas donné aux évêques, on continua dans les édits, déclarations, ordonnances, & dans tout ce qui émane de la cour, à ne les appeler que *sieurs* : & messieurs du conseil n'écrivent jamais à un évêque que *monsieur*.

Les ducs & pairs ont eu plus de peine à se mettre en possession du *monseigneur*. La grande noblesse, & ce qu'on appelle la *grande robe*, leur refusent tout net cette distinction. Le comble des succès de l'orgueil humain, est de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croient être vos égaux; mais il est bien difficile

d'arriver à ce point : on trouve partout l'orgueil qui combat l'orgueil. (2)

Quand les ducs exigèrent que les pauvres gentilshommes leur écrivissent *monseigneur*, les présidens à mortier en demandèrent autant aux avocats & aux procureurs. On a connu un président qui ne voulut pas se faire saigner, parce que son chirurgien lui avait dit : „ Monsieur, de quel bras voulez-vous que „ je vous saigne ? „ Il y eut un vieux conseiller de

(2) *Louis XIV* a décidé que la noblesse non titrée donnerait le *monseigneur* aux maréchaux de France, & elle s'y est soumise sans beaucoup de peine. Chacun espère devenir monseigneur à son tour.

Le même prince a donné des prérogatives particulières à quelques familles. Celles de la maison de Lorraine ont excité peu de réclamations ; & maintenant il est assez difficile à l'orgueil d'un gentilhomme de se croire absolument l'égal d'hommes sortis d'une maison incontestablement souveraine depuis sept siècles, qui a donné deux reines à la France, qui enfin est montée sur le trône impérial.

Les honneurs des maisons de *Bouillon* & de *Rohan* ont souffert plus de difficultés. On ne peut nier qu'elles n'aient existé pendant longtemps sans être distinguées du reste de la noblesse. D'autres familles sont parvenues à posséder de petites souverainetés comme celle de *Bouillon*. Un grand nombre pourrait également citer de grandes alliances ; & si on donnait un rang distingué à tous ceux que les généalogistes font descendre des anciens souverains de nos provinces, il y aurait presque autant d'altesse que de marquis ou de comtes.

Louis XIV avait ordonné aux secrétaires d'Etat de donner le *monseigneur* & l'*altesse* aux gentilshommes de ces deux maisons ; mais ceux des secrétaires d'Etat qui ont été tirés du corps de la noblesse, se sont crus dispensés de cette loi en qualité de gentilshommes. *Louvois* s'y soumit, & il écrivit un jour au chevalier de *Bouillon* :

Monseigneur, si votre altesse ne change pas de conduite, je la ferai mettre dans un cachot. Je suis avec respect, &c.

Maintenant ces princes ne répondent point aux lettres où l'on ne leur donne pas le *monseigneur* & l'*altesse*, à moins qu'ils n'aient besoin de vous ; & la noblesse leur refuse l'un & l'autre, à moins qu'elle n'ait besoin d'eux. Quand un gentilhomme qui a un peu de vanité passe un acte avec eux, il leur laisse prendre tous les titres qu'ils veulent, mais il ne manque pas de protester contre ces titres chez son notaire. La vanité a deux tonneaux comme *Jupiter*, mais le bon est souvent bien vide.

la grand'chambre qui en usa plus franchement. Un plaideur lui dit : *Monseigneur , monsieur votre secrétaire...* Le conseiller l'arrêta tout court : Vous avez dit trois sottises en trois paroles : je ne suis point *monseigneur* , mon secrétaire n'est point *monsieur* , c'est mon *clerc*.

Pour terminer ce grand procès de la vanité , il faudra un jour que tout le monde soit *monseigneur* dans la nation ; comme toutes les femmes qui étaient autrefois *mademoiselle* , sont actuellement *madame*. Lorsqu'en Espagne un mendiant rencontre un autre gueux , il lui dit : „ Seigneur , *votre courtoisie* a-t-elle „ pris son chocolat ? „ Cette manière polie de s'exprimer élève l'ame , & conserve la dignité de l'espèce.

Nous avons dit ailleurs une grande partie de ces choses. Il est bon de les inculquer pour corriger au moins quelques coqs-d'inde qui passent leur vie à faire la roue.

CERTAIN, CERTITUDE.

JE suis certain ; j'ai des amis , ma fortune est sûre ; mes parens ne m'abandonneront jamais ; on me rendra justice ; mon ouvrage est bon , il sera bien reçu ; on me doit , on me payera ; mon amant sera fidelle , il l'a juré ; le ministre m'avancera , il l'a promis en passant : toutes paroles qu'un homme qui a un peu vécu raye de son dictionnaire.

Quand les juges condamnèrent *Langlade* , *le Brun* , *Calas* , *Sirven* , *Martin* , *Montbailli* , & tant d'autres , reconnus depuis pour innocens , ils étaient certains ,

ou

ou ils devaient l'être, que tous ces infortunés étaient coupables; cependant ils se trompèrent.

Il y a deux manières de se tromper, de mal juger, de s'aveugler; celle d'errer en homme d'esprit, & celle de décider comme un sot.

Les juges se trompèrent en gens d'esprit dans l'affaire de *Langlade*; ils s'aveuglèrent sur les apparences qui pouvaient éblouir; ils n'examinèrent point assez les apparences contraires; ils se servirent de leur esprit pour se croire certains que *Langlade* avait commis un vol qu'il n'avait certainement pas commis: & sur cette pauvre certitude incertaine de l'esprit humain, un gentilhomme fut appliqué à la question ordinaire & extraordinaire; de-là replongé sans secours dans un cachot, & condamné aux galères où il mourut; sa femme renfermée dans un autre cachot avec sa fille âgée de sept ans, laquelle depuis époufa un conseiller au même parlement qui avait condamné le père aux galères, & la mère au bannissement.

Il est clair que les juges n'auraient pas prononcé cet arrêt, s'ils n'avaient été *certain*s. Cependant, dès le temps même de cet arrêt, plusieurs personnes savaient que le vol avait été commis par un prêtre nommé *Gagnat* affocié avec un voleur de grand chemin: & l'innocence de *Langlade* ne fut reconnue qu'après sa mort.

Ils étaient de même *certain*s, lorsque par une sentence en première instance, ils condamnèrent à la roue l'innocent *le Brun*, qui par arrêt rendu sur son appel fut brisé dans les tortures, & en mourut.

L'exemple des *Calas* & des *Sirven* est assez connu; celui de *Martin* l'est moins. C'était un bon agriculteur

d'auprès de Bar en Lorraine. Un scélérat lui dérobe son habit, & va, sous cet habit, assassiner sur le grand chemin un voyageur qu'il savait chargé d'or, & dont il avait épié la marche. *Martin* est accusé; son habit déposé contre lui; les juges regardent cet indice comme une certitude. Ni la conduite passée du prisonnier, ni une nombreuse famille qu'il élevait dans la vertu, ni le peu de monnaie trouvé chez lui, probabilité extrême qu'il n'avait point volé le mort; rien ne peut le sauver. Le juge subalterne se fait un mérite de sa rigueur. Il condamne l'innocent à être roué; & par une fatalité malheureuse, la sentence est confirmée à la tournelle. Le vieillard *Martin* est rompu vif en attestant DIEU de son innocence jusqu'au dernier soupir. Sa famille se disperse; son petit bien est confisqué. A peine ses membres rompus sont-ils exposés sur le grand chemin, que l'assassin qui avait commis le meurtre & le vol est mis en prison pour un autre crime; il avoue sur la roue à laquelle il est condamné à son tour, que c'est lui seul qui est coupable du crime pour lequel *Martin* a souffert la torture & la mort.

Montbailli, qui dormait avec sa femme, est accusé d'avoir de concert avec elle tué sa mère, morte évidemment d'apoplexie: le conseil d'Arras condamne *Montbailli* à expirer sur la roue, & sa femme à être brûlée. Leur innocence est reconnue, mais après que *Montbailli* a été roué.

Ecartons ici la foule de ces aventures funestes qui font gémir sur la condition humaine; mais gémissons du moins sur la *certitude* prétendue que les juges croient avoir quand ils rendent de pareilles sentences.

Il n'y a nulle certitude, dès qu'il est physiquement ou moralement possible que la chose soit autrement. Quoi ! il faut une démonstration pour oser assurer que la surface d'une sphère est égale à quatre fois l'aire de son grand cercle, & il n'en faudra pas pour arracher la vie à un citoyen par un supplice affreux !

Si tel est le malheur de l'humanité, qu'on soit obligé de se contenter d'extrêmes probabilités ; il faut du moins consulter l'âge, le rang, la conduite de l'accusé, l'intérêt qu'il peut avoir eu à commettre le crime, l'intérêt de ses ennemis à le perdre ; il faut que chaque juge se dise : La postérité, l'Europe entière ne condamnera-t elle pas ma sentence ? dormirai-je tranquille, les mains teintes du sang innocent ?

Passons de cet horrible tableau à d'autres exemples d'une certitude qui conduit droit à l'erreur.

Pourquoi te charges-tu de chaînes, fanatique & malheureux Santon ? Pourquoi as-tu mis à ta vilaine verge un gros anneau de fer ? C'est que je suis certain d'être placé un jour dans le premier des paradis à côté du grand prophète. Hélas ! mon ami, viens avec moi dans ton voisinage au mont Athos ; & tu verras trois mille gueux qui sont certains que tu iras dans le gouffre qui est sous le pont aigu, & qu'ils iront tous dans le premier paradis.

Arrête, misérable veuve Malabare ; ne crois point ce fou qui te persuade que tu feras réunie à ton mari dans les délices d'un autre monde si tu te brûles sur son bûcher. Non, je me brûlerai ; je suis certaine de vivre dans les délices avec mon époux ; mon brame me l'a dit.

Prenons des certitudes moins affreuses, & qui aient un peu plus de vraisemblance.

Quel âge a votre ami *Christophe*? Vingt-huit ans; j'ai vu son contrat de mariage, son extrait-baptistère, je le connais dès son enfance; il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en suis certain.

A peine ai-je entendu la réponse de cet homme si sûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même chose, que j'apprends qu'on a antidaté par des raisons secrètes, & par un manège singulier, l'extrait-baptistère de *Christophe*. Ceux à qui j'avais parlé n'en savent encore rien; cependant, ils ont toujours la certitude de ce qui n'est pas.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le temps de *Copernic*: Le soleil est-il levé? s'est-il couché aujourd'hui? tous les hommes vous auraient répondu: nous en avons une certitude entière. Ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les sortilèges, les divinations, les obsessions, ont été long-temps la chose du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples. Quelle foule innombrable de gens qui ont vu toutes ces belles choses, qui ont été certains! aujourd'hui cette certitude est un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver; il n'en est encore qu'à la définition des triangles: N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits? Il me répond que non-seulement il n'en est point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette proposition: je la lui démontre, il en devient alors très-certain, & il le fera pour toute sa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres : elles n'étaient que des probabilités ; & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs ; mais la certitude mathématique est immuable & éternelle.

J'existe , je pense , je sens de la douleur ; tout cela est-il aussi certain qu'une vérité géométrique ? Oui ; tout douteur que je suis , je l'avoue. Pourquoi ? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe qu'une chose ne peut être , & n'être pas en même temps. Je ne peux en même temps exister & n'exister pas , sentir & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même temps avoir cent quatre-vingts degrés , qui font la somme de deux angles droits , & ne les avoir pas.

La certitude physique de mon existence , de mon sentiment , & la certitude mathématique , sont donc de même valeur , quoiqu'elles soient d'un genre différent.

Il n'en est pas de même de la certitude fondée sur les apparences , ou sur les rapports unanimes que nous font les hommes.

Mais quoi , me dites-vous , n'êtes-vous pas certain que Pékin existe ? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pékin ? des gens de différens pays , de différentes opinions , & qui ont écrit violemment les uns contre les autres , en prêchant tous la vérité à Pékin , ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette ville ? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pékin ; mais je ne voudrais point parier ma vie que cette ville existe ; & je parierai quand on voudra ma vie , que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé dans le Dictionnaire encyclopédique une chose fort plaifante; on y foutient qu'un homme devrait être auffi sûr, auffi certain que le maréchal de *Saxe* est reffuscite; fi tout Paris le lui difait, qu'il est sûr que le maréchal de *Saxe* a gagné la bataille de Fontenoy, quand tout Paris le lui dit Voyez, je vous prie, combien ce raifonnement est admirable; je crois tout Paris quand il me dit une chose moralement poffible; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & phyfiquement impoffible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire, & que l'autre auteur qui s'extafie à la fin de cet article, & écrit contre lui-même, voulait rire auffi. (*)

Pour nous, qui n'avons entrepris ce petit Dictionnaire que pour faire des questions, nous fommes bien loin d'avoir de la *certitude*.

C E S A R.

ON n'envisage point ici dans *César* le mari de tant de femmes & la femme de tant d'hommes; le vainqueur de *Pompée* & des *Scipions*; l'écrivain fatirique qui tourne *Caton* en ridicule; le voleur du trésor public qui fe servit de l'argent des Romains pour affervir les Romains; le triomphateur clément qui pardonnait aux vaincus; le favant qui réforma le calendrier; le tyran & le père de fa patrie, affaffiné par fes amis & par fon bâtard. Ce n'est qu'en qualité de descendant

(*) Voyez l'article *Certitude*, Dictionnaire encyclopédique.

des pauvres barbares, subjugués par lui, que je confidère cet homme unique.

Vous ne passez point par une seule ville de France, ou d'Espagne, ou des bords du Rhin, ou du rivage d'Angleterre vers Calais, que vous ne trouviez de bonnes gens qui se vantent d'avoir eu *César* chez eux. Des bourgeois de Douvre sont persuadés que *César* a bâti leur château; & des bourgeois de Paris croient que le grand châtelet est un de ses beaux ouvrages. Plus d'un seigneur de paroisse en France montre une vieille tour qui lui sert de colombier, & dit que c'est *César* qui a pourvu au logement de ses pigeons. Chaque province dispute à sa voisine l'honneur d'être la première en date à qui *César* donna les étrivières: c'est par ce chemin, non par cet autre, qu'il passa pour venir nous égorger, & pour caresser nos femmes & nos filles, pour nous imposer des lois par interprètes, & pour nous prendre le très-peu d'argent que nous avions.

Les Indiens sont plus sages: nous avons vu qu'ils savent confusément qu'un grand brigand, nommé *Alexandre*, passa chez eux après d'autres brigands; & ils n'en parlent presque jamais.

Un antiquaire italien, en passant il y a quelques années par Vannes en Bretagne, fut tout émerveillé d'entendre les savans de Vannes s'énorgueillir du séjour de *César* dans leur ville. Vous avez sans doute, leur dit-il, quelques monumens de ce grand-homme? Oui, répondit le plus notable; nous vous montrerons l'endroit où ce héros fit pendre tout le sénat de notre province au nombre de six cents.

Des ignorans , qui trouvèrent dans le chenal de Kerantrait une centaine de poutres en 1755, avancèrent dans les journaux que c'étaient des restes d'un pont de *César* ; mais je leur ai prouvé, dans ma dissertation de 1756, que c'étaient les potences où ce héros avait fait attacher notre parlement. Où sont les villes en Gaule qui puissent en dire autant ? Nous avons le témoignage du grand *César* lui-même ; il dit dans ses commentaires, que *nous sommes inconstans, & que nous préférons la liberté à la servitude*. Il nous accuse (a) d'avoir été assez insolens pour prendre des otages des Romains à qui nous en avons donné, & de n'avoir pas voulu les rendre à moins qu'on ne nous remît les nôtres. Il nous apprit à vivre.

Il fit fort bien. répliqua le virtuose, son droit était incontestable. On le lui disputait pourtant. Car lorsqu'il eut vaincu les Suisses émigrans, au nombre de trois cents soixante & huit mille, & qu'il n'en resta plus que cent dix mille, vous savez qu'il eut une conférence en Alsace avec *Arioviste*, roi germain ou allemand, & que cet *Arioviste* lui dit : Je viens piller les Gaules, & je ne souffrirai pas qu'un autre que moi les pille. Après quoi ces bons Germains, qui étaient venus pour dévaster le pays, mirent entre les mains de leurs forcières deux chevaliers romains ambassadeurs de *César* ; & ces forcières allaient les brûler & les sacrifier à leurs dieux, lorsque *César* vint les délivrer par une victoire. Avouons que le droit était égal des deux côtés ; & *Tacite* a bien raison de donner tant d'éloges aux mœurs des anciens Allemands.

(a) *De bello gallico*, lib. III.

Cette conversation fit naître une dispute assez vive entre les favans de Vannes & l'antiquaire. Plusieurs Bretons ne concevaient pas quelle était la vertu des Romains d'avoir trompé toutes les nations des Gaules l'une après l'autre, de s'être servi d'elles tour-à-tour pour leur propre ruine, d'en avoir massacré un quart, & d'avoir réduit les trois autres quarts en servitude.

Ah ! rien n'est plus beau , répliqua l'antiquaire ; j'ai dans ma poche une médaille à fleur de coin , qui représente le triomphe de *César* au capitole : c'est une des mieux conservées. Il montra sa médaille. Un breton un peu brusque la prit & la jeta dans la rivière. Que ne puis-je , dit-il , y noyer tous ceux qui se servent de leur puissance & de leur adresse pour opprimer les autres hommes ? Rome autrefois nous trompa , nous défunit , nous massacra , nous enchaîna. Et Rome aujourd'hui dispose encore de plusieurs de nos bénéfices. Est-il possible que nous ayons été si longtemps & en tant de façons pays d'obéissance ?

Je n'ajouterai qu'un mot à la conversation de l'antiquaire italien & du breton ; c'est que *Perrot d'Ablancourt* , le traducteur des commentaires de *César* , dans son épître dédicatoire au grand *Condé* , lui dit ces propres mots : *Ne vous semble-t-il pas , Monseigneur , que vous lisez la vie d'un philosophe chrétien ? Quel philosophe chrétien que César ! je m'étonne qu'on n'en ait pas fait un saint. Les feseurs d'épîtres dédicatoires disent de belles choses , & fort à propos.*

CHAÎNE DES ÊTRES CRÉÉS.

CETTE gradation d'êtres qui s'élèvent depuis le plus léger atome jusqu'à l'Être suprême; cette échelle de l'infini frappe d'admiration. Mais quand on la regarde attentivement, ce grand fantôme s'évanouit, comme autrefois toutes les apparitions s'enfuyaient le matin au chant du coq.

L'imagination se complaît d'abord à voir le passage imperceptible de la matière brute à la matière organisée, des plantes aux zoophytes, de ces zoophytes aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revêtus d'un petit corps aérien à des substances immatérielles; & enfin mille ordres différens de ces substances, qui de beautés en perfections s'élèvent jusqu'à DIEU même. Cette hiérarchie plaît beaucoup aux jeunes gens, qui croient voir le pape & ses cardinaux suivis des archevêques, des évêques; après quoi viennent les curés, les vicaires, les simples prêtres, les diacres, les sous-diacres; puis paraissent les moines, & la marche est fermée par les capucins.

Mais il y a peut-être un peu plus de distance entre DIEU & ses plus parfaites créatures, qu'entre le saint père & le doyen du sacré collège : ce doyen peut devenir pape; mais le plus parfait des génies créés par l'Être suprême peut-il devenir DIEU? n'y a-t-il pas l'infini entre DIEU & lui?

Cette chaîne, cette gradation prétendue n'existe pas plus dans les végétaux & dans les animaux; la preuve en est qu'il y a des espèces de plantes & d'animaux

qui sont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu aux Juifs de manger du griffon & de l'ixion ; ces deux espèces ont probablement disparu de ce monde , quoi qu'en dise *Bochart* : où donc est la chaîne ?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques espèces, il est visible qu'on en peut détruire. Les lions, les rhinocéros commencent à devenir fort rares. Si le reste du monde avait imité les Anglais, il n'y aurait plus de loups sur la terre.

Il est probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus. Mais je veux qu'elles aient toutes subsisté , ainsi que les blancs, les nègres ; les cafres , à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuisses ; & les famoïèdes dont les femmes ont un mamelon d'un bel ébène ; &c.

N'y a-t-il pas visiblement un vide entre le singe & l'homme ? n'est-il pas aisé d'imaginer un animal à deux pieds sans plumes , qui serait intelligent sans avoir ni l'usage de la parole , ni notre figure , que nous pourrions apprivoiser, qui répondrait à nos signes, & qui nous servirait ? & entre cette nouvelle espèce & celle de l'homme, n'en pourrait-on pas imaginer d'autres ?

Par-delà l'homme , vous logez dans le ciel, divin *Platon* , une file de substances célestes ; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces substances , parce que la foi nous l'enseigne. Mais vous , quelle raison avez-vous d'y croire ? vous n'aviez point parlé apparemment au génie de *Socrate* ; & le bon homme *Hérés*, qui ressuscita exprès pour vous apprendre les

444 CHAÎNE DES ÊTRES CRÉÉS.

secrets de l'autre monde , ne vous a rien appris de ces substances.

La prétendue chaîne n'est pas moins interrompue dans l'univers sensible.

Quelle gradation , je vous prie , entre vos planètes ! la Lune est quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la lune dans le vide , vous trouvez Vénus ; elle est environ aussi grosse que la Terre. De-là vous allez chez Mercure , il tourne dans une ellipse qui est fort différente du cercle que parcourt Vénus ; il est vingt-sept fois plus petit que nous , le Soleil un million de fois plus gros , Mars cinq fois plus petit ; celui-là fait son tour en deux ans , Jupiter son voisin en douze , Saturne en trente ; & encore Saturne , le plus éloigné de tous , n'est pas si gros que Jupiter. Où est la gradation prétendue ?

Et puis , comment voulez-vous que dans de grands espaces vides il y ait une chaîne qui lie tout ? s'il y en a une , c'est certainement celle que *Newton* a découverte ; c'est elle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vide immense.

O *Platon* tant admiré ! j'ai peur que vous ne nous ayez conté que des fables , & que vous n'ayez jamais parlé qu'en sophiste. O *Platon* ! vous avez fait bien plus de mal que vous ne croyez. Comment cela ? me demandera-t-on : je ne le dirai pas.

CHAINE OU GENERATION DES
EVENEMENS.

LE présent accouche, dit-on, de l'avenir. Les événemens sont enchaînés les uns aux autres par une fatalité invincible; c'est le destin qui, dans *Homère*, est supérieur à *Jupiter* même. Ce maître des dieux & des hommes déclare net, qu'il ne peut empêcher *Sarpédon* son fils de mourir dans le temps marqué. *Sarpédon* était né dans le moment qu'il fallait qu'il naquît, & ne pouvait pas naître dans un autre; il ne pouvait mourir ailleurs que devant *Troye*; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en *Lycie*; son corps devait dans le temps marqué produire des légumes qui devaient se changer dans la substance de quelques *Lyciens*; ses héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ses Etats; ce nouvel ordre devait influencer sur les royaumes voisins; il en résultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voisins des voisins de la *Lycie*: ainsi de proche en proche la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de *Sarpédon*, laquelle dépendait de l'enlèvement d'*Hélène*; & cet enlèvement était nécessairement lié au mariage d'*Hécube*, qui en remontant à d'autres événemens était lié à l'origine des choses.

Si un seul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait résulté un autre univers: or il n'était pas possible que l'univers actuel n'existât pas; donc il n'était pas possible à *Jupiter* de sauver la vie à son fils, tout *Jupiter* qu'il était.

Ce système de la nécessité & de la fatalité a été inventé de nos jours par *Leibnitz*, à ce qu'on dit, sous le nom de *raison suffisante*; il est pourtant fort ancien : ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet sans cause, & que souvent la plus petite cause produit les plus grands effets.

Milord *Bolingbroke* avoue que les petites querelles de madame *Marlborough*, & de madame *Masham*, lui firent naître l'occasion de faire le traité particulier de la reine *Anne* avec *Louis XIV*; ce traité amena la paix d'Utrecht; cette paix d'Utrecht affermit *Philippe V* sur le trône d'Espagne. *Philippe V* prit Naples & la Sicile sur la maison d'Autriche; le prince espagnol qui est aujourd'hui roi de Naples, doit évidemment son royaume à miladi *Masham*: & il ne l'aurait pas eu, il ne serait peut-être même pas né, si la duchesse de *Marlborough* avait été plus complaisante envers la reine d'Angleterre. Son existence à Naples dépendait d'une sottise de plus ou de moins à la cour de Londres.

Examinez les situations de tous les peuples de l'univers; elles sont ainsi établies sur une suite de faits qui paraissent ne tenir à rien, & qui tiennent à tout. Tout est rouage, poulie, corde, ressort, dans cette immense machine.

Il en est de même dans l'ordre physique. Un vent qui souffle du fond de l'Afrique & des mers australes, amène une partie de l'atmosphère africaine, qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes; ces pluies fécondent nos terres; notre vent du nord à son tour envoie nos vapeurs chez les Nègres; nous faisons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait. La chaîne s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me semble qu'on abuse étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a si petit atome dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier ; qu'il n'y a si petit accident, soit parmi les hommes, soit parmi les animaux, qui ne soit un chaînon essentiel de la grande chaîne du destin.

Entendons-nous : tout effet a évidemment sa cause, à remonter de cause en cause dans l'abyme de l'éternité ; mais toute cause n'a pas son effet, à descendre jusqu'à la fin des siècles. Tous les événemens sont produits les uns par les autres, je l'avoue ; si le passé est accouché du présent, le présent accouche du futur ; tout a des pères, mais tout n'a pas toujours des enfans. Il en est ici précisément comme d'un arbre généalogique ; chaque maison remonte, comme on fait, à *Adam* ; mais dans la famille il y a bien des gens qui sont morts sans laisser de postérité.

Il y a un arbre généalogique des événemens de ce monde. Il est incontestable que les habitans des Gaules & de l'Espagne descendent de *Gomer* ; & les Russes de *Magog* son frère cadet : on trouve cette généalogie dans tant de gros livres ! Sur ce pied-là on ne peut nier que le grand-turc, qui descend aussi de *Magog*, ne lui ait l'obligation d'avoir été bien battu en 1769 par l'impératrice de Russie *Catherine II*. Cette aventure tient évidemment à d'autres grandes aventures ; mais que *Magog* ait craché à droite ou à gauche, auprès du mont Caucase, & qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois, qu'il ait dormi sur le côté gauche ou sur le côté droit ; je ne vois pas que cela ait influé beaucoup sur les affaires présentes.

Il faut songer que tout n'est pas plein dans la nature , comme *Newton* l'a démontré , & que tout mouvement ne se communique pas de proche en proche, jusqu'à faire le tour du monde, comme il l'a démontré encore. Jetez dans l'eau un corps de pareille densité, vous calculez aisément qu'au bout de quelque temps le mouvement de ce corps , & celui qu'il a communiqué à l'eau , sont anéantis; le mouvement se perd & se répare; donc le mouvement que put produire *Magog* en crachant dans un puits, ne peut avoir influé sur ce qui se passe aujourd'hui en Moldavie & en Valachie; donc les événemens présens ne sont pas les enfans de tous les événemens passés : ils ont leurs lignes directes; mais mille petites lignes collatérales ne leur servent à rien. Encore une fois, tout être a son père, mais tout être n'a pas des enfans. (*)

CHANGEMENS ARRIVÉS DANS LE GLOBE.

QUAND on a vu de ses yeux une montagne s'avancer dans une plaine, c'est-à-dire un immense rocher de cette montagne se détacher & couvrir des champs, un château tout entier enfoncé dans la terre, un fleuve englouti qui sort ensuite de son abyme, des marques indubitables qu'un vaste amas d'eaux inondait autrefois un pays habité aujourd'hui, & cent vestiges d'autres révolutions; on est alors plus disposé à croire les grands changemens qui ont altéré la face du

(*) Voyez *Destin*.

monde ,

monde , que ne l'est une dame de Paris qui fait seulement que la place où est bâtie sa maison était autrefois un champ labourable. Mais une dame de Naples , qui a vu sous terre les ruines d'Herculanum , est encore moins asservie au préjugé qui nous fait croire que tout a toujours été comme il est aujourd'hui.

Y a-t-il eu un grand embrasement du temps d'un *Phaëton* ? Rien n'est plus vraisemblable ; mais ce ne fut ni l'ambition de *Phaëton* , ni la colère de *Jupiter* foudroyant , qui causèrent cette catastrophe ; de même qu'en 1755 ce ne furent point les feux allumés si souvent dans Lisbonne par l'inquisition qui ont attiré la vengeance divine , qui ont allumé les feux souterrains , & qui ont détruit la moitié de la ville. Car Mequinès, Tétuan, & des hordes considérables d'Arabes, furent encore plus maltraitées que Lisbonne ; & il n'y avait point d'inquisition dans ces contrées.

L'île de Saint-Domingue , toute bouleversée depuis peu , n'avait pas déplu au grand-être plus que l'île de Corse. Tout est soumis aux lois physiques éternelles.

Le soufre , le bitume , le nitre , le fer , renfermés dans la terre , ont par leurs mélanges & par leurs explosions renversé mille cités , ouvert & fermé mille gouffres ; & nous sommes menacés tous les jours de ces accidens attachés à la manière dont ce monde est fabriqué , comme nous sommes menacés dans plusieurs contrées des loups & des tigres affamés pendant l'hiver.

Si le feu , qu'*Héraclite* croyait le principe de tout , a bouleversé une partie de la terre , le premier

principe de *Thalès*, l'eau, a causé d'aussi grands changemens.

La moitié de l'Amérique est encore inondée par les anciens débordemens du Maragnon, de Rio de la Plata, du fleuve Saint-Laurent, du Mississipi, & de toutes les rivières perpétuellement augmentées par les neiges éternelles des montagnes les plus hautes de la terre, qui traversent ce continent d'un bout à l'autre. Ces déluges accumulés ont produit presque par-tout de vastes marais. Les terres voisines sont devenues inhabitables ; & la terre, que les mains des hommes auraient dû fertiliser, a produit des poisons.

La même chose était arrivée à la Chine & à l'Égypte ; il fallut une multitude de siècles pour creuser des canaux & pour dessécher les terres. Joignez à ces longs défâtres les irruptions de la mer, les terrains qu'elle a envahis, & qu'elle a désertés, les îles qu'elle a détachées du continent, vous trouverez qu'elle a dévasté plus de quatre-vingts mille lieues quarrées d'orient en occident, depuis le Japon jusqu'au mont Atlas.

L'engloutissement de l'île Atlantide par l'Océan, peut être regardé avec autant de raison comme un point d'histoire, que comme une fable. Le peu de profondeur de la mer Atlantique jusqu'aux Canaries, pourrait être une preuve de ce grand événement ; & les îles Canaries pourraient bien être des restes de l'Atlantide.

Platon prétend dans son *Timée*, que les prêtres d'Égypte, chez lesquels il a voyagé, conservaient d'anciens registres qui faisaient foi de la destruction de cette île abymée dans la mer. Cette catastrophe, dit *Platon*, arriva neuf mille ans avant lui. Personne

ne croira cette chronologie sur la foi seule de *Platon* ; mais aussi personne ne peut apporter contre elle aucune preuve physique , ni même aucun témoignage historique tiré des écrivains profanes.

*Plin*e , dans son livre III , dit que de tout temps les peuples des côtes espagnoles méridionales ont cru que la mer s'était fait un passage entre Calpé & Abila : *Indigenæ columnas Herculis vocant , creduntque perfossas exclusa antea admisisse maria & rerum naturæ mutasse faciem.*

Un voyageur attentif peut se convaincre par ses yeux que les Cyclades , les Sporades , se faisaient autrefois une partie du continent de la Grèce , & surtout que la Sicile était jointe à l'Appulie. Les deux volcans de l'Etna & du Vésuve qui ont les mêmes fondemens sous la mer , le petit gouffre de Carybde , seul endroit profond de cette mer , la parfaite ressemblance des deux terrains , sont des témoignages non récusables : les déluges de *Deucalion* & d'*Ogyges* sont assez connus ; & les fables inventées d'après cette vérité sont encore l'entretien de tout l'Occident.

Les anciens ont fait mention de plusieurs autres déluges en Asie. Celui dont parle *Bérose* arriva , selon lui , en Chaldée environ quatre mille trois ou quatre cents ans avant notre ère vulgaire ; & l'Asie fut inondée de fables au sujet de ce déluge , autant qu'elle le fut des débordemens du Tigre & de l'Euphrate , & de tous les fleuves qui tombent dans le Pont-Euxin. (*)

Il est vrai que ces débordemens ne peuvent couvrir les campagnes que de quelques pieds d'eau ; mais la stérilité qu'ils apportent , la destruction des maisons & des ponts , la mort des bestiaux , sont des pertes

(*) Voyez *Déluge*.

qui demandent près d'un siècle pour être réparées. On fait ce qu'il en a coûté à la Hollande ; elle a perdu plus de la moitié d'elle-même depuis l'an 1050. Il faut encore qu'elle combatte tous les jours contre la mer qui la menace ; & elle n'a jamais employé tant de soldats pour résister à ses ennemis, qu'elle emploie de travailleurs à se défendre continuellement des assauts d'une mer toujours prête à l'engloutir.

Le chemin par terre d'Egypte en Phénicie , en côtoyant le lac Sirbon , était autrefois très-praticable ; il ne l'est plus depuis très-long-temps. Ce n'est plus qu'un sable mouvant abreuvé d'une eau croupissante. En un mot , une grande partie de la terre ne serait qu'un vaste marais empoisonné & habité par des monstres, sans le travail assidu de la race humaine.

On ne parlera point ici du déluge universel de *Noé*. Il suffit de lire la sainte écriture avec soumission. Le déluge de *Noé* est un miracle incompréhensible , opéré surnaturellement par la justice & la bonté d'une providence ineffable , qui voulait détruire tout le genre-humain coupable , & former un nouveau genre-humain innocent. Si la race humaine nouvelle fut plus méchante que la première , & si elle devint plus criminelle de siècle en siècle , & de réforme en réforme ; c'est encore un effet de cette providence dont il est impossible de sonder les profondeurs , les inconcevables mystères transmis aux peuples d'Occident depuis quelques siècles par la traduction latine des Septante. Nous n'entrons jamais dans ces sanctuaires redoutables ; nous n'examinons dans nos questions que la simple nature. (*)

(*) Voyez la dissertation sur le même sujet , dans le volume de *Physique*.

CHANT, MUSIQUE, MELOPÉE,
GESTICULATION, SALTATION.

Questions sur ces objets.

UN turc pourra-t-il concevoir que nous ayons une espèce de chant pour le premier de nos mystères, quand nous le célébrons en musique; une autre espèce que nous appelons *des motets* dans le même temple; une troisième espèce à l'opéra; une quatrième à l'opéra comique?

De même pouvons-nous imaginer comment les anciens soufflaient dans leurs flûtes, récitaient sur leurs théâtres la tête couverte d'un énorme masque; & comment leur déclamation était notée?

On promulgait les lois dans Athènes à-peu-près comme on chante dans Paris un air du pont-neuf. Le crieur public chantait un édit en se faisant accompagner d'une lyre.

C'est ainsi qu'on crie dans Paris, *la rose & le bouton* sur un ton, *vieux passemens d'argent à vendre* sur un autre; mais dans les rues de Paris on se passe de lyre.

Après la victoire de Chéronée, *Philippe*, père d'*Alexandre*, se mit à chanter le décret par lequel *Démophilènes* lui avait fait déclarer la guerre, & battit du pied la mesure. Nous sommes fort loin de chanter dans nos carrefours nos édits sur les finances, & sur les deux sous pour livre.

Il est très-vraisemblable que la *mélopée*, regardée par *Aristote* dans sa *poétique* comme une partie essentielle de la tragédie, était un chant uni & simple comme celui de ce qu'on nomme la *préface à la messe*, qui est, à mon avis, le chant grégorien, & non l'ambrosien. mais qui est une vraie mélopée.

Quand les Italiens firent revivre la tragédie au seizième siècle, le récit était une mélopée, mais qu'on ne pouvait noter; car qui peut noter des inflexions de voix qui sont des huitièmes, des seizièmes de ton? on les apprenait par cœur. Cet usage fut reçu en France quand les Français commencèrent à former un théâtre plus d'un siècle après les Italiens. La *Sophonisbe* de *Mairet* se chantait comme celle du *Trissin*, mais plus grossièrement; car on avait alors le gosier un peu rude à Paris, ainsi que l'esprit. Tous les rôles des acteurs, mais surtout des actrices, étaient notés de mémoire par tradition. Mademoiselle *Bauval* actrice du temps de *Corneille*, de *Racine*, & de *Molière*, me récita, il y a quelque soixante ans & plus, le commencement du rôle d'*Emilie* dans *Cinna*, tel qu'il avait été débité dans les premières représentations par la *Beaupré*.

Cette mélopée ressemblait à la déclamation d'aujourd'hui, beaucoup moins que notre récit moderne ne ressemble à la manière dont on lit la gazette.

Je ne puis mieux comparer cette espèce de chant, cette mélopée, qu'à l'admirable récitatif de *Lulli*, critiqué par les adorateurs des doubles croches, qui n'ont aucune connaissance du génie de notre langue, & qui veulent ignorer combien cette mélodie fournit de secours à un acteur ingénieux & sensible.

La mélodie théâtrale périt avec la comédienne *Duclos*, qui n'ayant pour tout mérite qu'une belle voix, sans esprit & sans ame, rendit enfin ridicule ce qui avait été admiré dans la *des Œuillets* & dans la *Champmêlé*.

Aujourd'hui on joue la tragédie féchement; si on ne la réchauffait point par le pathétique du spectacle & de l'action, elle serait très-infipide. Notre siècle, recommandable par d'autres endroits, est le siècle de la sécheresse.

Est-il vrai que chez les Romains un acteur récitait, & un autre faisait les gestes?

Ce n'est point par méprise que l'abbé *Dubos* imagina cette plaisante façon de déclamer. *Tite-Live* qui ne néglige jamais de nous instruire des mœurs & des usages des Romains, & qui en cela est plus utile que l'ingénieux & satirique *Tacite*; (a) *Tite-Live*, dis-je, nous apprend qu'*Andronicus* s'étant enrôlé en chantant dans les intermèdes, obtint qu'un autre chantât pour lui tandis qu'ils exécuterait la danse, & que de-là vint la coutume de partager les intermèdes entre les danseurs & les chanteurs. *Dicitur cantum egisse magis vigente motu quam nihil vocis usus impediabat*. Il exprima le chant par la danse. *Cantum egisse magis vigente motu*, avec des mouvemens plus vigoureux.

Mais on ne partagea point le récit de la pièce entre un acteur qui n'eût fait que gesticuler, & un autre qui n'eût que déclamer. La chose aurait été aussi ridicule qu'impraticable.

L'art des pantomimes qui jouent sans parler, est tout différent, & nous en avons vu des exemples

(a) Livre VII.

très-frappans ; mais cet art ne peut plaire que lorsqu'on représente une action marquée , un événement théâtral qui se dessine aisément dans l'imagination du spectateur. On peut représenter *Orosmane* tuant *Zaïre*, & se tuant lui-même ; *Sémiramis* se traînant blessée sur les marches du tombeau de *Ninus*, & tendant les bras à son fils. On n'a pas besoin de vers pour exprimer ces situations par des gestes, aux sons d'une symphonie lugubre & terrible. Mais comment deux pantomimes peindront-ils la dissertation de *Maxime* & de *Cinna* sur les gouvernemens monarchiques & populaires ?

A propos de l'exécution théâtrale chez les Romains, l'abbé *Dubos* dit que les danseurs dans les intermèdes étaient toujours en robe. La danse exige un habit plus lesté. On conserve précieusement dans le pays de Vaud une grande salle de bains bâtie par les Romains, dont le pavé est en mosaïque. Cette mosaïque, qui n'est point dégradée, représente des danseurs vêtus précisément comme les danseurs de l'opéra. On ne fait pas ces observations pour relever des erreurs dans *Dubos*; il n'y a nul mérite dans le hasard d'avoir vu ce monument antique qu'il n'avait point vu; & on peut d'ailleurs être un esprit très-solide & très-juste, en se trompant sur un passage de *Tite-Live*.

CHARITÉ,

*Maisons de charité, de bienfaisance, hôpitaux,
hôtels-dieu &c.*

CICÉRON parle en plusieurs endroits de la charité universelle : *charitas humani generis* ; mais on ne voit point que la police & la bienfaisance des Romains aient établi de ces maisons de charité, où les pauvres & les malades fussent foulagés aux dépens du public. Il y avait une maison pour les étrangers au port d' Ostia , qu'on appelait *Xenodokium*. S^t Jérôme rend aux Romains cette justice. Les hôpitaux pour les pauvres semblent avoir été inconnus dans l'ancienne Rome. Elle avait un usage plus noble , celui de fournir des blés au peuple. Trois cents vingt-sept greniers immenses étaient établis à Rome. Avec cette libéralité continuelle, on n'avait pas besoin d'hôpital ; il n'y avait point de nécessiteux.

On ne pouvait fonder des maisons de charité pour les enfans trouvés ; personne n'exposait ses enfans ; les maîtres prenaient soin de ceux de leurs esclaves. Ce n'était point une honte à une fille du peuple d'accoucher. Les plus pauvres familles nourries par la république, & ensuite par les empereurs, voyaient la subsistance de leurs enfans assurée.

Le mot de *maison de charité* suppose, chez nos nations modernes, une indigence que la forme de nos gouvernemens n'a pu prévenir.

Le mot d'*hôpital*, qui rappelle celui d'*hospitalité*, fait souvenir d'une vertu célèbre chez les Grecs qui n'existe

plus; mais aussi il exprime une vertu bien supérieure. La différence est grande entre loger, nourrir, guérir, tous les malheureux qui se présentent, & recevoir chez vous deux ou trois voyageurs chez qui vous aviez aussi le droit d'être reçu. L'hospitalité, après tout, n'était qu'un échange. Les hôpitaux sont des monumens de bienfaisance.

Il est vrai que les Grecs connaissaient les hôpitaux sous le nom de *Xenodokia* pour les étrangers, *Nozocomeia* pour les malades, & de *Ptochia* pour les pauvres. On lit dans Diogène de Laërce concernant *Bion* ce passage : *Il souffrit beaucoup par l'indigence de ceux qui étaient chargés du soin des malades.*

L'hospitalité entre particuliers s'appelait *Idioxenia*, & entre les étrangers *Proxenia*. De-là on appelait *Proxenos* celui qui recevait & entretenait chez lui les étrangers au nom de toute la ville; mais cette institution paraît avoir été fort rare.

Il n'est guère aujourd'hui de ville en Europe sans hôpitaux. Les Turcs en ont, & même pour les bêtes, ce qui semble outrer la charité. Il vaudrait mieux oublier les bêtes & songer davantage aux hommes.

Cette prodigieuse multitude de maisons de charité prouve évidemment une vérité, à laquelle on ne fait pas assez d'attention; c'est que l'homme n'est pas si méchant qu'on le dit; & que malgré toutes ses fausses opinions, malgré les horreurs de la guerre, qui le changent en bête féroce, on peut croire que cet animal est bon, & qu'il n'est méchant que quand il est effarouché, ainsi que les autres animaux : le mal est qu'on l'agace trop souvent.

Rome moderne a presque autant de maisons de charité que Rome antique avait d'arcs-de-triomphe , & d'autres monumens de conquête. La plus considérable de ces maisons est une banque qui prête sur gages à deux pour cent , & qui vend les effets , si l'emprunteur ne les retire pas dans le temps marqué. On appelle cette maison l'*archiospedale* , l'archi-hôpital. Il est dit qu'il y a presque toujours deux mille malades , ce qui ferait la cinquantième partie des habitans de Rome pour cette seule maison , sans compter les enfans qu'on y élève , & les pèlerins qu'on y héberge. De quels calculs ne faut-il pas rabattre !

N'a-t-on pas imprimé dans Rome que l'hôpital de la Trinité avait couché & nourri pendant trois jours quatre cents quarante mille cinq cents pèlerins , & vingt-cinq mille cinq cents pèlerines au jubilé de l'an 1600 ? *Misson* lui-même n'a-t-il pas dit que l'hôpital de l'Annonciade à Naples possède deux de nos millions de rente ?

Peut-être enfin qu'une maison de charité , fondée pour recevoir des pèlerins qui font d'ordinaire des vagabonds , est plutôt un encouragement à la fainéantise qu'un acte d'humanité. Mais ce qui est véritablement humain , c'est qu'il y a dans Rome cinquante maisons de charité de toutes les espèces. Ces maisons de charité , de bienfaisance , sont aussi utiles & aussi respectables , que les richesses de quelques monastères & de quelques chapelles sont inutiles & ridicules.

Il est beau de donner du pain , des vêtemens , des remèdes , des secours en tout genre à ses frères , mais quel besoin un saint a-t-il d'or & de diamans ? quel

bien revient-il aux hommes que Notre-Dame de Lorette ait un plus beau trésor que le sultan des Turcs ? Lorette est une maison de vanité & non de charité.

Londres , en comptant les écoles de charité , a autant de maisons de bienfaisance que Rome.

Le plus beau monument de bienfaisance qu'on ait jamais élevé , est l'hôtel des invalides fondé par *Louis XIV.*

De tous les hôpitaux , celui où l'on reçoit journellement le plus de pauvres malades , est l'hôtel-dieu de Paris. Il y en a eu souvent entre quatre à cinq mille à la fois. Dans ce cas , la multitude nuit à la charité même. C'est en même temps le réceptacle de toutes les horribles misères humaines , & le temple de la vraie vertu qui consiste à les secourir.

Il faudrait avoir souvent dans l'esprit le contraste d'une fête de Versailles , d'un opéra de Paris , où tous les plaisirs & toutes les magnificences sont réunis avec tant d'art ; & d'un hôtel-dieu où toutes les douleurs , tous les dégoûts , & la mort , sont entassés avec tant d'horreur. C'est ainsi que sont composées les grandes villes.

Par une police admirable , les voluptés mêmes & le luxe servent la misère & la douleur. Les spectacles de Paris ont payé année commune un tribut de plus de cent mille écus à l'hôpital.

Dans ces établissemens de charité , les inconvéniens ont souvent surpassé les avantages. Une preuve des abus attachés à ces maisons , c'est que les malheureux qu'on y transporte craignent d'y être.

L'hôtel-dieu , par exemple , était très-bien placé autrefois dans le milieu de la ville auprès de l'évêché.

Il l'est très-mal quand la ville est trop grande, quand quatre ou cinq malades sont entassés dans chaque lit, quand un malheureux donne le scorbut à son voisin dont il reçoit la vérole; & qu'une atmosphère empestée répand les maladies incurables & la mort, non-seulement dans cet hospice destiné pour rendre les hommes à la vie, mais dans une grande partie de la ville à la ronde.

L'inutilité, le danger même de la médecine en ce cas, sont démontrés. S'il est si difficile qu'un médecin connaisse & guérisse une maladie d'un citoyen bien soigné dans sa maison, que fera-ce de cette multitude de maux compliqués, accumulés les uns sur les autres dans un lieu pestiféré ?

En tout genre souvent plus le nombre est grand, plus mal on est.

M. de Chamouffet, l'un des meilleurs citoyens & des plus attentifs au bien public, a calculé par des relevés fidèles, qu'il meurt un quart des malades à l'hôtel-dieu, un huitième à l'hôpital de la charité, un neuvième dans les hôpitaux de Londres, un trentième dans ceux de Versailles.

Dans le grand & célèbre hôpital de Lyon, qui a été long-temps un des mieux administrés de l'Europe, il ne mourait qu'un quinzième des malades, année commune.

On a proposé souvent de partager l'hôtel-dieu de Paris en plusieurs hospices mieux situés, plus aérés, plus salutaires; l'argent a manqué pour cette entreprise.

Curtæ nescio quid semper abest rei.

On en trouve toujours quand il s'agit d'aller faire tuer des hommes sur la frontière; il n'y en a plus quand il faut les sauver. Cependant l'hôtel-dieu de Paris possède plus d'un million de revenu qui augmente chaque année; & les Parisiens l'ont doté à l'envi.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici que *Germain Brice*, dans sa *Description de Paris*, en parlant de quelques legs faits par le premier-président de *Bellièvre*, à la salle de l'hôtel-dieu, nommée *saint-Charles*, dit „ qu'il faut lire cette belle inscription „ gravée en lettres d'or dans une grande table de „ marbre, de la composition d'*Olivier Patru* de „ l'académie française, un des plus beaux esprits „ de son temps, dont on a des plaidoyers fort „ estimés. „

Qui que tu sois qui entres dans ce saint lieu, tu n'y verras presque par-tout que des fruits de la charité du grand Pomponne. Les brocards d'or & d'argent, & les beaux meubles qui paraient autrefois sa chambre, par une heureuse métamorphose, servent maintenant aux nécessités des malades. Cet homme divin qui fut l'ornement & les délices de son siècle, dans le combat même de la mort, a pensé au soulagement des affligés. Le sang de Bellièvre s'est montré dans toutes les actions de sa vie. La gloire de ses ambassades n'est que trop connue, &c.

L'utile *Chamouffet* fit mieux que *Germain Brice*, & *Olivier Patru* l'un des plus beaux esprits du temps; voici le plan dont il proposa de se charger à ses frais, avec une compagnie solvable.

Les administrateurs de l'hôtel-dieu portaient en compte la valeur de cinquante livres pour chaque

malade , ou mort, ou guéri. M. de *Chamouffet* & sa compagnie offraient de gérer pour cinquante livres seulement par guérison. Les morts allaient par-dessus le marché , & étaient à sa charge.

La proposition était si belle , qu'elle ne fut point acceptée. On craignit qu'il ne pût la remplir. Tout abus qu'on veut réformer est le patrimoine de ceux qui ont plus de crédit que les réformateurs.

Une chose non moins singulière , est que l'hôtel-dieu a seul le privilège de vendre la chair en carême à son profit ; & il y perd. M. de *Chamouffet* offrit de faire un marché où l'hôtel-dieu gagnerait ; on le refusa , & on chassa le boucher qu'on soupçonna de lui avoir donné l'avis. (1)

Ainsi chez les humains , par un abus fatal ,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

(1) En 1775 , sous l'administration de M. *Turgot* , ce privilège ridicule de l'hôtel-dieu fut détruit & remplacé par un impôt sur l'entrée de la viande. Le peuple de Paris était réduit auparavant à n'avoir pendant tout le carême qu'une nourriture mal-saine & très-chère. Cependant quelques hommes ont osé regretter cet ancien usage , non qu'ils le crussent utile , mais parce qu'il était un monument du pouvoir que le clergé avait eu trop long-temps sur l'ordre public , & que sa destruction avançait la décadence de ce pouvoir. En 1629 on tuait six bœufs à l'hôtel-dieu pendant le carême , deux cents en 1665 , cinq cents en 1708 , quinze cents en 1750 ; on en consomme aujourd'hui près de neuf mille.

C H A R L A T A N .

L'ARTICLE *Charlatan* du Dictionnaire encyclopédique , est rempli de vérités utiles , agréablement énoncées. M. le chevalier de *Faucour* y a développé le charlatanisme de la médecine.

On prendra ici la liberté d'y ajouter quelques réflexions. Le séjour des médecins est dans les grandes villes; il n'y en a presque point dans les campagnes. C'est dans les grandes villes que sont les riches malades; la débauche, les excès de table, les passions, causent leurs maladies. *Dumoulin*, non pas le juriconsulte, mais le médecin, qui était aussi bon praticien que l'autre, a dit en mourant, qu'il laissait deux grands médecins après lui, la diète & l'eau de la rivière.

En 1728, du temps de *Lafs* le plus fameux des charlatans de la première espèce; un autre, nommé *Villars*, confia à quelques amis que son oncle qui avait vécu près de cent ans, & qui n'était mort que par accident, lui avait laissé le secret d'une eau qui pouvait aisément prolonger la vie jusqu'à cent cinquante années, pourvu qu'on fût sobre. Lorsqu'il voyait passer un enterrement, il levait les épaules de pitié; si le défunt, disait-il, avait bu de mon eau, il ne serait pas où il est. Ses amis auxquels il en donna généreusement, & qui observèrent un peu le régime prescrit, s'en trouvèrent bien, & le prônèrent. Alors il vendit la bouteille six francs; le débit en fut prodigieux. C'était de l'eau de Seine avec un peu de nitre. Ceux qui en prirent & qui s'astreignirent à

un

un peu de régime, surtout qui étaient nés avec un bon tempérament, recouvrèrent en peu de jours une santé parfaite. Il difait aux autres : C'est votre faute si vous n'êtes pas entièrement guéris. Vous avez été intempérans & incontinens : corrigez-vous de ces deux vices, & vous vivrez cent cinquante ans pour le moins. Quelques-uns se corrigèrent ; la fortune de ce bon charlatan s'augmenta comme sa réputation. L'abbé de *Pons*, l'enthousiaste, le mettait fort au-dessus du maréchal de *Villars* : il fait tuer des hommes, lui dit-il, & vous les faites vivre.

On fut enfin que l'eau de *Villars* n'était que de l'eau de rivière ; on n'en voulut plus : & on alla à d'autres charlatans.

Il est certain qu'il avait fait du bien, & qu'on ne pouvait lui reprocher que d'avoir vendu l'eau de la Seine un peu trop cher. Il portait les hommes à la tempérance, & par-là il était supérieur à l'apothicaire *Arnoud*, qui a farci l'Europe de ses sachets contre l'apoplexie, sans recommander aucune vertu.

J'ai connu un médecin de Londres nommé *Brown*, qui pratiquait aux Barbades. Il avait une sucrerie & des nègres ; on lui vola une somme considérable ; il assemble ses nègres : Mes amis, leur dit-il, le grand serpent m'a apparu pendant la nuit, il m'a dit que le voleur aurait dans ce moment une plume de perroquet sur le bout du nez. Le coupable sur le champ porte la main à son nez. C'est toi qui m'as volé, dit le maître ; le grand serpent vient de m'en instruire ; & il reprit son argent. On ne peut guère condamner une telle charlatanerie ; mais il fallait avoir à faire à des nègres.

Scipion le premier Africain , ce grand *Scipion* fort différent d'ailleurs du médecin *Brown* , fe fait croire volontiers à ses foldats qu'il étoit infpiré par les dieux. Cette grande charlatanerie étoit en ufage dès long-temps. Peut-on blâmer *Scipion* de s'en être fervi ? il fut peut-être l'homme qui fit le plus d'honneur à la république romaine ; mais pourquoi les dieux lui infpirèrent-ils de ne point rendre fes comptes ?

Numa fit mieux ; il fallait policer des brigands & un sénat qui étoit la portion de ces brigands la plus difficile à gouverner. S'il avoit propofé fes lois aux tribus affemblées , les affaffins de fon prédéceffeur lui auroient fait mille difficultés. Il s'adresse à la déeffe *Egérie* , qui lui donne des pandectes de la part de *Jupiter* ; il eft obéi fans contradiction , & il règne heureux. Ses inftructions font bonnes , fon charlatanifme fait du bien ; mais fi quelque ennemi feeret avoit découvert la fourberie , fi on avoit dit : Exterminons un fourbe qui proffitue le nom des dieux pour tromper les hommes , il courait rifque d'être envoyé au ciel avec *Romulus*.

Il eft probable que *Numa* prit très-bien fes mefures , & qu'il trompa les Romains pour leur profit , avec une habileté convenable au temps , aux lieux , à l'efprit , des premiers Romains.

Mahomet fut vingt fois fur le point d'échouer ; mais enfin il réuffit avec les Arabes de Médine ; & on le crut intime ami de l'ange *Gabriel*. Si quelqu'un venoit aujourd'hui annoncer dans Constantinople qu'il eft le favori de l'ange *Raphaël* , très-supérieur à *Gabriel* en dignité , & que c'eft à lui feul qu'il faut croire ; il ferait empalé en place publique. C'eft aux charlatans à bien prendre leur temps.

N'y avait-il pas un peu de charlatanisme dans *Socrate* avec son démon familier, & la déclaration précise d'*Apollon*, qui le proclama le plus sage de tous les hommes ? Comment *Rollin*, dans son histoire, peut-il raisonner d'après cet oracle ? comment ne fait-il pas connaître à la jeunesse que c'était une pure charlatanerie ? *Socrate* prit mal son temps. Peut-être cent ans plutôt aurait-il gouverné Athènes.

Tout chef de secte en philosophie a été un peu charlatan : mais les plus grands de tous ont été ceux qui ont aspiré à la domination. *Cromwell* fut le plus terrible de tous nos charlatans. Il parut précisément dans le seul temps où il pouvait réussir : sous *Elisabeth* il aurait été pendu ; sous *Charles II* il n'eût été que ridicule. Il vint heureusement dans le temps où l'on était dégoûté des rois ; & son fils , dans le temps où l'on était las d'un protecteur.

De la charlatanerie des sciences, & de la littérature.

LES sciences ne pouvaient guère être sans charlatanerie. On veut faire recevoir ses opinions ; le docteur subtil veut éclipser le docteur angélique ; le docteur profond veut régner seul. Chacun bâtit son système de physique, de métaphysique, de théologie scolastique ; c'est à qui fera valoir sa marchandise. Vous avez des courtiers qui la vantent, des fots qui vous croient, des protecteurs qui vous appuient.

Y a-t-il une charlatanerie plus grande que de mettre les mots à la place des choses, & de vouloir que les autres croient ce que vous ne croyez pas vous-mêmes ?

L'un établit des tourbillons de matière subtile rameuse , globuleuse , striée , cannelée ; l'autre des élémens de matière qui ne sont point matière , & une harmonie préétablie qui fait que l'horloge du corps sonne l'heure , quand l'horloge de l'ame la montre par son aiguille. Ces chimères trouvent des partisans pendant quelques années. Quand ces drogues sont passées de mode , de nouveaux énergumènes montent sur le théâtre ambulant ; ils bannissent les germes du monde , ils disent que la mer a produit les montagnes , & que les hommes ont autrefois été poissons.

Combien a-t-on mis de charlatanisme dans l'histoire , soit en étonnant le lecteur par des prodiges , soit en chatouillant la malignité humaine par des fatires , soit en flattant des familles de tyrans par d'infâmes éloges ?

La malheureuse espèce qui écrit pour vivre , est charlatane d'une autre manière. Un pauvre homme qui n'a point de métier , qui a eu le malheur d'aller au collège , & qui croit savoir écrire , va faire sa cour à un marchand libraire , & lui demande à travailler. Le marchand libraire fait que la plupart des gens domiciliés veulent avoir de petites bibliothèques , qu'il leur faut des abrégés & des titres nouveaux ; il ordonne à l'écrivain un abrégé de l'*Histoire de Rapin Thoyras* , un abrégé de l'*Histoire de l'Eglise* , un *Recueil de bons mots* tiré du *Ménagiana* , un *Diétionnaire des grands-hommes* , où l'on place un pédant inconnu à côté de *Cicéron* , & un *sonnettiero* d'Italie auprès de *Virgile*.

Un autre marchand libraire commande des romans , ou des traductions de romans. Si vous n'avez pas

d'imagination , dit-il à son ouvrier , vous prendrez quelques aventures dans *Cyrus*, dans *Gusman d'Alfarache*, dans les *Mémoires secrets* d'un homme de qualité , ou d'une femme de qualité ; & du total vous ferez un volume de quatre cents pages à vingt sous la feuille.

Un autre marchand libraire donne les gazettes & les almanachs de dix années à un homme de génie. Vous me ferez un extrait de tout cela , & vous me le rapporterez dans trois mois sous le nom d'*Histoire fidelle du temps*, par monfieur le chevalier de trois étoiles , lieutenant de vaisseau , employé dans les affaires étrangères.

De ces fortes de livres il y en a environ cinquante mille en Europe ; & tout cela passe comme le secret de blanchir la peau , de noircir les cheveux , & la panacée univerfelle.

C H A R L E S I X.

CHARLES IX roi de France , était , dit-on , un bon poète. Il est sûr que ses vers étaient admirables de son vivant. *Brantôme* ne dit pas , à la vérité , que ce roi fût le meilleur poète de l'Europe , mais il assure qu'il *fesait surtout fort gentiment des quatrains impromptu sans songer* , (comme il en a vu plusieurs ;) & quand il *fesait mauvais temps ou pluie , ou d'un extrême chaud , il envoyait querir messieurs les poètes en son cabinet , & là passait son temps avec eux.*

S'il avait toujours passé son temps ainsi , & surtout s'il avait fait de bons vers , nous n'aurions pas eu la

Saint-Barthelemi; il n'aurait pas tiré de sa fenêtre avec une carabine sur ses propres sujets comme sur des perdreaux. Ne croyez-vous pas qu'il est impossible qu'un bon poète soit un barbare? pour moi, j'en suis persuadé.

On lui attribue ces vers, faits en son nom pour *Ronsard*.

Ta lyre qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps;
Le maître elle t'en rend, & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Ces vers sont bons, mais sont-ils de lui? ne sont-ils pas de son précepteur? en voici de son imagination royale qui sont un peu différens.

Il faut suivre ton roi qui t'aime par sus tous,
Pour les vers qui de toi coulent braves & doux;
Et crois, si tu ne viens me trouver à Pontoise,
Qu'entré nous adviendra une très-grande noïse.

L'auteur de la Saint-Barthelemi pourrait bien avoir fait ceux-là. Les vers de *César* sur *Térence* sont écrits avec un peu plus d'esprit & de goût. Ils respirent l'urbanité romaine. Ceux de *François I* & de *Charles IX* se ressentent de la grossièreté welche. Plût à DIEU que *Charles IX* eût fait plus de vers même mauvais! Une application constante aux arts aimables adoucit les mœurs.

Emollit mores nec sinit esse feros.

Au reste, la langue française ne commença à se débrouiller un peu, que long-temps après *Charles IX*.

Voyez les lettres qu'on nous a conservées de *François I.* Tout est perdu fors l'honneur, est digne d'un chevalier; mais en voici une qui n'est ni de *Cicéron*, ni de *César*.

Tout a steure ynfi que je me volois mettre o lit est arrivé Laval qui m'a aporté la serteneté du lèvement du siège.

Nous avons quelques lettres de la main de *Louis XIII*, qui ne sont pas mieux écrites. On n'exige pas qu'un roi écrive des lettres comme *Pline*, ni qu'il fasse des vers comme *Virgile*; mais personne n'est dispensé de bien parler sa langue. Tout prince qui écrit comme une femme de chambre, a été fort mal élevé.

C H E M I N S.

IL n'y a pas long-temps que les nouvelles nations de l'Europe ont commencé à rendre les chemins praticables, & à leur donner quelque beauté. C'est un des grands soins des empereurs mogols & de ceux de la Chine. Mais ces princes n'ont pas approché des Romains. La voie Appienne, l'Aurélienne, la Flaminienne, l'Emilienne, la Trajane, subsistent encore. Les seuls Romains pouvaient faire de tels chemins, & seuls pouvaient les réparer.

Bergier, qui d'ailleurs a fait un livre utile, insiste beaucoup sur ce que *Salomon* employa trente mille Juifs pour couper du bois sur le Liban, quatre-vingts mille pour maçonner son temple, soixante & dix mille pour les charrois, & trois mille fix cents pour présider

aux travaux. Soit : mais il ne s'agissait pas là de grands chemins.

*Plin*e dit qu'on employa trois cents mille hommes pendant vingt ans pour bâtir une pyramide en Egypte : je le veux croire ; mais voilà trois cents mille hommes bien mal employés. Ceux qui travaillèrent aux canaux de l'Egypte , à la grande muraille , aux canaux & aux chemins de la Chine ; ceux qui construisirent les voies de l'empire romain ; furent plus avantageusement occupés que les trois cents mille misérables qui bâtirent des tombeaux en pointe , pour faire reposer le cadavre d'un superstitieux égyptien.

On connaît assez les prodigieux ouvrages des Romains , les lacs creusés ou détournés , les collines applanies , la montagne percée par *Vespasien* dans la voie Flaminienne l'espace de mille pieds de longueur , & dont l'inscription subsiste encore. Le Pausilipe n'en approche pas.

Il s'en faut beaucoup que les fondations de la plupart de nos maisons soient aussi solides que l'étaient les grands chemins dans le voisinage de Rome ; & ces voies publiques s'étendirent dans tout l'empire , mais non pas avec la même solidité. Ni l'argent , ni les hommes n'auraient pu y suffire.

Presque toutes les chaussées d'Italie étaient relevées sur quatre pieds de fondation. Lorsqu'on trouvait un marais sur le chemin , on le comblait. Si on rencontrait un endroit montagneux , on le joignait au chemin par une pente douce. On soutenait en plusieurs lieux ces chemins par des murailles.

Sur les quatre pieds de maçonnerie étaient posées de larges pierres de taille , des marbres épais de près

d'un pied, & souvent larges de dix ; ils étaient piqués au ciseau, afin que les chevaux ne glissent pas. On ne savait ce qu'on devait admirer davantage ou l'utilité ou la magnificence.

Presque toutes ces étonnantes constructions se firent aux dépens du trésor public. *César* répara & prolongea la voie Appienne de son propre argent ; mais son argent n'était que celui de la république.

Quels hommes employait-on à ces travaux ? les esclaves, les peuples domptés, les provinciaux qui n'étaient point citoyens romains. On travaillait par corvées, comme on fait en France & ailleurs ; mais on leur donnait une petite rétribution.

Auguste fut le premier qui joignit les légions au peuple pour travailler aux grands chemins dans les Gaules, en Espagne, en Asie. Il perça les Alpes à la vallée qui porta son nom, & que les Piémontais & les Français appellent par corruption la *vallée d'Aoste*. Il fallut d'abord soumettre tous les sauvages qui habitaient ces cantons. On voit encore entre le grand & le petit Saint-Bernard, l'arc de triomphe que le sénat lui érigea après cette expédition. Il perça encore les Alpes par un autre côté qui conduit à Lyon, & de là dans toute la Gaule. Les vaincus n'ont jamais fait pour eux-mêmes ce que firent les vainqueurs.

La chute de l'empire romain fut celle de tous les ouvrages publics, comme de toute police, de tout art, de toute industrie. Les grands chemins disparurent dans les Gaules, excepté quelques chaussées que la malheureuse reine *Brunchaut* fit réparer pour un peu de temps. A peine pouvait-on aller à cheval sur les anciennes voies, qui n'étaient plus que des abîmes de

bourbe entre-mêlée de pierres. Il fallait passer par les champs labourables ; les charrettes faisaient à peine en un mois le chemin qu'elles font aujourd'hui dans une semaine. Le peu de commerce qui subsista fut borné à quelques draps, quelques toiles, un peu de mauvaise quincaillerie, qu'on portait à dos de mulet dans des prisons à crénaux & à mâchicoulis qu'on appelait *châteaux*, situés dans des marais ou sur la cime des montagnes couvertes de neige.

Pour peu qu'on voyageât pendant les mauvaises saisons si longues & si rebutantes dans les climats septentrionaux, il fallait ou enfoncer dans la fange, ou gravir sur des rocs. Telles furent l'Allemagne & la France entière jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Tout le monde était en bottes : on allait dans les rues sur des échasses dans plusieurs villes d'Allemagne.

Enfin sous *Louis XIV*, on commença les grands chemins que les autres nations ont imités. On en a fixé la largeur à soixante pieds en 1720. Ils sont bordés d'arbres en plusieurs endroits jusqu'à trente lieues de la capitale ; cet aspect forme un coup d'œil admirable. Les voies militaires romaines n'étaient larges que de seize pieds, mais elles étaient infiniment plus solides. On n'était pas obligé de les réparer tous les ans comme les nôtres. Elles étaient embellies de monumens, de colonnes milliaires, & même de tombeaux superbes : car ni en Grèce ni en Italie il n'était permis de faire servir les villes de sépulture, encore moins les temples ; c'eût été un sacrilège. Il n'en était pas comme dans nos églises, où une vanité de barbares fait ensevelir à prix d'argent des bourgeois riches qui infectent le lieu même où l'on vient adorer DIEU, & où l'encens

ne semble brûler que pour déguiser les odeurs des cadavres, tandis que les pauvres pourrissent dans le cimetière attenant, & que les uns & les autres répandent les maladies contagieuses parmi les vivans.

Les empereurs furent presque les seuls dont les cendres reposèrent dans des monumens érigés à Rome.

Les grands chemins de soixante pieds de large occupent trop de terrain. C'est environ quarante pieds de trop. La France a près de deux cents lieues ou environ de l'embouchure du Rhône au fond de la Bretagne, autant de Perpignan à Dunkerque, en comptant la lieue à deux mille cinq cents toises. Cela fait cent vingt millions de pieds quarrés pour deux seuls grands chemins, perdus pour l'agriculture. Cette perte est très-considérable dans un pays où les récoltes ne sont pas toujours abondantes.

On essaya de paver le grand chemin d'Orléans, qui n'était pas de cette largeur; mais on s'aperçut depuis que rien n'était plus mal imaginé pour une route couverte continuellement de gros charrois. De ces pavés posés tout simplement sur la terre, les uns se baissent, les autres s'élèvent, le chemin devient raboteux, & bientôt impraticable; il a fallu y renoncer.

Les chemins recouverts de gravier & de sable exigent un nouveau travail toutes les années. Ce travail nuit à la culture des terres, & ruine l'agriculteur.

M. *Turgot*, fils du prévôt des marchands, dont le nom est en bénédiction à Paris, & l'un des plus éclairés magistrats du royaume & des plus zélés pour le bien public, & le bienfaisant M. de *Fontcité*, ont remédié

autant qu'ils ont pu à ce fatal inconvénient dans les provinces du Limoufin & de la Normandie. (1)

On a prétendu qu'on devait, à l'exemple d'*Auguste* & de *Trajan*, employer les troupes à la confection des chemins; mais alors il faudrait augmenter la paye du soldat; & un royaume qui n'était qu'une province de l'empire romain, & qui est souvent obéré, peut rarement entreprendre ce que l'empire romain faisait sans peine.

C'est une coutume assez sage dans les Pays-Bas d'exiger de toutes les voitures un péage modique pour l'entretien des voies publiques. Ce fardeau n'est point pesant. Le paysan est à l'abri des vexations. Les chemins y font une promenade continue très-agréable.

Les canaux sont beaucoup plus utiles. Les Chinois surpassent tous les peuples par ces monumens qui exigent un entretien continuel. *Louis XIV*, *Colbert*, & *Riquet*, se sont immortalisés par le canal qui joint les deux mers; on ne les a pas encore imités. Il n'est pas difficile de traverser une grande partie de la France par des canaux. Rien n'est plus aisé en Allemagne que

(1) M. *Turgot* étant contrôleur-général, obtint de la justice & de la bonté du roi un édit qui abolissait la corvée & la remplaçait par un impôt général sur les terres. Mais on l'obligea d'exempter les biens du clergé de cet impôt, & d'en établir une partie sur les tailles. Malgré cela c'était encore un des plus grands biens qu'on pût faire à la nation. Cet édit enregistré au lit de justice n'a subsisté que trois mois. Mais huit ou neuf généralités ont suivi l'exemple de celle de Limoges. On doit aussi à M. *Turgot* d'avoir restreint la largeur des routes dans les limites convenables. Les chemins qu'il a fait exécuter en Limoufin sont des chefs-d'œuvre de construction, & sont formés sur les mêmes principes que les voies romaines dont on retrouve encore quelques restes dans les Gaules; tandis que les chemins faits par corvées, & nécessairement alors très-mal construits, exigent d'éternelles réparations qui sont une nouvelle charge pour le peuple.

dejoindre le Rhin au Danube; mais on a mieux aimé s'égorger & se ruiner pour la possession de quelques villages que de contribuer au bonheur du monde.

C H I E N.

L semble que la nature ait donné le chien à l'homme pour sa défense & pour son plaisir. C'est de tous les animaux le plus fidelle : c'est le meilleur ami que puisse avoir l'homme.

Il paraît qu'il y en a plusieurs espèces absolument différentes. Comment imaginer qu'un lévrier vienne originairement d'un barbet ? il n'en a ni le poil, ni les jambes, ni le corsage, ni la tête, ni les oreilles, ni la voix, ni l'odorat, ni l'instinct. Un homme qui n'aurait vu, en fait de chiens, que des barbets ou des épagneuls, & qui verrait un lévrier pour la première fois, le prendrait plutôt pour un petit cheval nain que pour un animal de la race épagneule. Il est bien vraisemblable que chaque race fut toujours ce qu'elle est, sauf le mélange de quelques-unes en petit nombre.

Il est étonnant que le chien ait été déclaré immonde dans la loi juive, comme l'ixion, le griffon, le lièvre, le porc, l'anguille; il faut qu'il y ait quelque raison physique ou morale que nous n'ayons pu encore découvrir.

Ce qu'on raconte de la sagacité, de l'obéissance, de l'amitié, du courage, des chiens, est prodigieux, & est vrai. Le philosophe militaire *Ulloa* nous assure (a) que dans le Pérou les chiens espagnols reconnaissent

(a) *Voyage d'Ulloa au Pérou*, liv. VI.

les hommes de race indienne , les poursuivent & les déchirent ; que les chiens péruviens en font autant des Espagnols. Ce fait semble prouver que l'une & l'autre espèce de chien retient encore la haine qui lui fut inspirée du temps de la découverte , & que chaque race combat toujours pour ses maîtres avec le même attachement & la même valeur.

Pourquoi donc le mot de *chien* est-il devenu une injure ? on dit par tendresse , *mon moineau* , *ma colombe* , *ma poule* ; on dit même *mon chat* ; quoique cet animal soit traître. Et quand on est fâché , on appelle les gens *chiens* ! Les Turcs mêmes , sans être en colère , disent par une horreur mêlée au mépris , les *chiens de chrétiens*. La populace anglaise , en voyant passer un homme qui par son maintien , son habit , & sa perruque , a l'air d'être né vers les bords de la Seine ou de la Loire , l'appelle communément *French dog* , chien de Français. Cette figure de rhétorique n'est pas polie , & paraît injuste.

Le délicat *Homère* introduit d'abord le divin *Achille* disant au divin *Agamemnon* , qu'il est *impudent comme un chien*. Cela pourrait justifier la populace anglaise.

Les plus zélés partisans du chien doivent confesser que cet animal a de l'audace dans les yeux ; que plusieurs sont hargneux , qu'ils mordent quelquefois des inconnus en les prenant pour des ennemis de leurs maîtres ; comme des sentinelles tirent sur les passans qui approchent trop de la contrescarpe. Ce sont-là probablement les raisons qui ont rendu l'épithète de *chien* une injure , mais nous n'osons décider.

Pourquoi le chien a-t-il été adoré ou révééré (comme on voudra) chez les Egyptiens ? C'est , dit-on , que le

chien avertit l'homme. *Plutarque* nous apprend (b) qu'après que *Cambyse* eut tué leur bœuf *Apis*, & l'eut fait mettre à la broche, aucun animal n'osa manger les restes des convives, tant était profond le respect pour *Apis*; mais le chien ne fut pas si scrupuleux, il avala du dieu. Les Egyptiens furent scandalisés comme on le peut croire, & *Anubis* perdit beaucoup de son crédit.

Le chien conserva pourtant l'honneur d'être toujours dans le ciel sous le nom du *grand* & du *petit chien*. Nous eumes constamment les jours caniculaires.

Mais de tous les chiens, *Cerbère* fut celui qui eut le plus de réputation; il avait trois gueules. Nous avons remarqué que tout allait par trois. *Isis*, *Osiris*, & *Orus*, les trois premières divinités égyptiennes; les trois frères, dieux du monde grec, *Jupiter*, *Neptune*, & *Pluton*; les trois parques; les trois furies; les trois juges d'enfer; les trois gueules du chien de là-bas.

Nous nous apercevons ici avec douleur que nous avons omis l'article des *chats*; mais nous nous consolons en renvoyant à leur histoire. (*) Nous remarquerons seulement qu'il n'y a point de chats dans les cieus, comme il y a des chèvres, des écrevisses, des taureaux, des béliers, des aigles, des lions, des poissons, des lièvres, & des chiens. Mais en récompense, le chat fut consacré ou révééré, ou adoré du culte de *dulie* dans quelques villes, & peut-être de *latrie* par quelques femmes.

(b) *Plutarque*, chap. d'*Isis* & d'*Osiris*.

(*) Par *Moncrif* de l'académie française.

DE LA CHINE.

SECTION PREMIERE.

Nous avons assez remarqué ailleurs combien il est téméraire & mal-adroit de disputer à une nation telle que la Chinoise ses titres authentiques. Nous n'avons aucune maison en Europe dont l'antiquité soit aussi bien prouvée que celle de l'empire de la Chine. Figurons-nous un savant maronite du mont Athos, qui contesterait la noblesse des *Morozini*, des *Tiepolo*, & des autres anciennes maisons de Venise, des princes d'Allemagne, des *Montmorency*, des *Châtillons*, des *Talleyrand*, de France, sous prétexte qu'il n'en est parlé ni dans *S^t Thomas*, ni dans *S^t Bonaventure*. Ce maronite passerait-il pour un homme de bon sens ou de bonne foi ?

Je ne fais quels lettrés de nos climats se sont effrayés de l'antiquité de la nation chinoise. Mais ce n'est point ici une affaire de scolastique. Laissez tous les lettrés chinois, tous les mandarins, tous les empereurs, reconnaître *Fo-hi* pour un des premiers qui donnèrent des lois à la Chine environ deux mille cinq ou six cents ans avant notre ère vulgaire. Convenez qu'il faut qu'il y ait des peuples avant qu'il y ait des rois. Convenez qu'il faut un temps prodigieux avant qu'un peuple nombreux, ayant inventé les arts nécessaires, se soit réuni pour se choisir un maître. Si vous n'en convenez pas, il ne nous importe. Nous croirons toujours sans vous que deux & deux font quatre.

Dans

Dans une province d'Occident , nommée autrefois *la Celtique* , on a poussé le goût de la singularité & du paradoxe jusqu'à dire que les Chinois n'étaient qu'une colonie d'Égypte , ou bien , si l'on veut , de Phénicie. On a cru prouver , comme on prouve tant d'autres choses , qu'un roi d'Égypte appelé *Ménès* par les Grecs , était le roi de la Chine *Yu* , & qu'*Atoes* était *Ki* , en changeant seulement quelques lettres ; & voici de plus comme on a raisonné.

Les Égyptiens allumaient des flambeaux quelquefois pendant la nuit , les Chinois allument des lanternes ; donc les Chinois sont évidemment une colonie d'Égypte. Le Jésuite *Parrenin* , qui avait déjà vécu vingt-cinq ans à la Chine , & qui possédait également la langue & les sciences des Chinois , a réfuté toutes ces imaginations avec autant de politesse que de mépris. Tous les missionnaires , tous les Chinois à qui l'on conta qu'au bout de l'Occident on faisait la réforme de l'empire de la Chine , ne firent qu'en rire. Le père *Parrenin* répondit un peu plus sérieusement. Vos Égyptiens , disait-il , passèrent apparemment par l'Inde pour aller peupler la Chine. L'Inde alors était-elle peuplée ou non ? si elle l'était , aurait-elle laissé passer une armée étrangère ? si elle ne l'était pas , les Égyptiens ne seraient-ils pas restés dans l'Inde ? auraient-ils pénétré par des déserts & des montagnes impraticables jusqu'à la Chine , pour y aller fonder des colonies , tandis qu'ils pouvaient si aisément en établir sur les rivages fertiles de l'Inde & du Gange ?

Les compilateurs d'une histoire universelle imprimée en Angleterre , ont voulu aussi dépouiller les Chinois

de leur antiquité , parce que les jésuites étaient les premiers qui avaient bien fait connaître la Chine. C'est-là sans doute une bonne raison pour dire à toute une nation : *vous en avez menti.*

Il y a , ce me semble , une réflexion bien importante à faire sur les témoignages que *Confutzé* , nommé parmi nous *Confucius* , rend à l'antiquité de sa nation ; c'est que *Confutzé* n'avait nul intérêt de mentir ; il ne faisait point le prophète , il ne se disait point inspiré , il n'enseignait point une religion nouvelle , il ne recourait point aux prestiges ; il ne flatte point l'empereur sous lequel il vivait , il n'en parle seulement pas. C'est enfin le seul des instituteurs du monde qui ne se soit point fait suivre par des femmes.

J'ai connu un philosophe qui n'avait que le portrait de *Confucius* dans son arrière-cabinet ; il mit au bas ces quatre vers :

De la seule raison salutaire interprète ,
 Sans éblouir le monde , éclairant les esprits ,
 Il ne parla qu'en sage , & jamais en prophète ;
 Cependant on le crut , & même en son pays.

J'ai lu ses livres avec attention , j'en ai fait des extraits ; je n'y ai trouvé que la morale la plus pure , sans aucune teinture de charlatanisme. Il vivait six cents ans avant notre ère vulgaire. Ses ouvrages furent commentés par les plus savans hommes de la nation. S'il avait menti , s'il avait fait une fausse chronologie , s'il avait parlé d'empereurs qui n'eussent point existé , ne se serait-il trouvé personne dans une nation savante qui eût réformé la chronologie de *Confutzé* ? Un seul chinois a voulu le contredire , & il a été universellement bafoué.

Ce n'est pas ici la peine d'opposer le monument de la grande muraille de la Chine aux monumens des autres nations qui n'en ont jamais approché ; ni de redire que les pyramides d'Egypte ne sont que des masses inutiles & puériles en comparaison de ce grand ouvrage ; ni de parler de trente-deux éclipses calculées dans l'ancienne chronique de la Chine , dont vingt-huit ont été vérifiées par les mathématiciens d'Europe ; ni de faire voir combien le respect des Chinois pour leurs ancêtres assure l'existence de ces mêmes ancêtres ; ni de répéter au long combien ce même respect a nuï chez eux au progrès de la physique , de la géométrie , & de l'astronomie.

On fait assez qu'ils sont encore aujourd'hui ce que nous étions tous il y a environ trois cents ans , des raisonneurs très-ignorans. Le plus savant chinois ressemble à un de nos savans du quinzième siècle qui possédait son *Aristote*. Mais on peut être un fort mauvais physicien & un excellent moraliste. Aussi c'est dans la morale & dans l'économie politique , dans l'agriculture , dans les arts nécessaires , que les Chinois se sont perfectionnés. Nous leur avons enseigné tout le reste ; mais dans cette partie nous devions être leurs disciples.

De l'expulsion des missionnaires de la Chine

HUMAINEMENT parlant , & indépendamment des services que les jésuites pouvaient rendre à la religion chrétienne , n'étaient-ils pas bien malheureux d'être venus de si loin porter la discorde & le trouble dans le plus vaste royaume & le mieux policé de la

terre ? Et n'était-ce pas abuser horriblement de l'indulgence & de la bonté des peuples orientaux, surtout après les torrens de fang versés à leur occasion au Japon ? scène affreuse dont cet empire n'a cru pouvoir prévenir les suites qu'en fermant ses ports à tous les étrangers.

Les jésuites avaient obtenu de l'empereur de la Chine *Cam-hi* la permission d'enseigner le catholicisme ; ils s'en servirent pour faire croire à la petite portion du peuple dirigé par eux, qu'on ne pouvait servir d'autre maître que celui qui tenait la place de DIEU sur la terre , & qui résidait en Italie sur le bord d'une petite rivière nommée le *Tibre* ; que toute autre opinion religieuse, tout autre culte, était abominable aux yeux de DIEU, & qu'il punirait éternellement quiconque ne croirait pas aux jésuites ; que l'empereur *Cam-hi* leur bienfaiteur, qui ne pouvait pas prononcer christ parce que les Chinois n'ont point la lettre R, serait damné à tout jamais ; que l'empereur *Yontchin* son fils le ferait sans miséricorde ; que tous les ancêtres des Chinois & des Tartares l'étaient ; que leurs descendants le feraient ainsi que tout le reste de la terre ; & que les révérends pères jésuites avaient une compassion vraiment paternelle de la damnation de tant d'ames,

Ils vinrent à bout de persuader trois princes du fang tartare. Cependant l'empereur *Cam-hi* mourut à la fin de 1722. Il laissa l'empire à son quatrième fils *Yontchin* , qui a été si célèbre dans le monde entier par la justice & par la sagesse de son gouvernement , par l'amour de ses sujets , & par l'expulsion des jésuites.

Ils commencèrent par baptiser les trois princes & plusieurs personnes de leur maison : ces néophytes eurent le malheur de défobéir à l'empereur en quelques points qui ne regardaient que le service militaire. Pendant ce temps-là même l'indignation de tout l'empire éclata contre les missionnaires; tous les gouverneurs des provinces, tous les colao, présentèrent contre eux des mémoires. Les accusations furent portées si loin, qu'on mit aux fers les trois princes disciples des jésuites.

Il est évident que ce n'était pas pour avoir été baptisés qu'on les traita si durement, puisque les jésuites eux-mêmes avouent dans leurs lettres que pour eux ils n'essuyèrent aucune violence, & que même ils furent admis à une audience de l'empereur, qui les honora de quelques présens. Il est donc prouvé que l'empereur *Yontchin* n'était nullement persécuteur; & si les princes furent renfermés dans une prison vers la Tartarie, tandis qu'on traitait si bien leurs convertisseurs, c'est une preuve indubitable qu'ils étaient prisonniers d'Etat, & non pas martyrs.

L'empereur céda bientôt après aux cris de la Chine entière; on demandait le renvoi des jésuites, comme depuis en France & dans d'autres pays on a demandé leur abolition. Tous les tribunaux de la Chine voulaient qu'on les fît partir sur le champ pour Macao, qui est regardé comme une place séparée de l'empire, & dont on a laissé toujours la possession aux Portugais avec garnison chinoise.

Yontchin eut la bonté de consulter les tribunaux & les gouverneurs, pour savoir s'il y aurait quelque danger à faire conduire tous les jésuites dans la

province de Kanton. En attendant la réponse il fit venir trois jésuites en sa présence, & leur dit ces propres paroles que le père *Parennin* rapporte avec beaucoup de bonne foi : » Vos européens dans la province de » Fo Kien voulaient anéantir nos lois (a) & trou- » blaient nos peuples ; les tribunaux me les ont » déferés ; j'ai dû pourvoir à ces défords ; il y va » de l'intérêt de l'empire. . . Que diriez-vous si j'en- » voyais dans votre pays une troupe de bonzes & » de lamas prêcher leur loi ? comment les recevriez- » vous ? . . . Si vous avez su tromper mon père , » n'espérez pas me tromper de même. . . Vous voulez » que les Chinois se fassent chrétiens , votre loi le » demande , je le fais bien ; mais alors que devien- » drions-nous ? les sujets de vos rois. Les chrétiens » ne croient que vous ; dans un temps de trouble ils » n'écouteront d'autre voix que la vôtre. Je fais » bien qu'actuellement il n'y a rien à craindre ; mais » quand les vaisseaux viendront par mille & dix » mille , alors il pourrait y avoir du défordre.

» La Chine au nord touche le royaume des Russes » qui n'est pas méprisable ; elle a au sud les Européens » & leurs royaumes qui sont encore plus confidé- » rables ; (*) & à l'ouest les princes de Tartarie qui » nous font la guerre depuis huit ans. . . . *Laurent Lange*, compagnon du prince *Ismaelof* ambassadeur » du czar , demandait qu'on accordât aux Russes la » permission d'avoir dans toutes les provinces une » factorerie ; on ne le leur permit qu'à Pékin & sur

(a) Le pape y avait déjà nommé un évêque.

(*) *Yutchin* entend par-là les établissemens des Européens dans l'Inde.

„ les limites de Kalkas. Je vous permets de demeurer
 „ de même ici & à Kanton, tant que vous ne don-
 „ nerez aucun fujet de plainte ; & si vous en donnez ,
 „ je ne vous laisserai ni ici ni à Kanton. „

On abattit leurs maisons & leurs églises dans toutes les autres provinces. Enfin les plaintes contre eux redoublèrent. Ce qu'on leur reprochait le plus, c'était d'affaiblir dans les enfans le respect pour leurs pères, en ne rendant point les honneurs dus aux ancêtres ; d'assembler indécemment les jeunes gens & les filles dans les lieux écartés qu'ils appelaient *églises* ; de faire agenouiller les filles entre leurs jambes , & de leur parler bas en cette posture. Rien ne paraissait plus monstrueux à la délicatesse chinoise. L'empereur *Yontchin* daigna même en avertir les jésuites ; après quoi il renvoya la plupart des missionnaires à Macao , mais avec des politesses & des attentions dont les seuls Chinois peut-être sont capables.

Il retint à Pékin quelques jésuites mathématiciens , entr'autres ce même *Paremin* dont nous avons déjà parlé , & qui possédant parfaitement le chinois & le tartare , avait souvent servi d'interprète. Plusieurs jésuites se cachèrent dans des provinces éloignées , d'autres dans Kanton même ; & on ferma les yeux.

Enfin, l'empereur *Yontchin* étant mort, son fils & son successeur *Kien-Long* acheva de contenter la nation , en faisant partir pour Macao tous les missionnaires déguifés qu'on put trouver dans l'empire. Un édit folemnel leur en interdit à jamais l'entrée. S'il en vient quelques-uns , on les prie civilement d'aller exercer leurs talens ailleurs. Point de traitement dur , point de persécution. On m'a assuré qu'en 1760 un

jésuite de Rome étant allé à Kanton , & ayant été déferé par un facteur des Hollandais, le colao gouverneur de Kanton le renvoya avec un présent d'une pièce de foie, des provifions, & de l'argent.

Du prétendu athéisme de la Chine.

ON a examiné plusieurs fois cette accusation d'athéisme, intentée par nos théologaux d'Occident contre le gouvernement chinois (*b*) à l'autre bout du monde; c'est assurément le dernier excès de nos folies & de nos contradictions pédantesques. Tantôt on prétendait dans une de nos facultés que les tribunaux ou parlemens de la Chine étaient idolâtres, tantôt qu'ils ne reconnaissaient point de divinité; & ces raisonneurs pouffaient quelquefois leur fureur de raisonner jusqu'à soutenir que les Chinois étaient à la fois athées & idolâtres.

Au mois d'octobre 1700, la sorbonne déclara hérétiques toutes les propositions qui soutenaient que l'empereur & les colao croyaient en DIEU. On se fait de gros livres dans lesquels on démontrait, selon la façon théologique de démontrer, que les Chinois n'adoraient que le ciel matériel.

Nil præter nubes & cæli numen adorant.

Mais s'ils adoraient ce ciel matériel, c'était donc là leur dieu. Ils ressembloient aux Perses qu'on dit avoir adoré le soleil; ils ressembloient aux anciens Arabes qui adoraient les étoiles; ils n'étaient donc ni fabricateurs d'idoles, ni athées. Mais un docteur n'y regarde

(*b*) Voyez dans le *Siècle de Louis XIV*, dans l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, & ailleurs.

pas de si près, quand il s'agit dans son tripot de déclarer une proposition hérétique & mal sonnante.

Ces pauvres gens qui se faisaient tant de fracas en 1700 sur le ciel matériel des Chinois, ne savaient pas qu'en 1689 les Chinois ayant fait la paix avec les Russes à Niptchou qui est la limite des deux empires, ils érigeaient la même année, le 8 septembre, un monument de marbre sur lequel on grava en langue chinoise & en latin ces paroles mémorables :

Si quelqu'un a jamais la pensée de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur souverain de toutes choses, qui connaît les cœurs, de punir ces perfides, &c. (c)

Il suffisait de savoir un peu de l'histoire moderne pour mettre fin à ces disputes ridicules; mais les gens qui croient que le devoir de l'homme consiste à commenter *S^t Thomas & Scot*, ne s'abaissent pas à s'informer de ce qui se passe entre les plus grands empires de la terre.

S E C T I O N I I.

NOUS allons chercher à la Chine de la terre, comme si nous n'en avions point; des étoffes, comme si nous manquions d'étoffes; une petite herbe pour infuser dans de l'eau, comme si nous n'avions point de simples dans nos climats. En récompense, nous voulons convertir les Chinois: c'est un zèle très-louable; mais il ne faut pas leur contester leur antiquité, & leur dire qu'ils sont des idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un capucin, ayant été bien reçu dans un château

(c) Voyez l'*Histoire de la Russie sous Pierre I*, écrite sur les mémoires envoyés par l'impératrice *Elisabeth*.

des *Montmorency*, voulût leur persuader qu'ils sont nouveaux nobles, comme les secrétaires du roi, & les accuser d'être idolâtres, parce qu'il aurait trouvé dans ce château deux ou trois statues de connétables, pour lesquelles on aurait un profond respect?

Le célèbre *Wolf*, professeur de mathématiques dans l'université de Hall, prononça un jour un très-bon discours, à la louange de la philosophie chinoise; il loua cette ancienne espèce d'hommes, qui diffère de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles, & par le raisonnement; il loua, dis-je, les Chinois d'adorer un Dieu suprême, & d'aimer la vertu; il rendait cette justice aux empereurs de la Chine, aux colao, aux tribunaux, aux lettrés. La justice qu'on rend aux bonzes est d'une espèce différente.

Il faut savoir que ce *Wolf* attirait à Hall un millier d'écoliers de toutes les nations. Il y avait dans la même université un professeur de théologie nommé *Lange*, qui n'attirait personne; cet homme, au désespoir de geler de froid seul dans son auditoire, voulut, comme de raison, perdre le professeur de mathématiques; il ne manqua pas, selon la coutume de ses semblables, de l'accuser de ne pas croire en DIEU.

Quelques écrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le gouvernement de Pékin était athée. *Wolf* avait loué les philosophes de Pékin, donc *Wolf* était athée; l'envie & la haine ne font jamais de meilleurs syllogismes. Cet argument de *Lange*, soutenu d'une cabale & d'un protecteur, fut trouvé concluant par le roi du pays, qui envoya un dilemme en forme au mathématicien; ce dilemme lui

donnait le choix de fortir de Hall dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme *Wolf* raisonnait fort juste, il ne manqua pas de partir; sa retraite ôta au roi deux ou trois cents mille écus par an, que ce philosophe faisait entrer dans le royaume, par l'affluence de ses disciples.

Cet exemple doit faire sentir aux souverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & sacrifier un grand-homme à la fureur d'un sot. Revenons à la Chine.

De quoi nous avifons-nous, nous autres au bout de l'Occident, de disputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour savoir s'il y avait eu quatorze princes, ou non, avant *Fo-hi* empereur de la Chine, & si ce *Fo-hi* vivait trois mille, ou deux mille neuf cents ans, avant notre ère vulgaire? Je voudrais bien que deux Irlandais s'avifassent de se quereller à Dublin, pour savoir quel fut au douzième siècle le possesseur des terres que j'occupe aujourd'hui; n'est-il pas évident qu'ils devraient s'en rapporter à moi qui ai les archives entre mes mains? Il en est de même à mon gré des premiers empereurs de la Chine; il faut s'en rapporter aux tribunaux du pays.

Disputez tant qu'il vous plaira sur les quatorze princes qui régèrent avant *Fo-hi*, votre belle dispute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très-peuplée alors, & que les lois y régnaient. Maintenant, je vous demande si une nation assemblée, qui a des lois & des princes, ne suppose pas une prodigieuse antiquité? Songez combien de temps il faut pour qu'un concours singulier de circonstances fasse trouver le fer dans les

mines , pour qu'on l'emploie à l'agriculture , pour qu'on invente la navette & tous les autres arts.

Ceux qui font les enfans à coup de plume , ont imaginé un fort plaifant calcul. Le jéfuite *Pétau* , par une belle fupputation , donne à la terre , deux cents quatre-vingt-cinq ans après le déluge , cent fois plus d'habitans qu'on n'ofe lui en fuppofer à préfent. Les *Cumberlands* & les *Whiflons* ont fait des calculs auffi comiques ; ces bonnes gens n'avaient qu'à confulter les regiftres de nos colonies en Amérique , ils auraient été bien étonnés , ils auraient appris combien peu le genre-humain fe multiplie , & qu'il diminue très-fouvent , au lieu d'augmenter.

Laiſſons donc , nous qui fommes d'hier , nous defcendans des Celtes , qui venons de défricher les forêts de nos contrées fauvages ; laiſſons les Chinois & les Indiens jouir en paix de leur beau climat & de leur antiquité. Ceſſons furtout d'appeler idolâtre l'empereur de la Chine , & le fouba de Dékan. Il ne faut pas être fanatique du mérite chinois ; la conſtitution de leur empire eſt à la vérité la meilleure qui ſoit au monde ; la ſeule qui ſoit toute fondée ſur le pouvoir paternel ; la ſeule dans laquelle un gouverneur de province ſoit puni , quand en ſortant de charge il n'a pas eu les acclamations du peuple ; la ſeule qui ait inſtitué des prix pour la vertu , tandis que par-tout ailleurs les lois ſe bornent à punir le crime ; la ſeule qui ait fait adopter ſes lois à ſes vainqueurs , tandis que nous ſommes encore ſujets aux coutumes des Burgundiens , des Francs , & des Goths , qui nous ont domptés. Mais on doit avouer que le petit peuple , gouverné par des bonzes , eſt auffi fripon que le nôtre ; qu'on y vend

tout fort cher aux étrangers, ainsi que chez nous ; que dans les sciences, les Chinois font encore au terme où nous étions il y a deux cents ans ; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules ; qu'ils croient aux talismans , à l'astrologie judiciaire, comme nous y avons cru long-temps.

Avouons encore qu'ils ont été étonnés de notre thermomètre , de notre manière de mettre des liqueurs à la glace avec du salpêtre , & de toutes les expériences de *Torricelli* & d'*Otto de Guericke*, tout comme nous le fûmes lorsque nous vîmes ces amusemens de physique pour la première fois ; ajoutons que leurs médecins ne guérissent pas plus les maladies mortelles que les nôtres , & que la nature toute seule guérit à la Chine les petites maladies comme ici ; mais tout cela n'empêche pas que les Chinois, il y a quatre mille ans, lorsque nous ne savions pas lire, ne fussent toutes les choses essentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

La religion des lettrés, encore une fois, est admirable. Point de superstitions, point de légendes absurdes, point de ces dogmes qui insultent à la raison & à la nature, & auxquels des bonzes donnent mille sens différens, parce qu'ils n'en ont aucun. Le culte le plus simple leur a paru le meilleur depuis plus de quarante siècles. Ils font ce que nous pensons qu'étaient *Seth*, *Enoch*, & *Noé* ; ils se contentent d'adorer un Dieu avec tous les sages de la terre, tandis qu'en Europe on se partage entre *Thomas & Bonaventure*, entre *Calvin & Luther*, entre *Jansenius & Molina*.

CHRISTIANISME. (1)

SECTION PREMIERE.

*Etablissement du christianisme , dans son état civil
& politique.*

DIEU nous garde d'oser mêler ici le divin au profane , nous ne fondons point les voies de la Providence. Hommes, nous ne parlerons qu'à des hommes.

Lorsqu'*Antoine*, & ensuite *Auguste* eurent donné la Judée à l'arabe *Hérode* leur créature & leur tributaire, ce prince, étranger chez les Juifs, devint le plus puissant de tous les rois. Il eut des ports sur la Méditerranée, Ptolémaïde, Ascalon. Il bâtit des villes, il éleva un temple au dieu *Apollon* dans Rhodes, un temple à *Auguste* dans Césarée. Il bâtit de fond en comble celui de Jérusalem, & il en fit une très-forte citadelle. La Palestine, sous son règne, jouit d'une profonde paix. Enfin, il fut regardé comme un messie, tout barbare qu'il était dans sa famille, & tout tyran de son peuple dont il dévorait la substance pour subvenir à ses grandes entreprises. Il n'adorait que *César*, & il fut presque adoré des hérوديens.

La secte des Juifs était répandue depuis long-temps dans l'Europe & dans l'Asie; mais ses dogmes étaient entièrement ignorés. Personne ne connaissait les livres juifs, quoique plusieurs fussent, dit-on, déjà traduits

(1) Ces deux articles *christianisme*, tirés de deux ouvrages différens, sont imprimés ici suivant l'ordre chronologique. On y voit comment M. de *Voltaire* s'enhardissait peu-à-peu à lever le voile dont il avait d'abord couvert ses opinions.

en grec dans Alexandrie. On ne savait des Juifs que ce que les Turcs & les Persans savent aujourd'hui des Arméniens, qu'ils sont des courtiers de commerce, des agens de change. Du reste un Turc ne s'informe jamais si un Arménien est eutichéen, ou jacobite, ou chrétien de *S^t Jean*, ou arien.

Le théisme de la Chine & les respectables livres de *Confuzée*, qui vécut environ six cents ans avant *Hérodé*, étaient encore plus ignorés des nations occidentales que les rites juifs.

Les Arabes, qui fournissaient les denrées précieuses de l'Inde aux Romains, n'avaient pas plus d'idée de la théologie des brachmanes que nos matelots qui vont à Pondichéri ou à Madras. Les femmes indiennes étaient en possession de se brûler sur le corps de leurs maris de temps immémorial; & ces sacrifices étonnans qui sont encore en usage, étaient aussi ignorés des Juifs que les coutumes de l'Amérique. Leurs livres qui parlent de *Gog* & de *Magog*, ne parlent jamais de l'Inde.

L'ancienne religion de *Zoroastre* était célèbre & n'en était pas plus connue dans l'empire romain. On savait seulement en général que les mages admettaient une résurrection, un paradis, un enfer; & il fallait bien que cette doctrine eût percé chez les Juifs voisins de la Chaldée, puisque la Palestine était partagée du temps d'*Hérodé* entre les pharisiens qui commençaient à croire le dogme de la résurrection, & les saducéens qui ne regardaient cette doctrine qu'avec mépris.

Alexandrie, la ville la plus commerçante du monde entier, était peuplée d'Égyptiens qui adoraient *Sérapis*, & qui consacraient des chats; de Grecs qui philosophaient, de Romains qui dominaient, de Juifs qui

s'enrichissaient. Tous ces peuples s'acharnaient à gagner de l'argent, à se plonger dans les plaisirs ou dans le fanatisme ; à faire ou à défaire des sectes de religion , surtout dans l'oïveté qu'ils goûtèrent dès qu'*Auguste* eut fermé le temple de *Janus*.

Les Juifs étaient divisés en trois factions principales ; celle des Samaritains se disait la plus ancienne , parce que Samarie (alors *Sebaste*) avait subsisté pendant que Jérusalem fut détruite avec son temple sous les rois de Babylone ; mais ces Samaritains étaient un mélange de Persans & de Palestins.

La seconde faction , & la plus puissante , était celle des Jérusolymites. Ces Juifs proprement dits détestaient ces Samaritains , & en étaient détestés. Leurs intérêts étaient tout opposés. Ils voulaient qu'on ne sacrifiât que dans le temple de Jérusalem. Une telle contrainte eût attiré beaucoup d'argent dans cette ville. C'était par cette raison-là même que les Samaritains ne voulaient sacrifier que chez eux. Un petit peuple , dans une petite ville , peut n'avoir qu'un temple ; mais dès que ce peuple s'est étendu dans soixante & dix lieues de pays en long , & dans vingt-trois en large , comme fit le peuple juif ; dès que son territoire est presque aussi grand & aussi peuplé que le Languedoc ou la Normandie ; il est absurde de n'avoir qu'une église. Où en feraient les habitans de Montpellier s'ils ne pouvaient entendre la messe qu'à Toulouse ?

La troisième faction était des Juifs hellénistes , composée principalement de ceux qui commerçaient , & qui exerçaient des métiers en Egypte & en Grèce. Ceux-là avaient le même intérêt que les Samaritains.

Onias

Onias fils d'un grand-prêtre juif, & qui voulait être grand-prêtre aussi, obtint du roi d'Égypte *Ptolomée Philometor*, & surtout de *Cléopâtre* sa femme, la permission de bâtir un temple juif auprès de Bubaste. Il assura la reine *Cléopâtre* qu'*Isaïe* avait prédit qu'un jour le Seigneur aurait un temple dans cet endroit-là. *Cléopâtre*, à qui il fit un beau présent, lui manda que puisqu'*Isaïe* l'avait dit, il fallait l'en croire. Ce temple fut nommé l'*Onion*; & si *Onias* ne fut pas grand sacrificateur, il fut capitaine d'une troupe de milices. Ce temple fut construit cent soixante ans avant notre ère vulgaire. Les Juifs de Jérusalem eurent toujours cet *Onion* en horreur, aussi bien que la traduction dite des Septante. Ils instituèrent même une fête d'expiation pour ces deux prétendus sacrilèges.

Les rabbins de l'*Onion* mêlés avec les Grecs devinrent plus savans (à leur mode) que les rabbins de Jérusalem & de Samarie; & ces trois factions commencèrent à disputer entr'elles sur des questions de controverse qui rendent nécessairement l'esprit subtil, faux, & infociable.

Les Juifs égyptiens, pour égaler l'austérité des esséniens & des judaïtes de la Palestine, établirent, quelque temps avant le christianisme, la secte des thérapeutes qui se vouèrent comme eux à une espèce de vie monastique, & à des mortifications.

Ces différentes sociétés étaient des imitations des anciens mystères égyptiens, persans, thraciens, grecs, qui avaient inondé la terre depuis l'Euphrate & le Nil jusqu'au Tibre.

Dans les commencemens les initiés admis à ces confréries étaient en petit nombre, & regardés comme

des hommes privilégiés, séparés de la multitude; mais du temps d'*Auguste* leur nombre fut très-considérable; de sorte qu'on ne parlait que de religion du fond de la Syrie au mont Atlas, & à l'Océan germanique.

Parmi tant de sectes & de cultes s'était établie l'école de *Platon*, non-seulement dans la Grèce, mais à Rome, & surtout dans l'Égypte. *Platon* avait passé pour avoir puisé sa doctrine chez les Égyptiens; & ceux-ci croyaient revendiquer leur propre bien en faisant valoir les idées archétypes platoniques, son verbe, & l'espèce de trinité qu'on débrouille dans quelques ouvrages de *Platon*.

Il paraît que cet esprit philosophique répandu alors sur tout l'occident connu, laissa du moins échapper quelques étincelles d'esprit raisonneur vers la Palestine.

Il est certain que du temps d'*Hérode* on disputait sur les attributs de la Divinité, sur l'immortalité de l'esprit humain, sur la résurrection des corps. Les Juifs racontent que la reine *Cléopâtre* leur demanda si on ressusciterait nu ou habillé.

Les Juifs raisonnaient donc à leur manière. L'exagérateur *Josèphe* était très-savant pour un militaire. Il y avait d'autres savans dans l'état civil, puisqu'un homme de guerre l'était. *Philon* son contemporain aurait eu de la réputation parmi les Grecs. *Gamaliel*, le maître de *S^t Paul*, était un grand controversiste. Les auteurs de la *Mishna* furent des Polymathes.

La populace s'entretenait de religion chez les Juifs, comme nous voyons aujourd'hui en Suisse, à Genève, en Allemagne, en Angleterre, & surtout dans les Cévennes, les moindres habitans agiter la controverse.

Il y a plus ; des gens de la lie du peuple ont fondé des sectes ; *Fox* en Angleterre, *Muncer* en Allemagne, les premiers réformés en France. Enfin, en faisant abstraction du grand courage de *Mahomet*, il n'était qu'un marchand de chameaux.

Ajoutons à tous ces préliminaires, que du temps d'*Hérode* on s'imagina que le monde était près de sa fin, comme nous l'avons déjà remarqué. (*)

Ce fut dans ces temps préparés par la divine Providence, qu'il plut au père éternel d'envoyer son fils sur la terre ; mystère adorable & incompréhensible auquel nous ne touchons pas.

Nous disons seulement que dans ces circonstances, si *JESUS* prêcha une morale pure ; s'il annonça un prochain royaume des cieux pour la récompense des justes ; s'il eut des disciples attachés à sa personne & à ses vertus ; si ces vertus mêmes lui attirèrent les persécutions des prêtres ; si la calomnie le fit mourir d'une mort infame ; sa doctrine constamment annoncée par ses disciples dut faire un très-grand effet dans le monde. Je ne parle, encore une fois, qu'humainement : je laisse à part la foule des miracles & des prophéties. Je soutiens que le christianisme dut plus réussir par sa mort que s'il n'avait pas été persécuté. On s'étonne que ses disciples aient fait de nouveaux disciples ; je m'étonnerais bien davantage s'ils n'avaient pas attiré beaucoup de monde dans leur parti. Soixante & dix personnes convaincues de l'innocence de leur chef, de la pureté de ses mœurs, & de la barbarie de ses juges, doivent soulever bien des cœurs sensibles.

(*) Voyez *Fin du monde*.

Le feul *Saul Paul*, devenu l'ennemi de *Gamaliel* fon maître (quelle qu'en ait été la raifon,) devait, humainement parlant, attirer mille hommages à JESUS, quand même JESUS n'aurait été qu'un homme de bien opprimé. *S^t Paul* était favant, éloquent, véhément, infatigable, instruit dans la langue grecque, fecondé de zélateurs bien plus intéreffés que lui à défendre la réputation de leur maître. *S^t Luc* était un grec d'Alexandrie, (a) homme de lettres puisqu'il était médecin.

Le premier chapitre de *S^t Jean* est d'une fublimité platonicienne qui dut plaire aux platoniciens d'Alexandrie. Et en effet, il fe forma bientôt dans cette ville une école fondée par *Luc*, ou par *Marc*, (foit l'évangéliste, foit un autre,) perpétuée par *Athénagore*, *Panthène*, *Origène*, *Clément*, tous favans, éloquens. Cette école une fois établie, il était impoffible que le christianisme ne fût pas des progrès rapides.

La Grèce, la Syrie, l'Egypte, étaient les théâtres de ces célèbres anciens myftères qui enchantaient les peuples. Les chrétiens eurent leurs myftères comme eux. On dut s'emprefser à s'y faire initier, ne fût-ce d'abord que par curiosité; & bientôt cette curiosité devint perfuafion. L'idée de la fin du monde prochaine devait furtout engager les nouveaux disciples à méprifer les biens paffagers de la terre qui allaient périr avec eux. L'exemple des thérapeutes invitait à une vie folitaire & mortifiée: tout concourait donc puiffamment à l'établiffement de la religion chrétienne.

(a) Le titre de l'Evangile fyriaque de *S^t Luc* porte, *Evangile de Luc l'évangéliste, qui évangélifa en grec dans Alexandrie la grande*. On trouve encore ces mots dans les constitutions apoftoliques: *Le fecond évêque d'Alexandrie fut Avilius institué par Luc.*

Les divers troupeaux de cette grande société naissante ne pouvaient, à la vérité, s'accorder entr'eux. Cinquante-quatre sociétés eurent cinquante-quatre évangiles différens, tous secrets comme leurs mystères, tous inconnus aux Gentils, qui ne virent nos quatre évangiles canoniques qu'au bout de deux cents cinquante années. Ces différens troupeaux, quoique divisés, reconnaissaient le même pasteur. Ebionites opposés à *S^t Paul*; nazaréens, disciples d'*Hymeneos*, d'*Alexandros*, d'*Hermogènes*; carpocratiens, basilidiens, valentiniens, marcionites, fabelliens, gnostiques, montanistes; cent sectes élevées les unes contre les autres: toutes en se faisant des reproches mutuels, étaient cependant toutes unies en JESUS, invoquaient JESUS, voyaient en JESUS l'objet de leurs pensées & le prix de leurs travaux.

L'empire romain, dans lequel se formèrent toutes ces sociétés, n'y fit pas d'abord attention. On ne les connut à Rome que sous le nom général de Juifs, auxquels le gouvernement ne prenait pas garde. Les Juifs avaient acquis par leur argent le droit de commercer. On en chassa de Rome quatre mille sous *Tibère*. Le peuple les accusa de l'incendie de Rome sous *Néron*, eux & les nouveaux Juifs demi-chrétiens.

On les avait chassés encore sous *Claude*; mais leur argent les fit toujours revenir. Ils furent méprisés & tranquilles. Les chrétiens de Rome furent moins nombreux que ceux de Grèce, d'Alexandrie, & de Syrie. Les Romains n'eurent ni pères de l'Eglise, ni hérésiarques dans les premiers siècles. Plus ils étaient éloignés du berceau du christianisme, moins on vit

chez eux de docteurs & d'écrivains. L'Eglise était grecque, & tellement grecque, qu'il n'y eut pas un seul mystère, un seul rite, un seul dogme, qui ne fût exprimé en cette langue.

Tous les chrétiens, soit grecs, soit syriens, soit romains, soit égyptiens, étaient par-tout regardés comme des demi-juifs. C'était encore une raison de plus pour ne pas communiquer leurs livres aux Gentils, pour rester unis entr'eux & impénétrables. Leur secret était plus inviolablement gardé que celui des mystères d'*Isis* & de *Cérés*. Ils se faisaient une république à part, un Etat dans l'Etat. Point de temples, point d'autels, nul sacrifice, aucune cérémonie publique. Ils élisaient leurs supérieurs secrets à la pluralité des voix. Ces supérieurs, sous le nom d'anciens, de prêtres, d'évêques, de diacres, ménageaient la bourse commune, avaient soin des malades, pacifiaient leurs querelles. C'était une honte, un crime parmi eux, de plaider devant les tribunaux, de s'enrôler dans la milice; & pendant cent ans il n'y eut pas un chrétien dans les armées de l'empire.

Ainsi retirés au milieu du monde, & inconnus même en se montrant, ils échappaient à la tyrannie des proconsuls & des préteurs, & vivaient libres dans le public esclavage.

On ignore l'auteur du fameux livre intitulé : *Ton apostolon Didakai*, les constitutions apostoliques; de même qu'on ignore les auteurs des cinquante évangiles non reçus, & des actes de *S^t Pierre*, & du testament des douze patriarches, & de tant d'autres écrits des premiers chrétiens. Mais il est vraisemblable que ces constitutions sont du second siècle. Quoiqu'elles

soient faussement attribuées aux apôtres , elles font très-précieuses. On y voit quels étaient les devoirs d'un évêque élu par les chrétiens ; quel respect ils devaient avoir pour lui, quels tributs ils devaient lui payer.

L'évêque ne pouvait avoir qu'une épouse qui eût bien soin de sa maison : (b) *Mias andra gegemimenon gunaikos monogamou kalos tou idiou oikou proestota.*

On exhortait les chrétiens riches à adopter les enfans des pauvres. On faisait des collectes pour les veuves & les orphelins ; mais on ne recevait point l'argent des pécheurs ; & nommément il n'était pas permis à un cabaretier de donner son offrande. Il est dit (c) qu'on les regardait comme des fripons. C'est pourquoi très-peu de cabaretiers étaient chrétiens. Cela même empêchait les chrétiens de fréquenter les tavernes , & les éloignait de toute société avec les gentils.

Les femmes pouvant parvenir à la dignité de diaconesses, en étaient plus attachées à la confraternité chrétienne. On les consacrait ; l'évêque les oignait d'huile au front , comme on avait huilé autrefois les rois juifs. Que de raisons pour lier ensemble les chrétiens par des nœuds indissolubles !

Les persécutions, qui ne furent jamais que passagères, ne pouvaient servir qu'à redoubler le zèle & à enflammer la ferveur ; de sorte que sous *Dioclétien* un tiers de l'empire se trouva chrétien.

Voilà une petite partie des causes humaines qui contribuèrent au progrès du christianisme. Joignez-y

(b) Livre IV , chap. I.

(c) Chap. VI.

les causes divines qui font à elles comme l'infini est à l'unité, & vous ne pourrez être surpris que d'une seule chose, c'est que cette religion si vraie ne se soit pas étendue tout d'un coup dans les deux hémisphères, sans en excepter l'île la plus sauvage.

DIEU lui-même étant descendu du ciel, étant mort pour racheter tous les hommes, pour extirper à jamais le péché sur la face de la terre, a cependant laissé la plus grande partie du genre-humain en proie à l'erreur, au crime, & au diable. Cela paraît une fatale contradiction à nos faibles esprits; mais ce n'est pas à nous d'interroger la Providence; nous ne devons que nous anéantir devant elle.

SECTION II.

Recherches historiques sur le christianisme.

PLUSIEURS favans ont marqué leur surprise de ne trouver dans l'historien *Josephe* aucune trace de JESUS-CHRIST, car tous les vrais favans conviennent aujourd'hui, que le petit passage où il en est question dans son histoire, est interpolé. (d) Le père de

(d) Les chrétiens, par une de ces fraudes qu'on appelle pieuses, falsifièrent grossièrement un passage de *Josephe*. Ils supposent à ce juif si entêté de sa religion, quatre lignes ridiculement interpolées; & au bout de ce passage ils ajoutent: *Il était le Christ*. Quoi! *Josephe* avait entendu parler de tant d'événemens qui étonnent la nature, *Josephe* n'en aurait dit que la valeur de quatre lignes dans l'histoire de son pays! Quoi! ce juif obstiné aurait dit, *Jésus était le Christ*. Eh! si tu l'avais cru *Christ*, tu aurais donc été chrétien. Quelle absurdité de faire parler *Josephe* en chrétien! comment se trouve-t-il encore des théologiens assez imbécilles ou assez insolens pour essayer de justifier cette imposture des premiers chrétiens, reconnus pour fabricateurs d'impostures cent fois plus fortes?

Flavien Jofephe avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de J E S U S. *Jofephe* était de race facerdotale , parent de la reine *Mariamne* , femme d'*Hérode* ; il entre dans les plus grands détails fur toutes les actions de ce prince ; cependant il ne dit pas un mot ni de la vie ni de la mort de J E S U S ; & cet hiftorien qui ne diffimule aucune des cruautés d'*Hérode* , ne parle point du maffacre de tous les enfans , ordonné par lui , en conféquence de la nouvelle à lui parvenue , qu'il était né un roi des Juifs. Le calendrier grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occafion.

C'est de toutes les actions de tous les tyrans la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'hiftoire du monde entier.

Cependant , le meilleur écrivain qu'aient jamais eu les Juifs , le feul eftimé des Romains & des Grecs , ne fait nulle mention de cet événement auffi fingulier qu'épouvantable. Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la naiffance du Sauveur ; phénomène éclatant , qui ne devait pas échapper à la connoiffance d'un hiftorien auffi éclairé que l'était *Jofephe*. Il garde encore le filence fur les ténèbres qui couvrirent toute la terre , en plein midi , pendant trois heures , à la mort du Sauveur ; fur la grande quantité de tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment ; & fur la foule des juftes qui reffuscitèrent.

Les favans ne ceffent de témoigner leur furprife , de voir qu'aucun hiftorien romain n'a parlé de ces prodiges , arrivés fous l'empire de *Tibère* , fous les yeux d'un gouverneur romain , & d'une garnifon

romaine, qui devait avoir envoyé à l'empereur & au sénat, un détail circonstancié du plus miraculeux événement dont les hommes aient jamais entendu parler. Rome elle-même devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaisses ténèbres; ce prodige devait avoir été marqué dans les fastes de Rome, & dans ceux de toutes les nations. DIEU n'a pas voulu que ces choses divines aient été écrites par leurs mains profanes.

Les mêmes savans trouvent encore quelques difficultés dans l'histoire des évangiles. Ils remarquent que dans *S^t Matthieu*, JESUS-CHRIST dit aux scribes & aux pharisiens, que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, doit retomber sur eux, depuis le sang d'*Abel* le juste, jusqu'à *Zacharie*, fils de *Barac*, qu'ils ont tué entre le temple & l'autel.

Il n'y a point, disent-ils, dans l'histoire des Hébreux, de *Zacharie* tué dans le temple avant la venue du Messie, ni de son temps: mais on trouve dans l'histoire du siège de Jérusalem par *Josèphe*, un *Zacharie*, fils de *Barac*, tué au milieu du temple, par la faction des zélotes. C'est au chapitre XIX du livre IV. De-là ils soupçonnent que l'Évangile selon *S^t Matthieu* a été écrit après la prise de Jérusalem par *Titus*. Mais tous les doutes & toutes les objections de cette espèce s'évanouissent, dès qu'on considère la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inspirés, & les livres des hommes. DIEU voulut envelopper d'un nuage aussi respectable qu'obscur, sa naissance, sa vie, & sa mort. Ses voies sont en tout différentes des nôtres.

Les savans se font aussi fort tourmentés sur la différence des deux généalogies de JÉSUS-CHRIST. *S^t Matthieu* donne pour père à *Joséph*, *Jacob*; à *Jacob*, *Mathan*; à *Mathan*, *Eléazar*. *S^t Luc* au contraire dit que *Joséph* était fils d'*Héli*, *Héli* de *Matat*, *Matat* de *Lévi*, *Lévi* de *Melchi*, &c. Ils ne veulent pas concilier les cinquante-six ancêtres que *Luc* donne à JÉSUS depuis *Abraham*, avec les quarante-deux ancêtres différens que *Matthieu* lui donne depuis le même *Abraham*. Et ils sont effarouchés que *Matthieu*, en parlant des quarante-deux générations, n'en rapporte pourtant que quarante & une.

Ils forment encore des difficultés sur ce que JÉSUS n'est point fils de *Joséph*, mais de *Marie*. Ils élèvent aussi quelques doutes sur les miracles de notre Sauveur, en citant *S^t Augustin*, *S^t Hilaire*, & d'autres, qui ont donné aux récits de ces miracles un sens mystique, un sens allégorique : comme au figuier maudit & séché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues; aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un pays où l'on ne nourrissait point de cochons; à l'eau changée en vin sur la fin d'un repas où les convives étaient déjà échauffés. Mais toutes ces critiques des savans sont confondues par la foi, qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article est uniquement de suivre le fil historique, & de donner une idée précise des faits sur lesquels personne ne dispute.

Premièrement, JÉSUS naquit sous la loi mosaïque, il fut circoncis suivant cette loi, il en accomplit

tous les préceptes, il en célébra toutes les fêtes, & il ne prêcha que la morale; il ne révéla point le mystère de son incarnation; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une vierge; il reçut la bénédiction de *Jean* dans l'eau du Jourdain, cérémonie à laquelle plusieurs juifs se soumettaient, mais il ne baptisa jamais personne; il ne parla point des sept sacremens; il n'institua point de hiérarchie ecclésiastique de son vivant. Il cacha à ses contemporains qu'il était fils de DIEU, éternellement engendré, consubstantiel à DIEU, & que le Saint-Esprit procédait du Père & du Fils. Il ne dit point que sa personne était composée de deux natures & de deux volontés; il voulut que ces grands mystères fussent annoncés aux hommes dans la suite des temps, par ceux qui seraient éclairés des lumières du St Esprit. Tant qu'il vécut il ne s'écarta en rien de la loi de ses pères; il ne montra aux hommes qu'un juste agréable à DIEU, persécuté par ses envieux, & condamné à la mort par des magistrats prévenus. Il voulut que sa sainte Eglise établie par lui, fît tout le reste.

Josèphe, au chapitre XII de son histoire, parle d'une secte de Juifs rigoristes, nouvellement établie par un nommé *Judas galiléen*. *Ils méprisent, dit-il, les maux de la terre; ils triomphent des tourmens par leur constance; ils préfèrent la mort à la vie lorsque le sujet en est honorable. Ils ont souffert le fer & le feu, & vu briser leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur législateur, ni manger des viandes défendues.*

Il paraît que ce portrait tombe sur les judaïtes, & non pas sur les esséniens. Car voici les paroles de *Josèphe*.

Judas fut l'auteur d'une nouvelle secte, entièrement différente des trois autres, c'est-à-dire des saducéens, des pharisiens, & des esséniens. Il continue & dit : Ils sont Juifs de nation ; ils vivent unis entr'eux, & regardent la volupté comme un vice : le sens naturel de cette phrase fait voir que c'est des judaïtes dont l'auteur parle.

Quoi qu'il en soit, on connut ces judaïtes avant que les disciples du CHRIST commençassent à faire un parti considérable dans le monde.

Les thérapeutes étaient une société différente des esséniens & des judaïtes ; ils ressembloient aux gymnosophistes des Indes, & aux brames. *Ils ont, dit Philon, un mouvement d'amour céleste, qui les jette dans l'enthousiasme des bacchantes & des corybantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aspirent. Cette secte naquit dans Alexandrie, qui était toute remplie de Juifs, & s'étendit beaucoup dans l'Égypte.*

Les disciples de *Jean-Baptiste* s'étendirent aussi un peu en Égypte, & principalement dans la Syrie & dans l'Arabie ; il y en eut aussi dans l'Asie mineure. Il est dit dans les Actes des apôtres, chap. XIX, que *Paul* en rencontra plusieurs à Ephèse ; il leur dit : *Avez-vous reçu le St Esprit ?* Ils lui répondirent : *Nous n'avons pas seulement ouï dire qu'il y ait un St Esprit.* Il leur dit : *Quel baptême avez-vous donc reçu ?* Ils lui répondirent : *Le baptême de Jean.*

Il y avait dans les premières années qui suivirent la mort de JÉSUS, sept sociétés ou sectes différentes chez les Juifs ; les pharisiens ; les saducéens ; les esséniens ; les judaïtes ; les thérapeutes ; les disciples de *Jean* ; & les disciples de CHRIST, dont DIEU conduisit le petit troupeau dans des sentiers inconnus à la sagesse humaine.

Celui qui contribua le plus à fortifier cette société naissante, fut ce *Paul* même qui l'avait persécutée avec le plus de cruauté. Il était né à Tarsis en Cilicie, & fut élevé par le fameux docteur pharisien *Gamaliel* disciple de *Hillel*. Les Juifs prétendent qu'il rompit avec *Gamaliel*, qui refusa de lui donner sa fille en mariage. On voit quelques traces de cette anecdote à la suite des actes de *sainte Thècle*. Ces actes portent qu'il avait le front large, la tête chauve, les sourcils joints, le nez aquilin, la taille courte & grosse, & les jambes torfes. *Lucien* dans son dialogue de *Philopatris* en fait un portrait assez semblable. On doute beaucoup qu'il fût citoyen romain, car en ce temps-là on n'accordait ce titre à aucun juif; ils avaient été chassés de Rome par *Tibère*: & Tarsis ne fut colonie romaine que près de cent ans après sous *Caracalla*, comme le remarque *Cellarius* dans sa géographie, livre III, & *Grotius* dans ses commentaires sur les actes.

Les fidèles eurent le nom de chrétiens dans Antioche, vers l'année soixante de notre ère vulgaire; mais ils furent connus dans l'empire romain, comme nous le verrons dans la suite, sous d'autres noms. Ils ne se distinguaient auparavant que par le nom de frères, de saints ou de fidèles. DIEU, qui était descendu sur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainsi à son Eglise les plus faibles commencemens, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers fidèles furent des hommes obscurs, ils travaillaient tous de leurs mains. L'apôtre *Paul* témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. *S^t Pierre* ressuscita la couturière *Dorcas*, qui se faisait les robes des

frères. L'assemblée des fidèles se tenait à Joppé, dans la maison d'un corroyeur nommé *Simon*, comme on le voit au chapitre IX des Actes des apôtres.

Les fidèles se répandirent secrètement en Grèce, & quelques-uns allèrent de-là à Rome parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une synagogue. Ils ne se séparèrent point d'abord des Juifs; ils gardèrent la circoncision; & comme on l'a déjà remarqué ailleurs, les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous circoncis.

Lorsque l'apôtre *Paul* prit avec lui *Timothée* qui était fils d'un père gentil, il le circoncit lui-même dans la petite ville de Listre. Mais *Tite* son autre disciple, ne voulut point se soumettre à la circoncision. Les frères disciples de JESUS furent unis aux Juifs jusqu'au temps où *Paul* essuya une persécution à Jérusalem, pour avoir amené des étrangers dans le temple. Il était accusé par les Juifs de vouloir détruire la loi mosaïque par JESUS-CHRIST. C'est pour se laver de cette accusation que l'apôtre *Jacques* proposa à l'apôtre *Paul* de faire raser sa tête, & de s'aller purifier dans le temple avec quatre juifs qui avaient fait vœu de se raser; *Prenez-les avec vous*, lui dit *Jacques* (chap. XXI actes des apôtres,) *purifiez-vous avec eux, & que tout le monde sache que ce que l'on dit de vous est faux, & que vous continuez à garder la loi de Moïse.* Ainsi donc *Paul* qui d'abord avait été le persécuteur sanguinaire de la société établie par JESUS; *Paul* qui depuis voulut gouverner cette société naissante; *Paul* chrétien judaïse afin que le monde sache qu'on le calomnie quand on dit qu'il est chrétien. *Paul* fait ce qui passe aujourd'hui pour un crime abominable, un crime qu'on punit par le feu en

Espagne, en Portugal, en Italie; & il le fait à la persuasion de l'apôtre *Jacques*; & il le fait après avoir reçu le S^t Esprit, c'est-à-dire après avoir été instruit par DIEU même, qu'il faut renoncer à tous ces rites judaïques autrefois institués par DIEU même.

Paul n'en fut pas moins accusé d'impiété & d'hérésie, & son procès criminel dura long-temps; mais on voit évidemment par les accusations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jérusalem pour observer les rites judaïques.

Il dit à *Festus* ces propres paroles, (chap. XXV des Actes,) *Je n'ai péché ni contre la loi juive ni contre le temple.*

Les apôtres annonçaient JESUS-CHRIST comme juif, observateur de la loi juive, envoyé de DIEU pour la faire observer.

La circoncision est utile, dit l'apôtre *Paul* (chap. II, épît. aux Rom.,) si vous observez la loi; mais si vous la violez votre circoncision devient prépuce. Si un incirconcis garde la loi, il fera comme circoncis. Le vrai juif est celui qui est juif intérieurement.

Quand cet apôtre parle de JESUS-CHRIST dans ses épîtres, il ne révèle point le mystère ineffable de sa consubstantialité avec DIEU; nous sommes délivrés par lui (dit-il, chap. V, épît. aux Rom.) de la colère de DIEU; le don de DIEU s'est répandu sur nous, par la grâce donnée à un seul homme qui est JESUS-CHRIST.... La mort a régné par le péché d'un seul homme; les justes régneront dans la vie par un seul homme qui est JESUS-CHRIST.

Et au chap. VIII: Nous les héritiers de DIEU, & les cohéritiers de CHRIST. Et au chap. XVI: A DIEU, qui

qui est le seul sage, honneur & gloire par JESUS-CHRIST.... Vous êtes à JESUS-CHRIST, & JESUS-CHRIST à DIEU. (aux Corinth. chap. III.)

Et (aux Corinth. chap. XV, vers. 27.) Tout lui est assujetti, en exceptant sans doute DIEU, qui lui a assujetti toutes choses.

On a eu quelque peine à expliquer le passage de l'épître aux Philippiens : *Ne faites rien par une vaine gloire ; croyez mutuellement par humilité que les autres vous sont supérieurs ; ayez les mêmes sentimens que CHRIST JESUS, qui étant dans l'empreinte de DIEU n'a point cru sa proie de s'égalier à DIEU.* Ce passage paraît très-bien approfondi, & mis dans tout son jour, dans une lettre qui nous reste des églises de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui est un précieux monument de l'antiquité. On loue dans cette lettre la modestie de quelques fidèles : *Ils n'ont pas voulu, dit la lettre, prendre le grand titre de martyrs, (pour quelques tribulations) à l'exemple de JESUS-CHRIST, lequel étant empreint de DIEU, n'a pas cru sa proie la qualité d'égal à DIEU.* Origène dit aussi dans son commentaire sur Jean : *La grandeur de JESUS a plus éclaté quand il s'est humilié, que s'il eût fait sa proie d'être égal à DIEU.* En effet, l'explication contraire est un contre-sens visible. Que signifierait *croyez les autres supérieurs à vous ; imitez JESUS qui n'a pas cru que c'était une proie, une usurpation, de s'égalier à DIEU ?* Ce serait visiblement se contredire, ce serait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modestie, ce serait pécher contre le sens commun.

La sagesse des apôtres fondait ainsi l'Eglise naissante. Cette sagesse ne fut point altérée par la dispute qui

survint entre les apôtres *Pierre*, *Jacques*, & *Jean*, d'un côté; & *Paul*, de l'autre. Cette contestation arriva à Antioche. L'apôtre *Pierre*, autrement *Céphas*, ou *Simon Barjone*, mangeait avec les Gentils convertis, & n'observait point avec eux les cérémonies de la loi, ni la distinction des viandes; il mangeait, lui, *Barnabé*, & d'autres disciples, indifféremment, du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu, & qui ne rumaient pas; mais plusieurs juifs chrétiens arrivés, *S^t Pierre* se remit avec eux à l'abstinence des viandes défendues, & aux cérémonies de la loi mosaïque.

Cette action paraissait très-prudente; il ne voulait pas scandaliser les juifs chrétiens ses compagnons; mais *S^t Paul* s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui résistai*, dit-il, *à la face, parce qu'il était blamable.* (Épître aux Galates chapitre II.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de *S^t Paul*, qu'ayant été d'abord persécuteur, il devait être plus modéré; & que lui-même il était allé sacrifier dans le temple à Jérusalem, qu'il avait circoncis son disciple *Timothée*, qu'il avait accompli les rites juifs qu'il reprochait alors à *Céphas*. *S^t Jérôme* prétend que cette querelle entre *Paul* & *Céphas* était feinte. Il dit dans sa première homélie, tome III, qu'ils firent comme deux avocats qui s'échauffent & se piquent au barreau pour avoir plus d'autorité sur leurs cliens. Il dit que *Pierre Céphas* étant destiné à prêcher aux Juifs, & *Paul* aux Gentils, ils firent semblant de se quereller, *Paul* pour gagner les Gentils, & *Pierre* pour gagner les Juifs. Mais *S^t Augustin* n'est point du tout de cet avis. *Je suis*

fâché, dit-il dans l'épître à *Jérôme*, qu'un aussi grand-homme se rende le patron du mensonge, patronum mendacii.

Au reste, si *Pierre* était destiné aux Juifs judaïfants, & *Paul* aux étrangers, il est très-probable que *Pierre* ne vint point à Rome. Les Actes des apôtres ne font aucune mention du voyage de *Pierre* en Italie.

Quoi qu'il en soit, ce fut vers l'an 60 de notre ère, que les chrétiens commencèrent à se séparer de la communion juive; & c'est ce qui leur attira tant de querelles, & tant de persécutions de la part des synagogues répandues à Rome, en Grèce, dans l'Égypte, & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété, d'athéisme, par leurs frères juifs, qui les excommuniaient dans leurs synagogues trois fois les jours du sabbat. Mais DIEU les soutint toujours au milieu des persécutions.

Petit à petit, plusieurs églises se formèrent, & la séparation devint entière entre les Juifs & les chrétiens, avant la fin du premier siècle; cette séparation était ignorée du gouvernement romain. Le sénat de Rome, ni les empereurs, n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que DIEU avait jusque-là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des degrés insensibles.

Il faut voir dans quel état était alors la religion de l'empire romain. Les mystères & les expiations étaient accrédités dans presque toute la terre. Les empereurs, il est vrai, les grands, & les philosophes, n'avaient nulle foi à ces mystères; mais le peuple, qui en fait de religion donne la loi aux grands, leur imposait la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Il faut pour l'enchaîner paraître porter les mêmes

chaînes que lui. *Cicéron* lui-même fut initié aux mystères d'*Eleufine*. La connaissance d'un feul DIEU était le principal dogme qu'on annonçait dans ces fêtes mystérieufes & magnifiques. Il faut avouer que les prières & les hymnes qui nous font restés de ces mystères, font ce que le paganisme a de plus pieux & de plus admirable.

Les chrétiens, qui n'adoraient auffi qu'un feul DIEU, eurent par-là plus de facilité de convertir plusieurs Gentils. Quelques philosophes de la secte de *Platon* devinrent chrétiens. C'est pourquoi les pères de l'Eglife des trois premiers siècles furent tous platoniciens.

Le zèle inconfidéré de quelques-uns ne nuit point aux vérités fondamentales. On a reproché à *S' Jufin*, l'un des premiers pères, d'avoir dit dans son commentaire fur *Ifaïe*, que les saints jouiraient dans un règne de mille ans fur la terre, de tous les biens fenfuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans son apologie du christianisme, que DIEU ayant fait la terre, en laiffa le foin aux anges, lesquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans qui font les démons.

On a condamné *Laënce* & d'autres pères, pour avoir fupposé des oracles de fibylles. Il prétendait que la fibylle *Erytrée* avait fait ces quatre vers grecs, dont voici l'explication littérale.

Avec cinq pains & deux poiffons
Il nourrira cinq mille hommes au défert;
Et en ramaffant les morceaux qui refteront,
Il en remplira douze paniers.

On reprocha aussi aux premiers chrétiens la supposition de quelques vers acrostiches d'une ancienne sibylle, lesquels commençaient tous par les lettres initiales du nom de JESUS-CHRIST, chacune dans leur ordre. On leur reprocha d'avoir forgé des lettres de JESUS-CHRIST au roi d'Edesse, dans le temps qu'il n'y avait point de roi à Edesse; d'avoir forgé des lettres de *Marie*, des lettres de *Sénèque* à *Paul*, des lettres & des actes de *Pilate*, de faux évangiles, de faux miracles, & mille autres impostures.

Nous avons encore l'histoire ou l'évangile de la nativité & du mariage de la vierge *Marie*, où il est dit qu'on la mena au temple âgée de trois ans, & qu'elle monta les degrés toute seule. Il est rapporté qu'une colombe descendit du ciel pour avertir que c'était *Joseph* qui devait épouser *Marie*. Nous avons le proto-évangile de *Jacques* frère de JESUS du premier mariage de *Joseph*. Il est dit que quand *Marie* fut enceinte en l'absence de son mari, & que son mari s'en plaignit, les prêtres firent boire de l'eau de jalousie à l'un & à l'autre, & que tous deux furent déclarés innocens.

Nous avons l'évangile de l'enfance attribué à *S^t Thomas*. Selon cet évangile JESUS à l'âge de cinq ans se divertissait avec des enfans de son âge à pétrir de la terre glaise, dont il formait de petits oiseaux; on l'en reprit, & alors il donna la vie aux oiseaux, qui s'envolèrent. Une autrefois un petit garçon l'ayant battu, il le fit mourir sur le champ. Nous avons encore en arabe un autre évangile de l'enfance qui est plus sérieux.

Nous avons un évangile de *Nicodème*. Celui-là semble mériter une plus grande attention, parce qu'on y trouve

les noms de ceux qui accusèrent JESUS devant *Pilate*; c'étaient les principaux de la synagogue, *Anne*, *Caïphe*, *Sommas*, *Datan*, *Gamaliel*, *Juda*, *Nephtalim*. Il y a dans cette histoire des choses qui se concilient assez avec les évangiles reçus, & d'autres qui ne se voient point ailleurs. On y lit que la femme guérie d'un flux de sang s'appelait *Véronique*. On y voit tout ce que JESUS fit dans les enfers quand il y descendit.

Nous avons ensuite les deux lettres qu'on suppose que *Pilate* écrivit à *Tibère* touchant le supplice de JESUS; mais le mauvais latin dans lequel elles sont écrites découvre assez leur fausseté.

On poussa le faux zèle jusqu'à faire courir plusieurs lettres de JESUS-CHRIST. On a conservé la lettre qu'on dit qu'il écrivit à *Abgare* roi d'Edesse; mais alors il n'y avait plus de roi d'Edesse.

On fabriqua cinquante évangiles qui furent ensuite déclarés apocryphes. *S^t Luc* nous apprend lui-même que beaucoup de personnes en avaient composé. On a cru qu'il y en avait un nommé l'*Evangile éternel*, sur ce qu'il est dit dans l'Apocalypse chap. XIV: *J'ai vu un ange volant au milieu des cieux, & portant l'Evangile éternel*. Les cordeliers abusant de ces paroles au treizième siècle, composèrent un *Evangile éternel*, par lequel le règne du *S^t Esprit* devait être substitué à celui de JESUS-CHRIST; mais il ne parut jamais dans les premiers siècles de l'Eglise aucun livre sous ce titre.

On supposa encore des lettres de la Vierge, écrites à *S^t Ignace* le martyr, aux habitans de Messine, & à d'autres.

Abdias, qui succéda immédiatement aux apôtres, fit leur histoire, dans laquelle il mêla des fables si absurdes,

que ces histoires ont été avec le temps entièrement décréditées ; mais elles eurent d'abord un grand cours. C'est *Abdias* qui rapporte le combat de *S^t Pierre* avec *Simon* le magicien. Il y avait en effet à Rome un mécanicien fort habile , nommé *Simon* , qui non-seulement feisait exécuter des vols sur les théâtres , comme on le fait aujourd'hui , mais qui lui-même renouvela le prodige attribué à *Dédale*. Il se fit des ailes , il vola , & tomba comme *Icare* ; c'est ce que rapportent *Pline* , & *Suétone*.

Abdias , qui était dans l'Asie , & qui écrivait en hébreu , prétend que *S^t Pierre* & *Simon* se rencontrèrent à Rome du temps de *Néron*. Un jeune homme proche parent de l'empereur mourut ; toute la cour pria *Simon* de le ressusciter. *S^t Pierre* de son côté se présenta pour faire cette opération. *Simon* employa toutes les règles de son art ; il parut réussir , le mort remua la tête. Ce n'est pas assez , cria *S^t Pierre* , il faut que le mort parle ; que *Simon* s'éloigne du lit , & on verra si le jeune homme est en vie : *Simon* s'éloigna , le mort ne remua plus , & *Pierre* lui rendit la vie d'un seul mot.

Simon alla se plaindre à l'empereur qu'un misérable galiléen s'avifait de faire de plus grands prodiges que lui. *Pierre* comparut avec *Simon* , & ce fut à qui l'emporterait dans son art : Dis-moi ce que je pense , cria *Simon* à *Pierre*. Que l'empereur , répondit *Pierre* , me donne un pain d'orge , & tu verras si je fais ce que tu as dans l'ame. On lui donne un pain. Aussitôt *Simon* fait paraître deux grands dogues qui veulent le dévorer. *Pierre* leur jette le pain ; & tandis qu'ils le mangent : Hé bien , dit il , ne savais-je pas ce que tu pensais ? tu voulais me faire dévorer par tes chiens.

Après cette première séance, on proposa à *Simon* & à *Pierre* le combat du vol, & ce fut à qui s'élèverait le plus haut dans l'air. *Simon* commença, *S^t Pierre* fit le signe de la croix, & *Simon* se cassa les jambes. Ce conte était imité de celui qu'on trouve dans le *Sepher toldos Jeschut*, où il est dit que *JESUS* lui-même vola, & que *Judas* qui en voulut faire autant fut précipité.

Néron, irrité que *Pierre* eût cassé les jambes à son favori *Simon*, fit crucifier *Pierre* la tête en bas; & c'est de-là que s'établit l'opinion du séjour de *Pierre* à Rome, de son supplice, & de son sépulcre.

C'est ce même *Abdias* qui établit encore la créance que *S^t Thomas* alla prêcher le christianisme aux grandes Indes chez le roi *Gondaser*, & qu'il y alla en qualité d'architecte.

La quantité de livres de cette espèce écrits dans les premiers siècles du christianisme est prodigieuse. *S^t Jérôme*, & *S^t Augustin* même, prétendent que les lettres de *Sénèque* & de *S^t Paul* sont très-authentiques. Dans la première lettre, *Sénèque* souhaite que son frère *Paul* se porte bien; *bene te valere, frater, cupio*. *Paul* ne parle pas tout-à-fait si bien latin que *Sénèque*: J'ai reçu vos lettres hier, dit-il, avec joie: *Litteras tuas hilaris accepi*; & j'y aurais répondu aussi-tôt si j'avais eu la présence du jeune homme que je vous aurais envoyé, *si præsentiam juvenis habuissem*. Au reste, ces lettres qu'on croirait devoir être instructives, ne sont que des complimens.

Tant de mensonges forgés par des chrétiens mal instruits & faussement zélés, ne portèrent point préjudice à la vérité du christianisme, ils ne nuisirent

point à son établissement ; au contraire, ils font voir que la société chrétienne augmentait tous les jours, & que chaque membre voulait servir à son accroissement.

Les Actes des apôtres ne disent point que les apôtres fussent convenus d'un symbole. Si effectivement ils avaient rédigé le symbole, le *Credo*, tel que nous l'avons, *S^t Luc* n'aurait pas omis dans son histoire ce fondement essentiel de la religion chrétienne ; la substance du *Credo* est éparée dans les évangiles, mais les articles ne furent réunis que long-temps après.

Notre symbole, en un mot, est incontestablement la créance des apôtres, mais n'est pas une pièce écrite par eux. *Rufin*, prêtre d'Aquilée, est le premier qui en parle ; & une homélie attribuée à *S^t Augustin*, est le premier monument qui suppose la manière dont ce *Credo* fut fait. *Pierre* dit dans l'assemblée : *Je crois en DIEU père tout-puissant ; André* dit, & en JESUS-CHRIST ; *Jacques* ajoute, *qui a été conçu du S^t Esprit ;* & ainsi du reste.

Cette formule s'appelait *symbolos* en grec, en latin *collatio*. Il est seulement à remarquer que le grec porte : Je crois en DIEU père tout-puissant, seigneur du ciel & de la terre : *Pisteo eis theon patera pantokratora poietaen ouranou kai ges* ; le latin traduit, seigneur, formateur, par *creatorem*. Mais depuis, en traduisant le symbole du premier concile de Nicée, on mit *factorem*.

Le christianisme s'établit d'abord en Grèce. Les chrétiens y eurent à combattre une nouvelle secte de Juifs devenus philosophes à force de fréquenter les Grecs ; c'était celle de la gnose ou des gnostiques : il s'y mêla de nouveaux chrétiens. Toutes ces sectes

jouissaient alors d'une entière liberté de dogmatifer, de conférer & d'écrire; mais sous *Domitien* la religion chrétienne commença à donner quelque ombrage au gouvernement.

Ce zèle de quelques chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'Eglise de faire les progrès que DIEU lui destinait. Les chrétiens célébrèrent d'abord leurs mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit; de-là leur vint le titre de lucifugaces, selon *Minutius Felix*. *Philon* les appelle gesséens. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers siècles chez les Gentils, étaient ceux de Galiléens & de Nazaréens; mais celui de chrétiens a prévalu sur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les usages, ne furent établis tout d'un coup; les temps apostoliques furent différens des temps qui les suivirent. *S^t Paul*, dans sa première aux Corinthiens, nous apprend que les frères, soit circoncis, soit incirconcis, étant assemblés, quand plusieurs prophètes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlassent; & que si quelqu'un pendant ce temps-là avait une révélation, le prophète qui avait pris la parole devait se taire.

C'est sur cet usage de l'Eglise primitive que se fondent encore aujourd'hui quelques communions chrétiennes, qui tiennent des assemblées sans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'église, excepté aux femmes. Il est vrai que *Paul* leur défend de parler dans la première aux Corinthiens; mais il semble aussi les autoriser à prêcher, à prophétiser, dans la même épître au chap. XI, v. 5. *Toute femme qui prie & prophétise tête nue, souille sa tête;*

c'est comme si elle était rasée. Les femmes crurent donc qu'il leur était permis de parler, pourvu qu'elles fussent voilées.

Ce qui est aujourd'hui la sainte messe, qui se célèbre le matin, était la cène qu'on faisait le soir; ces usages changèrent à mesure que l'Eglise se fortifia. Une société plus étendue exigea plus de réglemens; & la prudence des pasteurs se conforma aux temps & aux lieux.

S^t Jérôme & Eusèbe rapportent que quand les églises reçurent une forme, on y distingua peu-à-peu cinq ordres différens : les surveillans, Episcopoi, d'où sont venus les évêques; les anciens de la société, Presbyteroi, les prêtres; les servans ou diacres, Diaconoi; les Pistoï, croyans, initiés, c'est-à-dire les baptisés, qui avaient part aux soupers des agapes; & les catéchumènes & énergumènes, qui attendaient le baptême. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des autres; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de *Tertullien* dédié à sa femme, témoin l'exemple des apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées, pendant les trois premiers siècles. Les chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux Gentils; ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis aux catéchumènes de réciter l'oraison dominicale.

Ce qui distinguait le plus les chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers temps, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. *Origène*, dans son traité contre *Celse*, avoue au nombre 133, qu'*Antinoüs*, divinisé par l'empereur *Adrien*, faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des

prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de JESUS.

Tertullien va plus loin , & du fond de l'Afrique où il était , il dit dans son apologétique , au chap. XXIII: Si vos dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables , à la présence d'un vrai chrétien , nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce chrétien. Y a-t-il une démonstration plus claire ?

En effet , JESUS-CHRIST envoya ses apôtres pour chasser les démons. Les Juifs avaient aussi de son temps le don de les chasser; car lorsque JESUS eut délivré des possédés , & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de deux mille cochons , & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles , les pharisiens dirent : Il chasse les démons par la puissance de *Belzébut*. *Si c'est par Belzébut que je les chasse* , répondit JESUS , *par qui vos fils les chassent-ils ?* Il est incontestable que les Juifs se vantaient de ce pouvoir ; ils avaient des exorcistes & des exorcismes. On invoquait le nom de DIEU , de *Jacob* , & d'*Abraham*. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques. (*Josèphe* rapporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir sur les diables , que les Juifs ont perdu , fut transmis aux chrétiens , qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque temps.

Dans le pouvoir de chasser les démons , était compris celui de détruire les opérations de la magie ; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les pères de l'Eglise rendent témoignage à la magie. *S^t Justin* avoue dans son apologétique , au livre III , qu'on évoque souvent les ames des morts ,

& en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. *Laënce*, au livre VII de ses institutions divines, dit que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrail bientôt en les faisant paraître. *Irénée*, *Clément Alexandrin*, *Tertullien*, l'évêque *Cyprien*, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques; mais il s'en trouvera quand il plaira à DIEU.

Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire romain, les magistrats sévirent contre elles, & les peuples surtout les persécutèrent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des privilèges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire, quoique le sénat ne les adoptât pas.

Mais les chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes, & surtout de celui de l'empire, furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers & des plus célèbres martyrs fut *Ignace*, évêque d'Antioche, condamné par l'empereur *Trajan* lui-même, alors en Asie, & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un temps où l'on ne massacrait point à Rome les autres chrétiens. On ne fait point de quoi il était accusé auprès de cet empereur, renommé d'ailleurs pour sa clémence; il fallait que *S^t Ignace* eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit, l'histoire de son martyre rapporte qu'on lui trouva le nom de JESUS-CHRIST

gravé sur le cœur, en caractères d'or; & c'est de-là que les chrétiens prirent en quelques endroits le nom de *Théophores*, qu'*Ignace* s'était donné à lui-même.

On nous a conservé une lettre de lui, par laquelle il prie les évêques & les chrétiens de ne point s'opposer à son martyre; soit que dès-lors les chrétiens fussent assez puissans pour le délivrer, soit que parmi eux quelques-uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grâce. Ce qui est encore très-remarquable, c'est qu'on souffrit que les chrétiens de Rome vinssent au-devant de lui quand il fut amené dans cette capitale; ce qui prouve évidemment qu'on punissait en lui la personne, & non pas la secte.

Les persécutions ne furent pas continuées. *Origène*, dans son livre III contre *Celse*, dit : *On ne peut compter facilement les chrétiens qui sont morts pour leur religion, parce qu'il en est mort peu, & seulement de temps en temps, & par intervalle.*

DIEU eut un si grand soin de son Eglise, que malgré ses ennemis, il fit en sorte qu'elle tint cinq conciles dans le premier siècle, seize dans le second, & trente dans le troisième; c'est-à-dire, des assemblées tolérées. Ces assemblées furent quelquefois défendues, quand la fausse prudence des magistrats craignit qu'elles ne devinssent tumultueuses. Il nous est resté peu de procès-verbaux des proconsuls & des préteurs qui condamnèrent les chrétiens à mort. Ce seraient les seuls actes sur lesquels on pût constater les accusations portées contre eux, & leurs supplices.

Nous avons un fragment de *Denys d'Alexandrie*, dans lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un proconsul d'Egypte, sous l'empereur *Valérien*; le voici :

„ *Denys, Fauste, Maxime, Marcel, & Chérémon,*
 „ ayant été introduits à l'audience, le préfet *Emilien*
 „ leur a dit : Vous avez pu connaître, par les entre-
 „ tiens que j'ai eus avec vous, & par tout ce que je
 „ vous en ai écrit, combien nos princes ont témoigné
 „ de bonté à votre égard : je veux bien encore vous
 „ le redire : ils font dépendre votre conservation &
 „ votre salut de vous-mêmes ; & votre destinée est
 „ entre vos mains : ils ne demandent de vous qu'une
 „ seule chose, que la raison exige de toute personne
 „ raisonnable ; c'est que vous adoriez les dieux pro-
 „ tecteurs de leur empire, que vous abandonniez cet
 „ autre culte si contraire à la nature & au bon sens.

„ *Denys* a répondu : Chacun n'a pas les mêmes
 „ dieux, & chacun adore ceux qu'il croit l'être véri-
 „ tablement.

„ Le préfet *Emilien* a repris : Je vois bien que vous
 „ êtes des ingrats, qui abusez des bontés que les
 „ empereurs ont pour vous. Hé bien, vous ne demeu-
 „ rerez pas davantage dans cette ville, & je vous
 „ envoie à Céphro dans le fond de la Lybie ; ce sera
 „ là le lieu de votre bannissement, selon l'ordre que
 „ j'en ai reçu de nos empereurs : au reste, ne pensez
 „ pas y tenir vos assemblées, ni aller faire vos prières
 „ dans ces lieux que vous nommez des cimetières ;
 „ cela vous est absolument défendu, & je ne le per-
 „ mettrai jamais à personne. „

Rien ne porte plus le caractère de vérité, que ce
 procès-verbal. On voit par-là qu'il y avait des temps
 où les assemblées étaient prohibées. C'est ainsi que
 parmi nous il est défendu aux calvinistes de s'assembler
 dans le Languedoc ; nous avons même quelquefois

fait pendre & rouer des ministres, ou prédicans, qui tenaient des assemblées malgré les lois. C'est ainsi qu'en Angleterre & en Irlande, les assemblées sont défendues aux catholiques romains; & il y a eu des occasions où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenses portées par les lois romaines, DIEU inspira à plusieurs empereurs de l'indulgence pour les chrétiens. *Dioclétien* même, qui passe chez les ignorans pour un persécuteur, *Dioclétien* dont la première année de règne est encore l'époque de l'ère des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du christianisme, au point que plusieurs chrétiens eurent des charges principales auprès de sa personne. Il souffrit que dans Nicomédie sa résidence, il y eût une superbe église, élevée vis-à-vis son palais. Enfin il épousa une chrétienne.

Le César *Galérius* ayant malheureusement été prévenu contre les chrétiens, dont il croyait avoir à se plaindre, engagea *Dioclétien* à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que sage mit en pièces l'édit de l'empereur: & de-là vint cette persécution si fameuse, dans laquelle il y eut plus de deux cents personnes condamnées à la mort, dans toute l'étendue de l'empire romain; sans compter ceux que la fureur du petit peuple, toujours fanatique, & toujours barbare, put faire périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers temps un si grand nombre de martyrs, qu'il faut bien se donner de garde d'ébranler la vérité de l'histoire de ces véritables confesseurs de notre sainte religion, par un mélange dangereux de fables, & de faux martyrs.

Le bénédictin dom *Ruinard*, par exemple, homme d'ailleurs aussi instruit qu'estimable & zélé, aurait dû choisir avec plus de discrétion ses actes sincères. Ce n'est pas assez qu'un manuscrit soit tiré de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, ou d'un couvent de célestins de Paris, conforme à un manuscrit des feuilans, pour que cet acte soit authentique; il faut que cet acte soit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pu se passer de rapporter l'aventure du jeune *Romanus*, arrivée en 303. Ce jeune romain avait obtenu son pardon de *Dioclétien* dans Antioche. Cependant *Ruinard* dit que le juge *Asclépiade* le condamna à être brûlé. Des Juifs présens à ce spectacle, se moquèrent du jeune *S^t Romanus*, & reprochèrent aux chrétiens que leur Dieu les laissait brûler, lui qui avait délivré *Sidrac*, *Misac*, & *Abdenago*, de la fournaise; aussitôt il s'éleva, dans le temps le plus serein, un orage qui éteignit le feu. Alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune *Romanus*: le premier médecin de l'empereur se trouvant là, fit officieusement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; aussitôt le jeune homme, qui était bègue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; l'empereur fut étonné que l'on parlât si bien sans langue; & le médecin pour réitérer cette expérience, coupa sur le champ la langue à un passant, lequel en mourut subitement.

Eusèbe, dont le bénédictin *Ruinard* a tiré ce conte, devait respecter assez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Testament (desquels personne ne doutera jamais) pour ne pas leur associer

des histoires si suspectes, lesquelles pourraient scandaliser les faibles.

Cette dernière persécution ne s'étendit pas dans tout l'Empire. Il y avait alors en Angleterre quelque christianisme, qui s'éclipsa bientôt pour reparaitre ensuite sous les rois saxons. Les Gaules méridionales & l'Espagne étaient remplies de chrétiens. Le César *Constance Chlore* les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine qui était chrétienne, c'est la mère de *Constantin*, connue sous le nom de *sainte Hélène*; car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 292, quand il épousa la fille de *Maximien-Hercule*; mais elle avait conservé sur lui beaucoup d'ascendant, & lui avait inspiré une grande affection pour notre sainte religion.

La divine Providence prépara par des voies qui semblent humaines le triomphe de son Eglise. *Constance Chlore* mourut en 306, à Yorck en Angleterre, dans un temps où les enfans qu'il avait de la fille d'un César étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'empire. *Constantin* eut la confiance de se faire élire à Yorck par cinq ou six mille soldats allemands, gaulois, & anglais, pour la plupart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite sans le consentement de Rome, du sénat, & des armées, pût prévaloir; mais DIEU lui donna la victoire sur *Maxence*, élu à Rome, & le délivra enfin de tous ses collègues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendît d'abord indigne des faveurs du ciel, par le meurtre de tous ses proches, de sa femme, & de son fils.

On peut douter de ce que *Zozime* rapporte à ce sujet. Il dit que *Constantin* agité de remords, après

tant de crimes, demanda aux pontifes de l'empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connaissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour *Néron*, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Grèce. Cependant, les tauroboles étaient en usage; & il est bien difficile de croire qu'un empereur tout-puissant n'ait pu trouver un prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encore moins croyable que *Constantin* occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le temps d'avoir des remords. *Zozime* ajoute qu'un prêtre égyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la religion chrétienne. On a soupçonné que ce prêtre était *Ozius*, évêque de Cordoue.

Quoi qu'il en soit, *Constantin* communia avec les chrétiens, bien qu'il ne fût jamais que catéchumène, & réserva son baptême pour le moment de sa mort. Il fit bâtir la ville de Constantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrétienne. Alors l'Eglise prit une forme auguste.

Il est à remarquer que dès l'an 314, avant que *Constantin* résidât dans sa nouvelle ville, ceux qui avaient persécuté les chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les chrétiens jetèrent la femme de *Maximien* dans l'Oronte; ils égorgèrent tous ses parens; ils massacrèrent dans l'Egypte & dans la Palestine, les magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le christianisme. La veuve & la fille de *Galère* s'étant cachées à Thessalonique, furent reconnues, & leur corps fut jeté dans la mer. Il eût été à souhaiter

que les chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance ; mais DIEU, qui punit selon sa justice, voulut que les mains des chrétiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, fitôt que ces chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, assembla dans Nicée, vis-à-vis de Constantinople, le premier concile œcuménique, auquel prévida *Ozius*. On y décida la grande question qui agitait l'Eglise, touchant la divinité de JESUS-CHRIST ; les uns se prévalaient de l'opinion d'*Origène*, qui dit au chap. VI contre *Celse* : *Nous présentons nos prières à DIEU par JESUS, qui tient le milieu entre les natures créées, & la nature increée, qui nous apporte la grâce de son père, & présente nos prières au grand DIEU en qualité de notre pontife*. Ils s'appuyaient aussi sur plusieurs passages de *S^t Paul*, dont on a rapporté quelques-uns. Ils se fondaient surtout sur ces paroles de JESUS-CHRIST, *Mon père est plus grand que moi ; & ils regardèrent JESUS comme le premier né de la création, comme la pure émanation de l'Être suprême, mais non pas précisément comme DIEU*.

Les autres qui étaient orthodoxes, alléguaient des passages plus conformes à la divinité éternelle de JESUS, comme celui-ci : *Mon père & moi nous sommes la même chose ;* paroles que les adversaires interprétaient comme signifiant ; *mon père & moi nous avons le même dessein, la même volonté ; je n'ai point d'autres desirs que ceux de mon père*. *Alexandre*, évêque d'*Alexandrie*, & après lui *Athanase*, étaient à la tête des orthodoxes, & *Eusèbe* évêque de *Nicomédie* avec dix-sept autres évêques, le prêtre *Arius*, & plusieurs prêtres, étaient dans le parti opposé. La querelle fut d'abord

envenimée, parce que *S^t Alexandre* traita ses adversaires d'antechrists.

Enfin, après bien des disputes, le *S^t Esprit* décida ainsi dans le concile, par la bouche de 299 évêques, contre dix-huit : *JESUS est fils unique de DIEU, engendré du père, c'est-à-dire, de la substance du père, DIEU de DIEU, lumière de lumière, vrai DIEU de vrai DIEU, consubstantiel au père; nous croyons aussi au S^t Esprit &c.* Ce fut la formule du concile. On voit par cet exemple combien les évêques l'emportaient sur les simples prêtres. Deux mille personnes du second ordre étaient de l'avis d'*Arius*, au rapport de deux patriarches d'Alexandrie, qui ont écrit la chronique d'Alexandrie en arabe. *Arius* fut exilé par *Constantin*; mais *Athanase* le fut aussi bientôt après, & *Arius* fut rappelé à Constantinople. Alors *S^t Macaire* pria DIEU si ardemment de faire mourir *Arius*, avant que ce prêtre pût entrer dans la cathédrale, que DIEU exauça sa prière. *Arius* mourut en allant à l'église en 330. L'empereur *Constantin* finit sa vie en 337. Il mit son testament entre les mains d'un prêtre arien, & mourut entre les bras du chef des ariens *Eusebe*, évêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiser qu'au lit de mort, & laissant l'Eglise triomphante, mais divisée.

Les partisans d'*Athanase* & ceux d'*Eusebe* se firent une guerre cruelle; & ce qu'on appelle l'arianisme fut long-temps établi dans toutes les provinces de l'empire.

Julien le philosophe, surnommé l'apostat, voulut étouffer ces divisions, & ne put y parvenir.

Le second concile général fut tenu à Constantinople en 318. On y expliqua ce que le concile de

Nicée n'avait pas jugé à propos de dire sur le Saint-Esprit ; & on ajouta à la formule de Nicée , *que le S^t Esprit est Seigneur vivifiant , qui procède du Père , & qu'il est adoré & glorifié avec le Père & le Fils.*

Ce ne fut que vers le neuvième siècle que l'Eglise latine statua par degrés que le S^t Esprit procède du Père & du Fils.

En 431 , le troisième concile général tenu à Ephèse décida que *Marie* était véritablement mère de DIEU , & que JESUS avait deux natures & une personne. *Nestorius*, évêque de Constantinople , qui voulait que la sainte Vierge fût appelée mère de CHRIST , fut déclaré *Judas* par le concile , & les deux natures furent encore confirmées par le concile de Chalcédoine.

Je passerai légèrement sur les siècles suivans qui sont assez connus. Malheureusement il n'y eut aucune de ces disputes qui ne causât des guerres , & l'Eglise fut toujours obligée de combattre. DIEU permit encore , pour exercer la patience des fidèles , que les Grecs & les Latins rompirent sans retour au neuvième siècle : il permit encore qu'en Occident il y eût vingt-neuf schismes sanglans pour la chaire de Rome.

Cependant l'Eglise grecque presque toute entière , & toute l'Eglise d'Afrique devinrent esclaves sous les Arabes , & ensuite sous les Turcs , qui élevèrent la religion mahométane sur les ruines de la chrétienne ; l'Eglise romaine subsista , mais toujours souillée de sang par plus de six cents ans de discorde , entre l'empire d'Occident & le sacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très-puissante. Les évêques , les abbés , en Allemagne , se firent tous princes ; & les papes acquirent peu-à-peu la domination absolue dans

Rome, & dans un pays de cent lieues. Ainsi DIEU éprouva son Eglise par les humiliations, par les troubles, par les crimes, & par la splendeur.

Cette Eglise latine perdit au seizième siècle la moitié de l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la meilleure partie de la Suisse, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Espagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe; mais avec plus de territoire elle a bien moins de sujets.

La Providence divine semblait destiner le Japon, Siam, l'Inde, & la Chine, à se ranger sous l'obéissance du pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Russie, & des autres Etats perdus, dont nous avons parlé. *S^t François Xavier* qui porta le saint Evangile aux Indes orientales & au Japon, quand les Portugais y allèrent chercher des marchandises, fit un très-grand nombre de miracles, tous attestés par les révérends pères jésuites: quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts; mais le R. P. *Ribadeneira*, dans sa *Fleur des Saints*, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre; c'est bien assez. La Providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de catholiques romains dans les îles du Japon. Mais le diable sema son ivraie au milieu du bon grain. Les chrétiens formèrent une conjuration suivie d'une guerre civile, dans laquelle ils furent tous exterminés en 1638. Alors la nation ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais, qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrétiens; & qui furent d'abord obligés de marcher sur

la croix , pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La religion catholique , apostolique , & romaine , fut proscrire à la Chine dans nos derniers temps , mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la cour de Pékin ; ils s'étaient contenté d'enseigner l'astronomie , de foudre du canon , & d'être mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des dominicains & d'autres , scandalisèrent à tel point le grand empereur *Yontchin* , que ce prince , qui était la justice & la bonté même , fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte religion , dans laquelle nos missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle , leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son Empire.

Toute l'Asie , toute l'Afrique , la moitié de l'Europe , tout ce qui appartient aux Anglais , aux Hollandais , dans l'Amérique , toutes les hordes américaines non domptées , toutes les terres australes , qui font une cinquième partie du globe , sont demeurées la proie du démon , pour vérifier cette sainte parole : *Il y en a beaucoup d'appelés , mais peu d'élus*. S'il y a environ seize cents millions d'hommes sur la terre , comme quelques doctes le prétendent , la sainte Eglise romaine catholique universelle en possède à-peu-près soixante millions ; ce qui fait plus de la vingt-fixième partie des habitans du monde connu.

C H R O N O L O G I E.

ON dispute depuis long-temps sur l'ancienne chronologie, mais y en a-t-il une ?

Il faudrait que chaque peuplade considérable eût possédé & conservé des registres authentiques bien attestés. Mais combien peu de peuplades savaient écrire ? & dans le petit nombre d'hommes qui cultivèrent cet art si rare, s'en est-il trouvé qui prissent la peine de marquer deux dates avec exactitude ?

Nous avons à la vérité dans des temps très-récens les observations célestes des Chinois & des Chaldéens. Elles ne remontent qu'environ deux mille ans plus ou moins avant notre ère vulgaire. Mais quand les premières annales se bornent à nous instruire qu'il y eut une éclipse sous un tel prince, c'est nous apprendre que ce prince existait, & non pas ce qu'il a fait.

De plus, les Chinois comptent l'année de la mort d'un empereur toute entière, fût-il mort le premier jour de l'an ; & son successeur date l'année suivante du nom de son prédécesseur. On ne peut montrer plus de respect pour ses ancêtres ; mais on ne peut supputer le temps d'une manière plus fautive en comparaison de nos nations modernes.

Ajoutez que les Chinois ne commencent leur cycle sexagénaire, dans lequel ils ont mis de l'ordre, qu'à l'empereur *Iao*, deux mille trois cents cinquante-sept ans avant notre ère vulgaire. Tout le temps qui précède cette époque est d'une obscurité profonde.

Les hommes se sont toujours contentés de l'à-peu-près en tout genre. Par exemple, avant les horloges

on ne favait qu'à-peu-près les heures du jour & de la nuit. Si on bâtiffait, les pierres n'étaient qu'à-peu-près taillées, les bois à-peu-près équarris, les membres des statues à-peu-près dégrossis : on ne connaissait qu'à-peu-près les plus proches voisins ; & malgré la perfection où nous avons tout porté, c'est ainfi qu'on en use encore dans la plus grande partie de la terre.

Ne nous étonnons donc pas s'il n'y a nulle part de vraie chronologie ancienne. Ce que nous avons des Chinois est beaucoup, si vous le comparez aux autres nations.

Nous n'avons rien des Indiens ni des Perfes, presque rien des anciens Egyptiens. Tous nos systêmes inventés sur l'histoire de ces peuples, se contredifent autant que nos systêmes métaphyiques.

Les olympiades des Grecs ne commencent que sept cents vingt-huit ans avant notre manière de compter. On voit seulement vers ce temps-là quelques flambeaux dans la nuit, comme l'ère de *Nabonassar*, la guerre de Lacédémone & de Messène ; encore dispute-t-on sur ces époques.

Tite-Live n'a garde de dire en quelle année *Romulus* commença son prétendu règne. Les Romains, qui favaient combien cette époque est incertaine, se feraient moqués de lui s'il eût voulu la fixer.

Il est prouvé que les deux cents quarante ans qu'on attribue aux sept premiers rois de Rome, sont le calcul le plus faux.

Les quatre premiers siècles de Rome sont absolument dénués de chronologie.

Si quatre siècles de l'empire le plus mémorable de la terre, ne forment qu'un amas indigeste d'événemens

mêlés de fables , fans prefque aucune date , que fera-ce de petites nations refferrées dans un coin de terre , qui n'ont jamais fait aucune figure dans le monde , malgré tous leurs efforts pour remplacer en charlataneries & en prodiges , ce qui leur manquait en puiffance & en culture des arts ?

De la vanité des fyftèmes , furtout en chronologie.

M. l'abbé de *Condillac* rendit un très-grand fervice à l'efprit humain , quand il fit voir le faux de tous les fyftèmes. Si on peut efpérer de rencontrer un jour un chemin vers la vérité , ce n'eft qu'après avoir bien reconnu tous ceux qui mènent à l'erreur. C'eft du moins une confolation d'être tranquille , de ne plus chercher , quand on voit que tant de favans ont cherché en vain.

La chronologie eft un amas de veffies remplies de vent. Tous ceux qui ont cru y marcher fur un terrain folide , font tombés. Nous avons aujourd'hui quatre-vingts fyftèmes , dont il n'y en a pas un de vrai.

Les Babyloniens difaient : nous comptons quatre cents foixante & treize mille années d'observations céleftes. Vient un parifien qui leur dit : Votre compte eft jufté ; vos années étaient d'un jour folaire ; elles reviennent à douze cents quatre-vingt-dix-fept des nôtres , depuis *Atlas* roi d'Afrique , grand aftronome , jufqu'à l'arrivée d'*Alexandre* à Babylone.

Mais jamais , quoi qu'en dife notre parifien , aucun peuple n'a pris un jour pour un an ; & le peuple de Babylone encore moins que perfonne. Il fallait feule-ment que ce nouveau venu de Paris dît aux Chaldéens :

Vous êtes des exagérateurs , & nos ancêtres des ignorans ; les nations font fujettes à trop de révolutions pour conferver des quatre mille fept cents trente-fix fiècles de calculs aftronomiques. Et quant au roi des Maures *Atlas* , perfonne ne fait en quel temps il a vécu. *Pythagore* avait autant de raifon de prétendre avoir été coq , que vous de vous vanter de tant d'observations. (1)

Le grand ridicule de toutes ces chronologies fantaftiques , eft d'arranger toutes les époques de la vie d'un homme , fans favoir fi cet homme a exifté.

Langlet répète après quelques autres , dans fa *Compilation chronologique de l'histoire univerfelle* , que précifément dans le temps d'*Abraham* , fix ans après la mort de *Sara* , très-peu connue des Grecs , *Jupiter* âgé de foixante & deux ans commença à régner en *Theffalie* ; que fon règne fut de foixante ans ; qu'il époufa fa fœur *Junon* ; qu'il fut obligé de céder les côtes maritimes à fon frère *Neptune* ; que les Titans lui firent la guerre. Mais y a-t-il eu un *Jupiter* ? C'était par-là qu'il fallait commencer.

(1) Plusieurs favans ont imaginé que ces prétendues époques chronologiques n'étaient que des périodes aftronomiques imaginées pour comparer entre elles les révolutions des planètes & celle des fixes. Ces périodes , dont les prêtres aftronomes & philofophes avaient feuls le fecret , étant venues à la connoiffance du peuple & des étrangers , on les prit pour des époques réelles , & on y arrangea des événemens miraculeux , des dynafties de rois qui régnaient chacun des milliers d'années &c. &c. ; cette opinion affez probable eft la feule idée raifonnable qu'on ait eue fur cette queftion.

C I C E R O N .

C'EST dans le temps de la décadence des beaux arts en France , c'est dans le siècle des paradoxes , & dans l'avilissement de la littérature & de la philosophie persécutées , qu'on veut flétrir *Cicéron* ; & quel est l'homme qui essaie de déshonorer sa mémoire ? c'est un de ses disciples ; c'est un homme qui prête , comme lui , son ministère à la défense des accusés ; c'est un avocat qui a étudié l'éloquence chez ce grand maître ; c'est un citoyen qui paraît animé comme *Cicéron* même de l'amour du bien public. (1)

Dans un livre intitulé *Canaux navigables* , livre rempli de vues patriotiques & grandes plus que praticables , on est bien étonné de lire cette philippique contre *Cicéron* , qui n'a jamais fait creuser de canaux.

» Le trait le plus glorieux de l'histoire de *Cicéron* ,
 » c'est la ruine de la conjuration de *Catilina* ; mais
 » à le bien prendre , elle ne fit du bruit à Rome
 » qu'autant qu'il affecta d'y mettre de l'importance.

(1) M. Linguet. Cette satire de *Cicéron* est l'effet de ce secret penchant qui porte un grand nombre d'écrivains à combattre non les préjugés populaires , mais les opinions des hommes éclairés. Ils semblent dire comme *César* : j'aimerais mieux être le premier dans une bicoque que le second dans Rome. Pour acquérir quelque gloire en suivant les traces des hommes éclairés , il faut ajouter des vérités nouvelles à celles qu'ils ont établies ; il faut saisir ce qui leur est échappé , voir mieux & plus loin qu'eux. Il faut être né avec du génie , le cultiver par des études assidues , se livrer à des travaux opiniâtres , & savoir enfin attendre la réputation. Au contraire , en combattant leurs opinions , on est sûr d'acquérir à meilleur marché une gloire plus prompte & plus brillante ; & si on aime mieux compter les suffrages que de les peser , il n'y a point à balancer entre ces deux partis.

» Le danger existait dans ses discours bien plus que
 » dans la chose. C'était une entreprise d'hommes
 » ivres qu'il était facile de déconcerter. Ni le chef ,
 » ni les complices n'avaient pris la moindre mesure
 » pour assurer le succès de leur crime. Il n'y eut
 » d'étonnant dans cette étrange affaire que l'appareil
 » dont le consul chargea toutes ses démarches , &
 » la facilité avec laquelle on lui laissa sacrifier à son
 » amour-propre tant de rejetons des plus illustres
 » familles.

» D'ailleurs, la vie de *Cicéron* est pleine de traits
 » honteux ; son éloquence était vénale autant que
 » son ame était pusillanime. Si ce n'était pas l'intérêt
 » qui dirigeait sa langue , c'était la frayeur ou l'espé-
 » rance. Le désir de se faire des appuis le portait à
 » la tribune pour y défendre sans pudeur des hommes
 » plus déshonorés , plus dangereux cent fois que
 » *Catilina*. Parmi ses cliens , on ne voit presque que
 » des scélérats ; & par un trait singulier de la justice
 » divine, il reçut enfin la mort des mains d'un de
 » ces misérables que son art avait dérobés aux rigueurs
 » de la justice humaine. »

A le bien prendre , la conjuration de *Catilina* fit à
 Rome plus que *du bruit* ; elle la plongea dans le plus
 grand trouble , & dans le plus grand danger. Elle ne
 fut terminée que par une bataille si sanglante qu'il
 n'est aucun exemple d'un pareil carnage , & peu d'un
 courage aussi intrépide. Tous les soldats de *Catilina*
 après avoir tué la moitié de l'armée de *Petreius* , furent
 tués jusqu'au dernier ; *Catilina* périt percé de coups
 sur un monceau de morts , & tous furent trouvés le
 visage tourné contre l'ennemi. Ce n'était pas là une

entreprise si facile à déconcerter ; *César* la favorisait ; elle apprit à *César* à conspirer un jour plus heureusement contre sa patrie.

Cicéron défendait sans pudeur des hommes plus déshonorés, plus dangereux cent fois que Catilina.

Est-ce quand il défendait dans la tribune la Sicile contre *Verrès*, & la république romaine contre *Antoine* ? est-ce quand il réveillait la clémence de *César* en faveur de *Ligarius* & du roi *Dejotare* ? ou lorsqu'il obtenait le droit de cité pour le poète *Archias* ? ou lorsque dans sa belle oraison pour la loi *Manilia* il emportait tous les suffrages des Romains en faveur du grand *Pompée* ?

Il plaida pour *Milon* meurtrier de *Clodius* ; mais *Clodius* avait mérité sa fin tragique par ses fureurs. *Clodius* avait trempé dans la conjuration de *Catilina* ; *Clodius* était son plus mortel ennemi ; il avait soulevé Rome contre lui, & l'avait puni d'avoir sauvé Rome ; *Milon* était son ami.

Quoi ! c'est de nos jours qu'on ose dire que DIEU punit *Cicéron* d'avoir plaidé pour un tribun militaire nommé *Popilius Léna*, & que la vengeance céleste le fit assassiner par ce *Popilius Léna* même ! Personne ne fait si *Popilius Léna* était coupable ou non du crime dont *Cicéron* le justifia quand il le défendit ; mais tous les hommes savent que ce monstre fut coupable de la plus horrible ingratitude, de la plus infame avarice, & de la plus détestable barbarie, en assassinant son bienfaiteur pour gagner l'argent de trois monstres comme lui. Il était réservé à notre siècle de vouloir faire regarder l'assassinat de *Cicéron* comme un acte de la justice divine. Les triumvirs ne l'auraient pas osé.

Tous les siècles jufqu'ici ont détefté & pleuré fa mort.

On reproche à *Cicéron* de s'être vanté trop fouvent d'avoir fauvé Rome, & d'avoir trop aimé la gloire. Mais fes ennemis voulaient flétrir cette gloire. Une faction tyrannique le condamnait à l'exil, & abattait fa maifon, parce qu'il avait préfervé toutes les maifons de Rome de l'incendie que *Catilina* leur préparait. Il vous eft permis, c'eft même un devoir de vanter vos fervices quand on les méconnaît, & furtout quand on vous en fait un crime.

On admire encore *Scipion* de n'avoir répondu à fes accufateurs que par ces mots : *C'eft à pareil jour que j'ai vaincu Annibal, allons rendre grâce aux dieux.* Il fut fuivi par tout le peuple au capitolé, & nos cœurs l'y fuivent encore en lifant ce trait d'hiftoire; quoiqu'après tout il eût mieux valu rendre fes comptes que fe tirer d'affaire par un bon mot.

Cicéron fut admiré de même par le peuple romain le jour qu'à l'expiration de fon confulat, étant obligé de faire les fermens ordinaires, & fe préparant à haranguer le peuple felon la coutume, il en fut empêché par le tribun *Metellus*, qui voulait l'outrager. *Cicéron* avait commencé par ces mots : *Je jure*; le tribun l'interrompt, & déclara qu'il ne lui permettrait pas de haranguer. Il s'éleva un grand murmure. *Cicéron* s'arrêta un moment; & renforçant fa voix noble & fonore, il dit pour toute harangue : *Je jure que j'ai fauvé la patrie.* L'afsemblée enchantée s'écria : *Notis jurons qu'il a dit la vérité.* Ce moment fut le plus beau de fa vie. Voilà comme il faut aimer la gloire.

Je

Je ne fais où j'ai lu autrefois ces vers ignorés :

- Romains, j'aime la gloire & ne veux point m'en taire;
- Des travaux des humains c'est le digne salaire :
- Ce n'est qu'en vous servant qu'il la faut acheter :
- Qui n'ose la vouloir n'ose la mériter.

Peut-on mépriser *Cicéron* si on considère sa conduite dans son gouvernement de la Cilicie, qui était alors une des plus importantes provinces de l'empire romain, en ce qu'elle confinait à la Syrie & à l'empire des Parthes. Laodicée, l'une des plus belles villes d'Orient, en était la capitale : cette province était aussi florissante qu'elle est dégradée aujourd'hui sous le gouvernement des Turcs, qui n'ont jamais eu de *Cicéron*.

Il commence par protéger le roi de Cappadoce *Ariobarzane*, & il refuse les présents que ce roi veut lui faire. Les Parthes viennent attaquer en pleine paix Antioche; *Cicéron* y vole, il atteint les Parthes après des marches forcées par le mont Taurus, il les fait fuir, il les poursuit dans leur retraite, *Orzace* leur général est tué avec une partie de son armée.

De là il court à Pendenissum capitale d'un pays allié des Parthes, il la prend; cette province est soumise. Il tourne aussitôt contre les peuples appelés *Tiburaniens*, il les défait; & ses troupes lui déferent le titre d'empereur qu'il garda toute sa vie. Il aurait obtenu à Rome les honneurs du triomphe sans *Caton* qui s'y opposa, & qui obligea le sénat à ne décerner que des réjouissances publiques & des remerciemens aux dieux, lorsque c'était à *Cicéron* qu'on devait en faire.

Si on se représente l'équité, le défintéressement de *Cicéron* dans son gouvernement, son activité, son affabilité, deux vertus si rarement compatibles, les bienfaits dont il combla les peuples dont il était le souverain absolu, il faudra être bien difficile pour ne pas accorder son estime à un tel homme.

Si vous faites réflexion que c'est-là ce même romain qui le premier introduisit la philosophie dans Rome, que ses *Tusculanes* & son livre de la Nature des dieux sont les deux plus beaux ouvrages qu'ait jamais écrit la sagesse qui n'est qu'humaine, & que son traité des Offices est le plus utile que nous ayons en morale, il fera encore plus mal aisé de mépriser *Cicéron*. Plaignons ceux qui ne le lisent pas, plaignons encore plus ceux qui ne lui rendent pas justice.

Opposons au détracteur français les vers de l'espagnol *Martial* dans son épigramme contre *Antoine*.

Quid profunt sacræ pretiosa silentia linguæ ?

Incipient omnes pro Cicerone loqui.

Ta prodigue fureur acheta son silence,

Mais l'univers entier parle à jamais pour lui.

Voyez surtout ce que dit *Juvenal* :

Roma patrem patriæ Ciceronem libera dixit.

Fin du Tome second.

T A B L E

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

ART DRAMATIQUE , <i>ouvrages dramatiques, tragédie,</i>	
<i>comédie, opéra.</i>	page 4
<i>Du théâtre espagnol.</i>	6
<i>Du théâtre anglais.</i>	10
<i>Du mérite de Shakespeare.</i>	17
<i>D'Addisson.</i>	19
<i>De la bonne tragédie française.</i>	21
<i>Second acte d'Iphigénie.</i>	25
<i>Acte troisième.</i>	29
<i>Acte quatrième.</i>	31
<i>Acte cinquième.</i>	33
<i>D'Athalie.</i>	35
<i>Des chefs-d'œuvre tragiques français.</i>	37
<i>Comédie.</i>	ibid.
<i>De l'opéra.</i>	42
<i>Du récitatif de Lulli.</i>	49
ART POÉTIQUE.	54
ARTS, BEAUX-ARTS.	57
<i>Que la nouveauté des arts ne prouve point la nouveauté du</i>	
<i>globe.</i>	60
<i>Des petits inconvéniens attachés aux arts.</i>	61
ASMODÉE.	62
ASPHALTE , <i>lac Asphaltide, Sodome.</i>	65
ASSASSIN, ASSASSINAT. SECTION I.	71

SECTION II.	76
ASSEMBLÉE.	77
ASTROLOGIE.	79
ASTRONOMIE , & encore quelques réflexions sur l'astro- logie.	82
ATHÉE. SECTION I.	89
SECTION II.	95
ATHÉISME. SECTION I. De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme & l'idolâtrie.	100
SECTION II. Des athées modernes. Raisons des adorateurs de DIEU.	105
Raisons des athées.	106
Réponse.	107
Nouvelle objection d'un athée moderne.	108
Réponse.	ibid.
Objection de Maupertuis.	109
Réponse.	ibid.
Autre objection de Maupertuis.	ibid.
Réponse.	110
SECTION III. Des injustes accusations , & la justifi- cation de Vanini.	111
SECTION IV.	117
ATOMES.	123
AVARICE.	128
AUGURE.	130
AUGUSTE OCTAVE.	134
Des mœurs d'Auguste.	137
Des cruautés d'Auguste.	139
AUGUSTIN.	144
AVIGNON.	147
AVOCATS.	152
AUSTERITÉS , mortifications , flagellations.	154

T A B L E.	549
AUTELS , <i>temples , rites , sacrifices &c.</i>	158
AUTEURS.	161
AUTORITÉ.	168
AXE.	170
BABEL. SECTION I.	172
SECTION II.	179
BACCHUS.	180
ROGER BACON.	186
DEFRANÇOIS BACON, & <i>del'attraction.</i> SECTION I.	190
SECTION II.	197
BADAUD.	202
BAISER.	203
BALA , BATARDS.	210
BANNISSEMENT.	211
BANQUE.	212
BANQUEROUTE.	217
BAPTEME, <i>mot grec qui signifie immersion.</i> SECTION I.	220
<i>Du baptême des morts.</i>	223
<i>Du baptême d'aspersion.</i>	ibid.
<i>Idées des unitaires rigides sur le baptême.</i>	227
SECTION II.	ibid.
<i>Addition de M. l'abbé Nicaise à l'article Baptême.</i>	231
BARAC ET DEBORA , & <i>par occasion des chars de guerre.</i>	232
BARBE.	234
BATAILLON. <i>Ordonnance militaire.</i>	237
<i>Addition.</i>	239
BAYLE.	241
BDELLIUM.	244
BEAU.	245
BEKER , <i>ou du monde enchanté , du diable , du livre d'Enoch & des forciers.</i>	249

BETES.	258
BETHSAMÈS, OUBETHSHEMESH. <i>Des cinquante mille & soixante & dix juifs morts de mort subite, pour avoir regardé l'arche; des cinq trous du cul d'or payés par les Philistins, & de l'incrédulité du docteur Kennicott.</i>	261
BIBLIOTHEQUE.	265
BIEN, SOUVERAIN BIEN, chimère. SECTION I.	268
SECTION II.	272
BIEN. <i>Du bien & du mal physique & moral.</i>	274
BIEN, TOUT EST BIEN.	281
BIENS D'ÉGLISE. SECTION I.	290
SECTION II.	292
SECTION III. <i>De la pluralité des bénéfices, des abbayes en commende, & des moines qui ont des esclaves.</i>	294
SECTION IV.	297
BLASPHEME.	301
BLED ou BLÉ. SECTION I. <i>Origine du mot & de la chose.</i>	308
SECTION II. <i>Richesse du blé.</i>	310
SECTION III. <i>Histoire du blé en France.</i>	313
SECTION IV. <i>Des blés d'Angleterre.</i>	318
SECTION V. <i>Mémoire court sur les autres pays.</i>	321
<i>Résumé.</i>	323
SECTION VI. <i>Blé, grammaire, morale.</i>	ibid.
BOEUF APIS.	325
BOIRE A LA SANTÉ.	327
BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.	330
BOUC. <i>Bestialité, forcellerie.</i>	331
BOUFFON, BURLESQUE, <i>bas comique.</i>	336
BOULEVERD, OU BOULEVART.	344
BOURGES.	345
BOURREAU.	346
BRACHMANES, BRAMES.	348

T A B L E.	551
<i>De la métempsychose des brachmanes.</i>	351
<i>Des hommes & des femmes qui se brûlent chez les brachmanes.</i>	353
BULGARES , OU BOULGARES.	357
BULLE.	361
<i>Bulles de la croisade & de la composition.</i>	368
<i>Bulle Unigénitus.</i>	370
CALEBASSE.	373
CARACTERE. <i>Du mot grec impression , gravure. C'est ce que la nature a gravé dans nous.</i>	375
CAREME. SECTION I.	378
SECTION II.	382
CARTESIANISME.	383
DE CATON , DU SUICIDE , & <i>du livre de l'abbé de St Cyran qui légitime le suicide.</i>	390
<i>Précis de quelques suicides singuliers.</i>	395
<i>Des lois contre le suicide.</i>	400
CAUSES FINALES. SECTION I.	405
SECTION II.	411
SECTION III.	414
CELTES.	418
CEREMONIES , TITRES , PRÉÉMINENCE , &c.	420
CERTAIN , CERTITUDE.	432
CESAR.	438
CHAINE DES ETRES CRÉÉS.	442
CHAINE <i>ou</i> GENERATION DES EVENEMENS.	445
CHANGEMENS ARRIVÉS DANS LE GLOBE.	448
CHANT , MUSIQUE , MELOPÉE , GESTICULATION , SALTATION. <i>Questions sur ces objets</i>	453
CHARITÉ , <i>maisons de charité , de bienfaisance , hôpitaux , hôtels-dieu &c.</i>	457
CHARLATAN.	464

<i>De la charlatanerie des sciences & de la littérature.</i>	467
CHARLES IX.	469
CHEMINS.	471
CHIEN.	477
DE LA CHINE. SECTION I.	480
<i>De l'expulsion des missionnaires de la Chine.</i>	483
<i>Du prétendu athéisme de la Chine.</i>	488
SECTION II.	489
CHRISTIANISME. SECTION I. <i>Etablissement du christianisme, dans son état civil & politique.</i>	494
SECTION II. <i>Recherches historiques sur le christianisme.</i>	504
CHRONOLOGIE.	537
<i>De la vanité des systèmes, surtout en chronologie.</i>	539
CICERON.	541

Fin de la Table du Tome second.

